



BIBLIOTHECA  
UNIV. JAGELL.  
CRACOVENSIS

905757

kat.komp.

Mag. St. Dr.

II



*franc 1125.*



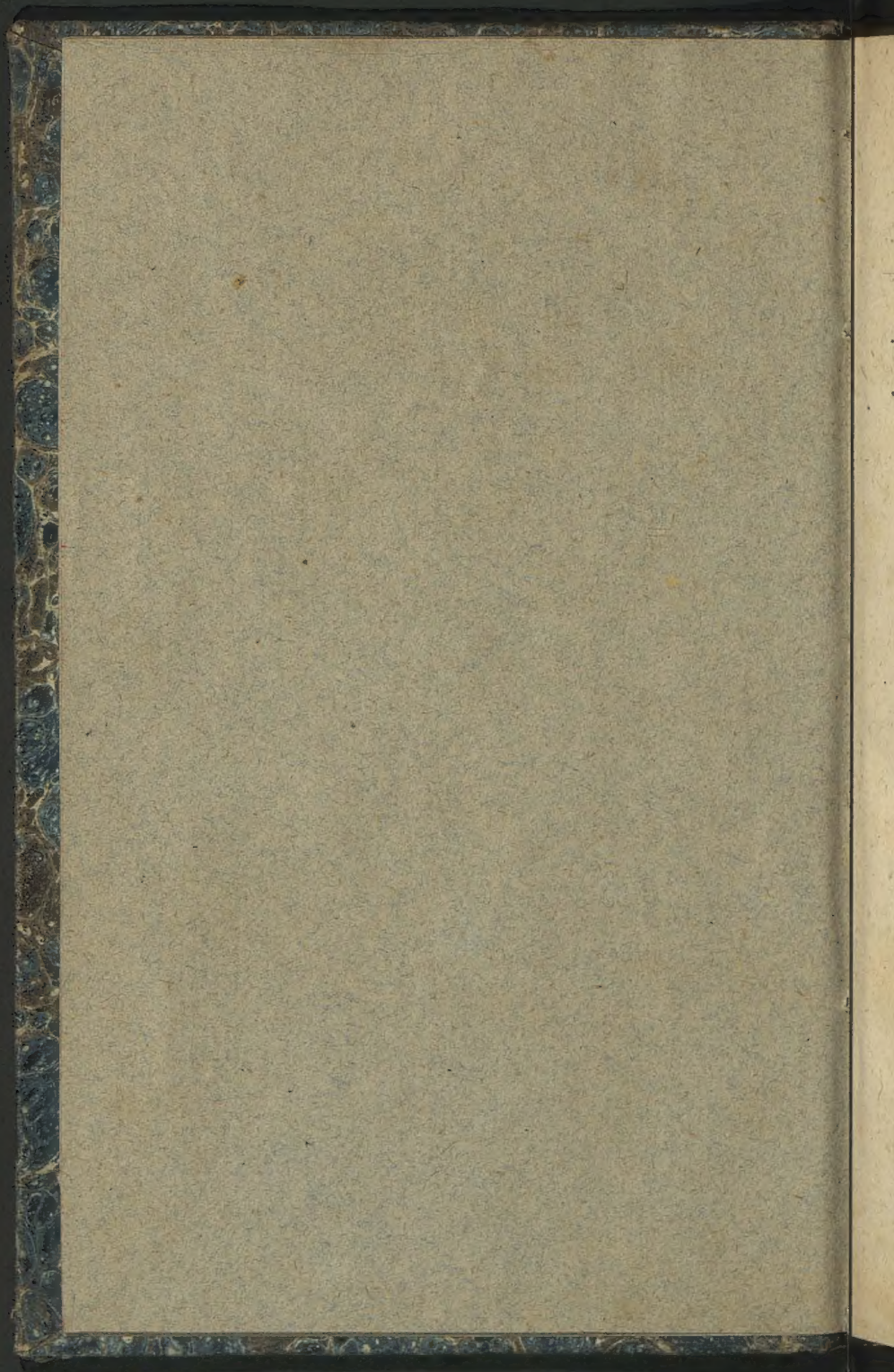
905757 II

Mag. St. Dr.



689







*Amstel 8242967*

# OEUVRES

DE FRANÇOIS

## DE LA MOTHE

# LE VAYER,

CONSEILLER D'ÉTAT, &c.  
Nouvelle Edition revue & augmentée.

*Tome IV. Partie I.*



*avec Privilèges.*

imprimé à Pfärten,  
& se trouve à Dresde  
chez MICHEL GROELL.

MDCCLVI.





905457

II  
— 1411





## AVERTISSEMENT.

**N**ous continuons de donner dans ce Volume les Dialogues de nôtre Auteur. Il les a intitulé Promenades, comme pour insinuer, que les reflexions, qu'ils contiennent, sont le résultat des conversations, qu'il a eues avec ses amis en se promenant. Les sujets de ces dialogues sont si variés, les remarques que font les interlocuteurs, & qui naissent pour ainsi dire sous leurs pieds, s'offrent avec une si grande diversité, qu'il auroit été bien difficile de les comprendre sous un titre général, ainsi nous n'en saurions dire autre chose si non, que ce sont des pensées sur la morale & sur la littérature. Il y a 9. Dialogues divisés par trois, & devant chaque partie l'auteur a mis une préface. Dans la première il parle de sa



## AVERTISSEMENT.

*maniere d'ortographier & de son style ; tout ce qu'il en dit est fondé sur le bon sens. Dans la seconde préface, mise à la tête du quatrieme dialogue, qui contient des reflexions sur l'amour, l'auteur a jugé à propos d'avertir les lecteurs qu'il a traité ce sujet un peu librement : il se fonde sur l'exemple des anciens & s'excuse par l'endroit de la promenade qui est le Jardin des Thuilleries à Paris. Devant le septieme dialogue il y a encore une préface dans laquelle l'auteur nous prévient, que nous ne devons pas nous attendre dans ces trois promenades ni à des pensées moins libres, qu'aux six précédentes. Il prie en même tems le lecteur de ne jamais prendre les paroles hors du sens & de l'intention de celui qui les a proferées. Si l'on veut suivre cette maxime, on ne taxera certainement pas nôtre auteur d'obscurité ni de trop de gaieté, au contraire on sera charmé de cette foule de pensées proferées avec tant de naïveté & tant de bon sens.*



## AVERTISSEMENT.

*Après ces dialogues suit un discours critique sur l'Histoire de la Vie de Charles V.*

*Prudence de Sandoval, de Vailladolid, Benedictin, Evêque de Pampelune & Premier Historiographe de Philippe III. Roi d'Espagne, avoit écrit entre plusieurs autres ouvrages la Vie de Charles V. Cet écrivain étoit fort partial; il portoit encore une haine particulière aux françois, & il n'oublia aucune occasion d'exhaler sa bile & d'employer les traits les plus piquans dans ses ouvrages historiques contre cette nation.*

*Son livre de la Vie de Charles V. fourmille principalement de fautes si grossières & des partialités si palpables, que nôtre auteur ne pût s'empêcher d'en faire un examen, & de mettre devant les yeux de tout le monde les bevuës de cet Historiographe, & c'est ce qu'on verra dans le discours que nous avons inséré dans le présent Volume.*



## AVERTISSEMENT.

*Enfin on trouve ici deux petits Traités pareillement historiques. Le premier contient des remarques sur la Bataille de Lützen. Ce livre fut imprimé à Paris séparément en 1633. & réimprimé depuis plusieurs fois & même inséré dans le 18. Volume du Mercure François. Le second, sur la Trêve proposée aux Pais-Bas en 1633. parût pour la première fois imprimé dans le 19. Volume du même Mercure.*

*C'est par ces deux ouvrages que finit la première Partie du IV. Tome.*



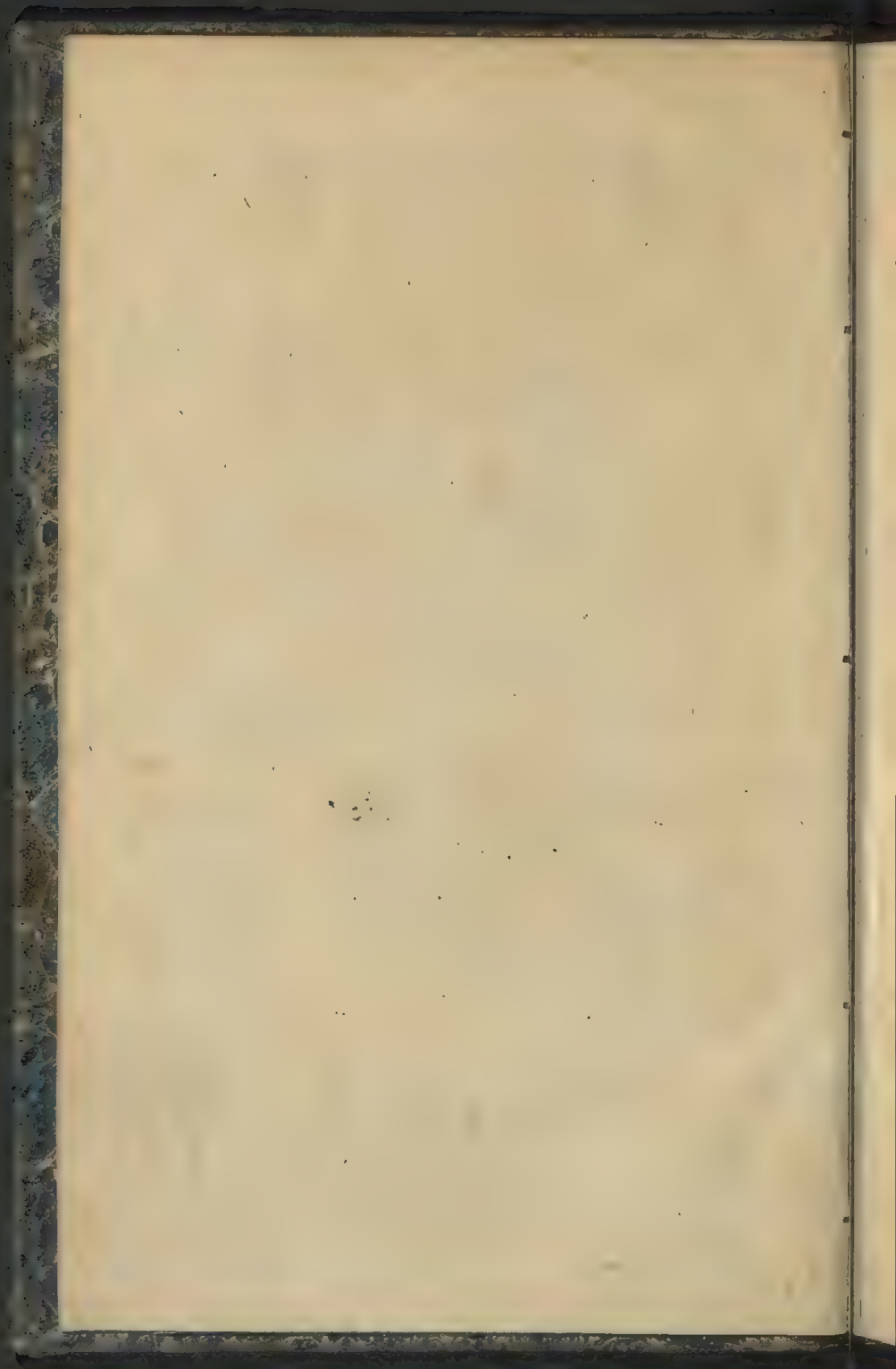




Table de ce qui est contenu dans  
ce Volume.

1. *La promenade en 9. Dialogues.* p. 1.
2. *Discours de l'histoire, où est examinée celle de la Vie de l'Empereur Charles V. composée par Prudence de Sandoval, Evêque de Pampelune, premier historiographe de Philippe III. Roi d'Espagne.* - - - p. 273.
3. *Discours sur la Bataille de Lützen du 6. Novembre 1632.* - - - p. 399.
4. *Discours sur la Proposition de Treve au Pais-Bas, en 1633.* - - - p. 415.







LA  
PROMENADE.  
DIALOGUES.





THE HISTORY OF

THE UNITED STATES

OF AMERICA

FROM 1776 TO 1876





## AU LECTEUR.

✻:✻:✻  
✻:✻:✻ J AI vû tant de mauvaises Préfaces à  
✻:✻:✻ beaucoup de livres , que c'est presque  
✻:✻:✻ par force qu'on me fait prendre la  
plume pour vous donner un Avant-propos qui  
précède cette petite composition. Le Libraire  
exige cela de moi pour en grossir un peu son vo-  
lume : & des personnes qui me sont de quelque  
considération , me prient de mettre ici par écrit  
ce qu'ils m'ont oui dire , tant à l'égard de l'orto-  
graphe , que du style dont je me suis servi.

Pour la première de ces deux choses , je vous  
déclarerai franchement, qu'elle est plus de l'Im-  
primeur que de moi , parce que voyant qu'il de-  
feroit peu à mon manuscrit , & qu'emporté par  
l'usage , il emploioit une infinité de lettres , soit  
voyelles , soit consonnes, différentes des miennes,  
je me suis lassé de raturer inutilement ses épreu-  
ves, & me suis contenté de lui demander en gra-  
ce, de laisser quelques-unes de mes ortographes,  
qui témoignassent que je ne les estimois pas moins  
que les siennes , puisque je ne pouvois pas les lui  
faire changer. Cela est cause, que vous pourrés

*voir beaucoup de mots différemment orthographiés , tant parce que je n'ai pas crû me devoir donner plus de peine sur une chose que je néglige assés , que pour vous laisser le choix de la façon qui vous plaira le plus , y ayant des raisons sur cela de part, & d'autre.*

*En effet toutes les Langues ont leurs diversités en ceci, aussi bien que la nôtre. Et j'apprens*  
 L. 17. *de Sextus Pompeius à l'égard de la Latine, qu'avant Ennius les Romains ne doubloient jamais les consonnes dans leurs écritures, ce Poète ayant été le premier qui comme Grec né en Calabre prit cette liberté qu'on suivit depuis à son exemple. Apud antiquos, dit-il, nulla geminabatur littera in scribendo : quam consuetudinem Ennius mutasse fertur, utpote Græcus Græco more usus, quòd illi æquè scribentes ac legentes duplicabant mutas. Ajoûtés à cela la fantaisie de quelques particuliers qui ont trop haï, ou trop aimé de certaines lettres, qu'ils emploient avec importunité, ou dont ils s'abstenoient tout à fait dans leurs compositions ; & vous trouverés moins étrange la variété qui se trouve dans l'orthographe. La lettre r a déplû pour être trop rude & trop canine ; le sifflement de l's a donné de l'aversion à d'autres ; & nous apprenons de Martianus Capella, qu'Appius Claudius détestoit la dernière de l'Alphabet qui*



## P R E F A C E

*est le z, sur cette plaisante considération, que les dents de celui qui prononce cette consonne ressemblent à celles d'un mort, tant le son est foible & bas, Quòd dentes mortui, dum exprimitur, imitatur, ou parce que sa figure & son expression sur le papier a du rapport à la dent d'un homme mort, selon que vous voudrés interpreter les termes de cet auteur.*

*Mais il y a bien d'autres raisons de la différente ortographe, où je ne veux pas m'arrêter, pour remarquer simplement, que les Maitres Ecrivains, & les Compositeurs d'Imprimerie y ont glissé beaucoup d'abus.*

*Les premiers voiant que l'i final étoit trop simple, & mal propre à recevoir l'ornement des parafes ou braveures dont la queue de l'y est susceptible, ont employé l'i grec pour contenter leurs écoliers, & pour faire paroître davantage leurs exemples, sur tout en ces monosyllabes moi, toi, Roi, loi, & autres semblables, qui deviennent hors de propos dissyllabes par l'y, à cause qu'il est impropre aux diphthongues, & qu'il se doit toujours faire sentir séparément dans la prononciation, s'il se rencontre avec d'autres voyelles. Je crois donc avec des personnes de fort profonde speculation sur cela, que l'y ne dévroit être mis qu'aux mots venus du Grec,*

*pour exprimer l'ypfillon de cette langue, comme à ceux-ci Pythagore, Sibylle, syllabe, Ægypte, & autres semblables. Il est aussi nécessaire aux paroles où l'i doit être entendu seul, comme en Pays pour region, l'ouye, ennuyeux, &c. selon l'usage des Espagnols en mayor, arroyo, frayle, & autres semblables, où ils ne mettent jamais le petit i. Quand il se trouve encore du danger que l'i passât pour consonne, il est beaucoup mieux de le changer en y; car je dirai d'un homme qu'il iure s'il fait un serment, & qu'il est yure s'il a trop bû; de même écrivant jeux, j'exprimerai les jeux de cartes ou d'autres divertissemens; mais si j'écris yeux, je parlerai sans doute de l'organe de la vuë.*

*Quant aux Compositeurs d'Imprimerie, je leur ai fait avouër ingenuement qu'à cause de l'emploi frequent de l'i ils avoient souvent recours à l'y de moindre usage, quand la casse, ou, comme ils parlent, le cassétin du premier étoit vuide; de sorte que ce n'est pas merveille, si nous voions tant de mots qui ont reçu l'y sans besoin qu'il en fût, parce que chacun tâche de rendre son écriture la plus conforme qu'il peut aux livres imprimés, où s'est coulée insensiblement à la longue cette mauvaise ortographe. Ils ont abusé de la lettre x de même, pour épargner l's dont la cassette étoit trop tôt épuisée,*



*Or quoi-que je sois presque honteux de m'être tant arrêté à ces petites vetilles & minuties de Grammaire , où l'usage l'emporte toujours sur le raisonnement ; si faut-il avouer qu'elles ne sont pas absolument à négliger , puisque l'orthographe sert à reconnoître la valeur & la signification des mots , dont Platon épiluche dans son Cratyle jusqu'aux moindres syllabes , avec cette notable sentence, qu'il n'y a que les hommes fort savans qui en puissent bien juger. C'est pourquoi Dieu ne mit devant Adam les animaux qu'il venoit de créer , pour en être le parain en leur imposant des noms qui leur fussent les plus propres, qu'après l'avoir rempli d'une science infuse & nécessaire à un si important emploi. Cependant si l'orthographe est de considération, quand elle marque l'origine des mots en conservant ces lettres que les Grammairiens nomment caractéristiques; il y a d'ailleurs cet inconvenient, qu'elles ne sont connues que des doctes qui sont en fort petit nombre , une infinité d'autres personnes ne pouvant pas goûter une telle façon d'écrire, qui embarrasse, & qui fait quelquefois mal prononcer nôtre langue sur tout aux Etrangers. Si l'autre sorte d'écriture qui n'emploie que les lettres qui se prononcent, est plus commode à la multitude, & principalement aux Etrangers, qui apprennent le Fran-*

gois ; elle est cause aussi qu'en perdant l'origine des paroles , l'on perd souvent la première aussi bien que la meilleure signification qu'elles ont eüe, & qui leur est la plus propre. Ainsi l'on peut conclure, qu'il y a sur cela des inconvéniens de tous côtés, où je n'ai nul dessein de m'arrêter davantage, me souvenant de ce qu'a dit judicieusement Seneque dans une Préface de ses Controverses, Scholastica studia leviter tractata delectant, contrectata, & propius admota, fastidio sunt. J'ajoute ce seul mot en faveur de la Grammaire, que non seulement les lettres doivent être soigneusement observées , mais que le moindre accent peut ôter tout le sens des dictions, & par conséquent de toute une periode. Le Pere Alexandre de Rhodes remarque dans la Relation de ses voïages , qu'on ne parle guères dans la Cochinchine qu'en chantant, à cause que la plupart des mots de la langue de ce pais étant monosyllabes, leur signification varie seulement par les divers accens, & par les différens tons de la voix, donnant le mot dai pour exemple, qui a vint-trois significations diverses, selon qu'il est accentué & prononcé tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. N'est-il pas vrai, qu'un Allemand ne sauroit presque vous nommer Monsieur, sans appuier si fort sur l'r finale, qu'il se fait aisément reconnoître pour



étranger. Theophraste fût pris & remarqué pour tel dans Athenes par une bonne vieille, sur quelque dialecte ou prononciation semblable, plutôt que sur son trop d'affectation, quod nimium Atticè loqueretur, comme l'écrit L. 8. c. 1. Quintilien.

Venons au second point de nôtre Préface, qui doit être du style ou de la façon d'écrire, dont je me suis servi dans cette petite composition. Son dialogisme, à mon avis, ne sera pas importun, sur tout à ceux qui savent l'estime qu'ont faite du Dialogue toutes les Sectes des Philosophes. Je parle ainsi, puisque le Péripatétisme même, tout austere qu'il est, l'a reçu, & qu'Aristote, aussi bien que les autres, l'avoit employé dans des ouvrages, que nous avons malheureusement perdus. Mais je me suis assés expliqué ailleurs sur ce genre d'écriture, qui ne peut déplaire que quand il est mal employé par ceux qui n'en savent pas assés le bon usage. Du reste je n'ai visé ici qu'à être intelligible, sans tomber dans de vaines, longues, & importunes expressions, que Dieu reprend dans St. Mathieu c. 6. v. 7. sous les noms de battologie, & de polylogie. Je me suis résolu d'en user ainsi, n'ignorant pas, qu'il y a des styles concis, qui ont leur recommandation, quoi qu'ils soient fort voisins de l'obscurité, dont je m'éloigne le plus que je

puis. Seneque dit de Chryssippe, qu'il n'emploit pas une seule parole pour l'oreille, mais tout pour l'esprit, *Rei agenda causa loquitur, & verbis non ultrà quàm ad intellectum satis est, utitur.* Nous lisons aussi dans Clement Alexandrin, qu'Hipparque fût chassé de l'école de Pythagore pour avoir écrit trop intelligiblement, & expliqué trop ouvertement quelques axiomes ou maximes de ce Philosophe. Et Socrate après avoir jetté les yeux sur un Livre d'Heracлите, prononça, qu'il falloit être bon nageur pour ne se pas perdre, ou n'être pas suffoqué dans un si vaste Ocean d'obscurité. C'étoit un livre de Théologie, au rapport de Diogenes Laërtius, dans lequel Héracлите avoit affecté d'être malaisément entendu, si ce n'étoit par des hommes fort éclairés, parce qu'il tenoit pour certain, que les autres, au lieu d'en faire état, le mépriseroient. Car ce Philosophe n'étoit nullement obscur dans ses autres œuvres, si nous en croions Hesychius Illustrius, Dilucidus alioquin & tam perspicuus in scriptis est Heraclitus, ut etiam quamvis tardo homini obviu intellectui sit, & in mentem facile penetret; verùm styli brevitás, & gravitas incomparabilis est, ce sont ses termes traduits. Certes l'éloquence même imite quelquefois Dieu & la Nature, elle cache ses sentimens pour les faire mieux re-

1. de be-  
nef. c. 3.



*chercher ; Quandoque Deus & Natura innocenti & benevolo puerorum ludo delectantur, qui ideo se abscondunt ut inveniantur. Et il se trouve dans de certains livres des obscurités affectées & mystérieuses, qui ressemblent à ces nuës épaisses, dont la noirceur & la profondeur n'empêche pas, qu'elles ne soient les plus fécondes de toutes. Tant y a que le grand flux de paroles, cette volubilité de plume aussi bien que de langue, que Nonius Marcellus nomme Tolutiloquentiam, & cette expression diffuse, qui n'est aujourd'hui que trop en vogue, sont des choses fort éloignées de la façon dont j'ai crû me devoir expliquer.*

*Quand j'aurois eu quelque dessein de paraître éloquent à la mode, ce n'étoit pas ici le lieu de me montrer tel. Il est pourtant vrai, que la faculté oratoire a divers emplois, & que comme elle n'a jamais été possédée toute entière par un seul, elle tient quelquefois d'assés différentes routes pour se manifester : Magna & varia res est eloquentia ; nec adhuc ulli sic indulfit, ut tota contingeret ; satis felix est, qui in aliquam ejus partem est receptus. Mon opinion est, que le style didactique n'est pas exclus de toutes ses graces, & qu'il peut même acquérir les deux avantages qui sont donnés aux deux plus grands Orateurs de l'antiquité. L'on*

Sen. in  
contr.

a dit à la gloire de Cicéron, qu'on ne pouvoit rien ajouter à son discours sans lui préjudicier ; & à celle de Demosthène, qu'il étoit impossible de rien ôter du sien , qu'on ne lui fit tort : Ne peut-on pas conjoindre ces deux merveilles dans le style instructif ? & celui qui l'auroit fait , ce que je m'empêcherai bien de m'attribuer , ne devroit-il pas recevoir un éloge singulier ? Pour moi j'arrête ma plus haute prétention là dessus , à mériter si je puis , que mes défauts ne soient pas insupportables , & qu'ils paroissent aucunement couverts , par ce que je puis proferer de plus raisonnable , sinon comme venant de moi , du moins par l'organe des Auteurs dont je me sers. L'on a dit à peu près la même chose d'un ancien Rheteur. *Haterius se donnoit de merveilleuses licences en declamant, & qui ne pouvoient être excusées ; on ne laissoit pas pourtant de l'estimer d'ailleurs, Redimebat tamen vitia virtutibus , & plus habebat quod laudares, quàm quod ignosceres, dit ce grand Juge de l'éloquence de son tems,*

Sen.  
præf. l.  
4. contr.

Après tout, nous serons toujours contraint d'avouer sceptiquement , que dans cette faculté Oratoire , aussi bien qu'en toute autre , la plupart des choses y sont problematiques ; & que ce qu'un siècle trouve bon , est souvent improuvé par celui qui le suit. J'ai remarqué une infinité



de mots & autant de façons de parler qui étoient en usage il y a trente ans, dont l'on fait difficulté de se servir aujourd'hui. Marc Varron ob-<sup>L. 4. de ling. Lat.</sup>servoit la même chose de son tems, & que Mutius, ni Brutus, grands amateurs de l'ancienne locution, ne purent jamais empêcher qu'elle ne changeât. Il est des paroles, dit-il comme des hommes, qui perdent bien-tôt l'agrément de la jeunesse. Quem puer vidisti formosum, hunc vides deformem in senecta. Vetustas pauca non depravat, multa tollit. Mais il y a bien plus, les termes & l'expression qui plaît aux uns, déplaît dans un même moment aux autres; & un vers qui sonne bien à nos oreilles, offense celles de nos voisins qui pensent ne s'y connoître pas moins bien que nous. Je parle des vers, parce que la Poësie a son éloquence aussi bien que la Prose; cette dernière étant encore plus sujette à se corrompre que la première. La raison est, que les choses qui sont les dernières venues vieillissent naturellement plus tard que les autres; & que d'ailleurs ce qui est le plus manié & le plus employé, s'use, & se corrompt ordinairement le premier. Or la Prose n'est pas seulement plus ancienne que la Poësie, puisque les hommes ont parlé vulgairement avant que de s'astreindre à la mesure des vers; elle est encore plus usitée, se trouvant toujours cent personnes,

qui écrivent en prose , contre une qui s'adonne à la poësie. Nous pouvons conclure de tout ceci, que l'art de bien écrire n'est pas moins exposé que les autres à la controverse.

C'est de là que naît la partialité où l'on tombe tous les jours à l'égard des auteurs , que chacun estime plus ou moins selon ses préventions d'esprit. La chose est trop journalière & trop commune, pour en rapporter des exemples ; j'en donnerai un néanmoins , que je tiens des plus considérables à cause de l'autorité des parties. Saint Jérôme qui ne manquoit pas de respect pour S. Paul ; qui nomme par admiration ses paroles des foudres divins, dans une epître qu'il écrit à Pamachus ; & qui dans une autre l'appelle non seulement la vase d'élection , mais encore la Trompette de l'Evangile , le rugissement du Lion , la Foudre des Gentils , & le fleuve de l'Eloquence Chrétienne ; ne laisse pas de lui reprocher des solécismes dans la diction , & des hyperbates dans la composition , le dit imperitum sermone, non tamen scientia, & remarque comme cela fût cause, qu'il s'embarasse & ne se pût bien expliquer étant aux pieds de Ga-

Ep. 50.  
& 61.

L. 3. c. 7.

De doct. perbatis frequenter utitur Apostolus propter



velocitatem sermonum fuorum, & propter Chr. l. 4.  
 impetum qui in eo spiritus est. Mais S. Au-<sup>c. 7.</sup>  
 gustin s'oppose tellement là dessus au sentiment de  
 S. Jérôme, qu'il donne le titre de très éloquent  
 à S. Paul, & maintient que s'il n'a pas suivi  
 tous les préceptes de l'Eloquence humaine, celle-  
 ci a suivi les decrets de sa sagesse. Il me sou-  
 vient aussi d'avoir lû dans Nicetas Choniata, que  
 l'Empereur Andronic Comnene formoit toutes  
 ses lettres, pour les rendre éloquentes, sur cel- Ep. 60.  
 les de S. Paul; & j'ai écrit quelque part la mé-  
 me chose des Secretaires d'Etat du Roi des Abyf-  
 sins. Certes quelque distinction qu'on fasse sur  
 cela entre l'Eloquence divine & l'humaine, l'on  
 ne laisse pas de recueillir des jugemens si opposés  
 les uns aux autres, que de si grands personna-  
 ges ont faits sur cette faculté de bien exprimer  
 ses pensées, que tout n'y est pas moins arbitraire,  
 que dans les autres professions qui servent d'ob-  
 ject & d'entretien à l'esprit humain.

Je finirois par là, s'il ne me tomboit sous la  
 plume quelques exemples qui peuvent être em-  
 ploïés à confirmer ce que nous venons d'établir, &  
 qui serviront d'illustration à ce que nous avons  
 souvent maintenu ailleurs. Je les coucherai ici Cic. 1. de  
 fort sommairement, & selon la formule ancienne, Orat.  
 quibus sciam poteroque.

Il y a des personnes qui ne sauroient endurer.

la moindre allusion ou le moindre jeu de paroles, trouvant qu'il y a je ne sai quoi de trop puerile en cela. Saint Jérôme néanmoins l'un des plus sérieux Peres de l'Eglise, écrivant contre *Vigilantius* l'appelle *Dormitantium*, pour lui reprocher par cette figure qu'il révoit en se trompant fort lourdement.

L'Hyperbole est insupportable à beaucoup de gens. L'Orateur *Aristide* pour faire comprendre, combien l'armée de *Xerxes* étoit nombreuse & immense, prononce dans son *Panathénaique* hautement, que l'or & l'argent de cette armée faisoit de la nuit le jour; & que quand ce Prince commandoit à ses Archers de tirer leurs flèches, il étoit assuré de convertir au rebours le jour en une nuit. *Aristide* pourtant n'en est pas moins estimé pour cela.

Mais qui pourroit ouïr aujourd'hui sans indignation un exorde semblable à celui du *Panegyrique* d'*Isocrate*, qui apprit l'art de bien dire à toute la Grece? Son sujet étoit la loüange des *Athéniens* en les exhortant à la guerre de *Perse*. Il proteste d'abord, qu'il ne veut pas faire comme d'autres, qui s'excusent sur le peu de tems qu'ils ont eu à se préparer, ou sur la grandeur de la matière dont ils desirent les entretenir: Mais que pour lui il ne veut pas, qu'on lui pardonne la  
moindre



moindre chose, & qu'il consent à toute sorte de reproche, s'il manque à s'acquitter dignement de ce qu'il entreprend. Une si insupportable vanité ne rebuteroit-elle pas à présent tout le monde? Et des promesses si hautaines & si ridicules, seroient-elles jugées propres à s'acquérir la bienveillance avec l'attention des Auditeurs? Je sai bien, qu'Isocrate s'excuse à la fin de cette Oraison d'avoir parlé de la sorte, & de s'être engagé si avant; mais ne prendroit-on pas encore cela pour une seconde erreur, & pour un défaut notable de jugement d'aimer mieux avoir besoin d'excuse, que de s'exemter de faillir, mal-  
le veniam deprecari, quàm culpa carere?

C'est une pure fantaisie d'avoir aversion, comme assés de personnes l'ont, de quelque figure que ce soit, n'y ayant que l'excès, ou la mauvaise situation, qui soient condamnables dans la moins estimée de toutes. Les abus même sont rectifiés par celle qu'on nomme Catéchèse.

Ne peut-on pas nommer une hérésie dans la Rhétorique, de croire qu'on doive toujours user de mots propres? Les métaphoriques ont quelquefois meilleure grace, pourvu qu'ils ne soient pas extravagans, ou, pour parler comme les maitres, trop effrontés, Ut sit, quomodo

Theophrasto placet, verecunda translatio:  
*Car je me souviens, que Cicéron, qui emploie  
 cette autorité de Théophraste, reprend Tiron  
 son libertin de lui avoir écrit valetudini fideliter  
 L. 17. serviendo. Ce terme fideliter, lui dit-il, n'est  
 ep. 16. pas en sa place, Huic verbo domicilium est  
 proprium in officio, migrationes in alienum  
 multæ. Véritablement j'aurois de la peine à  
 souffrir une censure si delicate d'un autre que de  
 Cicéron, qui devoit être en mauvaise humeur, &  
 qui vouloit se venger, comme je pense, des cor-  
 rections que Tiron faisoit souvent dans ses écrits.  
 Favouré pourtant, que la Métaphore doit être  
 modeste & retenuë, aussi bien qu'une fille,  
 pour être trouvée belle.*

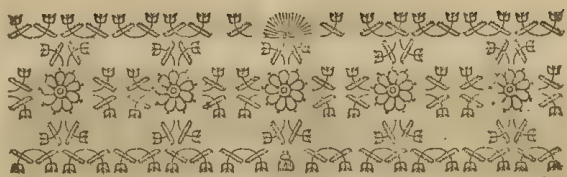
*Encore qu'on doive être exact au choix des  
 mots pour éviter le barbarisme, puisque le même  
 Cicéron se moqua d'Antoine d'avoir dit piissi-  
 Philipp. mus, qui n'étoit pas en usage, quod verbum  
 13. omnino nullum in lingua Latina est; & que  
 Messala emploia depuis cette raillerie contre  
 Sen. l'Orateur Latro, sua lingua disertus est, lui  
 contr. accordant, qu'il disoit de belles choses & avec  
 esprit, mais que son langage n'étoit pas bon,  
 Ingenium illi concessit, sermonem objecit:  
 Si est-ce que nôtre principal soin, comme nous  
 l'avons souvent soutenu ailleurs, doit être de  
 la pensée, afin de n'en point employer qui n'ait*



son mérite d'elle-même, sans emprunter sa recommandation de la diction. Jacent sensus in oratione in qua verba laudantur, selon la belle maxime de Quintilien; & c'est un grand désavantage à un livre, quand on ne le louë que par son style, & qu'on n'en estime principalement que la diction. Les belles jambes avec les riches chausses d'un boiteux font davantage paroître son défaut, & les termes élégans qui n'expliquent qu'une bagatelle, ou même quelque sentence rapportée sottement, font remarquer au double l'impertinence d'un auteur: Quo modo pulchras frustra habet claudus tibias, sic indecens est in ore stultorum parabola. <sup>Proem. l. 8. Inst.</sup> Cependant il est plus de cette sorte d'Ecrivains, que d'autres. Faut dire judicieusement, il y a peu de jours, d'un, qui debitoit excellemment ce qu'Horace appelle nugæ canoras, qu'il eût dû lire davantage, ou écrire moins. En effet la maladie d'inanition qu'ont ses semblables, est beaucoup pire que celle qui vient quelquefois de trop de repletion. N'attendes pas de moi, que je donne ici des exemples ni du bien ni du mal dont je parle. J'aurois bien plus d'inclination à faire reconnoître ceux qui peuvent servir de patron du premier, que du second. Mais puisque Cicéron & Quintilien se sont abstenus de juger des auteurs, qui vivoient

*encore du tems qu'ils écrivoient , afin de n'offen-  
ser personne ; je pense être obligé de les imiter  
du moins en ceci. Et parce que l'Ecclesia-  
ste a prononcé , Stultus verba multiplicat , je  
n'ajouterai rien à cette Préface , plus longue  
peut-être qu'elle ne devoit être , que cette  
seule protestation ; que si le discours qui la suit  
du divertissement d'une promenade , avoit je  
ne dirai pas la moindre pensée , mais la moin-  
dre syllabe qui méritât correction , je m'y sou-  
mets aussi bien que tout ce qui est venu & qui  
viendra jamais de moi , avec l'entière & res-  
pectueuse obéissance qui est due à l'Eglise.*





LA  
PROMENADE.  
I. DIALOGUE.

ENTRE  
TUBERTUS OCELLA,

ET  
MARCUS BIBULUS.

TUBERTUS \* I L me semble , MARCUS BI-  
OCELLA. \* BULUS, que vous me repro-  
chés avec un peu trop d'exa-  
gération mes fréquentes & solitaires prome-  
nades. Si vous y étiez aussi accoutumé que  
moi , & que vous eussiez observé comme  
j'ai fait, que rien ne contribué tant à con-  
server le peu de vigueur qui reste à ceux  
de notre âge , que cet exercice modéré où  
les promenades nous engagent ; vous ne dé-  
clameriez pas contre elles sans doute avec  
tant de véhémence. Je ne ferai pas difficul-

B iij



té de passer plus outre avec vous, & de vous déclarer, que l'aversion de plusieurs personnes, beaucoup plus grande que n'est la vôtre contre un si agréable & si utile divertissement, m'est presque toujours un indice certain d'esprit chagrin, plein d'inquiétude & de fort petit talent. En effet la Promenade est tellement le propre des Philosophes, des personnes savantes, & des esprits bien cultivés, que ceux à qui elle déplaît généralement, comme elle fait aux Turcs, aux Cochinchinois, & aux Sauvages du nouveau monde, qui ne peuvent souffrir celle des autres, sont les plus ignorans hommes de la Terre. Tels devoient être ces Espagnols que Strabon nomme *Vettonnes*, qui nouvellement subjugués par les Romains, prirent pour des fous quelques Centurions, leur voyant faire divers tours de promenade: *Cùm quosdam Centuriones viderent deambulandi causam huc illuc flectere, opinati insanire homines, duces se ad tabernacula præbuerunt.* Mais peut être ne condamnés-vous principalement en cela que ma solitude, parce que vous avés remarqué, comme je me promène assés souvent sans compagnie. Une réponse de civilité vous pourroit satisfaire là dessus, quand je vous dirois nuëment, que je respecte trop les

L. 3.  
Geogr,

occupations de mes amis , pour les aller solliciter de prendre un plaisir à des heures , qui leur seroient possible incommodes, outre que leur goût pourroit être alors différent du mien. Je veux néanmoins vous parler plus franchement, & vous avouer, qu'encore qu'il y ait des compagnies qui me sont très chères, il se trouve quelquefois des tems, où je me contente de celle de mes pensées , & où mes petites reveries , conduites à ma mode, me fournissent un des plus agréables divertissemens de ma vie. Quel ennui au contraire n'éprouve-t-on point , quand on se voit réduit aux entretiens fâcheux où vous engage inévitablement la compagnie de gens impertinens , qui dépourvûs de bon sens , ne savent rien faire que fatiguer les esprits raisonnables ? Certes si les Médecins ne couchent pas volontiers avec leurs malades , les ames un peu philosophiques doivent avoir encore plus d'aversion de la conversation pénible & dangereuse de ceux, dont nous parlons. C'est ce qui a de tout tems porté à la solitude de fort grands personnages ; ce qui a fait nommer à Theophylacte un monastere *Φροντισήριον*, <sup>L. 1. Hist. c. 14.</sup> appellant encore la vie qui s'y mene *σωφρονα μανίαν*, *sobriam ac prudentem insaniam*; & c'est ce qui fit prendre à Gonthier de Ba-

gnaux Evêque du Mans, sous le regne de Charles cinquième, un hibou perché à l'entrée d'une grotte pour corps de la devise, animée de cette lettre, *Habitat mens cauta recessus.*

10. *In-* Car encore que Quintilien semble obliger ses  
*stit. 6. 3.* disciples à trouver ou à se faire la solitude par tout, *In turba, itinere, conviviis etiam, faciat sibi cogitatio ipsa secretum*; & bien que

*Ep. 56.* Senèque prit une fois plaisir à se retirer dans un bain public de Rome, plein de tumulte, de cris différens, & de confusion, afin d'éprouver si son esprit auroit assés de force pour n'y recevoir point de distraction, quand il l'attacheroit à quelque méditation sérieuse; si est - ce qu'une véritable retraite, & une solitude effective; comme est celle d'une promenade particuliere, est bien plus propre à se recueillir en soi-même, & à converser avec son propre génie, qu'une compagnie importune & qui cause mille gênes à l'esprit.

MARCUS BIBULUS. Vous me parlés d'un air, & avec des termes, qui me pourroient faire craindre, que ma présence même n'incommodât vôtre promenade. Car quoi que je ne vous prenne pas pour être aussi bizarre que Timon, vous ne me traités guères plus favorablement qu'il fit Apemante. Celui-ci, comme vous savés, complimentoit



cet atrabilaire, sur ce qu'ils prenoient seuls & avec plaisir leur repas : Il m'auroit été beaucoup plus agréable, lui repartit Timon, si vous même ne vous y fussiez pas trouvé. Gardés-vous bien de verser autant de bile que fit ce Misanthrope sur un ami tel que je suis, ne fût-ce que pour obeir au précepte de vôtre Quintilien, *Bonus altercator vitio iracundie caret.* Il me seroit aisé de soutenir le parti de la compagnie contre une solitude trop austere, & telle qu'il semble que vous l'établissés. Il n'y a rien de plus contraire qu'elle aux ames tendres comme la vôtre, qui ne font pas profession d'une impassibilité Stoïcienne, *Animo passionibus obsessò nil ocio pejus, nil solitaria libertate damnosius.* Et si la raillerie est propre à dissiper les trop sombres vapeurs de la mélancholie, je ferai souvenir un homme qui n'a peut-être pas étouffé absolument le beau feu qui l'échauffoit autrefois, de cet important précepte d'Ovide,

*Quisquis amas, loca sola nocent, loca sola caveto.* Lib. 2. de rem. am.

Mais j'aime mieux acquiescer doucement à vos sentimens, & je le ferai d'autant plus volontiers, que dans la vérité les miens sont parfaitement conformes aux vôtres, & à ceux de Seneque, quand il dit. *In ambulationibus apertis vagandum, ut cælo libero :* &

*De tran-* *multo spiritu, augeat attollatque se animus.*  
*qu. an. c.* Je ne suis jamais si maître de mon esprit, & il  
*ult.* ne goûte aussi jamais de si solides & innocen-

tes voluptés, que dans une campagne solitaire, où il n'a que Dieu & les astres pour témoins de ses opérations. C'est sans doute le lieu, où il rencontre le plus heureusement celui qui a dit de lui-même, *Ego sum flos campi, & lilium convallium.* Et où le peut-on mieux contempler avec toute la Nature, que dans un tel desert ? si toutes nos considérations, aussi bien que le mot Latin *considerare*, tirent leur origine de la contempla-

*L. 3. & 4.* tion des astres, à *contemplatione syderum*, comme le veut Pompeius Festus ? Tant y a que mêlant quelquefois de communiquer au public ce qu'une humeur semblable à la vôtre me fait rêver dans des solitudes champêtres comme l'est celle-ci, je ne servirai jamais  
*Ep. 2. l. 2.* d'exception à la maxime générale qu'a prononcée Horace,

*Scriptorum chorus omnis amat nemus, &  
 fugit urbes.*

Or puisque nous convenons pour ce regard, & que la rencontre a voulu, que je vous trouvasse si heureusement pour moi au commencement de votre promenade, continuons la, je vous supplie, & prenons d'autres sujets

de conversation que celui-ci, où étans d'accord nous ne pourrions combattre que contre nôtre ombre, & tomber dans ce ridicule duel que les Grecs ont nommé *συναμαχίαν*.

TUBERTUS OCELLA. Je vous donne le choix de tel thème qu'il vous plaira de prescrire, mais je pense, que de quelque côté qu'on puisse jeter les yeux, l'on y trouvera suffisamment de quoi s'entretenir, & que la plus vile plante, que nous foulerons aux pieds, seroit capable de nous faire admirer longtems l'ouvrage d'une Intelligence qui ne se mécompte jamais, & qui est aussi digne de respect aux plus petites choses dont elle se mêle, qu'aux plus grandes. Ce n'est pas néanmoins, qu'il n'y en ait, à mon avis, de bien plus considérables les unes que les autres; & je ne voudrois pas soutenir après Saint Augustin, que la moindre mouche fût préférable au Soleil, parce qu'elle exerce des actions vitales dont celui-ci nous paroît dépourvû. Si le plus petit des Insectes l'emporte du côté de la cause formelle, la finale de ce grand Luminaire est si noble & si merveilleuse, qu'il n'y a point d'animal, excepté l'homme si tant est que l'homme n'ait point trop bonne opinion de soi, qui ne lui doive céder en dignité.



MARCUS BIBULUS. Puisque tous les objets ne sont pas dignes d'une même attention, & qu'il s'en trouve qui peuvent arrêter nôtre esprit beaucoup plus utilement, & avec plus de satisfaction ou d'agrément que ne feroient d'autres; les choses communes étant d'ailleurs moins capables de nous toucher, que celles qui sont plus rares; je ne pense pas vous pouvoir proposer un entretien qui nous puisse micux divertir, que celui de tant de Relations dont vous êtes si curieux, & qui nous font connoître les effets de la Nature, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau Monde, si surprenans, qu'il semble que les Anciens ne l'eussent connue qu'à demi, & qu'elle ne se soit bien manifestée à nous que depuis un siècle. Repassons donc avec plaisir par nôtre mémoire ce que les nouvelles découvertes, tant du côté du Nord, que du Sud, & de l'une que de l'autre Inde, nous ont appris avec étonnement, & remarquons comme Herodote, Plin, ni Arrian, Marc Polo, Hayton Armenien, ni Lotiis Cadaniosse, n'ont pas été si fabuleux qu'on le leur a imputé. Je sais bien, qu'il se faut défier de ce que content souvent ceux, qui viennent de loin. L'Espagnol dit fort bien, *de luengas vias, luengas mentiras*. Mais la suspension de vôtre

epoque jouë ici merveilleusement bien son jeu , tenant l'esprit en équilibre entre la trop grande crédulité , & l'injuste défiance. Car le défaut n'est pas plus reprehensible d'ajouter foi avec trop de facilité à toute sorte de Relations , que d'être dans une mécreance générale de tout ce qu'elles contiennent. Et je conçois comme un axiome certain, que ceux qui tiennent pour fable tout ce qui se dit des effets extraordinaires , & des merveilles de la Nature , nonobstant l'autorité des meilleurs Auteurs ; se rendent enfin eux-mêmes la fable des hommes d'esprit , qui connoissent mieux qu'eux le pouvoir de cette Nature , dont il nous est impossible de pénétrer ni de mesurer toute l'étendue ; *ipsi se fabulam faciunt , dum omnia pro fabulis habent.* Cette Deminiaque , comme l'appelle Aristote en l'admirant , agit avec bien plus d'adresse & de conduite incompréhensible , que l'esprit humain n'en peut concevoir , & que tous nos discours les plus philosophiques n'en sauroient expliquer ; *longè major naturalium operationum , quàm verborum , imò quàm ingeniorum subtilitas.* Rien n'empêchera donc , si vous l'avez agréable , que sans courir toutes les fortunes des voyages de long cours , nous ne contemplions sûrement

d'ici, ce que ceux qui les ont faits, ont observé plus singulier, *ipsaque adeò naturæ magnalia*. Pour moi, je ne prens pas moins de plaisir quelquefois à remarquer dans leurs Itinéraires les choses que cette grande Artifane fait comme en se jouant, qu'à noter avec soin ses principaux & plus étonnans ouvrages. Nous avons tantôt eu à la rencontre un homme d'une représentation, que nous en avons ri tous deux ; & cette pensée m'a passé agréablement par l'esprit en le voiant, que la Nature devoit être en ses belles & gaies humeurs, quand elle se divertit à produire un si ridicule animal. , Tant y a qu'envisageant, comme nous pouvons faire, jusqu'aux moindres particularités que nous ont apprises les Relations des pais qui nous sont inconnus, nous en recueillerons des satisfactions aussi sensibles qu'innocentes, ne fût-ce que par cette considération, que nous traverserons les mers sans perdre terre, *è terra navigabimus*, ce qui n'est pas reprehensible au sens que nous le ferons, comme il l'est en celui qui a donné lieu à ce proverbe.

TUBERTUS OCCELLA. Tout ce que vous proposés est toujours si bien pensé, qu'il faudroit être extrêmement déraisonnable pour s'y opposer. Je souscris sur tout à ce que



vous dites du merveilleux pouvoir de la Nature, & de la médiocrité, pour ne pas dire de la petitesse de l'esprit humain, dont ceux-là connoissent mieux la foiblesse, qui pour l'avoir plus élevé que les autres, ont mieux reconnu ses limites & son peu d'étendue. En vérité, pour vous en parler à cœur ouvert, toutes les fois que je me jette sur cette réflexion, & je le fais assés souvent, je trouve que l'homme est un animal si défectueux, qu'aussi bien que nôtre commun ami de la grande Bretagne, j'ai honte d'être ce même homme, c'est à dire un animal si rempli d'imperfection, & de sotte vanité tout ensemble. Je suis persuadé, que Socrate avoit le même dégoût, quand il protestoit, qu'il ne savoit pas bien s'il étoit homme, ou je ne sai quoi de plus monstrueux que Typhon n'étoit alors représenté. Et c'est vrai-séemblablement ce qu'a voulu nous faire concevoir un Vifionnaire de ce tems, par la description de ce qui lui arriva dans une Isle Solaire qu'il appelle des Oiseaux. Il assure que tous les volatiles qui en sont les habitans, lui firent de si grands reproches de ceux de son espèce, pleins d'injustice & de cruauté, sur tout envers les habitans de l'air, qu'il étoit perdu, s'il n'eût desavoué d'être homme, soutenant qu'il étoit un singe qui lui res-

sembloit, & se sauvant par ce stratagème. En effet la présomption de l'homme lui fait exercer mille sortes de tyrannie envers tous les animaux qui ont très grand sujet de se plaindre, & peut être de se moquer de son mauvais raisonnement, dont il veut pourtant tirer un si grand avantage. Mais à l'égard de ce que vous me conviés à nous souvenir conjointement des particularités, que nous pouvons avoir observées dans ce genre de livres que les Grecs ont nommés *Odeporiques*, c'est m'inviter à la chose du monde où je suis porté avec le plus d'inclination, *currentem impellis*, puisque vous n'ignorez pas, que j'en ai fait un des principaux ornemens de ma Sceptique. C'est un champ néanmoins si spacieux, qu'à mon avis nous ferons bien de nous y précrire des bornes; & puisqu'il nous reste peu de tems comme à cette promenade, que la fin du jour nous obligera de terminer bientôt, laissons les considérations physiques, où de tels livres peuvent jeter, à une autrefois, & contentons-nous présentement de celles de Morale, que je crois les plus importantes de toutes, comme aiant le plaisir joint à une plus grande utilité. Il faut pour vôtre contentement, que je vous communique sur cela, l'espérance qu'on me donne de voir bientôt traduits en  
Latin

Latin les œuvres de ce renommé Socrate de la Chine le Docteur Confutius. Je l'appelle ainsi ; tant parce qu'aussi bien que ce Prince des Philosophes Grecs, il fit descendre la Philosophie du Ciel en terre, les Chinois n'ayant guères cultivé, avec soin avant lui que la seule Astrologie ; qu'à cause, que Socrate & Confutius étoient contemporains, comme il se peut voir dans le Traité de la Vertu des Payens. Sans mentir nous sommes bien redevables aux travaux des Peres Jesuites, qui nous ont donné tant de beaux ouvrages, aussi bien pour la connoissance de l'un, que pour celle de l'autre Hemisphère. L'Histoire du Pere Joseph Acosta en ce qui concerne l'Amerique, & celle de Massée touchant l'Inde Orientale, ne doivent-elles pas aller du pair avec les plus estimées des Anciens, soit par la beauté du style, soit par la rareté & le prix de ce qu'elles contiennent ? L'on ne sauroit raisonnablement nier, que trois autres de leurs histoires, des Peres Trigault, Semedo, & Martinius, ne nous aient fait connoître ce peu que nous savons du grand Roiaume de la Chine. Le premier se servit des memoires de l'excellent Mathematicien Mathieu Riccius qui étoit de son Ordre ; & le dernier ensuite de son *Atlas Sinenfis* nous a fait voir dans sa premiere Deca-



de, qui sera suivie de deux autres, l'Histoire Chronologique des Chinois prise de leurs propres auteurs, qui la commencent huit cent ans avant le Deluge de Noë ; l'appuiant sur des Dynasties suivies, & qu'ils tiennent pour très certaines. Que si nous avons ensuite l'excellente Morale de ce célèbre Colao ou premier ministre d'un si grand Etat, & si bien policé, quelle obligation n'aurons-nous point à ceux, qui nous feront un si riche présent ? Car l'on sait, qu'il réduisit en quatre volumes toutes les belles sentences des Philosophes qui l'avoient précédé, achevant son Ethique par un cinquième livre de ses propres réflexions & maximes, qui sert de Code & de Digeste à tous les Mandarins, Loytias, ou Docteurs, qui font subsister la plus considérable Monarchie du monde. Rien ne peut faire mieux connoître le mérite de ce Législateur, que le respect & les honneurs, que toutes les personnes de son païs déferent à ceux, qui pour être de sa race, portent le nom de Confutius ; n'étant pas moins honorés, que dans toute l'étendue du Mahometisme les hommes, qui ont le privilège de se parer du Turban verd, à cause qu'ils se disent de la lignée de leur Prophete Mahomet.

MARCUS BIBULUS. Vous me donnés un

avant goût merveilleux d'une si importante composition, quoi que j'aie de la peine à m'imaginer que l'esprit d'un Chinois ait plus fait dans la science des mœurs, que celui des Grecs & des Romains, qui l'ont si bien cultivée, & que nous ne voions pas avoir été dévancés par les Indiens Orientaux dans le reste, soit des arts, soit des sciences, où les uns & les autres se sont occupés. Mais en tout cas il y a quelque chose d'agréable à contempler le divers Génie des Nations, qui se peut remarquer non seulement dans la substance de leurs aphorismes moraux, mais encore dans la manière figurée & ordinairement métaphorique, dont les Peuples du Levant les expliquent. Je suis même ravi quelquefois, quand je vois leur moindres façons de vivre, & leurs civilités ordinaires, si différentes des nôtres. Les Javans croient qu'on ne peut s'abaisser par respect ni s'avilir davantage qu'en se couvrant la tête, ce qui est tout-à-fait opposé à nos salutations Européennes ; quoi qu'il me souvienne assés, qu'autrefois les Romains sacrifioient par soumission la tête couverte à leurs Dieux, si vous en exceptés Saturne & l'Honneur. Les Japonois tiennent pour une grande incivilité de recevoir étant debout ceux à qui l'on doit quelque déférence ; ils s'asseoient

& déchauffent leurs souliers, lors qu'ils veulent faire entrer chés eux quelqu'un avec témoignage d'estime, ce que j'ai bonne mémoire que vous avés observé quelque part. Et les peuples des Isles qui forment le Détroit de Sunda, pour bien complimenter leurs supérieurs, leur prennent de la main le pied gauche, & leur frottent doucement la jambe depuis le bas jusqu'au genouil. Que s'il falloit parcourir tout le Globe de la Terre, & y considérer les usages particuliers & presque toujours contraires de tant de Nations qui y vivent chacune à sa mode, vous savés mieux que personne de quelle entreprise je me chargerois ; outre que faisant cette énumération à un homme tel que vous, ce seroit justement comme dit Ovide, *frondes addere sylvis*. Et néanmoins la lecture recente d'une histoire de Barbarie me convie à vous faire encore souvenir de ce seul article, qu'au lieu que selon nous l'habit noir est le plus ordinaire parmi les honnêtes gens, on le fait porter par mépris aux Juifs dans Alger, avec le bonnet de la même couleur.

4. de Pont.  
el. 2.

TUBERTUS OCELLA. Il est vrai que de semblables remarques pourroient aller à l'infini, ce qui procede de ce que la Nature se plait à la variété, comme elle l'a bien montré



dans tous ses ouvrages, mais sur tout en ce qu'elle a mis encore plus de différence entre les esprits des hommes, par le moien des organes dont ils se servent, qu'il n'y en a entre leurs visages. D'où l'on peut conclure en faveur de la Sceptique Chrétienne, que si l'Eglise a eu raison de condamner autrefois ces hérétiques qu'elle nomma *donatras*, parce qu'ils mettoient des articles de la Foi, & même le sacré mystère de l'Incarnation, au rang des choses apparentes seulement; il n'en est pas de même dans l'Ethique, lors qu'elle se contente de considérer humainement les mœurs différentes des personnes, & leurs divers sentimens, qui sont tout autres non seulement en un lieu qu'en un autre, mais qui varient même selon les saisons, & quelquefois selon les momens de leur vie. La Religion détermine les choses, & les rend constantes par l'autorité du Ciel; la science humaine, & sur tout la Morale, se contente de raisonner, ce qu'elle fait très foiblement, à cause, comme je viens de le remarquer, de l'infirmité des parties que nôtre ame emploie pour cela, qui dépendent de la matière. Ainsi nôtre créance, qui vient d'enhaut, doit être aussi certaine que toutes nos sciences, & toutes nos disciplines prises au sens que l'école leur donne,

font vacillantes & incertaines. C'est à quoi se rapporte ce que S. Augustin a prononcé en ces termes, *Quod scimus debemus rationi, quod credimus auctoritati.* Mais puisque le Soleil qui finit sa course, nous contraint par les ombres qui succéderont bientôt à sa lumière, d'achever notre carrière, comme il fait la sienne, trouvés bon que nous fassions quelque réflexion avant que de nous séparer, sur le néant de cette vie, qui nous quitte tous les jours sans que nous nous en appercevions, comme cette belle journée s'est passée presque insensiblement, aussi bien que toutes les autres qui l'ont précédée, & celles qui la pourront suivre, puisque selon le mot de cet Ancien *unus dies par omni est.* En effet, nous mourons, à le bien prendre, tous les jours, *vivere est sæpè mori*; ou du moins l'on peut dire qu'à proportion de ce que nous croissons en âge, la vie décroît; laissant les années qui se sont écoulées moins à nous, quoi que nous les nommions nôtres, que celles qui pourront suivre, si tant est que la Parque nous en accorde encore quelqu'une, dont le mieux composé des hommes ne peut sans témérité s'assurer. Certes celui à qui l'on demanda combien d'années il avoit, eût grande raison de répondre qu'il ne pensoit pas en avoir du tout,

(*Quot annos?*)

*Annos quos habeo, Pontice, non habeo.*

Un Espagnol interrogé combien il avoit vécu? témoigna par sa repartie, *poco, y muchos annos*, qu'il ne faisoit pas plus de cas que le précédent des années passées. Disons encore plus avec Seneque, c'est une grande erreur de s'i- *Ep. 54.* imaginer, que nous ne mourons qu'après avoir vécu, nous étions morts avant que de naître, cette mort que nous appréhendons si fort a précédé notre vie, & quand elle la suivra, elle ne fera que prendre le même poste qu'elle tenoit auparavant. Une chandelle n'est pas plus tenebreuse, ni plus morte, étant éteinte, qu'elle étoit avant que d'être allumée.

*Erramus quod mortem judicamus sequi, cum illi & præcesserit, & secutura sit: quicquid ante nos fuit mors est.* Je sais bien, que les pensées de ce Philosophe doivent être adoucies, ou même corrigées, autant de fois qu'elles peuvent blesser la Religion, ou porter quelque préjudice à la Foi. Ce seroit donc un crime & une impiété toute pure, de les citer pour établir l'extinction totale de notre être. Et il y auroit d'ailleurs beaucoup d'injustice, si nous imputions là dessus à Seneque une créance de la mortalité de notre ame, ou de l'exemption des peines que doivent souffrir les méchans après leur mort, puisqu'il les a



souvent fait punir dans ses écrits par le severe Juge des Enfers, qu'on reconnoissoit de son tems; & que l'immortalité de nos ames fait un des principaux & des plus constans articles de sa Philosophie. Pour peu qu'on en doutât, ce seul endroit d'une de ses lettres, entre une infinité d'autres passages aussi exprès, doit desabuser ceux, qui auroient une si mauvaise *Ep. 36.* opinion de sa doctrine. *Mors quam pertimescimus ac recusamus, intermittit vitam non eripit; veniet iterum qui nos in lucem reponat dies.* Il faut prendre des Philosophies Payennes ce qui peut profiter, *vocandæ sunt ancillæ ad arcem;* & il faut laisser le reste en l'improuvant, & en nous servant du conseil de l'Apôtre, *Omnia probate, quod bonum est tenete.* Tant y a qu'il n'y a rien de certain dans la vie, que de la devoir perdre; pensée qui ne sauroit être renduë trop familiere par une fréquente & Chrétienne méditation, où peut utilement entrer ce que la Philosophie des Gentils a eu de plus conforme à la raison, & de moins contraire à la pieté.

MARCUS BIBULUS. Je crois, qu'ils n'ont nulle part plus offensé l'une & l'autre, que par cette maxime Stoïcienne, que la vie étoit une pure servitude, s'il n'étoit pas permis de la perdre, quand il en prenoit envie: ce qui les

portoit à cette *autochirie*, que Virgile semble avoir voulu faire passer pour une action de personnes innocentes, quoi qu'elle soit selon lui ordinairement suivie de la repentance,

*Proxima deinde tenent mæsti loca, qui sibi lethum* 6. *Æn.*

*Insoutes peperere manu, vitamque perosi*

*Proicere animas.*

Cependant le crime est si grand de se défaire soi-même, que par raison il passe l'homicide d'un frere, & même le parricide, puisque personne ne nous peut être si cher, ni si proche, que nous mêmes. Ils ont eu beau soutenir, que les choses volontaires ne devoient pas être réputées violentes, & dire, comme a fait vôtre Seneque, qu'on pouvoit sortir d'un corps vieil & incommode, comme d'une maison ruinée. Cela seroit bon, si cette maison avoit été faite de nos mains, & que nous y fussions entrés de nous-mêmes & avec connoissance. Mais puisque la chose ne va pas ainsi, n'est-il pas de l'équité d'en laisser faire à celui, qui nous y a placés, & qui nous a seulement prêté ce domicile. Il n'y a que Dieu qui puisse légitimement resoudre le bail de cette habitation; comme lui seul & la Nature la peuvent démolir mieux que personne, quand le tems en est venu. Cicéron s'est expliqué en ces termes de ce sentiment, qui doit sans dou-

te être préféré à celui de Seneque & du Portique. *Ut navem & ædificium idem destruit*

*L. de facillime, qui construxit; sic hominem ea-  
seneft. dem optime quæ conglutinavit natura dissolvit.*

Pour ce qui concerne l'interêt de la Religion & de la Pieté, vous sâvez, comme l'Eglise dans un Concile de Carthage condanna d'hérésie ces Donatistes Ariens, qui faisant bonne che-  
re avec leurs amis avant que de se défaire eux

*L. 4. hæ-  
ret. fab.  
lib. 3.* mêmes, comme nous l'apprenons de Theodoret & d'Optatus Milevitaïn, disoient que la mort volontaire, soit qu'on se tuë, soit qu'on se fasse tuer, étoit méritoire, & mettoient ceux, qui se précipitoient furieusement du haut des montagnes, au rang des véritables martyrs. Ce n'est donc pas sans sujet, que cette même Eglise prive de sépulture ceux, qui se sont misérablement donné la mort, puisqu'il n'est pas juste, que ceux, qui n'ont pas attendu pour cela l'ordre & le commandement du Pere Eternel, soient reçûs au giron de la Mere, dont ils se sont rendus indignes selon la pensée de Hegeſippe. Condannons donc ici la Philosophie des Paiens, leur *εὐλογον ἐξαγωγὴν*, & leur Pluton *Eubelius*, qui leur conseilloit de finir par une mort précipitée les malheurs de la vie. Ce n'est pas générosité de s'en priver de la sorte, mais



c'est une grande lâcheté de ne les pouvoir souffrir quand ils nous arrivent. Je m'empêcherais bien de rapporter ici les exemples de ceux, qui faisoient vanité d'être leurs propres bourreaux. Vous les sâvés aussi bien que moi, & vous ne les condamnés pas moins aussi. Mais il s'en présente quelques uns à mon imagination, que je ne puis m'empêcher de vous remettre devant les yeux sans me faire violence. Quel motif plus ridicule & plus extravagant pour se donner la mort, que de le faire, afin de servir de patron à d'autres d'une action que je nommerois brutale, si les brutes n'étoient en cela plus judicieuses & plus raisonnables que nous. Helvius Blasio, dit Dion *L. 46.* Cassius, voyant son ami Decius Brutus, qui ne se pouvoit résoudre à devenir l'homicide de soi même, se tua devant lui pour lui donner courage. Des femmes mêmes sont tombées dans ce sens dépravé, puisque nous lisons dans le même Auteur, comme Arria, *L. 60.* parente de Messaline, voulant animer son mari Petus à terminer généreusement ses jours de sa main, se donna devant lui le premier coup de poignard, en proferant ensuite ces paroles à Petus, *viden' puer me non dolere*, voyés-vous mon mignon, comme cette douleur n'est rien, & que je ne m'en plains pas. Un

*Plutar.* soldat d'Othon fit à peu près la même chose,  
*in Oth.* quand pour l'assurer de l'affection qu'avoient  
 tous ses compagnons, aussi bien que lui, à  
 son service, & de leur résolution à perir si  
 besoin étoit dans ses intérêts, ce soldat se  
 plongea le fer dans la poitrine, & tomba mort  
 à ses pieds. La vanité d'un autre soldat de

*Idem in* César, nommé Granius Petronius, fût si folle,  
*Cæs.* qu'ayant été pris dans un vaisseau où ses enne-  
 mis lui offroient quartier l'assurant de sa vie,  
 Non, non, dit-il, en se perçant de ses armes,  
 les soldats de César donnent bien la vie aux  
 autres, mais ils ne sont jamais si lâches que  
 de la recevoir. Considérés, je vous supplie,  
 si l'esprit de l'homme n'est pas ingénieux à se  
 tromper, se procurant par son mauvais rai-  
 sonnement la plus grande partie des malheurs  
 de la vie jusqu'à la perdre si misérablement.  
 Permettés-moi d'ajouter ce seul mot sur cela,  
 que je n'ai jamais lû dans Seneque le genre  
 de mort d'un Allemand, qui s'étrangla & s'é-  
 touffa de la plus vilaine façon du monde, sans  
 souhaiter que ce Philosophe se fût abstenu de  
 représenter une si sale action. Il fait que ce  
 captif étranger se fourre dans le gosier *lignum*  
*id quod ad emundanda obscena adherente spon-*  
*gia positum est.* En vérité cela forme une si  
 vilaine image dans la fantaisie, qu'on a de la

peine à s'empêcher de rendre gorge, ou de vomir, en lisant un texte si peu honnête. Seneque a beau s'écrier là dessus, *O virum fortem !* & ajouter que *hoc fuit morti contumeliam facere* ; c'est faire mal au cœur à tous les lecteurs, & pour moi je serois bien fâché, d'avoir traduit en François une chose si infâme, & si peu nécessaire pour insinuer qu'on trouve la mort en tous lieux, & par toute sorte de moiens. Pour vous détourner la vue d'un si dégoûtant objet, vous prendrés garde, s'il vous plait, que la présupposition de l'immortalité de l'ame, qui pourroit porter à se défaire de sa vie sur l'esperance d'une meilleure, & pour sortir des infortunes de celle-ci, n'est pas une cause certaine de toutes les morts volontaires, dont nous venons de parler ; puisqu'encore aujourd'hui les Chinois dans la créance de la mortalité & de l'annéantissement de l'une & de l'autre partie, qui nous composent, ne laissent pas de se tuer eux-mêmes, dequoi l'on peut voir des exemples dans la Relation du Pere Trigault.

TUBERTUS OCELLA. Votre observation ne me surprend nullement, parce que je suis persuadé, que si la mort avancée par ceux qui se la donnent, n'étoit point un crime aussi grand que vous l'avez judicieusement représen-



té, l'on verroit bien plus de personnes perir par ce genre de mort, que par celle que nous nommons naturelle, & souvent la belle mort; quoi qu'il n'y en ait point, à le bien prendre, qui ne soit naturelle, ni pas une aussi qui soit accompagnée de beauté, tout s'y trouvant sous une forme cadavereuse, plein d'horreur & d'affreuse représentation. Car qu'y a-t-il dans la vie qui nous peut empêcher de l'abandonner, si la félicité même, que les plus heureux y éprouvent, est ordinairement ce qui cause nos disgraces, & qui fournit la matière

*Quintil. à nos plus sensibles déplaisirs. Omnim calami-*  
*in decla. tatum materia est homo diu felix. Nesciunt stare*  
*successus Et quoties prodire felicitas non potest*  
*redit.* C'est cette rouë du chariot de Sesostris, dont la partie supérieure descend nécessairement après sa plus grande élévation. Les planètes de même aiant monté au plus haut de leur Epicycle, selon la théorie qu'on nous en a dressée, descendent aussi-tôt, & après nous avoir paru un moment stables, ne cessent de décliner vers le point de leur perigée. Et la seule contemplation, qu'il n'y a point de plus féconde source de toute sorte de malheurs que le bonheur; est capable d'infecter de son amertume ce que la vie peut avoir de plus doux & de plus charmant. Jettons la

vuë comme en passant sur cet homme qui possédoit il n'y a que trois jours tout ce que les honneurs ont d'éclat, les richesses d'opulence, & les plaisirs de voluptueux;

*Quid voveat dulci nutricula majus alumno?* Horat. l.

Cependant en un clin d'œil le voilà réduit à <sup>1. ep. 4.</sup> la dernière calamité. Mais tirons le rideau devant un si triste tableau; & quittons un sujet qui peut attirer sur soi aussi légitimement que tout autre ce reproche ordinaire,

*Cui non dictus Hylas?*

Cicéron a fait un *Traité de finibus bonorum & malorum*. Il eût mieux fait selon la raillerie d'Erasmus, fondée sur l'équivoque de *Finis*, de se contenter de la fin des maux, & de nous instruire de l'origine ou du commencement des biens. Il n'en eût point trouvé sans doute de véritables, que ceux qu'un homme sage & vertueux se peut donner à lui-même.

*Tunc beatum esse te judica, cum tibi ex te gaudium omne nascetur*, dit le grand maître de la <sup>Sen. ep. ult.</sup>

Morale Latine. Si vous ne portés avec vous la satisfaction intérieure, vous ne la trouverés nulle part. Tout ce que donne une belle naissance, une Cour favorable, & une bonne fortune, se perd aisément, & a si peu du solide, que les plus fortunés des hommes sont ceux qui méprisent tout cela, & qui tour-

nent le dos à la Fortune au lieu de la rechercher. Tant y a que cette indépendance, où le Péripatétisme même a placé son souverain bien sous le nom d'*autarchie*, m'est si précieux, que je vous avoue, mon cher BIBULUS, n'avoir pris habitude à mes promenades solitaires, que pour m'en pouvoir donner la satisfaction sans dépendre de personne. Mais quand je vous ai parlé d'un homme sage & vertueux, ne pensés pas que j'aie la moindre prétention sur ces hautes & divines qualités. Je connois mes défauts en particulier, & je sai qu'en général ils sont de l'appanage de nôtre nature corrompue, de sorte qu'il y en aura aussi long-tems que durera le genre humain, *vitia erunt donec homines*. Dieu me préserve de cette créance Payenne, qu'explique Isocrate dans son Panathénaïque, μηδὲ τὰς θεοὺς σχολὴν εὐδαιμόνειν, que les Dieux mêmes ne sont pas exemts de pécher. Nous sommes obligés pourtant de croire, que le plus noble des Anges fût le premier qui faillit; ce qui rend moins étrange, quoiqu'il n'excuse nullement nôtre dépravation. Ne laissons pas avec tout cela de nous éloigner du vice, & si nous ne pouvons être absolument vertueux, d'approcher le plus près de ce but qu'il nous sera possible. Je n'ignore pas que  
ceux,



ceux , qui parlent le plus des Vertus , ne font pas ceux , qui les cultivent le mieux. Ils se contentent souvent de les définir , & de les mettre en belle tablature , sans beaucoup se soucier de les pratiquer ensuite ; *plerique virtutes loquendo describunt, vivendo destituunt.* De là vient , que chacun coule ses jours le plus caché qu'il peut dans sa maison ; que nous en faisons boucher soigneusement toutes les vuës étrangères ; & qu'on a des portiers exprès pour n'y laisser entrer personne , qui nous y puisse surprendre , ou qui puisse entrer en quelque connoissance de ce qui s'y passe ; *Vix quemquam invenies qui possit Sen. ep. aperto ostio vivere : Janitores conscientia nostra, non superbia opposuit.* Si néanmoins les seules Vertus Morales , comme contraires au vice , sont si estimables , que tout le Monde a l'ambition d'être crû les posséder ; quel cas ne devons - nous point faire des Vertus Chrétiennes , qui ne sont pas de simples habitudes de nôtre volonté , qui la portent à suivre la raison , avec quelque dépendance du temperament selon la doctrine d'Hippocrate & de Galien ; mais qui sont des habitudes surnaturelles , qui nous faisant agir nous rendent agréables à Dieu , & nous font par là dignes de l'Eternité. En vérité puis-

que ces dernières dépendent absolument de lui , nous ne saurions les lui demander avec trop d'instance , ni trop nous efforcer pour obtenir de sa Grace ce don du Ciel.

MARCUS BIBULUS. Quand je ne me verrois point aux portes de Paris, je reconnoitrois par votre Peroraison, que vous voudriés terminer nôtre conversation avec nôtre promenade. J'y consens par force, puisque le bruit & le tracas de cêtte tumultueuse ville où nous entrons, ne permettent pas, que soit à pied, soit en carosse, l'on s'entretienne commodément. Mais je vous prie de vous souvenir de cette promenade, quand vous serés dans le repos de vôtre cabinet ; sinon , vous m'obligerés à faire moi-même ce que vous m'aurés refusé d'exécuter beaucoup mieux. Vous voies bien ce que je veux dire , & trouvés bon , que je vous declare ma pensée là-dessus avant que nous nous separions. C'est que nous ne pouvons mieux finir vous & moi, vû ce qui nous a divertis toute nôtre vie , qu'en mourant la plume à la main , comme le soldat l'épée au poing, le Pilote tenant le timon, & l'Orateur en discourant. Nous avons des exemples recens du dernier : mais il vaut mieux, que les beaux vers de Serenus Sammonicus

vous en fournissent un plus ancien , & par *L. de*  
là moins sujet à être mal interprété. *Medic.*

*Sic est Hortensius olim*

*Absumptus , causis etenim confectus agendis,*

*Obtineuit , cum vox domino vivente periret,*

*Et nonidum extincti moretur lingua disert.*

J'espere d'obtenir de vous à ma décharge la demande, que je vous ai faite, & puisque nôtre amitié me permet de parler ainsi, je le desire absolument.

TUBERTUS OCELLA. Est-il possible que vous soies encore dans la vehemence des desirs, qui ne me semble excusable qu'en ceux, que l'ardeur de la jeunesse domine? Je vois bien que vous n'avez pas gravé dans vôtre mémoire, comme j'ai fait il y a long-tems dans la mienne, cette notable sentence du Médecin Julius Aufonius Vafatenfis, pere du Poëte Bordelois; que nôtre plus grande félicité ne dépend pas d'obtenir ce que nous désirons, mais bien plutôt de ne désirer jamais trop fortement ce que nous n'avons pas. J'ajoute avec liberté à un ami de l'age dont vous êtes, que ceux qui vous ressemblent dans leur arriere-saison, n'ont pas moins besoin de la mort pour terminer leurs desirs, que pour finir leur vie. Représentés-vous *Thuan.*  
le Président Brisson, qui conjura ses infames *hist. l.*



bourreaux de lui donner le tems d'achever un livre qu'il fouhaitoit de donner au public. La Parque ne nous fera pas plus favorable à tous dans de semblables désirs, que la Ligue le fût à ce savant homme ; ce qui nous oblige ou à les retrancher ou à les avoir beaucoup plus modérés. Après cela néanmoins je vous assûrerai, qu'il n'y a rien de ce qui me fera possible que je ne fasse pour vous complaire, & où je ne me porte avec la diligence que demande le Mime de Laberius,

*Etiam celeritas in desiderio mora est.*

Mais tout de bon, n'avons-nous pas, vous & moi, assés noirci de papier blanc, pour demeurer au moins satisfaits d'un exercice dont nous devrions raisonnablement être las. Si nous voulons être utiles aux autres, il est tems que ce soit par l'exemple, & par de bonnes actions, plutôt que par de simples paroles, ou par des écrits qui le plus souvent ne persuadent p's; *felicissima est operis eloquentia.* Il est vrai que je dois faire grande distinction entre vous & moi. Outre que mes années plus nombreuses que les vôtres, m'ont aussi rendu beaucoup plus caduc, que vous ne l'êtes, vous avés sçû, aussi bien que personne de ce tems, ménager utilement les heures de vôtre loisir, & faire à

propos ce que le sage Chilon trouvoit être la chose du monde la plus difficile , ἀναμάρτητους εἶναι , *otium recte dispensare*. Pour moi qui n'en peux pas dire autant , & qui n'ai presque jamais agi qu'en consultant ma propre satisfaction , n'est-il pas tems que je considère avec attention comme Dieu , qui s'est contenté de la dixième partie de nos biens, exige de nous la septième de nôtre tems ? Je puis encore ajouter , & même à ma confusion , que j'ai été si excessif dans l'exercice auquel vous me provoqués de nouveau, que vous n'avez pas peut-être en cela toute la charité pour moi, que je devrois attendre de vôtre amitié. Si nous étions encore au tems où l'on bruloit les corps, au lieu de les enterrer ; je pense qu'il se trouveroit assés de mes paperaffes, dont le public n'a eu que trop de communication , pour me rendre le même office que reçût autrefois ce Cassius d'Horace,

--- *capsis quem fama est esse librisque* L. r. sat. 10.

*Ambustum propriis.*

Je me constitue néanmoins envers vous pour esclave de la parole que je vous ai donnée, (puisque cette façon de parler est demise aujourd'hui) d'user de complaisance en vôtre endroit , à la charge, que sans trouver à re-

dire, comme vous avés fait d'abord, à mes promenades solitaires, vous vous contentez de les venir égaier par votre agréable présence. Je vous y assigne au premier jour. A Dieu.

NOUVEAU LA PROMENADE.

## PROMENADE.

### II. DIALOGUE.

ENTRE

MARCUS BIBULUS,

ET

TUBERTUS OCELLA.

MARCUS **J**eme doutois bien, que la continuation du beau tems causeroit celle de vos Promenades, & que le plus agréable Automne qu'on ait vû en France de mémoire d'homme, s'il en faut croire les plus âgés de ce siècle, ne vous seroit pas moins utile que plaissant, par un exercice auquel vous reconnoissés que vous devés la meilleure partie de ce qui vous reste de vigueur, dans une vieillesse aussi avancée qu'est la vôtre. Vous ne vous offenserés pas, qu'une personne vous



parle de la sorte, qui vous suit comme je fais, quoique d'une distance assés considérable,

*Proximus, est longo sed proximus intervallo.* me connoissant d'ailleurs comme vous faites, & m'ayant oui soutenir assés souvent la vérité de cet ancien proverbe, Que la vieillesse d'un Lion vaut mieux que la jeunesse d'un Chevreuil. Quoiqu'il en soit, vous faites très bien de vous prévaloir d'une saison si extraordinairement riante, & dont les graces sont d'une durée sans exemple. Il ne faut pas mépriser les présens gratuits que le Ciel nous envoie, *non sunt spernenda neque repudianda Deorum munera*, ἀποβλητά καὶ ἔσω θεῶν δῶρα, s'il est permis de proferer cette bonne pensée de Philostrate, dont il n'y a que les termes l'ayens de pluralité de Dieux, qui soient reprehensibles. Je suis venu exprès vous trouverici, tant pour comparoitre à l'assignation que vous me donnâtes hier, que pour profiter avec vous, en nous promenant, des douceurs d'une si charmante journée.

TUBERTUS OCELLA. Nous en tirerons sans doute beaucoup de plaisir & de profit, puisque le premier est si évident par un tems exempt de vent, de poussiere, & de l'ardeur du Soleil qui semble se tenir caché pour nous

favoriser ; & qu'à l'égard du profit , rien ne sauroit être plus utile à des gens que la caducité menace comme moi, que de s'agiter un peu , pour éviter cette pourriture qui accompagne le grand âge. Car supposant pour constante la maxime du Péripatétisme , *putrescit quod quiescit , non quod movetur* ; & demeurant d'accord , que selon lui la vieillesse n'est rien autre chose qu'une naturelle pourriture ; vous voyés bien qu'il résulte deçà , que l'exercice est tout à fait contraire à la corruption de nôtre être , que causent les longues années. Mais n'exagérons pas tant une chose , qu'elle nous puisse devenir odieuse par des termes fâcheux , comme sont ceux de pourriture & de corruption. Trompons nous plutôt nous mêmes , en nous figurant des avantages dans ce qui lui est reproché. Si la Vieillesse a le dos courbé , l'Arc en Ciel ne laisse pas d'être agréable pour l'avoir de même. Si elle a des rides , les terres les plus polies sont ordinairement de peu de rapport. *Tellus arata fructum fert uberius*. Ses cheveux blancs ne la doivent pas faire mépriser , il vaut bien mieux ressembler au Cygne , qu'au Corbeau ; outre que si Ctésias a dit vrai , il se trouve des nations Indiennes qui ont le poil

blanc dans leur jeunesse, ce même poil leur noircissant comme aux Gruës, quand elles vieillissent. Toutes les vieillessees d'ailleurs ne sont pas caduques; il se trouve des vieillards gais & agréables en beaucoup de façons, *quibus veneres mutantur in gratias*, qui possèdent cette verte vieillesse dont l'on nous flatte si souvent, & qui sont trouver faux ce que Plinè a prononcé du Guy, qui <sup>l. 16. nar.</sup> est le *Viscum* des Latins, qu'il étoit seul dans <sup>hist. c.</sup> la Nature qui devenoit plus beau en pour- <sup>ult.</sup> rissant, *unumque hoc rerum putrescendo gratiam invenit*. Il ne devoit pas s'être plu aux Tulipes, comme l'on a fait dans ces derniers tems, il eût remarqué qu'elles ne panchent, & n'acquièrent par là leur plus grande beauté, que quand elles commencent à se corrompre. Ceux, dont je parle, méritent la recommandation de l'Orateur Romain, lorsqu'il dit d'eux, *ut adolescentem in quo senile aliquid, sic senem in quo adolescentis est aliquid laudamus*. Ils n'ont donc pas sujet de se plaindre, ni de se contrister d'être âgés, puisque leur condition n'a rien d'intolérable, & qu'elle a une infinité de choses qui la peuvent faire estimer. Vous sçavez, que nous les avons particularisées en quelques petits traités, dressés expressément sur



Cic. de  
Seneët.

ce sujet. Tant y a qu'Ennius accablé de soixante - dix ans , & de la pauvreté tout ensemble , les souffroit conjointement d'une telle façon , qu'on eût dit , qu'il y prenoit plaisir , *Ita ferebat duo quæ maxima putantur onera , paupertatem & senectutem , ut eis pene delectari videretur.* J'ai connu le bon homme Vignal Professeur en langue Hébraïque , mort en l'an mil six cens quarante ; & j'ai lû de ses affiches qui portoient , qu'il enseigneroit la Grammaire de Quinquarbre , *quamvis prope centenarius.* Le billet de son enterrement portoit aussi , qu'il étoit décédé âgé de cent cinq ans. Cependant je l'ai vû jouer à la paume , qu'il en avoit plus de quatre - vint , & il ne s'est jamais plaint , que la vie lui fût pénible ni ennuyée. Ce n'est pas pourtant que j'approuve le proceder de ceux , qui s'attribuent des prérogatives de l'âge , qu'en tous cas ils peuvent bien recevoir , quand elles leur sont déferées par de plus jeunes qu'eux , mais qu'ils ne doivent jamais exiger. En effet , prétendre du respect & se priser d'être vieux , c'est se glorifier d'une chose , qu'à parler sincèrement personne n'estime guères , que quand on ne l'a pas , & qui devient quelquefois odieuse & importune , lors qu'on la possède. Saturne,

le Dieu des vieillards a reçu son nom , fi  
 Ciceron a bien sçu son origine, de ce qu'il  
 étoit si saoul de vivre , *tam satur annis*, que <sup>l. 2. de</sup> *nat. Deor.*  
 le chagrin ne le quitoit plus. Pour moi  
 qui ne suis pas tout à fait si mélancholique,  
 ni si dégoûté que ce bon-homme nous est  
 représenté, je ne laisse pas de ressentir la  
 charge des années, comme un fardeau du  
 poids d'une montagne *onus Ætna gravius*;  
 & quoique je m'accommode le plus dou-  
 cement que je puis avec ce qu'elles ont  
 d'inévitables infirmités, je ne laisse pas de les  
 trouver dures, & de dire souvent avec le Poë- <sup>Ovid. 4.</sup>  
 te en les souffrant, <sup>Trist.</sup>  
<sup>el. 8.</sup>

*Parte premor vitæ deteriore mea.*

Si faut-il acquiescer patiemment aux loix de  
 la Nature , recueillir ce peu que nôtre arrié-  
 re saison a de doux, & même l'augmenter  
 plutôt en nous flatant , comme nous faisons  
 si souvent ailleurs, que de nous irriter inuti-  
 lement contre les décrets de la Providence,  
 qui regle le bien & le mal de nôtre vie,  
 & à qui l'on ne peut manquer de respect  
 sans impiété.

MARCUS BIBULUS. Je ne puis m'em-  
 pêcher de vous dire là-dessus, qu'encore que  
 vous parliés comme une personne fort âgée,  
 vous ne laissés pas de cheminer comme un

jeune homme, & d'un pas qui ne témoigne pas toute la caducité, dont vous vous plaigniez. Peut-être en usés-vous ainsi pour imiter ce grand Empereur Theodose, aiant vû qu'Aurelius Victor couche entre ses louables façons de faire, celle de se délasser l'esprit, quand il en avoit le loisir, dans de grandes & longues promenades, *ambulationibus magnis, cum esset otium, reficiebat animum.* Il est vrai qu'encore que ce texte se lise ainsi en beaucoup d'exemplaires, & qu'il soit rapporté de la sorte par le Cardinal Baronius au quatrième volume de ses Annales, il me semble que d'autres le lisent plus correctement en mettant *magis* pour *magnis*, parce qu'il a plus de rapport, & s'accorde mieux avec les termes précédens de l'Historien, qui sont tels: *Exercebatur neque ad illecebras, neque ad lassitudinem, ambulationibus magis, cum esset otium, reficiebat animum.* Car si l'Empereur Theodose eût fait de grandes promenades, elles l'eussent pû lasser, & son esprit ne s'y fût pas recrée, mais plutôt contristé & fatigué avec le corps, par cette ordinaire compassion, & ce merveilleux rapport entre l'un & l'autre. C'est ce qui sert de fondement au précepte d'Aristote, de ne travailler jamais ces deux parties tout-à-la fois, parce que la



nature ne souffre pas sans beaucoup de peine, deux mouvemens presque opposés en ce que le travail du corps peine l'esprit, & que celui de l'esprit n'est pas souvent de moindre préjudice au corps. C'est au quatrième chapitre du huitième livre de ses Politiques, où il use de ces termes traduits ainsi, & qui finissent le chapitre. *Uno tempore & mente, & corpore, laborem sufferre non oportet; uterque enim labor res contrarias efficere solet naturas; & corporis quidem labor menti, mentis vero labor corpori impedimento est.* Tant y a que Theodose n'aimoit pas moins les promenades, que le plus grand Péripatéticien du Lycée. Je fais cette remarque des siennes, parce que je ne conte pas pour promenades, les voyages à pied de quelques autres Empereurs, non plus que ceux de cette illustre Reine Zenobie, à cause qu'ils avoient un autre but que celui des promenades ordinaires. Mais je veux croire, que Theodose faisoit les siennes modérées, pour en tirer, avec le plaisir, l'utilité qu'on s'en peut promettre. Quand elles sont telles, & sans excès, l'ame par sa liaison à la matière en est exercée, personne ne doutant qu'elles ne rendent le corps beaucoup plus vigoureux. Et certes il me semble que Lu-

cien dans son Dialogue *περὶ γυμνασίων*, fait parler Solon fort à propos, & en vrai Sage de Grece, lors qu'il soutient, que ce n'est pas assés d'être tels que la Nature nous a faits, tant à l'égard du corps que de l'esprit; & que nous devons les fortifier tous deux par le moien des exercices qui leur conviennent. Or si ce qu'il ajoûte est véritable, comme nous l'éprouvons tous les jours, ce me semble, que ceux du corps lui sont ce qu'est au bled de la purgation, qu'il reçoit par le moien du van, lorsqu'on le remue, & qu'on le purge des pailles & des ordures, qui le corromproient: N'est-il pas apparent, que des promenades douces & réglées doivent consommer insensiblement les humeurs superflues, qui causent les fièvres, & assés d'autres maladies, parce qu'elles ne trouvent plus de prises sur nous, non plus, dit-il, que le feu & la pourriture sur le bled, après qu'on l'a séparé de sa paille, & des autres immondices qui l'eussent gâté à la longue. Tacite a observé, que ces pauvres Romains, qui du tems de Neron, étoient contraints de ne bouger du lieu, où il recitoit ses ouvrages sur le théâtre, contractèrent dans cette ennuyeuse & pénible séance de très dangereuses maladies; *dum diem noctemque sedilibus continuant, mor-*

*bo exitiabili correpti sunt.* Cependant quelque avantage qu'on donne aux promenades que vous aimés tant, l'on peut soutenir par la doctrine qu'établit encore Aristote dans ses livres du Ciel, que les animaux qui s'en peuvent passer sont les plus parfaits, à cause qu'ils ont plus de ressemblance par là au premier Moteur qui est Dieu, qu'on ne sauroit concevoir, que comme immobile, puis qu'il remplit tout, & qu'il n'a rien hors de lui, où, parlant exactement, il se puisse promener. C'est peut être pourquoi le jour du Seigneur est nommé le jour du repos, qui oblige encore à présent les Juifs, où il s'en trouve, à ne s'oser promener ce jour là, qui est celui de leur Sabbath, plus d'une demie lieuë, ou comme ils parlent, plus d'une demie heure de chemin. Mais je fais bien que cette considération n'a pas assés de rapport à la foiblesse de nôtre nature humaine, pour préjudicier aux promenades, dont nous parlons, & qui lui sont si nécessaires. Je vous dirai seulement que si nous en croions Martianus Capella, celles qui se font dans un petit espace, où l'on retourne souvent sur ses pas, sont plus saines que d'autres plus étendues, comme sont les vôtres, parce qu'elles purgent étant plus propres à



faciliter la digestion. Voici son texte , afin  
 lib. 5. que vous ne penfiés pas , que je vous en im-  
 pose. *Corpus deambulando moveatur intra bre-  
 ve spatium reditu maturato, qui motus cum  
 digestionem facilem præstat, sine dubio purgat.*

TUBERTUS OCELLA. Sans m'amuser  
 à examiner Galeniquement cette sorte de pro-  
 menade, qui en tout cas ne peut-être préfe-  
 rée à la nôtre, pour ce qui regarde le plaisir;  
 je vous dirai qu'il n'y en a plus de si courte,  
 qui ne soit d'une affés grande étendue pour  
 moi. Je cherchois autrefois la lassitude sans  
 la pouvoir trouver dans ce divertissement;  
 maintenant la longueur d'une allée des Tuil-  
 leries me la donne plus entière, que ne fai-  
 soient les lieuës, quand j'étois animé du sang  
 bouillant de ma jeunesse. Que si cet axiome  
 de Philosophie est bon, Qu'on emploie mal  
 à propos divers moiens, pour exécuter ce  
 qui peut-être fait en moins de tems, par une  
 voie plus courte, & plus aisément, *frustra  
 fit per plura, quod potest fieri per pauciora,*  
 vous m'avouèrés, aussi bien que Seneque, que  
 je suis bien redevable à la vieillesse, qui me  
 donne cet avantage qu'en peu d'enjambées  
 j'arrive au but, que j'avois tant de peine à  
 trouver dans la verdure de mon âge. *Hoc  
 nomine ago gratias senectuti, non magno mihi  
 constat*

*constat exercitatio : cum me movi , lassus sum : hic autem exercitationis etiam fortissimus , finis est.* Cela me fait vous prier de prendre en bonne part les petites pauses, que je suis contraint de faire assés souvent. Vous me raillés, quand vous dites, que j'ai encore des démarches d'un jeune homme. Si j'en fais de promptes, c'est un effet de ma foiblesse, & un signe que je suis prêt à tomber. Nous n'allons jamais si vite, qu'après un faux pas. D'ailleurs ceux qui voient, doublent le leur, quand ils sont proches du gîte où ils doivent arriver. Leurs montures mêmes sont alors de nouveaux efforts pour cela; *Serotinus matutino viator ferventior , atque animo saltem promptior.* Mais ce ne sont pas des marques de vigueur, & je sai bien qu'à mon égard je n'en puis donner que d'une très grande caducité. Or tant s'en faut, que tout cela me peine, que, pour vous le répéter encore ici, je veux être ingénieux à me tromper, en me figurant des avantages dans tout ce que les vieilles années peuvent avoir d'incommode. S. Jérôme repondoit bien à de plus jeunes que lui, pour les empêcher de mépriser son arrière saison, *vos lassus fortius figit pedem.* L'Espagnol prononce de même en forme de proverbe, *a buey vie-*

*cho, sulco derecho.* Et nous en avons un François qui porte, qu'il n'est chassé que de vieux limiers. Quand je me confidère beaucoup plus que septuagenaire, je me console en même tems, parce qu'à le bien prendre je n'ai presque plus besoin de rien, & pour si peu de tems qu'il n'y auroit pas d'apparence de s'en soucier beaucoup; *nec multo opus est, nec diu.* Si je suis négligé par quelques-uns, comme devenant presque inutile dans le monde: d'autres m'accueillent & m'ouvrent des portes, qu'ils me tiendroient peut-être fermées sans le respect de mon ancienneté, *a cannas honrradas noay puertas cerradas.* Si je suis incapable de beaucoup de divertissemens que je prenois autrefois, en recompense je puis dire après Sophocle, que je suis delivré de toutes les servitudes & de tous les maux que ces mêmes divertissemens peuvent causer; *quidquid debebam nolle, non possum.* Ne croiés pas pourtant, que de telles réflexions où je prens plaisir, & dont je console l'état présent où je me trouve, aillent jusqu'à la vanité de certaines bonnes gens, qui pensent que tout leur est dû, & qui veulent qu'on leur cede toûjours à cause de leurs cheveux blancs. Pour moi, quand je me sens combattu par de bonnes raisons, ou qui me



paroissent probables, je les respecte comme plus anciennes que je ne puis être, & je fais gloire de leur déferer avec grande soumission, quand elles sortiroient de la bouche d'un enfant, ou qu'elles partiroient de celle du moindre artisan. Que si je parle ici de bonnes raisons, ou même de probables, ne vous imaginés pas, je vous prie, que j'emploie ces termes dans la signification que les Dogmatiques leur donnent, ni que je me sépare pour cela de *l'acatalepsie*, ou de la suspension des Sceptiques, aux choses qui la souffrent sans inconvenient, & sans blesser la conscience. L'Epoque me fournit de trop doux entretiens pour l'abandonner sans besoin qu'il en soit, & pour vous en parler à cœur ouvert, je ne suis guères seul sans qu'elle intervienne dans ma solitude, & qu'elle n'en tempère agréablement ce qu'on lui pourroit imputer de trop chagrin. Lorsque vous m'avez tantôt abordé, elle me représentoit avec enjouement l'entêtement ridicule de ces disputeurs affirmatifs, qui renonceroient plutôt à ce qu'ils ont de plus cher au monde, qu'à la moins importante proposition qu'ils se sont engagés de soutenir, bien que souvent sans y penser, & sans être absolument persuadés de sa vérité. En effet, il est

*Theod.  
l. har.  
fab.*

des hommes d'une trempe si insolente, que leurs téméraires assertions passent jusqu'à l'impiété de cet Hérésiarque Eunomius de Galatie, & non pas de Cappadoce, comme l'a écrit Sozomene. Il se vançoit avec ses sectateurs de connoître Dieu aussi bien que Dieu se connoissoit lui même. O que S. Basile lui fût fort bien repartir en se moquant de lui, qu'il ne connoissoit pas seulement la nature du plus petit des Insectes. Laissons-là l'*Acari* des Grecs, comme étant presque invisible, & même impartageable, selon que son nom le porte, à cause de sa petitesse. C'est vrai-semblablement nôtre Ciron, selon qu'Aristote le décrit au trente deuxième chapitre du cinquième livre des Animaux. Mais contentons-nous avec Saint Basile de cette laborieuse Fourmi, perceptible à nos sens, & dont tant de grands esprits ont admiré les pénibles travaux. Comprenés-vous bien, Eunomius, ou vous qui n'êtes pas moins fier que lui dans vos présomptueuses opinions, quelle est la nature de cet animal, s'il a une ame, des os, des nerfs, des muscles, & une substance médullaire, qui s'étende depuis la tête jusqu'à l'autre extrémité de son corps? Remarqués-vous bien son foie, sa vésicule bilieuse, ses reins, son

cœur, ses artères, ses veines, ses membranes, & son diaphragme? Car ses opérations nous rendent certains, que si elle ne possède pas toutes ces parties comme nous, du moins doit-elle avoir quelque chose qui leur soit analogue, comme l'on parle dans l'école. Vous ne sauriés dire même sur ce qu'elle laisse voir de son extérieur, si elle chemine nue, ou si sa peau n'est point couverte de quelque sorte de poil; de quelle façon elle procède à la génération de son semblable; ni enfin, comment il se peut faire qu'il y ait des Fourmis qui cheminent avec leurs pieds, & d'autres qui volent avec des ailes. Que si, ajoute ce Saint Pere, vous êtes si fort éloigné de la connoissance distincte qu'il faudroit avoir de tout cela, pour bien definir la nature d'une simple Fourmi; est-il possible, que vous soiés assés temeraire pour vous vanter de comprendre l'essence divine, & assés impie pour dire que vous possédés aussi exactement la science de tous les attributs qu'on donne à l'Auteur de la Nature, que lui même la peut avoir.

MARCUS BIBULUS. Je ne m'étonne pas, si j'ai remarqué en vous abordant une abstraction d'esprit plus grande que de coutu-



c. 3. de  
vir. ill.

me, puisque vous l'aviés bandé sur un sujet de si haute consequence, quoi que la petitesse d'une Fourmi en fasse partie. Au surplus l'exagération oratoire de ce Pere me fait souvenir de l'excellent avis d'un autre, qui n'étoit pas pourtant si éloquent que le premier. C'est de Saint Ephrem que je parle, qui dans Gennadius avertit son disciple Paulinus, de prendre bien garde qu'il ne tombe dans cette vaine & chatouilleuse pensée d'entrer en connoissance de la Divinité, devant congédier au plutôt une si dangereuse imagination, & tenir pour assuré, que quand il croira y comprendre le plus, il en saura le moins, & tombera indubitablement dans les ténèbres d'une plus profonde ignorance. Voici son texte. *Vide, Pauline, ne te submittas cogitationibus tuis, & eleveris; sed cum te ad purum comprehendisse putaveris Deum, crede non intellexisse.* En vérité, il n'y a que Dieu, qui nous puisse gratifier de quelque petite lumière de ce qu'il est; de même qu'il n'y a que le Soleil qui se découvre lui même, autre chose que sa propre splendeur ne le rendant manifeste. Ceux qui pensent parvenir de leurs forces seules à ce haut point, se trompent lourdement & ridiculement,

Terent. *Faciunt næ intelligendo ut nihil intelligunt.*

S'il est permis de se servir des termes d'un *in pr.*  
 Poète Comique, dans une matière si serieu- *Andr.*  
 se. Disons-nous qu'ils s'aveuglent par une  
 trop grande lumière, ou qu'ils s'offusquent  
 dans ces ténèbres, qui servent de retraite à  
 celui qu'ils veulent contempler, *posuit tene-*  
*bras latibulum suum*, selon que les Prophetes  
 nous l'ont révélé. Quoi qu'il en soit, la  
 modération & l'*adiophorisme* de la Sceptique,  
 est ici comme ailleurs d'un admirable em-  
 ploi, & du plus commode usage qui se puis-  
 se trouver dans toute l'étendue de la Philoso-  
 phie. Les autres Sectes se peuvent attribuer  
 chacune quelque particulier avantage, com-  
 me l'avoué fort bien Sextus l'Empirique. La *adv.*  
 Péripatétique est propre pour ceux qui ai- *Matth.*  
 ment l'opulence, & les honneurs; Aristote  
 aiant mis les richesses au rang des biens  
 desirables, afin qu'Alexandre qu'il instruisoit  
 ne trouvât pas étrange, s'il lui en demandoit,  
 au moins le lui a-t-on ainsi reproché. L'E-  
 picurienne & la Cyrenaïque, sont les plus  
 commodes à ceux qui ne se peuvent passer  
 des voluptés, au cas qu'on n'ait rien imposé  
 sur cela ni à Epicure, ni à ses véritables disci-  
 ples. Celle des Stoïciens a satisfait les plus  
 ambitieux, quand ils méprisoient le reste des  
 hommes, & qu'ils soutenoient, qu'il n'y avoit

que leur Sage, qui fût véritablement bon, riche, beau, & jouissant de toutes les autres excellentes qualités que les hommes recherchent naturellement. La famille des Pythagoriciens, qui dura si peu, avoit beaucoup de choses communes avec cette dernière de Zenon, puisque Pythagore ne perit, & presque tous ses sectateurs de même, que pour s'être rendus trop odieux par leur maxime, qu'il falloit s'établir comme Agamemnon Pasteurs des peuples par tout où ils pourroient, afin de les gouverner comme des bêtes, n'étans pas dignes d'un meilleur traitement. Mais à l'égard de la secte de Pyrrhon, non obstant l'injuste & calomnieuse diffamation de son nom, elle est le fait des personnes tranquilles, & qui aiment ce doux repos, que souhaitent les âmes véritablement Philosophiques, n'y ayant point, humainement parlant, de quiétude comparable à celle que donne l'Epoque dans sa *metropathie*, qui regle les mœurs, & dans son *ataraxie*, en ce qui concerne les opinions. Une chose m'étonne merveilleusement, c'est qu'encore que vous aies rendu Chrétienne la Sceptique par l'autorité de Saint Paul, dans tant de Traités, que vous avez écrits sur cela, retranchant ce qu'elle a d'impur, comme l'on



est obligé de faire dans toutes les Philosophies Payennes ; il arrive néanmoins , que peu de gens préfèrent celle-ci aux autres , soit , à mon avis , parce qu'elles sont en possession de l'école , soit à cause qu'on ne se donne pas la peine de bien connoître jusqu'où va l'Epoque , & de s'en instruire suffisamment.

TUBERTUS OCELLA. Je ne sai si je puis prendre à mon avantage vos derniers propos. Car pour ce qui touche le nombre de mes écrits , vous sâvez bien , que ce n'est pas la multitude de semblables compositions qui les doit recommander , & qu'il n'y auroit que la qualité seule , si elles étoient passables , qui seroit capable de leur donner quelque prix. Le trop grand nombre de ces enfans de l'esprit est quelquefois aussi incommode que celui des autres , qui rendent leur famille nécessaire par leur multitude. Une moitié l'emporte souvent ici sur le tout, *dimidium plus toto*. Et comme la plus longue vie des hommes n'est pas ce qui la fait le plus estimer , la réputation de ceux qui écrivent ne se règle pas non plus par la pluralité , ni par l'étendue de leurs compositions. Les Anciens ont fait plus de cas d'une Satyre de Perse , que de toute l'Amasonide d'un Marfus , qui étoit un des plus longs Poèmes que l'on

eût encore vû. Le moindre Louis ou Philippe d'or, vaut mieux que cent Quartilles. Et la fécondité du Lièvre est renduë ridicule par la Lionne de l'Apologue, qui se glorifie, n'engendrant qu'une fois de donner au monde le Roi des animaux. Quant à ce qui regarde nôtre chere Sceptique, dont vous vous plaignés, qu'on ne fait pas assés de cas; je m'étonne à mon tour, que vous soies surpris & presque scandalisé de voir en cela ce qui est le plus commun parmi les hommes, & le plus conforme au génie de tous les siècles. La condition des choses humaines n'a jamais été si heureusement établie dans le monde, que les meilleures opinions y fussent les mieux

*Sen. requës, non tam bene agitur cum rebus humanis, ut meliora pluribus placeant.* Souvent au contraire, l'approbation de beaucoup de personnes a passé & passe encore aujourd'hui pour la marque d'un sens peu raisonnable, *argumentum pessimi turba est.* Et vous savés qu'on a observé, il y a long-tems, que dans ces nombreuses assemblées du peuple Romain, le grand nombre de suffrages favorables étoit presque toujours pour le pire parti. Il faut que je vous avouë, en me découvrant ingenuëment à vous, qu'il ne m'arrive guères d'avancer en compagnie quelque proposition,

qui soit écoutée sans repugnance & sans m'être contestée, que je ne prenne de là sujet de m'en défier, & qu'il ne se passe je ne sai quoi dans mon cœur, qui me suggère, que je puis bien m'être mépris. On conte quelque chose d'Antigenide, qui avoit à peu près le même fondement; & je me souviens qu'Athenée attribue la même action à un Apollodore Phliisien. C'est que l'un ou l'autre étant sans être vû sous cette partie du théâtre qui s'appelloit *hyposcenium*, d'où il donnoit ses ordres comme modérateur de ce qui s'y passoit, il en sortit fort troublé, croiant que tout alloit mal, pour avoir oûi un applaudissement extraordinaire des spectateurs, qui à son dire n'approuvoient jamais de la sorte, que ce qui étoit de pis. Souvenés-vous du mot de Pline le Jeune, au sujet des causes Centumvirales si célèbres de son tems, *scito eum pessime dicere, qui laudabitur maxime*, ce qui n'a pas peu de rapport à beaucoup de declamations publiques de ce tems. Mais d'où vient qu'après votre énumération des Sectes anciennes, vous n'avez rien prononcé sur celles de tant de Novateurs, qui se sont mêlés de nous donner des systemes nouveaux; bien qu'ils n'aient souvent rien fait, que ce qu'on reprochoit à Zenon, d'avoir seulement chan-



Cic. l. 3.  
de fin.

Id. l. 5.  
de fin.

Orat. pro  
Muræna.

gé le nom des choses, & dit sous ses Portiques, ce que Platon venoit d'enseigner dans son Académie. *Zeno Stoicorum princeps non tam rerum inventor fuit, quam novorum verborum.* Et Carneade maintenoit sur ce fondement, que la doctrine des Stoïciens étoit la même que celle des Péripatéticiens, leur différent ne consistant qu'aux simples termes, dont ils se servoient. Surquoi le Péripatéticien Pison use de cette comparaison, *Ut reliqui fures earum rerum, quas ceperunt, signa commutant; sic illi Stoïci ut sententiis nostris pro suis uterentur, nomina tanquam rerum notas mutaverunt.* Cependant outre l'obscurité vicieuse qu'engendrent toujours les termes nouveaux, il se trouve ici assés de fois le même inconvénient, que Cicéron reproche aux Jurisconsultes, quand il les accuse d'avoir inventé expressément des façons de parler ambiguës, & des formules de droit peu intelligibles, pour se faire rechercher & estimer, quoi qu'elles devinssent ridicules aussitôt qu'on s'étoit donné la peine de les comprendre; *quæ dum erant occulta petebantur, postea vero pervulgata, atque in manibus jactata, & excussa, inanissima prudentiæ reperia sunt, fraudis vero & stultitiæ plenissima.* Cet Orateur Philosophe impute dans un autre

endroit aux Stoïciens d'avoir été aussi dignes de mépris, quand il dit d'eux, *nominibus utuntur iis, quæ prima specie admirationem, re explicata risum moveant.* Je n'use pas de cette comparaison pour mépriser tous les travaux de cette nature, que l'on a mis au jour depuis un siècle. Il n'y en a de très recommandables, & qui visent plus à remplir l'esprit de nouvelles lumières, qu'à l'embrouiller par des diction obscures, dont ils ne se servent que par force, pour exprimer des sentimens de considération, qui leur sont particuliers. Ceux-là méritent mieux le nom d'Instaureurs, ou de Fondateurs, que celui de Novateurs simplement; & j'ai lû de leurs ouvrages, qui pourroient obliger au défaut d'encre & de papier, à transcrire de leurs pensées avec du charbon sur le linge qu'on porte, ou avec de la craie sur le manteau. Ne vous étonnés pas de cette expression si surprenante, & si extraordinaire. Elle est de l'Abbé Cosme dans Sophronius au *Præf.* sujet des écrits de Saint Athanase, & le Cardinal Baronius l'a jugée digne d'être inserée dans le quatrième Tome de ses Annales en ces termes: *Cum ex Sancti Athanasii opusculis aliquid inveneris: nec ad scribendum chartas habueris, in vestimentis tuis scribe illud.* Pour

dire néanmoins la vérité , ceux de cette classe sont en très petit nombre , & la plupart des autres sont de purs Nominiaux ou Terministes , comme on les nommoit autrefois. Ce qu'ils pourroient fort bien expliquer avec les mots connus dans l'école , ils le sophistiquent avec des paroles aussi fantasques , que la meilleure partie de celles de la Chimie , & qui n'ont pas peu de ressemblance au jargon impertinent qu'on a introduit dans la science des Armoiries. En effet, ils sont si peu intelligibles, qu'on peut croire qu'ils ne s'entendent pas eux-mêmes, & que pour se démêler de leurs compositions, *vel Delio natatore, ut Græci, vel Elia, ut Hebræi loquuntur, opus esset.* C'est en partie ce qui fait, que généralement parlant je ne me porte guères à la lecture des livres *neoteriques*, me servant exprès de ce mot Grec ordinairement , pour n'être entendu que de peu de personnes. Car vous savez combien c'est une chose odieuse & mal prise en nos jours , de dire qu'on neglige les livres nouveaux. Et néanmoins, quoi que nous soions intéressés vous & moi en cela, je vous avoue que les Anciens me satisfont tout autrement que les modernes , & que ceux-ci ont peu d'agrément pour moi, s'ils ne ressemblent aux premiers, & s'ils n'ont quelque air



de la savante & admirable antiquité. Que cela ne vous empêche pas, mon cher Bibulus, de continuer vos occupations studieuses, & de les communiquer au public. Elles ont l'assaisonnement que j'y demande, & vous savez qu'il n'y a que l'épée, ou la plume, qui nous puissent rendre de quelque considération. L'Orateur Romain l'a prononcé plus fièrement en faveur de sa profession, qui n'étoit pas moins de bien écrire, que de bien parler. *Dux sunt artes quæ possunt locare Orat. pro homines in amplissimo gradu dignitatis, una* <sup>Muræna.</sup> *Imperatoris, altera Oratoris boni.* Mais souvenés-vous, que le vieux Caton met bien dans Vegece ceux qui se servent de la plume <sup>l. 2. de re milit. c. 3.</sup> pour profiter au public, au dessus de tous les Généraux d'armée; parce que les plus belles actions militaires n'ont d'éclat d'elles-mêmes, & si elles ne sont écrites, ne durent que fort peu de tems, après lequel elles s'oublient: là, où les travaux des hommes de lettres sont immortels, & se perpetuent, étant utiles & d'instruction à tout le genre humain, autant de tems qu'il y aura des hommes capables d'en profiter. *Nam unius ætatis sunt, quæ fortiter fiunt; quæ vero pro utilitate reipublicæ scribuntur, æterna sunt.* Mais nous voici insensiblement arrivés au lieu, qui doit termi-

ner nôtre promenade. Je ne l'aurois pas faite si longue sans vôtre charmante compagnie, qui m'a empêché de sentir aussi-tôt que j'eusse fait mes lassitudes ordinaires, & qui m'a comme porté, ou servi de vehicule selon le mot proverbial des Latins.

LA  
PROMENADE.  
III. DIALOGUE.

ENTRE  
MARCUS BIBULUS,

ET  
TUBERTUS OCELLA.

MARCUS **S'**IL n'y avoit point de surprise  
BIBULUS. qui ne fût importune, j'avouë  
que je serois en faute de vous aborder comme  
je fais, après m'être aperçû de fort loin,  
que vous étiez sur la lecture d'un livre, où  
vous pouviés souhaiter de n'être pas inter-  
rompu, & même de n'en donner communi-  
cation à personne. Car j'ai connu des hom-  
mes d'étude, qui avoient l'humeur particu-  
lière jusqu'à ce point, qu'ils faisoient un  
secret

secrét des livres , qui leur passioient par les mains , les cachant avec soin , comme si l'on eût dû prendre par eux plus de connoissance qu'ils ne desiroient de ce qui étoit à leur goût , & dont vrai-semblablement ils eussent désiré de profiter seuls. Mais j'ai trop bonne opinion de vous , & je pense encore que nôtre amitié est trop étroite , pour vous attribuer à mon égard une fantaisie semblable , qui selon moi tient trop de jalousie , ou de la bizarrerie. Ce n'est pas , que je ne reconnoisse après Pline le Jeune , qu'il y a souvent dans l'esprit de ceux qui se plaisent aux Livres , je ne sâi quoi d'incommunicable , & de cet ἀκωινώητον des Grecs , qu'il n'a pû exprimer par un mot Latin qui le valût. Je suis néanmoins si éloigné de présumer rien de tel au sujet dont je parle , qu'après vous avoir demandé , si j'ai bien deviné sur la grosseur & sur la relieure Hollandoise du volume que vous tenés , de croire que c'étoit un travail du savant Vossius , que son fils a donné depuis peu au public ; je vous prierai de trouver bon , de quelque auteur qu'il soit , que j'aie part à sa lecture , où je pourrai vous soulager , puisque les lunettes ne me sont pas encore absolument nécessaires comme à vous.

TUBERTUS OCELLA. Vous n'avez été



ni Oedipe, ni Elie, pour cette fois. C'est une Histoire, qu'on m'avoit extrêmement vantée, & dont néanmoins je n'ai pas tiré toute la satisfaction que je m'en promettois. Son langage est fort fleuri, & peut-être avec excès, y ayant des lieux si remplis de marqueterie, qu'ils peuvent passer, considérés séparément, pour des ouvrages à la Mosaïque. Cela fait que le total de la pièce paroît tel, qu'un diamant taillé à facettes; l'on n'y voit presque rien qui ne brille, & qui n'éclate de tous côtés. Cependant la belle élocution est selon moi la moindre partie d'un excellent Historien. Vous savés que la Chronologie, & la Géographie, ont été nommées les deux yeux de l'Histoire; le défaut de la première m'a semblé telle en divers lieux de cette composition, qu'il m'a pris quelque envie d'en faire un traité sous le même titre, que ce Castor, parent du Roi Deiotarus, donna à un écrit qu'il appella *χρονικά ἀγνοήματα*, ou, des fautes que l'ignorance des tems fait souvent commettre. Pour ce qui touche la Géographie, vous avés connu celui, qui transporta les Palus Meotides du lieu où ils sont au dessus du Pont-Euxin, jusqu'en Egypte, les confondant avec le Palus Ma-

*l. 33. hist. réotide, dont a parlé Quinte Curce, qu'il*

prenoit à garant. Combien y a-t-il d'Auteurs, sans taxer Paul Jove en particulier, qui ont mis la moderne Bagdat sur l'Euphrate, comme l'ancienne Babylone, ne distinguant nullement ce fleuve de celui du Tigris. Je ne puis assés m'étonnier qu'un de nos plus considérables Historiens ait prononcé en faveur de l'Isle Comar que le Danube environne, qu'elle étoit la plus grande de toutes celles que font les rivières. Car quoi qu'elle ait douze lieues Hongroises de longueur, sur cinq de largeur, & qu'elle soit habitée de quinze mille personnes, comme il le dit, si est-ce qu'il y en a de plus d'étendue, & sans parler de celles qu'entourent ces grands fleuves de l'Amerique, il avoit pû lire dans le même Paul Jove dont je viens de parler, que *l. 18. hist.* l'Isle Meroë, qui fend le cours du Nil, & qui est dominée par trois Rois différens, est plus spacieuse que celle de la grande Bretagne, que peu d'autres égalent dans l'Océan. L'Indus, & le Gange, dont les sources, qui viennent du Caucase, ne sont éloignées que de quinze lieues, passent l'un pour l'autre dans diverses Histoires des Indes Orientales. J'ai vû depuis peu, qu'une de ces quartiers-là donne la ville de Macao de la Chine, pour celle de Méaco du Japon. Le Pic de Tenerif-

se est représenté ailleurs pour l'Atlas des Anciens. Et nous en avons, qui font traverser des mers à pied sec, & naviger sur terre ferme, ce que Cicéron a prononcé de Xerxès en riant. La Topographie seule, n'étant pas assez connue, a fait errer des Historiens de grande réputation, qui ont rangé des batailles nombreuses en des lieux incapables de les recevoir, & l'on ne sauroit nier, que le combat, où Darius fût vaincu par Alexandre, ne soit beaucoup mieux compris, quand on fait voir exactement la situation des Arbeses, que si l'on n'en donne qu'une connoissance confuse : de même que le plan bien représenté du Promontoire *Actium* sert infiniment à décrire & à faire parfaitement entendre la défaite de Pompée par Jules César. Mais quoique la connoissance de la Terre, & celle qui s'occupe à la supputation des années, soient de l'importance, que nous venons de représenter, pour l'Histoire ; si est-ce que deux choses, à mon avis, lui sont encore sans comparaison plus nécessaires, une narration fort intelligible, & une constante vérité de ce qu'elle contient. On lisoit sur le pectoral du grand Prêtre des Juifs ces deux termes, *Urim*, & *Thumim* : qu'on a toujours traduits par ceux-ci, *δήλωσις καὶ ἀλήθεια*, la clarté

& la vérité. Si un écrivain Historique n'est recommandable par l'une & par l'autre, je ne saurois en faire cas. Le Livre dont la lecture m'occupoit, quand vous êtes survenu, est d'un style élégant & fleuri, comme je vous l'ai dit; mais l'affectation de son auteur à vouloir tantôt imiter celui de Tacite, & tantôt celui de Salluste, le jette dans une brièveté fort voisine de l'obscurité; sans conter celle, que la mauvaise situation des matières a pû produire. Il n'est pas le seul qui depuis un siècle, dans le dessein de copier ces Anciens, est tombé dans le même inconvenient, d'être véritablement concis, mais aussi sans être souvent entendu de personne, ou avec une peine trop fatigante. Je ne suis pas des plus difficiles à contenter au sujet du langage, *non sum sermonis exactor molestissimus*; je ne puis souffrir néanmoins, qu'on recherche d'être court, & qu'on se donne bien des gênes pour cela, quand le lecteur en patit, sur tout en des choses de néant, qui le font rêver pour entendre souvent des bagatelles qu'on pouvoit expliquer bien plus facilement.

*Stultum est difficiles habere nugas.*

Certes Aufone a eu raison d'écrire à son Paulinus, pour lui donner un grand éloge, qu'il



avoit fait dans un ouvrage plus que la nature  
 des choses ne le permettoit , de s'y être tenu  
 dans une brièveté qui n'avoit rien d'obscur,  
 ep. 19. ni par conséquent d'incommode; *solus mihi*  
*videris affecutus, quod contra rerum naturam*  
*est, brevis ut obscura non esset.* Quant à ce  
 qui concerne la vérité de l'Histoire, elle ne  
 m'a pas semblé si exacte ni si complète dans  
 le livre, dont je vous rend comte, que je la  
 demande pour être satisfait. En effet, il est  
 difficile de la voir, je ne dirai pas supprimer,  
 mais seulement déguiser par un Historien,  
 sans une grande indignation. Les Romains  
 laissèrent autrefois le soin de leur Histoire aux  
 Pontifes, comme à ceux que la Religion fai-  
 soit tenir pour ennemis capitaux du menson-  
 ge, & qu'on ne pouvoit presque mécroire  
 sans impiété. Que s'il faut parler un peu li-  
 brement des Histoires de nôtre siècle, ne se-  
 rons-nous pas contraints d'avouër, que nous  
 ne les traitons pas avec tant de circonspecti-  
 on qu'eux ? Dieu me garde d'offenser qui que  
 ce soit, mais quand les passions sont manife-  
 stes dans de semblables travaux, & qu'on  
 connoit les intérêts de ceux, qui les ont en-  
 trepris, il est difficile de s'en taire. Les pen-  
 sions, qu'extorquoit des Princes de son tems  
 Paul Jove, pour dire encore un mot de lui,

parlant mal de tous ceux qui ne le tenoient  
 pas à leurs gages, n'ont-elles pas décrédité  
 toute son Histoire, nonobstant sa belle latini-  
 té ? & ne l'ont-elles pas rendu digne de l'é-  
 loge que lui donne Auguste de Thou, d'avoir  
 eu sa plume, toute bien taillée qu'elle étoit, *l. 11. in*  
 si vénale, que le Connétable de Montmorant-*fine.*  
 cy, puissant sous Henri Second, lui aiant  
 fait rayer sur l'état des pensions celle, qu'il  
 recevoit sous François Premier, il écrivit  
 mille choses outrageuses dans le trente uniè-  
 me livre de son Histoire contre ce Connéta-  
 ble ? Après tout, il n'y a rien de si accompli  
 dans ce genre d'écrire, non plus qu'au reste,  
 où il n'y ait toujours quelque chose à redire.  
 Cicéron observe dans une de ses epîtres, *l. 6. ad*  
 que les plus fameux Historiens sont sujets à *Att. ep. 1.*  
 de grandes bevuës. Il faut tirer d'eux ce  
 qu'ils ont de bon, & souffrir le reste comme  
 étant un accident inséparable de nôtre huma-  
 nité, qui ne produit rien, qui n'ait ses dé-  
 fauts ; quoiqu'on doive toujours faire distin-  
 ction entre ce qui est le plus ou le moins im-  
 parfait. Mais c'est assés vous entretenir d'une  
 chose dont vous êtes aussi instruit que per-  
 sonne, vû sur tout que vous n'ignorés pas,  
 comme je me suis assés expliqué là-dessus  
 en divers traités faits exprès. Parlons plutôt

de ce qui vous a fait venir ici un peu moins tôt que de coutume. Si j'ai été bien averti, vous avés dû dîner hors de chez vous, d'où pourroit être venu vôtre retardement.

MARCUS BIBULUS. Il est vrai que je viens de prendre un fort agréable repas chez cet ami, que vous sâvés, qui aime tant à mettre couteaux sur table. A peine avoit-on déployé les serviettes, quand je suis entré dans la sale; où il m'a dit aussi-tôt & fort obligeamment le mot d'Aristippe, que j'étois venu tout à propos pour rendre la place, où l'on me présentoit un siège, la plus considérable. Ma réponse a été en riant, que je m'empêcherois bien d'être aussi impertinent, que ce glorieux Espagnol, qui dans une semblable rencontre pressé de dire pour-quoi il ne s'asséoit pas, sortit en proferant fièrement, *yo no me siento, porque me siento*, la place qu'on lui offroit ne lui semblant pas assés honorable. Et j'ai encore ajouté à cela, qu'à mon avis, quand les Anciens avoient prononcé de Dieu qu'il étoit  $\alpha$  &  $\omega$  tout ensemble, ils avoient mis en compétence d'honneur & de dignité la première, & la dernière lettre de l'Alphabet; ce que je leur alleguois pour une preuve que le haut & bas bout d'une table devoient être tenus, pour

être indifférens sur tout en si bonne compagnie, parce que la situation des choses n'avoit pas le pouvoir de croire ou diminuer leur mérite. Mon plus proche voisin m'a répondu que j'avois d'autant plus de raison, qu'à la table, aussi bien qu'au reste du monde, presque tout dépend de la fantaisie, la Comédie s'y joüant avec la farce presque en toutes ses parties. N'en étoit-ce pas une vraie & toute pure chés les Romains, d'envoyer prier les Consuls de se trouver au festin d'un Triomphateur, & incontinent après de n'y pas venir, afin qu'il n'y eût personne dans ce repas qui eût pû prendre séance au dessus de celui qui triomphoit? Vous présupposés bien, que nos divertissemens en suite, n'ont pas dépendu ni des spectacles à la Chinoise, ni du jeu de la flute à la Grecque; pour ne rien dire de cette importune & étourdissante Musique de Violons, qui a lieu parmi nous aussi bien aux tables des plus infames cabarets, qu'en celle des plus puissans Princes. Je ne détermine rien là dessus, puisque deux si grands hommes qu'ont été Platon & Xenophon y ont eu des sentimens absolument contraires. Le premier fait dire à Socrate dans son Protagoras, qu'il n'y a que des

*Val.*  
*Max.*  
*l. 2. c. 8.*



gens de néant & tout-à-fait ignorans , qui n'ayant pas de quoi fournir à une honnête conversation , ont recours à des Batelleurs , & à des joüeurs d'instrumens , pour s'égaier durant leur repas. Xenophon au contraire introduit dans son Sympose , où étoient le même Socrate, Antisthene, & quelques autres personnages des plus célèbres de la Grèce, un Farceur , une Joüeuse de flute, & une Baladine, pour les entretenir & les réjouir. Phe-mius & Demodocus interviennent de même aux festins d'Homere. Virgile à son imitation fait qu'Iopas assaisonne la bonne chere, dont Didon regaloit son Enée. Enfin les Anciens ont crû dans leur Théologie Payenne, que leurs Dieux mêmes écoutoient durant leurs plus magnifiques banquets les concerts d'Apollon & des Muses. Pour moi, je serois presque de l'opinion d'Euripide, qui soutient, que la Musique s'entend beaucoup plus à propos dans des occasions d'affliction, pour la diminuer par la mélodie, que dans des convives , où la joie & l'enjouement regnent toujours assés. Que s'il falloit recevoir quelque autre divertissement à table que celui de la conversation familiere, j'admettois plus volontiers la lecture, telle qu'elle se pratique ordinairement dans les maisons Religieuses,

que le bruit des Trompettes , ni des Violons qui bien loin d'être alors à mon goût , me feroient presque perdre celui des viandes. L'Empereur Hadrien ne les eût pas soufferts sans doute à sa table Egyptienne, qu'il appelloit son *Museum* , & où Philostrate nous apprend qu'il n'admettoit que les plus éloquens hommes de son siècle. Que leur eût servi toute leur éloquence parmi le tintamarre de semblables instrumens ? & quelle Musique doit être préférée aux doux entretiens d'un bon & judicieux raisonnement ? Mais je pense, que cette lecture , dont je viens de parler, est mieux & plus raisonnablement introduite dans de grandes assemblées, où les propos de plusieurs personnes pourroient engendrer trop de confusion, que dans celle de quatre ou cinq amis, comme nous étions, où un seul parle à la fois, & où tout se passe sans trouble & sans rumeur. Ce n'est pas que je ne me souviene bien d'avoir lû dans la vie de cet illustre personnage Pomponius Atticus, qu'il ne traitoit jamais ses amis sans un *Annagnotte*, qui étoit un homme domestique gagé exprès, pour lui lire les Auteurs qu'il desiroit entendre, & en donner le plaisir à ceux, qu'il avoit invités à manger chez lui : mais l'écrivain de la même vie remarque aussi, qu'il ne

prioit jamais pour cela que ceux de son humeur , & à qui ces lectures ne devoient pas être moins agréables qu'à lui. La mélodie, qui ne doit , ce me semble, être improuvée de personne, est celle de la fin du repas, qui a donné lieu au proverbe, *Abydenorum bellaria*, parce que ceux d'Abyde finissoient ordinairement leurs festins par une courte hymne qu'on y chantoit, selon qu'Athenée le rapporte au quatorzième livre de ses *Dipnosophistes*, dont je préfère le témoignage à ce qu'Apostolius en dit sur sa première *Parémie*. Tant y a que nous avons raisonné, pendant une bonne heure, sur une infinité de sujets, qui ne nous ont pas donné moins de satisfaction, qu'auroient pû faire les vingt-quatre Violons, & avec cet avantage, que le plaisir que nous y avons pris étant plus solide, & ayant pénétré de l'oreille jusqu'à l'ame, durera plus long-tems que ne sauroit faire quelque Musique qu'on puisse écouter. Je me doute bien que vous ne serez pas fâché d'apprendre de moi une partie de ce qui nous a servi d'entretien : Et comme nous n'avons pas diné à la Spartiate, ni sous les loix qui s'observoient entre les Lacédémoniens, où c'étoit un crime de divulguer ce qu'on avoit dit dans la chambre de leurs *Phidities* & *Syssi-*

ties, je vous contenterai très volontiers, à la charge que ce sera sommairement, & selon la portée de ma mémoire, qui n'est pas des plus heureuses. Déjà je me souviens que d'entrée l'on a examiné la question proposée par Macrobe, pourquoi ceux qui avalent vite & avidement sont plus aisément rassasiés, & avec moins de vivres, que s'ils mangeoient plus à l'aise ou plus doucement, *cur qui avidius vorant facilius satietas capit, quam qui eadem quietius ederent*; ce qui arrive apparemment, parce que l'estomac surchargé d'abord, ne pouvant pas digérer, tombe incontinent dans l'inappétence; sans que l'air, entré en hâte, y contribué tout ce que Macrobe a crû. Les Italiens ont un proverbe qui donne à peu près dans le même sens, lors qu'ils disent; *quanto magis si mangia, piu si mangia*, où entre encore la considération, que ceux qui sont les plus modérés de la bouche, ménageant par ce moien leur chaleur naturelle, vivent plus long tems que d'autres; d'où il s'ensuit, que mangeant durant une vie bien plus étendue, ils se trouvent à la fin avoir beaucoup plus consumé de vivres que les plus habiles mangeurs. En effet l'homme vorace, qui pour parler après Seneque creuse sa fosse avec les dents, *non comedit sed justa sibi facit*; se

L. 7. Sa-

turn.

c. 12.



donne la mort à lui même, est son propre homicide,

*Et patitur manibus vulnera facta suis.*

L'on s'est mis à considérer là-dessus comme il y a des faims si extrêmes, qu'elles ne permettent pas à la raison de tenir l'appetit dans des bornes legitimes & tolérables. Après divers exemples des grandes Boulimies, *quæ famem ipsam infamaverunt*, selon les termes de Quintilien, j'ai rapporté ce qu'il fait proférer dans une de ses Déclamations à un homme si transporté de semblable maladie, qu'il étoit capable de se manger lui-même,

Declam. 12. *memetipsum, si nihil fuisset aliud, comedissem; après avoir dit, non habitant una pudor & famemes, & cum semel intravit impotens domina, feras etiam, & ingentes belluas subigit.* En vérité l'on a imputé, & peut être faussement, au Polype de mer de ronger & de dévorer ses bras, faute d'autre nourriture; comme au Singe ou Magot à la grande queue, d'en faire la même chose, ce qui est beaucoup plus constant. Mais le Médecin Lombard Mégabenus, qui a écrit l'histoire de cet animal de Suede, qu'on y nomme Biel-Fraß, ou selon Cardan, Rosomach, c'est à dire le Goulu, lui attribué une faim bien plus étrange, & d'une action beaucoup plus difficile à

comprendre. Car non seulement il lui donne une insatiabilité naturelle qui ne finit jamais; il assure de plus, que si l'on se couvre des peaux de cet animal, l'on a toujours envie de boire & de manger, sans qu'on puisse être rassasié. Si l'on dort même, ajoute-t-il après Olaus Magnus, sous les fourrures du Rosomach, les songes que l'on y fait, tiennent tous de sa nature, dans une avidité de manger, qui ne peut être satisfaite. Cela nous a obligés à conclure, que la Boulimie étoit une maladie, qui ne travailloit pas seulement l'homme, mais universellement tout ce qui avoit besoin de nourriture, tant à l'égard de la quantité que de la qualité des vivres. Que n'a point fait manger la faim dans la nécessité & le défaut de bons alimens? Toutes les Histoires en fournissent des exemples sans nombre; & je trouve le mot du Persan Sadi fort expressif pour cela, quand il dit dans son Gulistan, que le Corbeau, qui a bien faim, & qui rencontre une charogne, ne s'informe pas si c'est l'âne d'un Prophete, ou le Chameau de l'Antichrist. A peine avions nous souri à cette expression Orientale, qu'un de la compagnie s'est souvenu de l'Espagnole Marthe, qui malade de trop manger, & avertie par son Médecin, qu'elle

couroit fortune de la vie , si elle n'observoit une exacte diète qu'il lui prescrivoit , s'écria *muera Marta, y muera harta*, ce qu'on entend prononcer souvent en proverbe aussi-tôt qu'on a passé les Pyrenées. La faim extrême, que le tems augmente bien qu'il diminue tous les autres maux, nous a jettés insensiblement dans l'observation des abstinences ou plutôt des inappetences , qui lui sont opposées , & qui ne sont pas moins merveilleuses qu'elle. Car si l'histoire de ce Roi de Lydie est fort étrange, qui mangea sa propre femme par voracité en une nuit; celles qui sont écrites de certaines personnes qui ont été, je ne dirai pas des semaines , ou des mois , mais vint & trente ans , & même toute leur vie sans manger, ne sont pas moins étonnantes. Peu s'en est-il falu que nous n'aions condamné à la mort ceux de la premiere classe, ces hommes insatiables , que les Rois de Dannemarc faisoient pendre autrefois , s'il en faut croire Olaus Magnus & Albert Krantzius , sur le fondement de ce qu'ils consumoient seuls les vivres de beaucoup d'autres plus utiles au public qu'ils ne pouvoient être. Pour leurs Antipodes, s'il faut ainsi les nommer, qui se passent si long-tems de nourriture , la plupart des exemples qu'on en produit nous ont été

été fort suspects; quoique, s'il étoit constant, comme Pomponace & quelques autres Philosophes l'ont présupposé, que tout ce qui se voit au reste des animaux, la Nature se plait à le réaliser en quelque homme particulier, il ne seroit pas juste de les mécroire absolument. Car ne voit-on pas non seulement des Serpens, des Mouches, des Marmotes, & des Hirondelles, mais des Ours mêmes, & des Crocodiles, tout grands qu'ils sont, passer une partie de l'année sans manger? La simple vie végétative, qui est la plus considérable en cela, ne nous expose-t-elle pas à la vuë des plantes, telles que la Sempervive, la Joubarbe, & l'Aloës, qui arrachées de terre & sans en tirer plus aucun suc, ne laissent pas de pousser, & de conserver leur être fort long-tems? C'est la même chose de la Soif que de la Faim. Il y a des herbes qui ne peuvent être trop arrosées, ni d'autres trop désechées, étant besoin d'exposer pour un tems leur racine au Soleil, afin de les faire profiter. Et il se trouve des animaux, tels que le Pardalis ou la Panthere, qui ont tous jours soif; comme entre les Volatiles l'Aigle, & tout ce que comprend le mot latin *Accipiter*, ne fait presque ce que c'est que de boire. Enfin nous avons conclu là dessus, que person-

*Damascius apud  
Phorium.*



ne n'avoit traité ni plus amplement, ni plus méthodiquement cette matière, que depuis peu le Médecin Gaspar Francus dans la cinquante huitième question de son Champ Elysien, puisqu'il a voulu donner ce titre à son livre. Si vous voulés que je vous fasse part jusqu'aux moindres incidens d'un repas, que je puis comparer aux Agapes des anciens dans son innocente gaieté, je vous dirai qu'on a voulu sevrer de quelques mets le gros homme que vous aimés tant, & qui souvent n'a pas moins de boutons au nez qu'à son pourpoint, quoiqu'il ignore le goût du vin; mais il s'est paré contre nos remontrances de manger trop, vû la constitution, d'un passage

Cap. 25. du Deuteronomie, dont Saint Paul s'est souvenu, *non ligabis os bovis trituantis in arenas fruges suas*. Un autre se plaignant du vent de la porte qu'il disoit être trop frais & trop tenant du Nord, on l'en a raillé comme d'une chose avantageuse en mangeant, tant par

Porphyr. l'étymologie Grecque & Latine du Borée dit  
de antro à vorando, que par la raison que rend Clement  
nymph. Alexandrin pourquoi la table de pains de pro-  
L. 5. strom. position étoit du côté de ce même vent, parce qu'il est le plus nourrissant de tous, *quod ex ventis maxime nutriunt Boreales*. Gardant le respect qui est dû à ce Pere, l'on

ne trouva pas la raison moins plaisante, que celle du Médecin Daphnus dans Athenée, qui <sup>L. 7. dei-</sup>préferoit les repas de la nuit à ceux du jour, à <sup>Phof.</sup>cause que la Lune, comme celle qui putrefie, aide à la concoction & la facilite dans nôtre estomac, *utiliores esse nocturnas cœnas ob Lunæ sydus, quod coctionibus utile utpote putrefcens.* Nous avons cherché à ce propos la raison physique, pourquoi la viande la plus proche des os est tenue par ceux, qui suivent Avicenne pour la plus aisée à digérer: Et pourquoi les Sultanes, à ce que portent les Relations de leur Serrail, se font donner de la chair de vache pleine, comme étant la plus tendre. Vous sâvez que ceux de mon païs ne haïssent pas les sauces, où l'ail se fait un peu sentir; mon voisin n'osant toucher à une, dont je me loüois, je lui ai dit en riant, que la compagnie des Dames, où il se devoit trouver, ne lui permettoit pas d'y goûter; & nous avons pris plaisir de lui voir chercher son excuse, sur ce que les aulx sont pleins de fumées narcotiques & stupéfiantes. Mais il n'a pas manqué de nous prouver son dire par la réponse, que fit le Philosophe Stilpon à la Mere des Dieux, s'étant endormi dans son temple. Elle lui apparût durant son sommeil,

& lui fit ce reproche ; Quoi, vous êtes Philosophe, Stilpon, & vous violés les loix sacrées de la Religion ? La réponse du Philosophe, telle qu'Athenée la rapporte, & que vous cherchiez en vain dans Diogenes Laërtius, fût très digne de sa profession : Faites-moi donner, grande Deesse, de meilleures viandes & moins vaporeuses que des aulx, si vous voulés que je ne commette plus de telle faute. Enfin parce que je sai, combien vous prisés la propreté & la frugalité, je vous assûrerai, qu'elles y ont été observées, comme si vous les eussiez regles : Qu'il n'y est point survenu de ces importuns parasites, dont vous avés tant d'aversion, qui n'approuvaient qu'aux débauches ou à la goinfrerie : & pour conclusion, que nous séparans tous, je vous suis venu trouver aussi satisfait de corps & d'esprit, que si j'avois diné à la table de Platon, ou à celle de Phavorinus, dont je vous ai oûi tant priser les apprêts décrits par Aulu Gelle.

Hor. ep.  
10. l. 1.

*Excepto quod non simul essès, cætera lætus.*

TUBERTUS OCELLA. Ces dernières paroles me font un sourd reproche de ne m'être pas trouvé avec vous, ou peut-être vous avés appris que j'étois convié. Je pourrois chercher mon excuse dans l'exemple de per-

sonnes si considérables, qu'apparamment vous la laisseriés passer pour bonne. Une des accusations contre Saint Jean Chrysostome, quand il fût dépossédé si injustement de son Evêché de Constantinople, fût, qu'il mangeoit toujourns seul, se plaissant à la *monophagie* d'un Cyclope, contre l'usage de ceux de son caractère dont il n'avoit pas l'hospitalité, *Bar. an. quod hospitalitatem deseruisset solus studens comedere.* Et celui, qui nous a donné la vie *tom. 5. ex Phorio.* de Saint Ambroise, remarque expressément, qu'encore qu'il traitât quelquefois les autres, jamais il n'alloit prendre un repas chés personne. Mais parce qu'il y a trop de disproportion entre de si saints Prélats & moi, outre que je n'ai rien eu moins dans la pensée que de les imiter en cela, j'aime mieux vous avouer ingenuement, que ma seule complexion, qui demande un régime tout particulier, m'oblige assés souvent à ne me pas trouver en des lieux, où mon inclination me porteroit. Vous ne pouvés pas douter, que je ne l'eusse toute entière pour une compagnie, où j'ai scû, que vous seriés, mais souffrés ma franchise à vous declarer, qu'après ce que vous m'avés appris de vos entretiens si conformes à mon humeur, je regrette beaucoup plus que vous ne sauriés croire, &



que je n'eusse pû penser moi même, de ne m'y être pas rencontré. Car vous avés eu raison de me dire, que la frugalité de vôtre dîner m'auroit plû, me connoissant comme vous faites pour ennemi capital du luxe. Les superfluités de la table me sont odieuses entre particuliers, & c'est tout ce que je puis faire que de les pardonner à ceux, qui veulent faire paroître en de certaines rencontres une magnificence extraordinaire. Je lisois depuis peu une rélation de voiage, qui portoit, que l'Evêque de Cracovie, traitant celui qui a donné au public cette composition, fit changer à chaque service la vaisselle, en sorte, qu'ayant été une fois toute quarrée, elle fût une autrefois toute ronde; & puis il en vint qui étoit toute triangulaire. Cela peut être pardonné à un Prélat Polonois, qui voulut par là faire remarquer à un Etranger au milieu de la Sarmatie, le rang qu'il tenoit en son país. Mais entre amis tels que nous sommes un éclat pareil, assorti de ce qui le devoit nécessairement accompagner, ne me plairoit pas; mon génie aiant en ceci un parfait rapport à celui de Martial, de n'estimer un repas pris hors de chés moi, que quand il est tel que je le puis rendre,

*Itiner.*  
*Lom.*

*Hæc mihi, quam possum reddere, cæna placet.*

J'estime aussi beaucoup ce que vous m'avez remarqué de vôtre table, qu'elle étoit exemte de ces chercheurs de lippées franches, qui surviennent avec importunité, où ils ne sont pas attendus, pensant paier bien leur écot d'une nouvelle de bâle, & d'une basse complaisance. *Quid est enim parasitus nisi comes Quintil. vitiorum? turpissimi cujusque facti laudator?* in decl. comme l'a fort bien défini ce Rhéteur Romain. Pour le surplus vous ne me ferez pas ce tort, s'il vous plaît, de croire, que j'aie une aversion Timonienne des réduits semblables aux vôtres, & de ces *accubationes epulares*, comme Cicéron les appelle, pleines de modestie, & même d'instruction à mon égard. Si les Anciens ont bien nommé les tables sacrées en général, *siquidem ut severa nobis antiquitas tradidit, infestos animos placavere* Quint. *mensæ, & homines qui inter se armis atque exercitibus conflixerant, tuti tamen jacuere* *ibid.* *media cœnæ fide*, quel amour & quelle estime ne doit-on point avoir pour celles que vous dressés? Mais je m'étonne, que vous ne m'aiés rien dit de vos brindes, non plus que du Nectar, dont vous avés été abreuvés. Cela me persuade aisément, que vous n'aurez été ni importuns aux premiers, comme le sont les Allemans, ni déréglés en ce qui

touche la boisson par des neges & des glaces, dont il faut à présent se servir en plein hiver, si l'on veut faire paroître, que l'on a le palais delicat & un goût à la mode. Pour moi, sans vouloir disputer des goûts, j'appelle cela des solécismes de bouche : Et quand je vois que les Romains nommoient leurs verres, ou tasses, *calices*, à cause, dit Varron, de la chaleur de leurs breuvages, *quod calidum in eis biberent* : Quand je considère encore, qu'outre les Chinois & les Japonois, que le boire chaud exemte de goutte, & de gravelle, les Insulaires de Madagascar, au rapport de Flacourt, sont toujours chauffer leur boisson, quelque soit qu'ils aient, assurant que la froide leur cause mille obstructions :

*L. 3. de  
dear.orig.*

Lorsque je lis dans Apollodore, que conformément à cela Tiresias mourût pour avoir bû avidement de l'eau d'une fontaine : Je tiens bon huit ou neuf mois de l'année pour les *thermopotations*, me contentant au tems des plus grandes chaleurs du frais de la cave. Permettës que je vous fasse sou-

*L. de vita  
contemp.*

venir là dessus des banquets, que Philon représente pour s'être célébrés en Egypte tous les cinquante jours par ses *therapeutiques contemplatifs*, afin de leur laisser le nom qu'il leur donne. En un país si chaud,

il dit expreffément, qu'on étanchoit leur foif avec de l'eau froide par mortification, parce qu'on la donnoit chaude aux plus âgés feule- ment, que l'on vouloit traiter avec plus de délicateffe. Un mot de Sceptrique, je vous fupplie, avant que nous nous féparions, pour fervir de corollaire à tout ceci. Ne ferons- nous pas contraints d'avouër, que l'homme eft le plus divers & le plus bizarre de tous les animaux. Toutes fes fensations, de quelque côté que vous les envisagies, varient félon le tems, les lieux, & les perfonnes. Si le Bœuf aime à boire trouble, tous fes fembla- bles en ufent de même, & ne trouvant que de l'eau claire, font, en remuant le pied, qu'elle s'épaiffit avant que de s'en abreuver. L'homme feul diffère de tous ceux de fon ef- pèce; autant de têtes autant de fantaifies dif- férentes fur toutes chofes, où chacun s'opi- niâtre, étant perfuadé, qu'il poffede feul le meilleur ufage. Nous faisons nôtre Dieu de l'or du Perou; ceux du nouveau Monde, d'où il vient, lui préfèrent de petits grains de verre, qui ne font ici de nulle confidération. Les épiceries de l'Inde Orientale s'acchètent par nous à grand prix; le thym, & le poliot, difoit Saint Jérôme dès fon tems, y font pré- férés au meilleur poivre. *Pulegium apud In-*



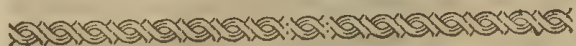
*Ep. ad Evagr.* *dos pipere pretiosius est.* Certes le plus avantageux parti, qu'on puisse prendre là - dessus est celui que suivoit le Philosophe Synesius avant que d'être Evêque, & dont il s'expli-

*Ep. 105.* que en ces termes, *Sermonibus & colloquiis hominum delector, neque docens, neque dedocens, sed in anticipata opinione quemque persistere permittens.* Je sai bien, que son caractère de Prélat lui fit changer en beaucoup de choses sa conduite, parce qu'on exige toujours plus d'un homme constitué dans une si importante charge, que d'un autre. La condition de celui qui est réputé vertueux, disoit Brutus écrivant à Cicéron, a je ne sai quoi de plus fâcheux, que n'est celle des hommes

*Ep. 15.* ordinaires, *fateor enim duriores esse conditionem spectatæ virtutis quam incognitæ.* Mais à parler en conscience sur ce point de Morale, ne pouvons-nous pas conclure généralement, & sans distinguer les personnes, que les plus vertueuses sont, pour les bien définir, les moins vicieuses? Nous ne ferons que suivre en cela ce qu'a proferé Salvian Evêque de

*Lib. 3. de Prov. Dei.* *Marseille, in cuncto populo Christiano genus quoddam sanctitatis est, minus esse vitiosum.* Et en terminant de la sorte nôtre conférence avec nôtre promenade, nous réaliserons le mot de Salomon, *melior est finis orationis*

*quam principium.* Il faut tomber d'accord, que difficilement pourrions-nous, puisqu'il est tems de le faire, nous separer sur une meilleure ni plus véritable pensée.



A U

## LECTEUR.

**J**e vous prie, LECTEUR, de ne pas mal interpréter quelques libertés, que le sujet du premier de ces trois Dialogues suivans a extorquées de leur Auteur. Il est de l'Amour, dont les plus sévères des anciens Philosophes tels que Platon, Xenophon, & Plutarque, n'ont jamais parlé que fort gaiement. Ajoutés à cela, qu'il représente une promenade faite dans un lieu délicieux, & par le plus beau tems qu'on se puisse imaginer; choses qui inspirent naturellement les pensées joyeuses, & quelquefois plus libres qu'on ne les auroit en tout autre endroit. Pour le surplus, l'Auteur n'a point ici changé son style. Il a écrit sans fard, & avec plus de soin d'être intelligible, qu'éloquent; encore qu'il n'ignore pas, que ses citations, & sa façon de s'expliquer, en imitant les anciens, n'a pas été au goût de tout le monde. Que voulés-vous? Les plus grands hommes, qui ont mis la main à

la plume, ont été sujets à des censures, qui n'ont point porté de préjudice à leurs excellens travaux. Je ne veux que le seul Saint Jérôme pour prouver mon dire, quand il rapporte les dégoûts mal fondés, qu'avoient pour ses œuvres quelques Esprits mal-faits de son tems. Vulgo jactant, dit-il dans une Préface, me sterilis jejunique sermonis quasdam ineptias scribere, & cum loqui nesciam, tacere non posse. Qui pourroit après cela se formaliser ou se plaindre des jugemens téméraires, qui se rendent ordinairement avec toute la hardiesse & toute l'injustice qui sont naturelles à l'ignorance. *Homine imperito nihil injustius.* Je tombe d'accord, qu'il y a des Ecrivains si steriles de leur chef, qu'ils ne diroient jamais rien, si l'on n'avoit rien écrit devant eux. Mais cela n'empêche pas, que nous ne voions Cicéron, Sénèque, Plutarque, & tous les Auteurs de la première classe, qui citent ceux qui les avoient précédés, sur tout dans leurs ouvrages Philosophiques. Et je maintiens, qu'on est bien plus à mépriser, & plus insupportable, quand pour ne rien debiter de ce que les autres peuvent avoir avancé, l'on ne dit que des badineries, & des sottises beaucoup plus importunes que les redites. Après tout, l'on ne sauroit nier, que celui, qui vous fait ce petit présent, n'ait imité en toutes ses compositions le

Præf. in  
Mich.  
l. 2.

Luc. &  
Matth.  
13.

pere de famille, dont parle l'Evangile, qui profert de thesauro suo nova & vetera. Il rapporte presque toujours des exemples de l'histoire moderne après ceux de l'ancienne ; & le nouveau Monde encherit assés souvent dans ses livres, sur ce que le vieil a eu de plus considerable. Il se peut vanter d'être le premier, qui en ait usé comme il a fait. Et vous lui devés savoir du gré, quand il vous adresse ces autres paroles de l'Epouse du Cantique, Omnia poma, dilecte mi, nova & vetera servavi tibi. Si la variété vous plait, vous y trouverez vôte compte, & vous serés contraint d'avouër, qu'au moins son genre d'écrire n'est pas infructueux. Il se trouve des Esprits, qui hors de certains sujets, où ils sont nourris, & des matières qu'ils ont fort étudiées, ne sauroient rien produire qui vaille ; semblables à ces animaux tels que le Lion, le Singe, & le Perroquet, qui n'engendrent qu'en leur país, & sont inféconds en ces quartiers. Ceux qu'on peut dire de tous lieux, & de toutes heures, ont, ce me semble, quelque avantage sur eux. Cela suffit pour l'heure : A Dieu.





TIO LA PROMENADE.

LA  
PROMENADE.  
IV. DIALOGUE.

ENTRE  
TUBERTUS OCELLA,  
ET  
XILINUS.

TUBERTUS S i la ville de Pavie, qu'on  
OCELLA. nommoit autrefois *Ticinum*,  
reçût sa seconde appellation, pour avoir parû  
tout-à-fait admirable, selon la pensée des  
Grammairiens, comme en parle Petrarque  
*Lib. 5. re-* dans une de ses epitres; je pourrois donner  
*rum Se* le même nom à celle, dont je veux ici dire  
*nil. ep. 1.* un mot sans la designer précisément. Ce  
n'est pas qu'elle n'ait ses défauts, & qu'elle  
ne me fasse dire quelquefois dégouté de ses  
bouës & de ses broüillars, qu'elle n'a *ni suelo*,  
*ni Cielo*, chose que les Espagnols ont repro-  
chée à Médina del Campo. Ce qu'ils ont  
de même attribué à Ségovie pour la diffamer,  
peut être imputé à celle-ci, *ocho meses de in-*  
*vierno*, y *quatro de infierno*. Et les déavan-  
tages ou les dommages qu'y reçoivent les

Etrangers , qui la viennent visiter , leur font souvent changer son nom , comme l'on fit à Dyrrachium , en celui de Epidamnum , *quod illuc nemo fere, nisi damno suo diverteret.* Mais son séjour a d'ailleurs de si grandes commodités , considérée sur tout comme Metropolitaine d'un des plus beaux Etats du Monde , que les Perses auroient eu d'elle la même pensée , qui leur a fait prononcer de Sciras , que si Mahomet en eût goûté les délices , il auroit prié Dieu de lui accorder l'immortalité. Certes la demeure ordinaire de son Prince , & de tous ses Ministres d'Etat , m'a presque porté à l'appeller Melilot , & à cacher son vrai nom sous celui-là qui veut dire Ville de conseil , que les Apalechites de la Floride ont imposé à leur capitale sur le même sujet. Je sai bien , que plusieurs personnes comptent entre les prérogatives de semblables villes le grand nombre de leurs habitans , & l'immensité de leur étendue , qui les a fait nommer Magnesies. Mais les plus sensés s'empêchent bien d'être de cet avis , & soutiennent , que tout ce qu'on a écrit de Babylone , & d'autres villes pareilles , a été justement repris par Aristote , & par les plus sages Politiques , qui n'ont rien considéré de plus contraire au bonheur de leurs habitans , qu'une trop vaste de-

meure, qui les empêche de se connoître & de se fréquenter commodément. La vie de Tamerlan écrite en Arabe nous fait la description d'une ville sur le Rha ou le Volga, qui fût autrefois de cette énorme grandeur, & qui s'appelloit Saraye. L'Esclave d'un de ses plus puissans Bourgeois ayant quitté son maître, & s'étant retiré dans un autre quartier de la même ville, y ouvrit boutique & y trafiqua dix ans, sans que son maître en eût aucune nouvelle, tant Saraye étoit immense & pleine de monde.

Quoi qu'il en soit, la ville dont je supprime le véritable nom, est traversée par le fleuve Chrysorrhoas, qui recevant les contributions d'une infinité d'autres tant dessus qu'au dessous d'elle, & de la Mer même, qui n'est pas trop éloignée, la fournit de tout ce qui est nécessaire à la vie, avec tant d'autres sortes de biens, qu'il n'est pas possible de les exprimer. Son cours est pendant qu'il la traverse, du Levant au Couchant; & parce que la belle aliée de Semiramis d'un mille Italique de longueur, se trouve sur ses bords presque au sortir des portes, elle est devenue la plus ordinaire aussi bien que la plus agréable promenade des Dames & des Cavaliers. Beaucoup néanmoins s'arrêtent dans un  
enclos

enclos de jardinages, d'allées & de toutes fortes de plantes, qu'une autre grande Reine fit dresser presque au même endroit, quoiqu'il soit présentement dans l'enceinte d'une si populeuse cité. Ce lieu étoit auparavant rempli de petites éminences qui ont été applanies, & qui portoient le même nom, qu'il a retenu nonobstant ce changement, sur la même origine vrai-semblablement qu'on donnoit au mont *Teflaceus* des Romains. Mais tous ces jardins roialement dressés & entretenus, n'ont rien qui agrée, comme une petite place renfermée qui les borne, & qui n'est connue que par le nom de *la Zorra*. Je m'y rendis selon ma coutume par la porte qui répond sur le fleuve, & je contemplai avec plaisir sur la seconde entrée la devise d'un Cupidon, qui couronne le plus fin des animaux, avec cette lettre pour ame de la devise, *cauto victoria cedit amanti*. Je ne dirai rien ici d'une infinité de raretés, que contient le Palais enchanté qu'on y rencontre à gauche en entrant, telles qu'on ne voit rien de mieux entendu ni de plus exquis dans la demeure des plus puissans Monarques, ni des plus curieuses Princesses. Je me veux souvenir seulement, qu'ayant pris à droite, & monté quelque vintaine de marches fort faciles, je fus



surpris d'une joie très sensible, de trouver un de mes meilleurs amis sur cette admirable terrasse, qui découvre avec un agrément nonpareil, tout ce que la contrée a de plus beau. Au de là des plaines d'une raisonnable étendue que le Chrysorrhoas arrose, la vue se borne & se repose sur des collines revêtues tantôt d'une riantte verdure, tantôt de bourgs & de hameaux, qui ont converti leurs chaumières en de magnifiques édifices. Voici de quelle façon Xilinus, qui étoit cet ami, me vint aborder.

XILINUS. L'absence de Marcus Bibulus, qu'un bras de l'Océan sépare de nous, & à qui diverses considérations ont fait quitter pour un tems cette province, m'a fait résoudre à commettre ce guet à pens contre vous; je veux dire à vous venir attendre ici, où je sâi que s'adressent vos plus fréquentes promenades, croiant que vous pardonnerés au desir, que j'ai de succeder à cet ami commun, & à temperer vôtre solitude, peut-être trop austere & trop Timonienne, par l'interruption que j'y apporterai à son exemple. L'air favorable, dont vous recevés ma proposition, m'empêche de me repentir de l'avoir prise, & parce que j'ai déjà fait divers tours dans ce lieu délicieux en vous attendant, je veux vous ren-

dre quelque compte des pensées, qui m'y ont diverti, & où m'ont porté les agréables objets, qui s'y voient de quelque côté qu'on se tourne. Car tous ces bois qui couvrent une partie de la grande ville d'où nous sommes partis, semblent n'avoir été élevés où ils sont, que pour servir de retraite aux Rossignols en cette saison, qui leur fait nuit & jour remplir tous ces lieux de leur amoureux ramage. L'attention que j'y avois ne m'empêchoit pas, de jeter les yeux sur ce petit étang d'eau vive, où je me suis aperçu du plaisir que les poissons y prennent à s'approcher l'un de l'autre, & à fraier pour perpétuer leur espèce. Cette Oseraie, & ces Saules, qui rendent si verte & si touffue l'herbe qu'ils couvrent; avec le riant aspect de ces campagnes plus éloignées, m'ont fait conclure, que la Nature ne fût jamais plus amoureuse en toutes ses parties, ni plus charmante, qu'elle vous paroitra, si vous l'envisagés d'une vue aussi peu distraite ailleurs, qu'étoit la mienne. En effet je n'ai pû m'empêcher de prononcer à moi-même ces deux vers de Palemon,

*Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos, Virg.*

*Nunc frondent sylve, nunc formosissimus annus. ecl. 3.*

& je vous avouè, que toutes mes rêveries ont été ensuivie sur la puissance de cette passion

amoureuse, que nous ne ressentons jamais si fortement que dans une saison telle que celle-ci, qui a des charmes inexprimables pour cela.

TUBERTUS OCELLA. Quelque avantage que vous donniés en ceci au Printems, l. 5. de vous vous souviendrés pourtant qu'Aristote hist. an. en attribué un autre à l'homme sur le reste c. 8. des animaux d'être propre à l'amour en tout ib. l. 6. tems. Quelques-uns d'eux néanmoins à ce c. 19. c. qu'il remarque ailleurs, ont eu la Nature 20. 5<sup>e</sup> si favorable, qu'ils sont capables toute leur c. 22. vie de s'accoupler, ce qui nous manque dans l'arrière saison. Car les Chevres & les Brebis, qu'il donne pour exemple, exercent l'amour jusqu'à la fin de leur vie, *coeunt quamdiu vivunt*. Les Chiens, ajoute-t-il, ont cela de plus, que ceux de Laconie particulièrement se portent plus volontiers & plus âprement à l'amour, quand ils sont beaucoup fatigués. Et pour ce qui est des Chevaux, il observe, que l'un d'eux, âgé de quarante ans étoit encore bon étalon, sinon qu'il lui falloit lever les pieds de devant. Enfin la Nature est si bizarre dans ce divertissement, que sans parler des Chattes dont les cris témoignent, combien elles y souffrent, le même Philosophe écrit encore au premier chapitre du neu-

vième livre des animaux, qu'il y a des Hérons, à qui la douleur exprime non seulement des voix plaintives, mais de plus du sang qui leur sort des yeux, quand ils perpétuent leur espèce. Qui a dit néanmoins à ce grand personnage, & à Pline après lui, que <sup>*idem Plin.*</sup> ce soit la peine plutôt que la joie & l'excès <sup>*l. 10. c. 60.*</sup> du plaisir, qui cause ces effets ? Car quelle apparence y a-t-il que la Nature ait si mal construit les Chats, qu'ils brûlent leurs femelles, qui les ont demandé avec de si grands cris & de tels charivaris, qu'elles font, lors qu'elles font en chaleur ? L'humeur sanguine qui paroît à l'œil du Héron est peut-être la marque de sa volupté extrême ; car pour ce qu'il dégoise alors, nous n'en sommes pas vrai-semblablement meilleurs juges, que du chant des Cygnes de Meandre, que les Poètes ont pris ridiculement pour le prélude de leur mort prochaine. En vérité le jugement humain a beaucoup de vanité, & est sujet ici comme ailleurs à de merveilleuses bévuës. Cela ne fera pas pourtant, que je trouve à redire au plaisir spirituel que cette saison amoureuse vous a fait prendre dans un lieu si propre à se donner de tels contentemens. Souvenés-vous néanmoins de ce que j'ai pris quelquefois la liberté de vous reprocher en



riant, que vous aviez beaucoup hasardé en vous embarquant une seconde fois sur une mer pleine de charmes à la vérité; mais qui vous avoit déjà fait souffrir de si grandes bourrasques.

*Improbe Neptunum accusat, qui iterum naufragium facit.*

Les meilleurs Pilotes & les plus hardis navigateurs y sont quelquefois attrapés.

XILINUS. Je ne puis jamais trouver rien mauvais de ce qui partira d'une bouche aussi amie que la vôtre. Mais laissant au sort, & à ma bonne ou mauvaise destinée le succès de ce que j'ai fait, trouvés bon, que je vous communique une partie des rêveries qui m'ont passé par l'esprit, & qui peuvent en quelque façon excuser l'action où vous trouvés à redire. Déjà je m'étonnois qu'il y eût des humeurs assés austères, pour résister à des sentimens que Dieu & la Nature semblent avoir donnés également à tous les animaux, & qui à l'égard des hommes sont tels, que les plus grands Philosophes & les plus sages Législateurs n'ont rien trouvé de plus propre à les faire vivre heureusement que l'union conju-

gale. J'ai considéré là-dessus, comment nos Théologiens recommandent le Mariage pour avoir été institué de Dieu au Paradis terrestre dès le tems de grace & d'innocence, avant que nôtre premier pere eût pêché. Ils remarquent ensuite, que ce même Dieu revêtu de nôtre humanité fit son premier miracle à des noces où il convertit l'eau en vin, jugeant cette assemblée la plus digne de voir le commencement des merveilles, qu'il vouloit operer : Et quoi qu'il ait conservé sa virginité, ils ajoutent que pour honorer le Sacrement du Mariage, il s'est dit l'Epoux de l'Eglise, pour n'être pas absolument privé de ce titre d'honneur. Ces pensées de nos Docteurs m'ont remis dans la mémoire l'opinion de Clement Alexandrin, qui non content de faire son Gnostique, ou parfait Chrétien, marié ; <sup>l. 7.</sup> donne de l'avantage en beaucoup de façons à la vie conjugale sur celle qui lui est opposée. L'on ne sauroit nier, que S. Augustin n'ait préféré la poligamie des Patriarches à nôtre Célibat ; ce qui n'empêche pas, que S. Ambroise n'ait eu raison de dire, que si les noces étoient plus propres à peupler la terre, la Virginité avoit cet avantage de remplir bien mieux le Ciel, *Nuptiæ terram implent, Virginitas paradisum.* Une fille à la vérité ne

rapporte pas comme la Palme, mais en recompense elle a toujours la verdure & l'agrément du Cypres. Or renvoiant à Messieurs de la Sorbonne l'ajustement de tout cela, mon imagination s'est toute fixée sur la contemplation de ce petit Dieu des Poètes, qu'ils reconnoissent néanmoins pour le plus puissant de tous, & sans lequel la Nature ne pourroit pas subsister. *Amoris, si sapientiae sequa-*

*Quintil. in declam. mur autores, antiquissimum numen, & cui se natura debet aeternitas.* De là vient, que

le Dieu Pan qui la représentoit, étoit peint par les Anciens aux pieds de Cupidon, en signe de sujettion. Je commençois ensuite à considérer son pouvoir desordonné dans l'excès & dans le dérèglement des passions qu'il inspire; mais j'ai congédié tout cela sans m'y vouloir tant soit peu arrêter, quoi que je ne l'envisageasse que pour le condamner, jugeant que la seule sentence de S. Augustin suffisoit à leur censure, sans un plus particulier examen; *Si iniquum est aviditate possidendi transgredi limitem agrorum, quanto est iniquius libidine concumbendi subvertere limitem morum?* Cent distinctions de Casuistes se sont présentées là-dessus à ma mémoire, que j'ai toutes encore rejetées, aussi bien que celles de ces Religieux idolâtres de la Province de

*l. 15. de  
civ. Dei.  
c. 16.*

Tanguth, dont parle Marc Polo, qui n'imputent à péché dans la luxure que ce qu'ils y commettent quand ils recherchent les premiers, soutenant, qu'il n'y a point de crime s'ils sont sollicités, & qu'ils ne fassent que condescendre à ce dont ils ont été requis. Certes il y a bien des regles de Morale abusives, sur ce chapitre principalement, & bien des canons, qui mériteroient d'être reformés, si le meilleur n'étoit de les supprimer absolument. Tant y a que le pouvoir despotique & presque incomprehensible de l'Amour, dans tout ce que nous connoissons du grand & du petit monde, me servant ainsi d'un charmant entretien, je nommois en moi-même une espece de Gigantomachie de lui vouloir opiniâtement résister; & je me riois pour cela, quand je vous ai apperçû entrer, du conte que j'ai ouï faire d'une Espagnole. Elle protestoit dans les travaux d'une couche de ne se remettre jamais au péril des enfante-mens, & que de sa vie elle ne souffriroit les approches d'un homme. Cependant comme elle fût délivrée, voyant sa voisine, qui à la mode du païs tenoit une chandelle benite du Montferrat, elle la pria de l'éteindre, afin qu'elle lui pût servir une autre fois, ne doutant point qu'elle n'eût beaucoup servi à sa



délivrance. Sans mentir il est fort difficile de tenir bon contre de semblables récidives, & des résolutions pareilles à celles que faisoit cette Espagnole, seront toujourns d'une dangereuse caution.

**TUBERTUS OCELLA.** Je ne veux pas vous tirer de la gaieté où je vous ai trouvé, ni changer un thème si propre à la récréation de nôtre promenade. Et parce que l'amour a son étendue aussi grande que vous l'avez présumposée dans tous les ordres de la Nature, afin que nôtre entretien soit moins vague, prescrivons-nous des bornes sur cela, pour ne nous pas égarer dans un champ si spacieux, & qui nous pourroit mener plus loin que nous ne voudrions. Aussi bien avez-vous déjà fort judicieusement retranché de vôtre entretien solitaire tous les excès d'un amour illicite, & vous m'avez paru si modéré là dessus, que vous pourriez passer pour un disciple de Gorgias Léontin, qui se vante dans Athenée d'être redevable de son grand âge, à ce qu'il n'avoit jamais rien fait pour la seule volupté. Parlons donc simplement de l'amour conjugal, & trouvés bon que je vous propose quelques instances contre cette grande félicité, qu'à vôtre dire les Philosophes & les Législateurs y ont établie. Les

rides de mon visage ne vous donneront nul avantage sur moi pour ce regard, si vous avés des sentimens contraires aux miens, parce que je n'ai pas moins d'expérience que vous des conditions du mariage; outre que, généralement parlant, les vieillards tels que je suis me paroissent plus propres à traiter de cette matière, où ils ne sont plus intéressés, que ceux, qui sont plus jeunes, & par conséquent plus sujets à s'y méprendre. Je laisse à part une infinité d'invectives générales contre l'Amour, quand on a soutenu, que toutes les maximes de la raison étoient autant d'hérésies dans l'Ecole de cet Enfant aveugle, & que le premier soupir qu'il nous faisoit jetter, étoit ordinairement le dernier de la sagesse. Je fais aussi grande distinction entre l'Amitié & l'Amour. La première se trouve toujours utile, l'autre est plus souvent préjudiciable qu'autrement: Outre que l'amitié présuppose presque nécessairement qu'on est aimé; au lieu qu'on a souvent de l'amour, non seulement sans être affectionné, mais quelquefois même pour des personnes qui ont aversion de nous. Ainsi ces limites posées, nous ne considérerons présentement que l'état du Mariage, & cette douce correspondance, qui s'y rencontre entre le mari

& la femme, où il semble que vous aïés voulu poser, comme font assés d'autres, le souverain bonheur de la vie.

XILINUS. Je serois bien-aïse qu'avant cela vous me fissiés part des remedes, que vôtre longue expérience, & vos frequentes meditations peuvent avoir reconnu les plus propres contre cette furieuse passion de l'Amour, qui a fait faire de si grandes fautes aux plus sages hommes, & rendu ridicules les premiers Héros de tous les siècles.

TUBERTUS OCELLA. Vous savés aussi bien que moi, qu'après la faim, la distraction d'esprit, les voyages, & l'absence du sujet qui cause cette passion, les anciens n'ont trouvé que le licol, & le précipice, qui nous en pussent absolument délivrer. Lucrece néanmoins a crû dans sa Physique Epicurienne, qu'on pouvoit utilement purger l'humeur qui est la cause de cette frénésie, outre qu'elle lui sert de nourriture,

*Et jacere humorem conlectum in corpora queque,*  
donnant par ce moien le change à une fantaisie qui s'évanouit, n'ayant plus de fondement. Mais l'expérience fait voir tous les jours, que l'Amour n'est pas si aisé à guérir que se l'est imaginé ce Poète Latin, & que c'est une rago qui jette de bien plus profondes racines dans

les esprits qu'elle infecte de son venin, qu'il ne l'a crû. En effet, comme ceux qui ont été mordus d'un chien enragé, en ont toujours la figure devant les yeux, de quelque mutation d'objets qu'on puisse user pour les soulager, la passion d'amour, qui a une fois pénétré fortement jusqu'au cœur & au cerveau, ne s'en va nullement par la simple purgation, & l'image de la beauté qui a charmé nôtre ame, ne laisse pas de nous martyriser de sorte après cela, que nulle autre qu'elle n'a le pouvoir de nous satisfaire, parce que nôtre imagination nous la rend toujours présente. A la vérité, le même Lucrece, dont je viens de parler, tient pour assuré, que rien n'est plus capable d'amortir l'ardeur d'un Amant, que de prendre connoissance s'il y a moien des défauts cachés de sa maitresse, & de certaines infirmités, qu'il appelle *vitiæ postscenia*, dont les femmes évitent soigneusement qu'on s'aperçoive;

*Nec Veneres nostras hoc fallit, quo magis ipsæ L. 4.*

*Omnia summo opere hos vitæ postscenia celant,*

*Quos retinere volunt, adstrictosque esse in amore.*

Suidas conte sur cela, que la savante Hippatia fille de Theon le Géometre, & femme du Philosophe Isidore, guérit un Ecolier amoureux d'elle à toute outrance, en expo-



sant à sa vuë ses infirmités, lui reprochant, qu'il avoit mal placé ses affections d'aimer un corps si méprisable, & que si elle avoit quelque chose digne d'estime qui le dût toucher, ce devoit être du côté de l'esprit, exempt de toute corruption. Et je me souviens que Boëce entre en cette considération dans sa Consolation de la Philosophie, que si nous avions des yeux de Lynx selon le mot d'Aristote, pour pénétrer de la vuë jusqu'au dedans des corps, remplis de tant de choses hideuses & infectes, les plus belles personnes nous paroistroient sans doute fort laides. En effet une seule bande de la peau enlevée du plus agréable visage qui soit, le rend si difforme, qu'on peut conclure, que toute la beauté n'est attachée qu'à l'épiderme ou première pellicule, & que tout le reste du sujet n'y a que très peu de part. C'est ce qui a porté Cardan à pousser cette pensée jusqu'à soutenir que la plus aimable créature du monde en apparence, étoit à le bien prendre plus odieuse & plus digne de mépris qu'autrement, puisque sous ce petit extérieur qui trompe, il n'y en a point, *que non sarcinam magnam stercoris atque vermium secum deferat.* Mais que ces Philosophes me pardonnent, si je les trouve si excessivement austères ici, qu'ils m'en paroissent

L. 3.  
prof. 8.

L. 6. de  
prud.  
civ.

ridicules. Car à prendre les choses à la rigueur, comme ils font, ne serions-nous pas tous obligés d'avoir une extrême aversion de nous-mêmes, qui nous connoissons mieux, que tous autres, remplis d'excrémens & de pourriture. Les ouvrages de Dieu & de la Nature doivent être plus respectés, ce me semble, & méritent qu'on les estime davantage de quelque côté qu'on les envisage. Cependant les termes assés impurs de Boëce & de Cardan me remettent encore dans la mémoire ceux de Campanella & de quelques autres, *Mam.* qui ont prescrit pour un des plus puissans antidotes dont l'on puisse user contre les furieux *soed. B.* transports de la passion amoureuse, *M. Fr.* *Ver.* *contra æstrum amoris*, cet infame bolus, *stercus amassæ suæ degustare*. Certainement je serois honteux de prononcer en langage vulgaire un recipé si sale; & dont je laisserai volontiers l'usage à ceux qui ont eu assés bon cœur pour en faire l'essai & pour s'en prévaloir. Ils ont bien passé plus outre qu'Ovide, qui s'est contenté de remarquer dans le second livre des remèdes d'Amour celui-ci,

*Quid qui clam latuit &c.*

Encore ajoûte-t-il, qu'il n'en conseillera jamais la pratique à personne.

XILINUS. Pour vous en ôter le dégoût, puisqu'aussi bien la plupart des choses, que vous venés de toucher sont plutôt de bizarres rêveries que de véritables remèdes, je vous prie de reprendre le chemin, dont je vous ai un peu détourné, & de me faire part des réflexions que vous devés avoir souvent faites sur la condition des gens mariés.

TUBERTUS OCELLA. L'on ne sauroit nier, que celui qui prend femme ne tombe dans la nécessité de l'avoir ou belle, ou laide; ou jeune, ou vieille; ou sage & avisée, ou folle & évaporée; ou noble, ou de basse extraction; ou savante & remplie de connoissances, ou ignorante & idiote. Disons un mot de chacun de ces dilemmes.

Pour ce qui concerne la beauté, & son contraire, il est certain que la premiere a cela de commun avec la lumiere, qu'elle est aimée de tous & se plait naturellement à se manifester. Cela est cause, que comme l'on combat la Nature, il me semble, si l'on met cette lumiere sous le boisseau, selon que parle l'Ecriture, l'on n'est pas moins injuste de tenir une belle femme renfermée & sans communication à la Turquie, Dieu l'ayant apparemment créé, aussi bien que la lumiere, pour donner une innocente satisfaction à ceux, qui  
sont

font capables de comprendre ce qu'elles valent. Aussi le peril n'est-il pas petit, au moins selon nos mœurs, d'en user de la sorte; & Plutarque n'a peut-être pas mal comparé ceux, qui se plaisent à tenir leurs femmes de court & bassement pour les domter, aux Ecuers, qui tondent les cavales fâcheuses, & puis les menent à la riviere, où se voiant si mal traitées, elles quittent de vérité leur ferocité, mais c'est de telle sorte, qu'en cet état elles prennent même goût aux ânes. Il ne faudroit point chercher d'exemples chés nos voisins, pour faire la reduction & rendre juste, si besoin étoit, cette comparaison. Je ne suis pas de l'opinion de Dion Chrysostome qui *Orat. 21.* doute, si la beauté ne dégénère point, sur ce que de son tems l'on ne voioit plus de personnes dont la beauté fût comparable à celle des anciennes statues. Mais quoi qu'il en soit, quiconque a une belle femme, se peut assurer de posséder une chose qui lui est bien enviée, & par consequent de très difficile garde, si tant est qu'elle puisse être gardée. Où l'eau est belle & claire, dit un proverbe Arabique, la presse est toujours grande à y puiser. Et quoi que la beauté soit une vertu extérieure, de même que la vertu est une beauté interne; si sont-ce deux conditions qui se tiennent ra-



rement compagnie, d'être belle & vertueuse, *raram facit mixturam cum sapientia forma*. Et l'Italien a eu raison de les considérer comme étant en divorce l'une avec l'autre, quand il a dit *quelle due gran nemiche bellezza & honestà*.

l. 2. de Pour abréger, Petrarque conclut, *Lasciva est*  
rem. utr. *uxor? non mirandum si formosa; non curan-*  
fort, 6. 21. *dum si deformatis*.

Parlons donc un peu de la laideur. Si le visage est le miroir de l'esprit, les qualités internes engendrant selon quelques-uns les externes; & si les Stoïciens ont eu raison de croire que la corruption des mœurs d'une personne méchante, remplit sa face, & se montre dans son visage; quelle doit être l'ame au dedans, dont l'image donne une extrême aversion au dehors? L'on a observé, que ceux, qui ont ce désavantage de naissance d'être difformes, semblent se vouloir venger de la Nature, en commettant une infinité d'actions qu'elle improuve. Et l'Espagnol les compare au sac du Charbonnier, qui est encore plus sale au dedans qu'au dehors, *como costal de Carbonero, malo de fuera, peor de dentro*. Tant y a que si la beauté cause le mal de tête, & met la puce en l'oreille par la jalousie; la laideur donne ce mal de côté qui a fait soutenir à un Libertin, nonobstant l'Inquisition de son pays,

Plutar.  
tr. des  
comm.  
conce.

*che con la brutta si faceva più penitenza, che peccato.*

De dire après Aulu Gelle qu'il y a je ne fai quelle condition moienne, pour ce qui touche les femmes, entre la beauté & la laideur, qu'il nomme *statam atque uxoriam formam*; cela ne decide rien, parce que cet état neutre n'assûre pas un mari contre des Pamphiles qui se picquent presque également pour toutes fortes de sujets. Ovide nous décrit un de ces Amans dans sa quatrième Elegie du second livre des Amours, dont le goût étoit presque indifférent pour toutes les femmes, se passionnant également d'autant qu'il en abordait;

*Non est certa meos quæ forma invitet amores,  
Centum sunt causa cur ego semper amem.*

Les vieilles ne le touchoient pas moins que les jeunes,

*Me nova sollicitat, me tangit senior ætas;*

& une Naine le charmoit aussi fortement, que celle qui possédoit la plus belle taille,

*Conveniunt voto longa brevisque meo.*

Il est des hommes de cette humeur là sans nombre, qui peuvent faire conclure, que quelque femme qu'on prenne en mariage, elle est capable de donner beaucoup d'inquietude.

Nous venons d'entendre un homme qui ne dédaignoit point vieillesse, comme l'on dit;

mais pour l'ordinaire la disproportion de l'âge, de quelque côté que soit l'avantage de la jeunesse, cause de si grands dégoûts de part ou d'autre, qu'ils sont presque insupportables, si non à ceux, qui se veulent apprivoiser avec la mort, dont les vieilles gens nous expriment si bien le véritable caractère. N'est-ce pas attacher un cadavre avec un corps vivant, par le supplice de ces premiers Tirans, de conjointre avec le lien conjugal une jeune personne avec une moribonde & cadavereuse? Et ne peut-on pas soutenir que d'en user ainsi, c'est reporter les choses dans la confusion du premier Chaos, où toutes les qualités contraires se choquoient misérablement?

Ovid. 1. *Frigida pugnabant calidis, lumentia siccis,*  
Mera. *Mollia cum duris.*

Je sai bien que Martial représente un Bassus, qui s'accommodoit mieux d'Hécube, que d'Andromaque,

l. 3. Epig. *Arrigis ad vetulas, fastidis, Basse, puellas,*  
*Nec formosa tibi, sed moritura placet.*

Mais ce Poète a pris plaisir à nous représenter une extravagance si singulière, que je doute fort, qu'elle se soit jamais trouvée ailleurs que dans son imagination. Je croirai plus aisément ce que le Persan Sadi nous assûre dans son Rosaire, qu'une jeune fille sent

avec moins de douleur une flèche dont elle a eu le côté percé, qu'elle ne fait un vicillard, qui occupe la même place étant couché auprès d'elle.

Outre qu'une femme sage & avisée est si rare, qu'elle a passé pour un prodige dans l'esprit de Salomon, *mulierem fortem quis inveniet ?* Il est encore aussi extraordinaire qu'elle rencontre chaussure à son pied, ou un mari qui la vaille, sans quoi toute la prudence qu'elle aura ne rendra jamais heureux un mariage. L'hirondelle pensoit avoir trouvé, au choix, qu'elle fit d'un Etourneau, le plus sortable mari du monde. Vous vous êtes trompée, lui dit sa mere, & vous ne la ferez pas longue ensemble, car il aime sur tout l'hiver, & vous ne vous plaisez qu'au printems. Cela veut dire que la félicité de l'hymen ne dépend pas d'un seul côté, qu'il faut que tous les deux y contribuent. Que si la femme est tout au rebours folle & évaporée, comme il se trouve peut-être plus de celles-là que d'autres, quelque perfection qu'elle ait d'ailleurs, toutes choses prendront un très mauvais pli sous sa conduite, & non plus qu'en guerre, sa bonne mine ne servira de rien étant éventée. Ce n'est pas faute souvent d'avoir fréquenté avec beaucoup de Sages femmes, qu'on en



voit d'ainfi folles; mais tant y a que la beauté même, au rapport du Sage Hébreu, perd en elles toute fa grace, & devient ridicule. *Circulus aureus in naribus scrofæ, mulier pulchra & fatua.*

La noble extraction rend presque toujours une femme insupportable dans son domestique, & sur tout à son mari. C'est ce qui a fait prononcer hardiment au Satyrique Latin, qu'il eût préféré une Païsane aux plus nobles de Rome qui ne parloient que de l'antiquité de leur race.

*Juven. sat. 6. Malo Venusinam quam te Cornelia mater Gracchorum, si cum magnis virtutibus affers Grande supercilium, & numeras in dote triumphos.*

Quelle misère à un mari de se voir regarder de haut en bas, par celle qui le doit reconnoître par toutes les loix divines & humaines pour son supérieur? La basse naissance des femmes est d'ailleurs d'un grand préjudice en plusieurs lieux, & en beaucoup de façons. Car ce n'est pas seulement en Champagne où la femme ennoblit le mari depuis le tems de Charles le Chauve. Les Egyptiens ont toujours rendu plus d'honneur à leurs Reines, qu'à leurs Rois. Polybe observe, que parmi les Locres d'Italie surnommés Epizephyriens, la Noblesse venoit du côté des femmes. Et Nicolas Damascène

a écrit la même chose des Lyciens, chés qui de plus les enfans prenoient le nom de leur Mere comme le plus illustre. En de semblables endroits la condition abjecte & la roture d'une mere de famille, peut être de grand préjudice au mari, & à sa posterité. Ainsi, soit qu'on prenne une femme de grande ou de petite extraction, il y a toujours beaucoup à apprehender de la part du mari.

J'ai distingué la science de la sagesse, & l'ignorance de la folie des femmes, parce qu'en effet ce sont choses assez différentes. Et puisque nous avons parlé des avilées, & des évaporées, il nous reste un mot à dire des savantes, & des ignorantes. Pour ce qui concerne ces dernières, il me souvient que Diogene dans Stobée compare une beauté ignorante à un vase d'albâtre plein de vinaigre. Il dit ailleurs que c'est une gaine d'yvoire qui renferme une dague de plomb. Un autre Philosophe dans Athenée ne fait pas difficulté de déclarer, qu'une belle femme idiote lui paroît comme un Etourgeon à demi corrompu dans un bassin d'argent ; si tant est que le *Sylurus* des anciens soit nôtre Etourgeon, comme le veut Paul Jove. Et quelqu'un encore n'a pû s'empêcher de soutenir, qu'un beau corps sans esprit, étoit comme une belle lan-

terne sans lumière. Car tout le monde n'est pas de l'humeur de ceux, qui trouvent une femme assés savante, quand elle sait bien discerner le haut-de-chauffe du pourpoint de son mari. Je ne dirai rien des autres, les honorant comme je fais, & tenant leur esprit aussi capable des belles connoissances que celui des hommes, puisque la diversité des sexes ne s'étend pas jusqu'à la partie supérieure qui nous informe. Mais je ne puis m'empêcher de vous rapporter ici la pensée d'un de nos amis communs, que celles dont nous parlons, qui veulent passer pour savantes, ignorent ordinairement tout ce qu'elles pensent savoir, & qu'elles ne sont véritablement savantes qu'en ce qu'elles feignent d'ignorer. J'ai été plus long que je ne pensois sur un sujet qui m'a servi comme vous savés, d'entretien en diverses rencontres, où je me suis expliqué peut-être trop librement aussi bien qu'ici, au gré de plusieurs personnes. Tant y a qu'il résulte, il me semble, de tout mon discours, que le mariage n'est pas un port si assuré, ni si tranquille, que vous vous l'êtes imaginé.

XILINUS. En effet vous devés prendre garde que la plus belle moitié du monde, comme l'on parle aujourd'hui, ne s'irrite contre vous; & souvenés-vous, que de ne respecter pas af-

fes ce qui est beau, c'est mépriser une qualité qui sert d'épithète & qui s'attribue à tout ce qui est excellent. Mais j'interprète mieux que beaucoup ne feroient tout ce que vous dites, connoissant votre intérieur aussi bien que je le fais. En tout cas, quand une belle femme seroit un trésor autant difficile à garder, que vous l'avez présumé, croiés-vous, que tout le monde se passionne pour sa conservation, avec la même jalousie, que ceux de votre tempérament peuvent avoir? Ne savés-vous pas bien qu'après Platon, beaucoup de Philosophes, comme Zenon & ses Sectateurs du Portique, ont voulu rendre les femmes communes; & que les Carpocratiens entre autres hérétiques, si nous en croions Clement Alexandrin, étoient de ce même sentiment, pratiquant cette communauté toutes les fois qu'ils célébroient leurs Agapes? Caton, comme chacun sait, prêta la sienne à Hortensius; & nonobstant l'air jaloux qu'inspire l'Italie, Dion Cassius nous assure qu'il se trouva des Sénateurs dans Rome, qui opinèrent d'attribuer à Jules César entre autres privilèges, celui de coucher librement avec toutes les femmes qu'il voudroit: *Inventi sunt qui potestatem Julio Cæsari cum quibuscumque vellet faminis rem habendi permetterent.* C'étoit ren-

Diog.  
Laërt.

Strom.

l. 3.

l. 44.



dre la condition de César semblable pour ce regard à celle du Roi des Hebudes, qui n'ayant rien de propre, non pas même de femme, uſoit de toutes celles de ſes ſujets à ſa volonté; ſi

c. 21. Solin en a été bien informé. Marc Polo nous représente les hommes de la province de Chamul, & de celle de Caidu, qui font coucher

l. 1. c. 37. leurs hôtes avec leurs femmes & leurs filles,  
 & l. 2. c. 38. prêts de ſe revolter contre le grand Cam, qui vouloit abolir cette coutume. Cuaguin dans ſa Sarmatie écrit la même choſe des Lopes

l. 17. vers le Nord. Oviedo veut que dans l'Isle de  
 hiſt. c. 4. Cuba la mariée fût connue par tous ceux qui aſſiſtoient aux Nôces. Presque toutes les Relations du Levant portent que ceux de Cochin donnoient leurs filles vierges à leurs Prêtres ou Bramins; comme vers Goa dans la même côte des Malabares ils emploient une ſtatuë garnie de fer pour le même effet. Benzo

parte 4. Milanois aſſûre qu'aux Indes Occidentales  
 c. 3. ceux de la province de Paria, *conjugum ſuarum virginitatem delibandam tradunt ſacerdotibus, quos Pacchiachos appellant.*

TUBERTUS OCELLA. Je vous prie, ſans paſſer outre, que je vous declare qu'après m'être informé de tout cela très ſoigneuſement à des plus grands voyageurs de ce ſiècle, que je tiens pour fort ſinceres, ils m'ont ren-

du merveilleusement suspects de semblables discours, me protestant qu'hors les abus, qui se commettent en de telles matières sous le prétexte de Religion, comme quand un fou de Religieux Turc abuse impunément en plein marché des femmes Mahometanes, ils ont reconnu par tout le monde les hommes à peu près d'une même fantaisie, à ne souffrir pas volontiers qu'on caresse leurs femmes:

*non solos tangit Atridas iste dolor.*

Nous voions même que la Nature a imprimé cette jalousie dans le reste des animaux; ce qui fait connoître que personne ne peut s'exemter d'en être touché. Et pour vous faire mieux comprendre la futilité de la plupart de ces Relations, je veux vous faire rire de ce que Chalcondyle a inséré dans le second livre de son Histoire touchant l'Angleterre. Il assure, que par toute cette Ile l'usage des visites porte, que celui qui va voir son ami couche d'abord avec sa femme, parce qu'autrement il ne feroit pas bien traité. Voici son texte traduit de Grec en Latin, afin que vous ne croiés pas que je vous en impose; *per universam Insulam hic mos servatur, quando quis amici domum vocatus ingreditur, ut primum cum amici uxore concumbat, ut deinde benigne hospitio excipiatur.* Combien pensés-

vous qu'il y ait de Grecs, qui à cause de leur éloignement de l'Angleterre ont été persuadés, sur le témoignage de Chalcondyle, que les Anglois en usoient selon qu'il l'a écrit? Je ne doute pas qu'il ne s'en trouve quelques-uns, comme il y a par tout des humeurs singulières, qui méprisent les intérêts de leur couche. L'on a dit d'un des premiers Magistrats de cette Ile, que s'étant marié il fit faire l'essai de sa femme par des gens qu'il affectionnoit autrement & plus qu'il ne devoit; en disant avec raillerie, *Chirurgi est mittere sanguinem*. Mais pour montrer, que la jalousie est aussi naturelle en ce pays-là qu'ailleurs, je ne veux que ce seul vers d'Owen Anglois au sujet du baiser, qu'il ne rend pas moins criminel dans son étymologie Latine, que pourroit faire le plus soupçonneux Italien. Il veut que les Romains l'aient nommé *osculum*; parce que

*Quæ dedit os, culum non minus illa dabit.*

Je me serois abstenu de vous rapporter une si sale étymologie, si elle ne prouvoit évidemment mon dire; & si je ne la prononçois à l'oreille d'un Philosophe, qui entend les termes les moins honnêtes de même que le Soleil regarde sans se fouiller les choses les plus infames. Véritablement il y a des baisers dont

l'on pourroit craindre quelque chose de pareil à ce que cet Anglois s'est imaginé,

*Qualia credendum est non Phœbum ferre Dianæ, Ovid. 2.  
Sed Venerem Marti sæpe tulisse suo. am. el. 3.*

Athenée m'est auteur, que les jeunes colombes en pratiquent de tels, & non pas les plus âgées. Et c'est ce qui a fait proferer ces deux autres vers à Ovide dans son premier livre de l'art d'aimer,

*Oscula qui sumsit, si non & cætera sumsit.  
Hæc quoque quæ data sunt perdere dignus erat.*

Tant y a que pour revenir à nôtre sujet, il faut tenir pour constant, qu'il se débite mille contes de l'une & de l'autre Inde, & de tout ce qui se passe vers l'un & vers l'autre Pole, qui ne sont pas plus véritables que l'est ce que Chalcondyle a rapporté de la grande Bretagne comme fort éloignée de la Grece.

XILINUS. J'en tombe d'accord avec vous; mais aussi ne devés-vous pas me nier, qu'un mariage fort bien assorti & conditionné, ne soit souvent exempt de la plûpart des disgraces, dont vous l'avés menacé. *Uxor dignitatis nomen est, non voluptatis*, dit Ælius Verus dans Spartian. Et si vous y ajoutés, qu'il doit avoir des bénédictions, que cet Empereur Païen ignoroit, puisque nôtre Religion en a fait un Sacrement, vous serés contraint d'a-



vouër, qu'il mérite d'être mieux traité que ceux de vôtre humeur ne font, quand ils prennent plaisir à en médire. Les Esseniens entre les Juifs n'étoient-ils pas ridicules de

*L. 2. de bello Iud. c. 7.* ne se marier jamais, parce, dit Joseph, qui avoit vécu parmi eux, qu'ils ne croioient pas, que jamais il se fût trouvé une femme qui eût inviolablement gardé la foi à son mari.

Trouvés bon, que je vous représente qu'un homme, sur tout de vôtre génie & de vôtre façon de philosopher sceptiquement, ne doit jamais déferer à des sentimens extrêmes, comme le font ceux, qui vont à deshonorer tout le sexe féminin. Peut-on s'empêcher de

*l. 4. de part. anim. c. 3.* trouver Aristote ridicule, quand il appelle la femme le premier de tous les monstres, sur ce prétexte que la première intention de la Nature, qui vise toujours au mieux, étoit d'abord, en la faisant, de produire un mâle.

*l. 4. de gener. anim. c. 3.* C'est selon ce raisonnement qu'il prend ailleurs pour d'autres monstres ceux qui ne ressemblent pas à leurs parens. Certainement nous ne saurions trop nous écarter de ces opinions si bizarres. En tous cas je vous maintiens, que la répudiation, si célèbre dans l'ancienne loi, aussi bien que dans la Jurisprudence Romaine, & que nous appelons présentement séparation de corps & de

biens , peut servir de remède aux plus grandes disgraces du mariage.

TUBERTUS OCELLA. Je pourrois vous répondre, que le seul nom de répudiation montre bien , que ce remède n'est pas si fort à priser que vous le présumposés. *Repudium dictum*, selon Sextus Pompeius, *quod fit ob l. 16. rem pudendam*. Mais je veux bien vous passer telle condamnation que vous voudrés sur tout ceci, me réservant seulement, puisque vous m'avez reproché ma Sceptique, de vous représenter sommairement avant que de nous séparer , que vous feriez bien empêché de me dire en quoi consiste cette beauté, qui vous cause toutes ces rêveries d'amour, dont vous vous entreteniez quand vous m'avez abordé. Dites - moi seulement quelle est la couleur de la beauté, puis qu'il y a des païs, comme celui du Mogol, où la blancheur passe pour une marque de laidéur, selon qu'une Relation me le vient d'apprendre. Et puis la couleur n'est que l'écorce, qui doit couvrir la bonté intérieure, sans quoi nous ne devons faire grand cas de la plus grande beauté. Cependant le miel & le fiel, si dissemblables en qualités, trompent par la couleur, étant tous deux jaunes également. Je vous laisserai faire la réduction de cela,

pour vous parler de cette femme dont toute la Ville s'entretient présentement, & que vous y voiez tous les jours sans la voir, aussi bien què sans reconnoître, si elle vous fait bon visage, ou non, parce qu'il est invisible. Son mari se peut vanter qu'il change tous les jours de femme, puisque tous les matins elle se rend autre, qu'elle n'étoit le soir, avec cet avantage pour elle, qu'on ne peut jamais la faire rougir de honte. Quand ce mari la prit, elle étoit de celles, dont Érasme a écrit, peut être avec trop de profanation, *Elogium quod hætenus judicavimus esse Virgini matri proprium, ad plures transit, ut dicantur & a partu Virgines.* Enfin l'on assûre qu'autrefois elle s'est fait aimer, à présent elle se fait craindre; & quoiqu'elle ne se lasse pas du monde, le monde commence à se lasser d'elle, étant impossible de l'ouïr parler sincèrement & sans fard. A vôtre avis une telle compagnie de lit n'est-elle pas capable de rendre un mari fort heureux? Et ne vous souvient-il point que la plus grande injure dont Saint Paul voulut diffamer cet Ananias, qui l'avoit fait souffler, fût celle-ci, τοῦτε κενονισμέε *paries* *aët. c.* *deallbate?* Vous y songerés dans la longueur de la grande allée par où vous vous en allés. Pour moi je suis obligé de retourner le long du fleuve, où je suis attendu.

L A

in col-  
loqu.

aët. c.  
23. v. 3.

LA  
PROMENADE.  
V. DIALOGUE.

ENTRE  
TUBERTUS OCELLA,  
ET  
XILINUS.

TUBERTUS SAINT Augustin a eu raison de  
OCELLA. S se repentir dans ses Confes-  
sions, d'avoir méprisé la langue Grecque, car  
s'il l'eût entendue, il eût pû lire l'excellent  
Traité de Galien de l'usage des parties dont  
notre corps est composé ; & il n'eût pas écrit  
au vint-deuxième livre de la Cité de Dieu,  
que personne ne s'étoit encore avisé de consi-  
dérer les nombres & l'harmonie, qui se trou-  
vent dans la construction du corps humain. Il  
eût vû, que cet excellent médecin a obser-  
vé, que de ceux cens os, & plus, dont nô-  
tre machine est construite, il n'y en a aucun  
qui n'ait plus de quarante rapports, raisons,  
ou considérations qui ont obligé son archite-  
cte de donner à chacun la grandeur, la figure,  
& la force, dont il est pourvû. Ce qui est fort



remarquable en cela, c'est que Galien est si exact à bien prouver tout ce qu'il avance, qu'au lieu de se servir de quelques pensées de ceux, qui l'avoient précédé, il se moque de celles qui n'étoient pas fondées sur de bons principes, quelques autorisées qu'elles fussent, comme entre autres de celle d'Aristote, qui avoit voulu que le cerveau eût été créé par la Nature, afin de rafraichir le cœur. Cela est si peu véritable, dit-il en raillant au troisième chapitre du huitième livre *de usu partium*, qu'on pourroit attribuer un tel effet plutôt au talon, qu'au cerveau. Tant y a qu'il a prononcé, parlant généralement de la belle fabrique de tous les animaux, qu'il n'y avoit point de louanges, non pas même d'hymnes suffisantes pour reconnoître dignement leur architecte, ou, selon qu'il parle ailleurs, leur sage Prométhée : *Opera ejus qui*

l. 7. c. 15. *animalia fabricatus est, non laudibus modo, sed*  
*usu part. etiam hymnis sunt majora.*  
 & l. 8.  
 cap. 3.

Je me souviens bien, mon cher Xilinus, d'avoir lû sur ce sujet dans le quatrième livre des questions Academiques de Cicéron, que beaucoup de Philosophes avoient douté avec assés de pointe d'esprit, si la production de l'homme s'étoit faite avec toute la prudence & le bon conseil, que d'autres qu'eux y admiroient.

Mais comme il ajoûte fort modestement, quand il faudroit souffrir toutes les choses, qu'ils profèrent en faveur de leurs doutes, il faut bien se garder de les recevoir quand ils les veulent débiter affirmativement, & pour user de ses propres termes, *videantur sane, ne affirmentur modo*. Pour moi qui admire avec Galien la conformation de tous nos membres, j'ose même vous soutenir, qu'il n'y a point de si petits, ni de si vils animaux, en qui nous ne puissions reconnoître, comme aux plus grands, & presque également, la sagesse incompréhensible de celui qui les a créés. *Divinus artifex ita Plin. l. ii. magnus est in magnis, ut non minor sit in* <sup>nat. hist.</sup> *parvis.* <sub>c. 2.</sub>

XILINUS. Je suis de vôtre sentiment, & il m'a toujours semblé, que le moindre ciron, s'il se pouvoit bien anatomiser, ne fourniroit guères moins de sujets d'admiration que nous en trouvons dans nôtre fabrique humaine, & peut être davantage, considérant tous les mouvemens de la Nature, renfermés dans un si petit lieu, ce qui peut passer pour un chef-d'œuvre de cette même Nature. Mais pour nous arrêter à ce qui nous touche, rien ne m'étonne plus que la diversité de tant de millions de personnes, dont deux ne se trou-

vent jamais si semblables , qu'il n'y ait toujours en elles quelque diversité , qui les fait distinguer. Je sai bien qu'on a parlé de certaines ressemblances merveilleuses , telles que celle de Nicocles , tyran de Sicyone , à Periandre fils de Cypselus , d'Orontes Persien à Alcmaon fils d'Amphiaraus , & d'un jeune homme Lacedemonien , que la presse & l'ardeur de le considérer étouffa , quand on crût voir en lui l'image parfaite d'Hector de Troie.

*in Arato.* Plutarque a fait cette observation dans l'Histoire ancienne , & la moderne nous fourniroit beaucoup de pareils exemples , s'il étoit besoin de les produire. Je veux seulement vous représenter , comment l'Art qui se plaît à imiter la Nature dans ses variétés , vous fera entendre & discerner dans une Verrerie dix mille verres de même matière & de même forme , qui auront tous le son différent , sans qu'il s'en trouve d'eux dont l'oreille ne distingue le résonnement en leur donnant un même coup d'ongle. Or il y a davantage , c'est que le dedans des hommes est encore plus différent , que ne le sont leurs visages , selon la remarque de Quintilien en ces termes qui ne doivent pas être de petite considération à votre Sceptique : *Non tam variæ mortalibus formæ , nec in vultibus nostris sedet tanta diver-*

*fitas, quanta latet in ipsis dissimilitudo vitalibus.* Et j'ai bonne mémoire, que Verula-<sup>l. 4. c. 2.</sup> mius dans son traité de l'augmentation des sciences, attribué à cela le grand nombre de mauvais événemens & de cures qui succèdent mal dans la Médecine. *Minime dubium est,* dit-il, *quod internarum partium figura, & structura parum admodum externorum membrorum varietati & lineamentis cedant; quodque corda, aut jecinora, aut ventriculi, tam dissimilia sint in hominibus, quam aut frontes, aut nasi, aut aures: ce qui trompe,* ajoûte-t-il, fort souvent les Médecins. Cependant nous sommes tous assez simples, pour croire, qu'une connoissance très imparfaite de quelque individu, nous en donne une constante & invariable de tous les autres, d'où procède la cause de mille absurdités dangereuses, qui se commettent dans la conduite de nôtre vie, soit pour conserver nôtre santé, soit pour remédier à nos infirmités. Je <sup>l. 1. de hist. anim. c. ult. & l. 2. c. ult.</sup> ne parle point de ces transpositions des parties d'un côté à l'autre, qu'Aristote appelle prodigieuses, & que vous avés fait voir dans quelques traités être plus ordinaires, que ce Philosophe ne le croioit; il me suffit de maintenir, que leur inégalité, soit en quantité, soit en qualité, telle que Quintilien, Verulamius,



& assés d'autres l'ont reconnuë, fait presque autant écrire de *Decipès* aux maitres de l'art, que de *Recipès*, & sont cause souvent, comme quelqu'un l'a osé soutenir, que le Médecin est plus à craindre que la maladie, *plerumque plus a medico, quam a morbo periculi*. C'est dans cette pensée, que Macrobe a nommé *Medicinam physicæ facem*, & que la plûpart du tems un *Abracadabra* de Serenus Sammonicus, ou

*Baron.*  
*tom. 2.*  
*ad ann.*  
*120.*

un *Abrafax* de l'hérétique Basilides, n'opé-  
roient pas moins de merveilles vraisembla-  
blement dans nos indispositions, que les plus  
mysterieuses compositions des Arabes qui  
l'ont si fort renchéri sur celles d'Hippocrate.  
Mais je m'apperçois qu'entrant dans un sujet  
trop odieux, j'en quitte un qui est de bien  
plus agréable entretien.

TUBERTUS OCELLA, En effet, la contem-  
plation de nôtre *Microcosme*, puisque les Grecs  
nous ont considérés comme un petit Monde,  
ne donne guéres moins de satisfaction, que  
peut faire la théorie du grand; & si l'on peut  
ajouter, que la premiere est en beaucoup de  
façons plus utile. Que si les nouvelles dé-  
couvertes de tant de païs, dont les anciens  
n'ont jamais eu connoissance, rendent tous  
les jours nos Mappemondes plus complètes,  
& nôtre Géographie plus considérable; Il ne

faut point douter que la Médecine ne pût recevoir de grandes & avantageuses lumières, des connoissances modernes qu'on a prises par tant d'exactes & de curieuses dissections anatomiques du corps humain; si l'opiniâtreté jointe à l'interêt ne nous rendoit en ceci, comme en assés d'autres choses, incapables de nous départir des erreurs, dans lesquelles nous avons été élevés. *Quod quisque perpe-* *Perr.*  
*ram in juventute didicit, in senectute confiteri* *Arb.*  
*non vult.* Certes la démonstration recente de la circulation du sang, dont le cœur est la véritable source, sans parler de ce qu'on a nouvellement remarqué ensuite, donne évidemment à connoître une infinité de bévuës qui se sont commises par le passé, & pourroit remédier à celles de l'avenir, si l'on n'aimoit mieux persister dans une pratique aisée & lucrative, que d'avouer d'avoir jamais rien ignoré qui ait pû faire tomber dans la moindre faute. Mais n'approfondissons pas davantage un propos, qui, comme vous l'avez fort bien présupposé, ne peut pas plaire à beaucoup de personnes qui s'y trouvent intéressées. Et parce que nous convenons des merveilles, qui paroissent dans la moindre partie du tout qui nous compose, disons un mot des défauts, qui s'y trouvent quelquefois, & qui sont

plus remarquables en l'homme qu'en tout autre animal. Néanmoins comme vous avés vû mon petit Traité des Monstres, que l'excès ou la défautosité de la matière fait ainsi nommer, je vous rapporterai seulement, en achevant un tour ou deux de cette allée, quelques petites railleries, qui se sont faites de ces personnes, que nous appellons ordinairement contrefaites. Vous vous souvenés bien, je crois, de ce qu'on proféra autrefois de l'un d'eux, *in dorso Nemefin gestat*; & j'ai vû une grande querelle fondée sur ce qu'on avoit dit d'un autre son semblable, & qui étoit tombé en quelque disgrâce, qu'il y avoit long-tems que la Fortune lui avoit tourné le dos. Un Prince de nos voisins, de grand esprit, & d'un secret presque impénétrable dans ses desseins, qu'il avoit toujours très vastes, fit prononcer à ceux de son tems, que son cœur n'étoit pas moins couvert de montagnes, que les païs de sa domination. La plupart de ces traits de moquerie dont on use en ceci, sont fondés sur la maxime générale, que la Nature semble avoir marqué ceux, de qui l'on doit se defier, & sur tous autres les bossus, parce que leur défaut est plus proche du cœur, qu'il ne seroit en quelque membre plus éloigné: *Omnes mutili pravi, gibbosi vero præcipue, aberravit*

*enim natura circa cor:* Cependant Esope & assés d'autres ont fait reconnoître dans tous les siècles la fausseté de cet axiome, & nous voions en nos jours des hommes d'esprit très élevé, & de mœurs très loüables, qui ont eu en partage des corps fort mal conditionnés. Il est bien difficile pourtant, qu'ils s'empêchent d'être raillés par ceux même qui devroient le moins en user de la sorte. Un Juge Espagnol pressé par un bossu de lui faire droit sur ses demandes, lui répondit en se moquant, *No puedo hazelle derecho*, il m'est impossible de vous faire droit. Or comme l'on voit souvent ceux, qui sont si mal partagés de corps, l'être en recompense très avantageusement de l'esprit, il en paroît ordinairement beaucoup dans leurs reparties. En voici un exemple pris de deux autres Espagnols, dont l'un étoit borgne, & l'autre bossu. Je vous le rapporterai pour vous égaier. Le premier s'étant levé de fort bonne heure, & aiant rencontré un de ces petits Atlas qui semblent porter le Ciel sur leurs épaules, Vous avés, lui dit-il, chargé aujourd'hui de grand matin : L'autre lui répondit brusquement, Parce que le jour n'entre chés vous que par une fenêtre, vous croiés sans doute, qu'il soit plus matin qu'il n'est. Cela me remet enco-



re en la mémoire le mot d'un malheureux petit Miphibozet, qui avoit le pied extraordinairement tortu. L'on se moquoit de lui sur ce qu'il s'étoit laissé dérober ses souliers au bord d'une rivière : Je prie Dieu, repartit-il, qu'ils soient bons à celui qui les a pris, *Plega a Dios que le vengan.* Un Soldat boiteux dit aussi fort bien à celui qui le railloit de son indisposition ; La guerre n'a que faire de gens qui sachent fuir. Et un autre qu'on railloit d'avoir pris une femme qui clochoit ; Je ne l'ai pas choisie, dit-il, pour m'en servir à la chasse. Ce fût une comme elle qui repliqua à son mari sur ces termes ordinaires, dont il lui usoit en colere, qu'il la feroit bien cheminer droit ; Vous me menacés du plus grand plaisir que vous me puissiez faire. Ne voiez-vous pas bien que c'est pour m'accommoder à votre gaie humeur ordinaire, que je vous fais tous ces petits contes ? Si vous voulés je vous ajouterai à l'avantage des boiteux, que ce ne fût pas sans sujet, que Venus en choisit un pour son époux, surquoi je vous renvoie au vingt-sixième problème d'Aristote dans sa dixième section. Et quant aux premiers dont nous avons parlé, & que la Nature a dès leur vivant élevés en bosse, je vous dirai en leur faveur, que les arbres tortus, se-

lon les observations de l'Agriculture, sont de plus de durée que les autres; & que la Vigne toute contrefaite & tortuë qu'elle se voit, ne laisse pas d'être la première plante de toutes pour le rapport.

XILINUS. Je crois que comme l'on dit ordinairement qu'il est de toutes tailles de bons Levriers; l'on peut prononcer de même, qu'il se trouve des hommes d'esprit & de mérite, de quelque corps que la Nature les ait pourvus, grand ou petit, droit ou courbé, gras ou maigre, foible ou robuste. En effet, l'on voit de petits hommes plus à estimer que ceux, qui sont de très haute stature. Ils ressemblent à l'or, qui vaut beaucoup en petite quantité; c'est pourquoi l'Espagnol dit d'eux, que *para oro son buenos y no para plata*. Et on les compare à ces animaux tels que les Tigres, dont les moindres ont plus de force & de vigueur, que ceux de leur espece, qui les passent en grandeur; de même qu'entre les oiseaux les plus petits sont ceux, qui ont le chant le plus diversifié & le plus mélodieux, *minores aves vocaliores*. Certes il n'y a rien de plus exprès sur cela que le passage du septième Chapitre d'Aristote au neuvième Livre de son Histoire des animaux, quand il déclare que *magis in*

*minore animantium genere , quam in majore videris intelligentiæ rationem.* Ce sont des Grenadiers qui rapportent d'autant plus, qu'ils sont bas & peu élevés. L'herbe appelée petite Centaurée, ou fiel de terre, possède le même privilège. *Centaurium minus præstantius est ad omnia*, dit Mélué. Mais sans examiner toutes ces différences, ni parler de tant de fables Gigantines, dont les Livres sont remplis, je veux vous communiquer une réflexion, que j'ai souvent faite sur les Momies d'Egypte, & sur le tombeau de la plus grande de ses Pyramides; c'est qu'on ne sauroit douter, après avoir vû tout cela avec attention & avec jugement, que les hommes d'aujourd'hui n'égalent en hauteur, & en corsage ceux, qui vivoient il y a trois mille ans; contre l'opinion de certaines gens, qui s'imaginent que nôtre nature s'affoiblit tous les jours, & que selon l'exagération poétique d'Homere, nous ne sommes que de petits Nains, comparés aux personnes, qui nous ont précédé de plusieurs siècles. Quoi qu'il en soit, la plus importante chose qu'on doit considérer dans la taille des hommes, c'est, à mon avis, la proportion des membres, supposé pour véritable ce qu'Aristote établit pour tel au chapitre dernier de son li-

vre de la Physionomie. Les biens proportionnés, assure-t-il, sont accompagnés de Justice & de Force; les autres au contraire sont trompeurs, & ont les vices opposés à ces Vertus, ἀσύμμετροι πανούργοι, c'est son propre texte. Or il est bien plus aisé, de trouver les raisons de cela, qu'il n'est croiable, qu'il se rencontre des hommes sans tête, comme Saint Augustin entre autres se vante *Serm. 37.* d'en avoir vû en Ethiopie allant d'Hippone, dont il étoit alors Evêque, pour la publication de l'Evangile dans cette ceinture brûlée du monde. Pline met aussi des *Acephales* sur une montagne d'Asie du côté de l'Occident. Et les Relations de l'Amerique font, *L. 5. ch. 8.* qu'Aldrovandus place auprès du Lac Parime, dans le Roiaume de Guiane, cette sorte de monstres d'hommes, qui ne voient que par des yeux que la Nature leur a percés au milieu de la poitrine. Certes je crois qu'ils n'ont été décapités que par la vuë de ceux, qui les ont apperçûs de loin, ne se laissant jamais approcher, à ce que portent toutes leurs Histoires, & qui ont pris des personnes contrefaites presque sans col, leurs épaules couvrant toute leur tête enfoncée, pour n'en avoir point du tout, dequoi je pense que vous avés fait en quelque endroit de vos



écrits un pareil jugement. Car de soutenir, que nous pouvons vivre sans tête, puisqu'on a vu des hommes ne pas mourir pour avoir perdu toute la substance de leur cerveau; outre que la conséquence n'en est pas bonne, comme on l'a prétendu, je doute fort que Gemma & Zacutus, qui en citent des exemples qu'ils attestent en qualité de témoins oculaires, doivent être crus aussi légèrement, que quelques-uns ont fait. Ce n'est pas que je voulusse reprocher à Zacutus son Judaïsme ainsi que d'autres font, qui prétendent le refuter par là, comme n'étant pas croiable. Si la Religion étoit à considérer dans de semblables matières, il ne faudroit déférer ni à l'autorité de Galien, ni à celle d'Hippocrate; outre qu'on ne sauroit nier, qu'en tous les siècles passés, & encore aujourd'hui, il ne se trouve de très excellens Médecins Juifs presque par tout le monde. Mais je penserois bien que l'Hydrocephale dont Zacutus assure avoir rencontré le crâne sans cervelle, l'avoit perduë s'étant écoulée subitement comme aqueuse au moment de sa mort sur les parties inférieures, ce qui pût arriver presque imperceptiblement, & je suis par ce moyen de l'avis de Sennertus, aussi bien que de Gaspar Francus, qui ne peuvent admettre le té-

moignage de Zacutus, tenant le cerveau pour une partie si principale, que la vie ne sauroit subsister sans lui. Ceux qui se fondent d'ailleurs, comme le Pere Eusebe de Nuremberg, sur ce que les Mouches, les Sauterelles, & quelques autres insectes volent & ont mouvement, encore qu'on leur ait ôté la tête, y ayant même des animaux que la Nature a créés sans tête, pour conclure qu'elle peut faire voir la même merveille en quelques-uns de nôtre espece; ceux, dis-je, qui argumentent de la sorte, font sans doute une induction très défectueuse. Car l'ame de ces animaux, qu'on nomme imparfaits, n'est pas indivisible comme la nôtre, *non est tota in toto, & tota in qualibet parte corporis*, selon les termes ordinaires de l'Ecole; tant s'en faut, comme froid & visqueuse, elle se peut tellement partager, qu'Aristote compare leur vie à celle des Plantes, dont les branches & boutures paroissent animées, jettant aisément des racines après avoir été coupées & séparées de leur tronc, de sorte que leur Etre végétatif se perpétue ainsi.

TUBERTUS OCELLA. Mais la Nature guidée par son Auteur étant aussi divine qu'Aristote l'a dit, n'y a-t-il pas de quoi s'étonner de ses superfluités aussi bien que de ses

L. 4. de  
part. an.  
c. 6.

défectuosités. Pourquoi retranche-t-elle à beaucoup d'animaux des membres qu'elle donne aux autres, si Mahomet même tout ignorant qu'il étoit, guidé par la seule lumière naturelle, défend de les mutiler en leur coupant tantôt les oreilles, tantôt la queue, comme l'on fait aujourd'hui aux Chevaux par un caprice tout à fait extravagant? Et pourquoi donne-t-elle, au contraire deux cœurs à toutes les Perdrix de Paphlagonie, & à quelques

Eléphans selon Galien, aussi bien que deux foies aux Lièvres de la Chersonèse, que baigne le Propontide? Un homme mort de mon tems chés le Médecin Létus, fût trouvé n'avoir qu'un seul rein, posé dans le milieu des deux ordinaires, quoi qu'il ne se fût jamais plaint d'aucune difficulté d'uriner. Et le Maréchal d'Ornano, qui finit ses jours dans le Bois de Vincennes, avoit au contraire deux uréters d'un côté. Les *Arimaspes* en langage Scythique, que les Latins appellent *Unoculos*, n'avoient qu'un œil; Solin parle de certains Ethiopiens voisins de la mer, à qui l'on en attribuoit quatre, peut-être, avouë-t-il, à cause de leur adresse à tirer excellemment de l'arc. Toutes les Biches qui naissoient sur cette montagne d'Asie nommée Elaphe, auprès d'Arginusse où Alcibiade mourût, naissoient

*Aelia.*  
*l. 10. c. 35.*  
*Gellius*  
*l. 16. c. 15.*

*c. 30.*

soient avec ce défaut d'avoir les oreilles fendues, & partagées chacune en deux, si nous en croions Aristote au vint-neuvième chapitre du sixième livre de son Histoire des animaux. Or ceux qui viennent au monde estropiés de quelque membre, semblent avoir droit de se plaindre de cette disgrâce naturelle. Darius ne voulut jamais reconnoître pour Roi le faux Smerdis, à cause, dit il dans Herodote, qu'il lui eût été trop honteux d'obeir à un Prince, qui manquoit d'oreilles. Et dans Pausanias *Pausan. lib. 7.* Nilcus fils de Codrus proteste, que son frere Medon ne sera jamais son Souverain, par cette seule raison qu'il étoit boiteux, & qu'il clochoit d'un pied. La barbe & les cheveux ne semblent pas de si grande conséquence que les membres. Cependant ceux qui naissent chauves, quelques éloges que Synesius ait voulu donner à la Pélade, sont sujets à beaucoup de railleries, témoin celle du triomphe de César, *Urbani servate uxores mæchum calvum adducimus.* Et Nicetas Choniata observe, que ceux de Constantinople refusèrent l'Empire à Jean Ducas, non seulement pour être vieux, mais de plus, parce qu'ayant la barbe fourchue ou séparée en deux, l'un de ses côtés étoit plus court que l'autre; *quod l. 2. An. senex, & bifurcatam barbam haberet, ex alte-<sup>dron.</sup>*



*ra parte breviorum.* Je ne puis m'empêcher de vous rapporter à ce propos le trait d'un homme d'étude, ne fût-ce que pour vous en faire rire, comme j'ai fait autrefois en le lisant dans un livre de divertissement. Ce studieux apprit le soir dans un Traité de Physionomie, que ceux qui ont la barbe large portent un signe de peu d'esprit. Cela lui donna l'envie de considérer la sienne au miroir, & prenant brusquement la chandelle, en brula par mégarde une partie, ce qui lui fit écrire sur l'heure à côté de ce beau passage de son livre, *probatum est*, ayant éprouvé sur sa propre barbe la vérité d'un si important aphorisme. Vous n'ignorez pas, qu'il y a des races, & même des Nations comme celle des Chinois, qui ont assés souvent six doigts à chaque pied, leur petit orteil étant divisé en deux. Je ne voudrois pas dire, que cela fût tout à fait monstrueux, comme a fait le Philosophe par sa définition ; mais aussi ne peut-on pas nier que tout ce qui est contre le cours ordinaire de la Nature, ne marque je ne sai quel défaut dans la conduite de son ouvrage. Et parce qu'il y a des lieux où l'on garnit de pierrieres les doigts des pieds dont nous venons de parler, comme nous faisons ici ceux de la main, je veux vous faire part d'une pensée

étrangere, sur le sujet des anneaux, qu'on porte beaucoup plus communément à la main gauche qu'à la droite. L'on dit probablement, que c'est parce qu'ils n'y sont pas sujets à se corrompre, ni à nous incommoder comme ils feroient dans les doigts de la main, qui travaille le plus. D'autres se fondent sur le nerf cardiaque, & qui se va rendre au cœur, dont le doigt annulaire se peut prévaloir en communiquant par lui la vertu des pierres précieuses au principe de la vie. Mais le savant Persân Sadi écrit gentiment dans son *Roisire*, que la main droite étant assés recommandable, & assés avantagée par tant d'emplois que nous lui commettons par préférence sur l'autre; il étoit juste d'honorer la gauche en ceci, & d'orner ses doigts des plus belles pierreries de l'Orient, afin qu'elle n'eût pas de trop grands sujets de plainte. Pour revenir aux productions de la Nature, qui semblent pécher tantôt dans l'excès, tantôt dans le défaut de ses ouvrages, je sai bien, que l'opinion de ceux, qui veulent que les Monstres, même les plus difformes, servent à la beauté de l'Univers, comme ils parlent, parce qu'ils font davantage paroître l'excellence & la beauté de ses autres créatures; je sai bien, dis-je, que cette opinion est soute-

nuë par l'autorité de S. Augustin au huitième chapitre du sixième livre de sa Cité de Dieu. J'aime mieux néanmoins imputer tout le manquement de semblables effets, à la seule matière dépourvûe d'elle-même de toute conduite, que de l'attribuer à cette Intelligence, que les Philosophes ont dit dans leurs plus célèbres axiomes n'errer jamais; *Naturæ opus, est opus intelligentiæ non errantis.* Ce n'est pas, que je n'estime infiniment le beau raisonnement de ce grand Pere de l'Eglise, quand il accuse sur cela notre courte vûë, qui ne regarde que d'un côté, sans considérer, que la laideur apparente d'une petite partie sert à la belle composition du tout, quoi que nous ignorions par quel rapport cela reüssit de la sorte: *Qui totum inspicere non potest, tanquam deformitate partis offenditur, quoniam cui congruat, & quo referatur, ignorat.* Mais l'on forme contre sa pensée tant d'instances, dont lui seul pourroit fournir les solutions, si elles sont possibles, que j'aime mieux me ranger du côté des matériels ou des aveugles dont il parle, & respecter avec soumission cette suprême Intelligence qui est Dieu, en avouant mon ignorance, & en proferant plein d'un profond & religieux abaissement, *quis novit sensus Domini, aut quis consiliarius ejus?*

XILINUS. Permettès que je vous dise, comme fait souvent l'Italien en de semblables rencontres, *guardate questo per la predicà*. Je m'étonne que vous ne vous êtes plutôt porté à former quelques réflexions sceptiques sur les diverses faces de la Nature, que les uns ont de tout tems accusée de mille défauts, & les autres defenduë & louée jusques dans la production des Monstres. En effet, si toutes choses étoient également parfaites en ce monde, il n'y auroit rien qui meritât une estime particuliere. Si un discours avoit tous ses termes, tous ses accens, & tous ses periodes uniformes, à peine le pourroit-on souffrir. Une Comédie ne plairoit pas, où tous les personnages seroient représentés comme des Heros. Et généralement parlant, la varieté est ce qui nous agréé le plus dans tous les ordres de la Nature. Que si les Philosophes ont dit quelquefois, qu'un seul jour est l'image de tous les autres, & que celui qui a vû ce qui se passe dans la revolution d'un Soleil, se peut vanter d'avoir connu & le tems passé & le futur, parce que tous, les jours & tous les siècles n'ont que des répétitions de mêmes evenemens, πάντα γὰρ ὁμογενῆ καὶ ὁμοειδῆ, selon qu'en parle Marc Antonin dans le fixième livre de sa vie: ces Philosophes, dis-je, n'ont pas vou-



lu soutenir par-là, qu'il n'y eût point d'agréables diversités dans le monde; ils ont prétendu au contraire, qu'on en peut remarquer un si grand nombre, & en si peu de tems, qu'à les bien observer, une très petite partie nous peut donner la connoissance de tout le reste; comme le changement des visages, que prend la Lune durant une seule Lunaïson, nous fait connoître & nous donne aisément à comprendre toutes les phases, qu'elle a eues déjà, & qu'elle est capable de recevoir aux siècles à venir. Que si vous voulès que j'ajoute une petite moralité là-dessus, je me plaindrai après

*lib. 3.* Cicéron de la double injustice que commet  
*Tusc.* celui, qui voudroit ne cesser jamais de vivre,  
*qu.* comme si l'immortalité étoit incompatible avec l'infirmité de sa condition; & ne quitter jamais le Monde, comme s'il n'y avoit pas été produit à condition de le quitter, n'en jouissant que par prêt, & non pas en propriété; *dupliciter injustus*, dit ce Pere de l'éloquence Romaine, *cum & alienum appetas, qui mortalis natus conditionem postules immortalium; & graviter feras te, quod utendum acceperis reddidisse*. Un moins raisonnable que vous, repliquera peut-être, qu'il lui fâche seulement d'abandonner si-tôt le Monde, où il s'est à peine reconnu. En vérité c'est une chose

étrange, dit admirablement un autre Païen, qu'il se rencontre des hommes assés équitables les uns envers les autres; & qu'il ne s'en trouve point, qui le soient envers Dieu. Nous nous plaignons à toutes heures de sa conduite, & nous faisons tous les jours injurieusement le procès à sa Providence. *Multos inveni æquos adversus homines; adversus Deos neminem: Objurgamus quotidie Fatum.* Dites-moi, injuste & plaintif animal que vous êtes, lequel des deux vous semble le plus à propos & le plus raisonnable, ou que vous obeissiez aux loix de la Nature & à la Destinée, qui n'est rien à le bien prendre que la volonté de Dieu; ou que la Nature, & ce même Dieu déferent à tous vos extravagans desirs? *Utrum, obsecro te, æquius judicas, te Naturæ, an tibi parere Naturam?* Peut être demanderès-vous à quel terme de vieil est permis d'aspirer? & puisqu'elle doit être limitée, quel espace de tems est le plus grand, où l'on doive prétendre? Sans vous obliger à m'en croire, prenés seulement leçon de cet Infidele. Il vous apprendra que vous aurés assés vécu, pour mourir plein de satisfaction, quand vous serés arrivé à cet heureux période de posséder la sagesse. *Quæris quod sit amplissimum vitæ spatium? usque ad sapientiam*

Sen.  
ep. 39.

*vivere. Qui ad illam pervenit, attigit non longissimum finem, sed maximum.* Il a raison certes, mais j'ajoute, que la véritable sagesse doit venir du Ciel, & qu'elle dépend plus que de toute autre chose de la soumission que nous devons avoir pour ses ordonnances.

TUBERTUS OCELLA. Il me semble que vous ne faites pas mal l'Ecclesiaste à votre tour. Mais trouvés bon que je vous dise, & à Seneque, sur l'étendue de la vie humaine qu'il prolonge jusqu'à l'acquisition de la Sagesse, qu'à mon avis ce terme est bien plus grand & plus distant du but, que vous ne vous l'étes tous deux imaginé. J'ai même quelque soupçon, qu'à le bien prendre, ceux que vous nommeriez pour y être arrivés, & que vous produiriez pour vos plus heureux *Macrobies*, se trouveroient, dans un bon examen, fort éloignés encore du *Palio*, pour user de ce mot Italien, je veux dire de la possession d'une véritable sagesse. Mais parce que la preuve de cela demanderoit un discours plus étendu, que nous ne pouvons l'avoir dans ce peu de tems qui nous reste, puisque nous voici au bout de notre promenade, il me suffira de vous avoir donné cette petite marque de mon sentiment. Peut-être que nous en ferons quelque autre fois notre

entretien ? & que comme nous avons pris nôtre divertissement cette après dinée à parler de ce qui touche le corps , nous trouverons du plaisir à considérer le plus bel ornement de l'ame , qui est sans difficulté celui de la Sagesse. Car toutes les autres excellentes parties , qui la peuvent recommander , sont souvent négligées par beaucoup de personnes. L'on se moque de la Justice, la Foi ne sert que de piège pour attraper les plus simples , l'humanité, le vrai courage, la libéralité, passent à l'égard de plusieurs gens pour des marchandises de contrebande , & l'érudition ou la science est presque généralement dans le dernier mépris : La seule Sagesse & Prudence , sans m'amuser pour l'heure à les distinguer , puisque nous en faisons souvent des synonymes , sont estimées d'un chacun , & ont du moins en apparence conservé tellement leur dignité , qu'il n'y a personne qui ne s'efforce de paroître sage & prudent , se persuadant même souvent de l'être , quoi qu'il n'en possède qu'une vaine apparence. Pour moi j'entrerois d'autant plus volontiers dans une semblable speculation, que nous devons faire , il me semble , bien plus d'état des linéamens de l'esprit , que de ceux du corps , & de remarquer les pre-



miers avec beaucoup plus d'attention que les autres.

LA  
PROMENADE.  
VI. DIALOGUE.

ENTRE  
TUBERTUS OCELLA.

ET  
XILINUS.

TUBERTUS **V**ous dites, que je vous ai  
OCELLA. promis, il y a deux jours,  
que nous nous entretiendrions sur le sujet de  
la Sagesse, & que le mauvais tems qu'il fit  
hier s'étant opposé à nos promenades, vous  
avés eu quelque impatience jusqu'à cette  
heure, que vous desirés reprendre un si im-  
portant propos. Je m'étonne de mon côté,  
que je me sois engagé à discourir d'une  
chose dont j'ai si peu de connoissance, &  
je ne puis comprendre d'ailleurs ce qui vous  
peut avoir causé tant d'inquiétude, le thème,  
que vous proposés aiant été traité par tant  
d'auteurs anciens & modernes, qu'il est diffi-  
cile de rien ajoûter à ce que je suis assuré que

vous avés fort curieusement observé dans leurs ouvrages.

XILINUS. Vous savés mieux que moi, qu'il n'y a guères de désirs moderés, sur tout en ceux de mon temperament;

*Cupiditati tarda est ipsa celeritas.* *Laberius.*

Et je crois, que c'est de nous que Théocrite a voulu parler, quand il a soutenu dans le commencement de son Idyle intitulé Aites, *Id. 12.* que les envies ou désirs de la Nature, tels que je les éprouve, sont capables de rendre vieux en un jour ceux qui les ressentent. Quoi qu'il en soit, puisqu'en chemin faisant un semblable propos en vaut bien un autre, je vous prie de rappeler à vôtre mémoire ce que vous y aviés la dernière fois, quand la fin de nôtre promenade vous fit souvenir plutôt que je ne l'eusse souhaité.

TUBERTUS OCELLA. Je n'ai pas cette plus basse & passible faculté de nôtre ame si malheureuse, qu'il ne me souvienné assés, qu'un passage de Seneque, qui présuppose, qu'on a suffisamment vécu, quand l'on est parvenu jusqu'au terme de la Sagesse, me fit vous dire, que cette fille du Ciel étoit un but si éloigné, & si difficile à trouver, que quelquefois les plus grandes vieillessees n'y arrivoient pas; ce qui eût voulu un plus long

discours que nous ne pouvions l'avoir dans le peu de tems, qui nous restoit à être ensemble. Vous m'en demandés à cette heure la reprise, à quoi je me trouve fort empêché, mon genie l'apprehendant comme trop sérieux, sur tout dans la liberté de nos conférences, qui se plaisent plus aux choses gaies qu'à celles qui sont si austères, ou qui ne peuvent être bien traitées, qu'avec beaucoup d'attention. Je m'accommoderai néanmoins autant que je pourrai ici & ailleurs, à tout ce que vous desirerés de moi.

XILINUS. Je vous prie de me dire auparavant, pourquoi vous décrédités si fort la mémoire, en la nommant une partie basse de nôtre ame, & par consequent de petite considération. Pour moi je la trouve telle, que je ne vois point de gens qui se fassent plus considérer que ceux, qui en font parade, la Nature les ayant gratifiés d'une présence d'esprit, qui les fait débiter à chaque rencontre tout ce qu'ils ont jamais appris; au rebours des autres, qui n'ont pas cet avantageux talent, ni un si heureux souvenir.

TUBERTUS OCELLA. Vous n'ignorés pas, que plusieurs animaux nous sont préférables en bonté de mémoire, & que le tempérament, qui la donne, est tenu pour

avoir peu de rapport avec celui qui est propre au jugement, selon qu'assés de gens en discourent. Ce qui passe pour constant, c'est que beaucoup de choses matérielles sont ou nuisibles, ou favorables, à cette faculté mémorative; & cela semble montrer, qu'elle n'est pas absolument spirituelle. Les grands vents, par exemple, & les voluptés excessives lui sont préjudiciables: Les bonnes odeurs au contraire, & de certaines viandes se prescrivent ordinairement à ceux, qui veulent l'avoir meilleure qu'ils ne la possèdent, ou conserver ce qu'ils en ont. Tant y a, que l'on voit des hommes, qui seignent par vanité d'en manquer, comme s'ils devoient être pris par là pour judicieux; & il y en a qui s'offensent d'être loués de l'avoir bonne, de même que si on leur reprochoit quelque imperfection, ce qui se dit du Pere Paul Servite Théologien de S. Marc. Le Pere Possevin *de cult. Ingen.* n'est pas le premier, qui a écrit, qu'Albert le Grand obtint de la Vierge par ses prières cinq ans avant sa mort, l'heureux oubli de toute sa Philosophie, & quoique sa demande fût fondée sur un principe de dévotion, l'on tire de là néanmoins cette conséquence, que la mémoire n'est pas la plus importante des facultés, que nous nommons su-



perieures, ni celle qui nous distingue bien du reste des animaux, vû qu'on se passe d'elle avantageusement. Je n'en dirai pas davantage, puisque vous exigés de moi un autre entretien. Mais par où voulés-vous que nous commencions le propos de la Sagesse? Si d'abord nous considérons son nom, comme c'est l'ordinaire des Philosophes de le faire, nous trouverons qu'elle le tient, toute divine qu'elle est, des choses sensibles & matérielles, *sapientia nomen à sensu tractum est*: & S. Bernard a spécifié que le goût & ses faveurs sont les auteurs primitifs de son appellation, à *sapore sapientia denominatur*. Sa definition ne nous instruira pas beaucoup davantage, parce qu'on n'en a pas bien convenu non plus que du Sage, qu'elle doit former. La Sagesse, dit l'Orateur Romain au premier livre des devoirs de la vie, est la science, non seulement des choses divines & humaines, mais outre cela de toutes les causes d'où elles dépendent: *Sapientia est rerum divinarum & humanarum, causarumque quibus hæ res continentur scientia*. Or qui est-ce, qui peut avoir cette lumière parfaite des choses divines & humaines, avec la connoissance des causes qui les produisent? Et où se trouvera un esprit qui se

Serm. 85.  
sup. Cav-  
tic.

puisse raisonnablement vanter de pénétrer jusqu'où il faudroit aller, pour former & élever sur de tels fondemens cette prétendue science? Certainement il y a bien eû de la vanité en ceux, qui se sont fait accroire, qu'on la pouvoit posséder. Le Sage des Stoïciens en est une preuve manifeste;

- - - *si dives qui sapiens est, Et sutor Hor. l. 1.  
bonus, & solus formosus, & est Rex. Sat. 3.*

C'étoit un fantôme si-bourru, & si grotesque, que l'imagination la plus évaporée n'en peut représenter qui le passe en extravagance. Il ne possédoit pas seulement les belles qualités que nous venons de rapporter en termes Latins, il étoit plus parfait que tous les Dieux qu'admettoit leur Religion, excepté le seul Jupiter; encore le surmontoit-il en cela, que Jupiter tenoit de sa nature tous les avantages qu'il avoit, au lieu que le Sage se les étoit procurés à lui-même, sans être inférieur en rien, l'immortalité exceptée, à ce Dieu suprême qu'ils se sentoient obligés de reconnoître. Mais ils n'ont pas été seuls dans ce prodigieux délire, quoi qu'ils l'aient porté plus loin, que tous les autres Philosophes Payens. Car Antisthene, Fondateur de la Secte Cynique, soutient aussi bien qu'eux dans Diogenes Laërtius, que tous

les biens que le reste des hommes possèdent, appartiennent de droit à celui, qui est Sage, *Sapientis esse quæ cæterorum sunt omnia*. L'autre Diogene de la même famille, & que le tonneau roulant a rendu si célèbre, veut que son Sage reconnoisse seul les choses dignes d'être aimées; outre qu'il le fait tellement impeccable, qu'à son avis le sacrilège même ne lui peut être imputé à crime. Theodore, surnommé l'Athée, va bien plus avant dans Hefychius Illustrius, car non content de lui permettre toute sorte de larcins, il lui donne la licence de commettre l'adultère, & les plus grands crimes sans être reprehensible, parce qu'il ne fait rien qu'à propos, & que la défense de ces choses dépend plus de l'opinion du peuple que de la nature. J'abrege & couvre plutôt que je n'étens & ne pare une pensée si punissable, dont voici les termes exprès, *sapiens furto, adulterio, sacrilegioque deditus erit, ex usu temporis, horum enim nihil natura turpe, si tollas popularem de his opinionem, quæ ad continendum in officio vulgus hominum recepta est*. Les Stoiciens ont encore été sécondés par Epicure, dans cet attribut, qu'ils donnoient à leur Sage de ne pouvoir jamais être autre, depuis qu'il étoit une fois parvenu jusqu'à

qu'à la Sageſſe, *cum qui ſemel fuerit ſapiens, in contrarium habitum tranſire non poſſe*, *μηδέ τι τὴν ἐναντίαν λαμβάνειν διάθεσιν*, comme Diog. in  
Epic. porte le texte de celui, qui a écrit ſa vie. Mais ſans particulariſer davantage toutes les qualités de ce Sage fantaſtique, dont je ſai bien avoir fait en quelque lieu un examen aſſés étendu; rien ne m'y paroît plus abſurde, que la raiſon, ſur laquelle ils ſe fondoient, pour ſoutenir, qu'il n'y avoit rien en cela de chimérique, & même, que le Monde n'étoit jamais ſans un Sage, tel qu'ils le repréſentoient, parce que le bien de cet Univers vouloit, que l'idée, qu'ils en avoient, fût réalifée en quelqu'une de ſes parties. Seneque l'a maintenu de la ſorte comme Stoïcien en divers lieux, & ſpécialement au ſeptième & au dernier chapitre du livre de la conſtance du Sage, autrement intitulé par quelques-uns le ſecond livre de la tranquillité de l'ame. Il le finit par ces propres paroles, *Effè aliquem inviſtum, effè aliquem in quem nihil Natura poſſit, e Republica humani generis eſt*. Qui vous a dit Seneque, & qui a ſuggéré à vos Stoïciens, que la condition de nôtre nature humaine, & le bien de ce monde requeroient, qu'il s'y trouvât toujours un homme auſſi hétéroclite que vôtre prétendu Sage? Tant s'en faut, j'ar-



gumente par tout ce qui se voit dans le Monde, dont vous parlés, & par tout ce que nous ressentons & comprenons de nôtre foible nature, qu'elle n'a rien produit, & ne produira jamais rien, qui approche des perfections, dont vous revêtés ce simulacre de Vertu. Qu'y a-t-il de plus imbecille que l'homme de quelque côté qu'on le considère ? Et nôtre vie, selon que Démocrite le représentoit fort bien à Hypocrate, n'est-elle pas une maladie continuée & compliquée à l'égard des deux parties qui font nôtre Tout, à cause de leur étroite union ? De quels Elemens voulés-vous donc que soit composé ce Sage inalterable, & que chose quelconque ne peut ébranler dessus le Cube, où vous l'avez une fois posé ? Certes je vois bien du vuide dans tous vos raisonnemens, & s'il étoit besoin d'insister davantage contre vous, l'on y trouveroit même beaucoup de contradiction. Car n'avez-vous pas défini en mille lieux vôtre Sage, l'Homme de toutes heures ? & n'avez-vous pas établi aussi souvent pour un axiome très constant, Que personne n'étoit prudent & avisé en toute rencontre, *nemo omnibus horis* Plin. l. sapit ? Il résulte de là sans difficulté que vôtre 7. c. 40. homme de toutes heures ne se réalise point, & qu'il ne peut être conçu que comme un

fantôme, ou un de ces Rose-croix, dont l'on a voulu abuser la crédulité des plus simples. En vérité, il n'y a que la vraie Religion, qui nous puisse suffisamment informer de ce qu'est toute nôtre Sageſſe, & nous bien apprendre où elle doit enfin aboutir. Job instruit dans cette Ecole vous fera voir que la ſeule crainte de Dieu nous la donne, en nous éloignant du vice, *Timor Domini ipſa eſt ſapientia, & recedere a malo intelligentia*. David vous le confirmera, nommant cette crainte la porte ou le commencement de toute ſageſſe, *initium ſapientie timor Domini*. Et ſon fils Salomon dans ſon Eccleſiaſtique vous repréſentera d'honorables vieillards, couronnés d'une ſcience, jointe à la crainte de Dieu; *corona ſenum multa peritioria, & gloria illorum timor Dei*. C'eſt pourquoi l'Eccleſiaſte prononce nettement, qu'elle n'entre jamais dans une méchante ame, ni dans ceux que le vice tient de tout point aſſervis; *in malevolam animam non intrabit ſapientia, nec habitabit in corpore ſubdito peccatis*. Elle eſt un don du Ciel, qui en gratifie ceux, qu'il veut combler de félicité; mais véritablement peu de perſonnes la reçoivent, comme Salomon, en dormant, ou pour mieux dire, il eſt le ſeul, à qui elle ait été accordée

de la sorte , puisque nous apprenons du même lieu , où ce miracle est écrit , que ni avant ni depuis cet heureux dormeur, l'on a vû son semblable, *ante nec post eum similis non surrexit.* Quoi qu'il en soit , il nous a donné cette leçon , de ne nous pas contenter de connoître la sagesse , ce qui n'est que son premier article simplement , mais de faire tous nos efforts pour la posséder ; *principium sapientiae posside sapientiam & in omni possessione tua acquirere prudentiam.*

Prov.  
c. 4.

XYLINUS. A ce que je puis voir , la Sagesse & la Prudence passent souvent pour synonyme aussi bien dans la Sainte Ecriture , que dans nôtre langage ordinaire ; & je crois que Saint Paul doit être pris de la sorte , quand il recommande aux Romains , de n'être pas

c. 12. v. 3. trop sages , *non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem*, Φρονην εις τὸ σω-Φρονην. Car à le prendre exactement , la véritable Sagesse ne peut être jamais excessive. Il faut donner comme je crois la même interprétation à cet endroit de la première épître aux

c. 19. Corinthiens , *perdam sapientiam sapientium, & prudentiam prudentium reprobabo* ; autrement Dieu , qui est la Sagesse même , menacerait de détruire son ouvrage , & auroit en aversion ce qui vient de lui. La Sagesse qu'il

impropre est une Sagesse du siècle, c'est à dire une prudence pleine de finesse, qui se trouve presque toujours contraire à la vraie Sagesse.

TUBERTUS OCELLA. En effet, la Prudence étant une vertu dépendante de la volonté, ne peut pas être bien nommée Sagesse, qui est une science intellectuelle & dont le siège est assigné dans l'entendement. Aussi voyons-nous, qu'Aristote les distingue, La <sup>i. magn.</sup> Sagesse, dit-il, contemplant avec démon- <sup>Mor. c.</sup> <sup>vir.</sup>stration les choses, qui ne varient point, & la Prudence aiant pour objet celles, qui sont mobiles & sujettes à une infinité de changemens. C'est pourquoi il nomme ensuite cette dernière la servante de la Sagesse, *Sapientiae atriensem*, ἐπιτροπον, qui lui dispose toutes choses, afin que par la modération, principalement des passions, rien ne se passe dans la vie que sagement, si faire se peut. Ainsi le passage sacré qui accuse la Sagesse d'un perpétuel changement, *omnibus mobilibus mobilior est sapientia*, doit être interprété de cette prudence humaine, qui s'accommodant à la diversité des tems, des lieux, des affaires, & des personnes, fait gloire de changer à tous momens, & de tourner la voile selon le vent. C'est le fondement de cette sentence Grecque,



Οὐ πάντα χῆ δ' ὁ Φρόνιμος ἀρμόττειν δοκεῖ,  
*Non ubique prudens convenire videtur.*

Mais, la vraie Sagesse demeure ferme & inébranlable sur son cube, n'ayant pour ce regard rien de commun avec cette prudence vagabonde, dont le proverbe Hebreu a prononcé, *prudencia stultorum errans*. Le Sage a toujours le même visage : Sa conduite ne change point, parce qu'elle est toujours conforme à la volonté de celui, qui a dit de lui, *ego sum Deus, & non mutor* : Et nous devons tenir pour certain, que ce même Dieu ne voit rien plus volontiers ici bas, que cette invariable procedure, dont il est la regle, qui ne ploie jamais. Peut-être trouverés-vous de la difficulté dans cette opposition de la Prudence à la Sagesse, vû que les livres saints nous opposent expressément la prudence du serpent à imiter ; & qu'en effet une vertu morale, telle que la premiere, ne peut pas être absolument contraire à l'autre, qui est une vertu de l'entendement. Il est aisé de répondre à cette objection, en distinguant la prudence humble & raisonnable, de celle, qui est pleine de vanité, & qui ose même dans sa présomtion trouver à redire aux arrêts du Ciel, & controller ses dispositions. Telle étoit celle de Caton, quand il deman-

doit, où étoit la Providence d'enhaut, qui souffroit que Pompée fût invincible, lorsqu'il ne faisoit rien de raisonnable, & qu'il ne travailloit, que pour sa seule ambition; au lieu, qu'ayant embrassé depuis le bon parti en faveur de la liberté publique, il n'avoit plus de bons succès, & succomboit sous César, qui en étoit l'usurpateur. Pompée lui-même, abondant en son sens, tint de semblables discours au Philosophe Cratippe, dans l'Ile de Metelin, après sa deroute de Pharsale. Plutarque loüe ce Philosophe d'avoir condescendu prudemment aux sentimens de ce grand & infortuné Capitaine, se contentant de lui donner quelque esperance pour l'avenir. Mais je trouve, qu'il eût mieux fait, d'avoir moins de cette prudence mondaine, & que représentant à Pompée le respect, qui est dû aux Decrets du Tout-puissant, il eût pû l'éloigner mieux de son impiété, qui le faisoit blasphemer contre des ordres, dont nôtre humanité ne sauroit comprendre les motifs ni la fin, quoiqu'ils tendent toûjours au bien général de tous les hommes. La Philosophie de Cratippe n'eût pas été, ce me semble, moins prudente, ni moins consolative, le prenant de ce côté là, & si elle eût été plus sage, n'ayant rien de lache, ou qui

*Plutar.  
in Cat.  
& Pomp.*

flattât les emportemens de Pompée, qui ne faisoient qu'irriter davantage Dieu contre lui.

XYLINUS. La mauvaise fortune de ce Romain accoutumé aux prospérités, avoit mis son esprit tellement hors de la bonne assiette, qu'on peut présupposer en faveur du Philosophe, qu'il le jugea incapable pour lors de céder aux meilleures raisons. Les grandes averstés étonnent comme des coups de tonnerre, qui a fait nommer nos peurs surprenantes, des étonnemens. Ces revers du Fortune extraordinaires peuvent même précipiter jusques dans une espèce de démence, qui rejette les plus sains propos & les plus salutaires conseils ; de sorte , que le médecin spirituel se doit alors accommoder à l'infirmité d'un malade, qui n'est pas guerissable par les remèdes ordinaires, que peut fournir la raison. Peut-il y avoir une plus grande démence ou folie ? que de cracher contre le Ciel , & d'accuser injurieusement son premier Moteur d'injustice & d'aveuglement, parce qu'il ne fait pas aller les choses comme nôtre petit sens le jugeroit pour le mieux ? Cependant Pompée & les semblables, réduits à de si mauvais termes, deviennent si incurables , qu'il semble , que ce soit d'eux, qu'ait voulu parler le proverbe des Juifs, *si*

*contuderis stultum in pila quasi ptisanas, fe- c. 27.*  
*riente desuper pilo, non auferetur ab eo stulti-*  
*tia ejus.* Cratippe paroît donc excusable, d'a-  
 voir usé de remèdes palliatifs, lors que de  
 plus violens n'eussent fait qu'aigrir le mal, &  
 augmenter la frénésie d'un tel malade.

TUBERTUS OCELLA. Ce sont ces fauf-  
 ses prudences, qu'on doit condamner comme  
 contraires à la vraie Sagesse. Car où il est  
 question de refuter une impiété, c'est être  
 prévaricateur en la cause de Dieu de gau-  
 chir, pour quelque considération que ce soit.  
 Au surplus, vous auriez bien de la peine à  
 faire passer Pompée pour un fou, & quand  
 vous donnés à son impiété, comme pour  
 l'excuser, le simple nom de folie, vous ne  
 vous appercevés pas, qu'il n'y a point de cri-  
 me, dont on ne pût éviter la peine, si le pré-  
 texte de la folie étoit recevable. D'ailleurs,  
 nous sommes presque tous des fous les uns à  
 l'égard des autres, & l'Espagnol, qui l'a ain-  
 si déterminé par un de ses proverbes, en a un  
 autre, qui porte, que si la folie étoit une  
 douleur fort sensible, toutes les maisons re-  
 tentiroient de cris & de lamentations; *si locu-*  
*ra fuesset dolores, en cada casa darian bozes.*  
 Ajoûtés à cela, qu'il n'y a point d'esprit si  
 élevé, qui n'ait dans ses plus hautes spécula-



*L. de Tranq.* tions quelque grain de démence, s'il en faut croire Seneque, *non potest grande aliquid & c. 15. supra ceteros loqui, nisi mota mens.* Quelle apparence y a-t-il donc de vouloir rendre moins criminelle l'impiété tant de Caton que celle de Pompée, sous cette couleur, que leurs infortunes les avoient mis hors de leur bon sens, & rendus plus dignes de commisération, que de correction, nonobstant leurs blasphèmes. Mais, puisque nos premiers propos de la Sagesse, nous ont insensiblement portés dans celui de sa partie adverse, qui est la folie, disons en encore deux ou trois petits mots. Son nom Latin, examiné par Ciceron au troisième livre de ses Tusculanes, marque une maladie d'autant plus dangereuse, qu'elle est de la partie, qui nous doit être la plus chère, *nomen insanie significat mentis agrotationem & morbum, id est insanitatem & aegritudinem animi.* Cependant c'est une chose assez étrange, que ceux, qui en sont affligés ressentent si peu leur infirmité, qu'ils en font gloire, & ne voudroient pas en être dé-

*Prov. c. 15. & 26.* livrés; *stultitia gaudium stulto*, dit Salomon dans un de ses adages, ou plutôt dans ceux de sa Nation; & dans un autre, *sapientior sibi stultus videtur septem viris loquentibus sententias.* Or quoi qu'il n'y ait point de mala-

dies plus à craindre , selon Hippocrate , soit du corps , soit de l'esprit , que celles qui paroissent sans douleur , si est . ce qu'on peut maintenir, que les personnes, dont nous parlons, sont en quelque façon ce que le Poëte a prononcé des hommes rustiques, *felices errore suo* ; & cela est cause, que Sextus Empiricus les compare aux sourds & aux aveugles nés, qui ne forment aucune notion, les premiers des sons, ni les seconds des couleurs. Les fous, dit-il, leur ressemblent, en ce qu'ils ne connoissent point non plus, dans l'état où ils sont, de plus grande sagesse, que la leur, ni de vie plus heureuse, que celle, qu'ils mènent. Ils sont persuadés, que tout le monde leur ressemble,

*Insanus omnis. furere credit cæteros ;*

*Laberius.*

& quelqu'un a rendu cette raison de leur indolence , que quand la Folie est entrée dans une cervelle propre à la recevoir, elle ne travaille point son sujet, ni n'est nullement ressentie, ressemblant aux Elemens, qui n'ont nul poids dans leur lieu naturel, *in proprio Elemento non gravitant*, pour user des termes de la Physique. Il y a long-tems que Sophocle avoit remarqué cette impassibilité, qui accompagne une telle maladie, lorsqu'il écrivit ces Vers dans son Ajax,

*Tò μὴ Φρονεῖν γὰρ, καὶ τὸ ἀνώδυνον κακὸν,  
Desipere enim malum est non dolens.*

*Plutar.* Sans mentir je trouve bien étrange la pensée  
*contr. des* de Chrysispe là dessus, lors qu'il soutenoit  
*Stoic. &* dans son troisiéme livre de la Nature, qu'il  
*des com-* étoit utile & expedient de vivre fou & insensé,  
*mun. con-*  
*cept.*

plûtôt que de ne point vivre, encore que l'on  
n'eût aucune espérance de devenir jamais sa-  
ge. Pour moi je ne sai point d'opinion moins  
soutenable, que celle-là, ni de mort plus sou-  
haitable autant que la Religion le peut souf-  
frir, que celle, qui délivre d'une si calami-  
teuse infirmité, qu'est la démence, qui nous  
fait tenir ce discours. Mais d'où vient, qu'un  
Sage tire plus de profit d'un Fou, comme di-  
soit Caton, qu'un fou n'en sauroit retirer d'un  
homme sage? C'est sans doute, que ce der-  
nier observe & évite les fautes, qu'il voit fai-  
re à l'autre, & qu'il condamne comme mau-  
vaises; au lieu que le fou est incapable de rien  
imiter, ni de tirer profit de ce qu'il voit exe-

*Sadi Per-* cuter raisonnablement. Le sage Locman, à  
*san.* ce qu'affûrent les Philosophes d'Orient, in-  
terrogé, qui l'avoit si bien instruit qu'il étoit?  
répondit, que les aveugles avoient été ses  
principaux maîtres, aiant pris garde, qu'ils  
ne mettoient jamais le pied nulle part, qu'ils  
n'eussent essayé le lieu, où ils vouloient le po-

fer. Je ne rapporte pas cet apophthegme en faveur de la prévoiance qu'il enseigne, mais seulement pour justifier, que les aveugles, tant du corps que de l'esprit, peuvent instruire les plus clairvoians de l'une & de l'autre partie, si ceux-ci étudient les premiers, ce que ne peuvent pas faire, à l'égard des éclairés, ceux qui sont dans une déplorable cécité. O le merveilleux avantage des personnes, qui savent, à l'imitation de Locman, se prévaloir de tout ce qui est exposé à leur vûë, dont ils recueillent d'importantes leçons. Comme il n'y a rien, qui enrichisse si tôt un bon ménager de campagne, que de faire en sorte, qu'il ne possède point de terre, qui ne lui soit utile, & qui ne lui rapporte quelque fruit; rien aussi ne contribuë tant à rendre un homme sage, que de s'instruire sur tout ce qui se passe dans le Monde, où les moindres rencontres & les plus petites choses peuvent servir à le perfectionner, & à lui acquérir cette sagesse, où il aspire. Si une telle acquisition donne quelque peine au commencement, elle est recompensée en suite de mille plaisirs, & de cette vie tranquille, où il arrive, comme Alphée au sein de sa chere Aréthuse, sans que la salure ou le dégoût de cette mer orageuse des affaires du monde puisse corrompre la



douceur d'une si agréable possession. C'est une douceur, comparable à celle de la figue, qui n'est en rien altérée ni diminuée par l'amertume de figuier, non plus que le plaisant repos du Sage par le tumulte importun de tant de fous, qui l'environnent. Mais où trouverons-nous ce prétendu Sage, & quand on l'auroit trouvé, qui le pourra bien reconnoître? Celui des Stoïciens n'est jamais une personne privée, la Nature l'a établi un Dictateur & Magistrat perpétuel. D'autres Philosophes font le leur obeïssant aux loix qu'il a trouvées, & se contentant de la Sagesse de ses Peres pour ce regard, comme de leur Terre, & de leur Soleil. Seneque s'est plu à le cacher dans un coin du Monde, où il ne

*De const. se communique à personne, illum in aliis  
sap. c. 15. mundi finibus sua virtus collocavit nihil vobiscum commune habentem; & je m'étonne, qu'il ne l'a logé dans quelqu'un des Intermondes d'Epicure, dont il prise & fuit assés souvent la doctrine. Il faut d'ailleurs avoir les yeux bien pénétrans, ou des Lunettes à longue vûë fort excellentes, pour discerner un homme si réservé qu'est le Sage, & qui se tient toujours sur ses gardes, pour, dis-je, le bien distinguer parmi tant d'autres personnes, qui le contrefont, & qui ont quelquefois des fo-*

lies aussi sérieuses qu'est la Sagesse. La grande difficulté, qui se trouve en ceci, c'est, qu'au jugement des plus entendus, il n'y a que les Sages, qui s'entreconnoissent. Empedocle se plaignant à Xénophane de n'avoir point en-<sup>Diog.</sup> core vu d'homme sage; ce n'est pas merveille,<sup>Laërt. in</sup> lui repartit finement le dernier, qui ne le ju-<sup>Xenoph.</sup> geoit pas tel, car il faut l'être soi-même, pour bien remarquer si un autre l'est: Comme qui diroit, qu'il est besoin de posséder la pierre philosophale avant que de la pouvoir rencontrer dans le fourneau; ou être un Rose-croix parfait, avant que de mériter la conversation de ses semblables.

XYLINUS. Je vois bien, que vous voulés revenir à vôtre première maxime, qu'il n'y a que la bonne Théologie, qui fournisse la pierre de touche, où se discerne la vraie sagesse de celle qui est falsifiée. Et comme la même règle, qui montre la rectitude des choses, fait voir ce qui est tortu en d'autres, je pense, que cette même science du Ciel est le seul niveau, sur lequel on peut sans mécompte distinguer tant d'apparences trompeuses de sagesse, qui abusent la plupart du Monde dans toute sorte de Religions, & qui ne sont que des folies masquées:

TUBERTUS OCELLA. Vous avés eu rai-

fon de dire la bonne Théologie, car il y en a d'autres, qui se font mêlées, & qui se mêlent encore souvent de donner comme elle des loix de la Sageffe, & de déclarer témérairement ceux, qui la poffèdent. Si vous examinés à part chacun des fept Sages de Grece, vous trouverés, qu'à la réfervede ce célèbre trepied d'or, que Solon particulièrement voulut être renvoié à Dieu, ce qui a peut-être obligé Platon à le nommer le plus fage de tous; ils n'ont pas fait moins de folies en leur tems, que d'actions de fageffe, à quoi je ne me veux pas arrêter pour le préfent. Tant y a, que fi Apollon étoit aucunement excufable, de donner le nom de Sage à Socrate, l'on ne fäuroit lui pardonner avec raifon de l'avoir encore attribué à Sophocle, & à Euripide, felon la judicieufe obfervation d'Origène dans fon Traité contre Cellus. Il faut qu'on appellât fages de ce tems-là tous ceux, qui excelloient en quelque profeflion; car ce Sophocle, excellent Poète Tragique, me fait fouvenir de ce que Lucien rapporte de lui, le rangeant au nombre de fés Macrobes. Il conte, qu'il fût fur la fin de fés jours accusé de folie par fon fils Jophon, mais qu'ayant recité fon Oedipus Coloneus devant les Juges, fans fe contenter de l'abloudre, ils condannèrent

rent ce fils de folie. La lecture que fit Démocrite de son grand Diacosme, donna lieu, comme vous sâvez, à un jugement peu différent. Et vous n'ignorez pas, que les Abderitains, qui étoient les parties adverses, furent réputés par Hippocrate beaucoup plus estropiés de cervelle, que ne l'étoit celui, qu'ils soutenoient être en démence. A la vérité l'on a voulu, qu'il n'eût que la fantaisie de blessée, & que le hazard aiant porté, qu'ils ne traitassent Hippocrate & lui que de matières, qui appartenoint plus au jugement qu'à l'imagination, durant le petit espace de tems qu'ils furent ensemble, l'on ne doit pas s'étonner, si cet excellent Médecin ne reconnut pas l'infirmité d'un tel malade, que le savoir extraordinaire avoit mis dans une si grande réputation. Je trouve néanmoins cette pensée plus ingénieuse que vrai-semblable, & en laissant le discernement à d'autres, je ne dirai rien davantage sur le sujet de la Sagesse, avec qui j'ai si peu d'habitude, que ce seul mot, si excellemment proferé par le Roi Alphonse: Que si elle étoit à vendre, le plus opulent Monarque de la terre pourroit devenir nécessaire, parce qu'il devroit tout donner pour la posséder. Car ne pensés pas, que quand le reste du jour le permettroit, je me voulusse



réfoudre à vous debiter les loix de la Sageffe, & les regles qu'en ont préfcrites ceux, qui ont été affés hardis pour en traiter. Pour ne rien dire des anciens, Charon, qui l'entreprit, il n'y a guéres, y reüffit fi peu avantageusement pour lui, qu'ayant émû bien des frélons contre fa reputation, il se vit reduit à la neceffité d'écrire une Petite Sageffe, qui fût presque une retractation de la premiere. Cardan étant entré quelque tems auparavant dans la même carriere, reconnut depuis au Traité qu'il fit de ses propres livres, qu'écrivant ceux de la Sageffe, il s'étoit laiffé emporter au zèle du bien public contre son interêt particulier, qui ne vouloit pas, qu'il s'expliquât nettement, comme il avoit fait, *haud ignarus*, dit-il, *hæc omnia contra sapientiæ præcepta prodi*. J'étois plus propre à parler de la folie, avec qui j'ai plus de familiarité, comme j'ai fait dans le discours Sceptique sur cette commune façon de parler, *N'avoir pas le sens commun*. Car si Seneque a voulu prononcer de lui aussi agréablement que modestement, *si quando factuo delectari volo, non est mihi longe querendus, me rideo*, Je puis me vanter apres lui, d'avoir cela de commun, avec les grands Princes, que je ne suis jamais, au sens dont il parloit, sans mon Fou, qui me fait rire des principales par-

ties de la vie, auffi bien que des moindres, & fort fouvent du total. Ce peu que je puis comprendre dans cette Sageffe, dont tant d'autres font parade, qu'ils n'en poffèdent pas beaucoup, c'eft qu'on fe travaille en vain d'en acquerir quelques notions, fi en fe les appliquant, on ne s'en prévaut aux occafions, où elles peuvent être d'ufage. Et j'ai fait ma principale maxime là deffus de ce Vers d'Euripide, rapporté par Cicéron dans une de fes Epitres,

Μισῶ σοφιστὴν ὅστις ἑχ' αὐτῷ σοφός,

*Odi sapientem quicumque sibi ipse non est sapiens. A Dieu.*



A U

## L E C T E U R.

**N**e vous imaginés pas de trouver dans ces trois dernieres Promenades, ni un style plus à la mode, ni des pensées moins libres, qu'aux six précédentes. L'Auteur s'est confirmé dans son opinion, que cette sorte de composition est ennemie de toute contrainte, tant à l'égard du langage, que des choses dont on y parle, qu'il seroit très fâché, d'avoir recherché les délicatesses du Roman, ou la sublime expression du genre

N ij

*Démonstratif, qui ne compâtit pas avec les recreations rustiques & ingénues d'une Promenade de campagne. Ce n'est donc pas pour vous prier de l'excuser, qu'il vous arrête ici, n'étant pas de l'humeur de ce Déclamateur Albutius, que Senèque représente toujours triste, & se repentant des dictions, qu'il avoit employées dans*

in Con-  
trov. *ses Oraisons, tristis ac sollicitus Declamator, & qui de dictione sua timeret, etiam cum dixisset. Tout ce qui pourroit le peiner, ce seroit de voir mal interpreter ses pensées, & qu'on reçût injustement de la main gauche, les choses qu'il présente ici innocemment de la droite. Vous vous souviendrés s'il vous plait de la regle générale, qu'on ne doit jamais prendre les paroles hors du sens & de l'intention de celui, qui les a proferées. Si l'on en usoit autrement, il faudroit condanner Saint Paul d'avoir mal parlé aux Corinthiens, quand il leur dit. Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus, & quod infirmum est Dei, fortius est hominibus, comme s'il pouvoit y avoir quelque sorte de folie, & quelque espee d'infirmité en Dieu. Il n'y a point d'impiété qui ne s'établisse, ni de blasphème qui ne se tirât des plus saintes Ecritures, s'il étoit permis à chacun de s'en servir à sa mode, & d'en détourner le bon sens, pour les porter au sien. Cela me fera répéter ici ce que j'ai déjà*

ep. I. c. I.

*soutenu ailleurs, que toutes les allusions ne sont pas pueriles, ni par conséquent à rejeter, comme certaines personnes l'ont voulu témérairement établir. Si leur maxime étoit certaine, nôtre Seigneur même auroit proferé peu sérieusement à Saint Pierre, tu es Petrus: & super hanc petram ædificabo &c. Mais Dieu nous* Matth. c. 16.  
*garde de tomber dans le sens reprouvé de ces ridicules Censeurs. Pour moi je suis résolu de me rire de tous leurs Canons de Grammaire mal établis, me souvenant, que Saint Augustin en usa de même, lors qu'il fut repris par un Cresconius d'avoir nommé Donatistes par une formation Grecque ceux, qu'il devoit appeller Donatiens selon les regles de l'analogie Latine. S. Augustin se railla de cette basse censure, à peu près comme fit Demosthène lors qu'Eschine le reprit de quelques locutions, qu'il prétendoit n'être pas du beau langage d'Athènes. Je ne crois pas, lui repartit pour toute réponse Demosthène, qu'il s'agisse en cela du salut de la Grece. Sans mentir, il y a bien de la bassesse dans l'épluchement Grammatical de telles bagatelles; & pour moi dans l'âge avancé où je suis, je veux faire mon profit de la correction, que donna Saint Grégoire à un Desiderius Evêque de Vienne. Ce Prélat se méloit d'enseigner la Grammaire, & d'en faire des leçons à quelques-uns. Le Pape Grégoire*



1. 9. *lui en fit cette reprimande dans une de ses épi-  
 ep. 50. tres, qu'il étoit honteux à un Evêque de vaquer  
 à des études de si peu de considération, nefas  
 ducens Episcopum ejusmodi literarum stu-  
 diis immorari. Que s'il falloit user d'excuse  
 pour quelques dictions étrangères, & même  
 pour des passages entiers d'Auteurs que j'ai ci-  
 tés en leur langue, je vous prierois de considé-  
 rer, qu'ils ont souvent plus de force rapportés  
 ainsi, perdant quelquefois beaucoup, quand on  
 les traduit, outre que dans des entretiens par-  
 ticuliers comme sont ceux d'une Promenade,  
 l'on s'y donne ordinairement la licence de dire  
 les choses comme elles se présentent à l'esprit,*

1. 2. *& que la mémoire les fournit. D'ailleurs, ce  
 Elen. qu'Aristote a écrit en faveur des Métaphores  
 c. 1. se peut rapporter ici, c'est que le nombre des  
 paroles étant fini & terminé en toutes langues,  
 & les choses, qu'on y veut exprimer, étant in-  
 finies, ce n'est pas merveille, qu'on ait recours à  
 des translations, ou aux termes d'une langue  
 étrangère, soit ancienne, soit moderne. Après  
 tout, l'excuse d'Anne Comnene, à qui l'on re-*

Lib. 10. *prochoit quelques dictions de son Alexiade, me  
 Alex. semble très digne de sa haute naissance & de son  
 rare esprit : Qu'elle en avoit usé librement de  
 la sorte, considérant, qu'Homere, beaucoup  
 plus obligé qu'elle à l'élégance, n'avoit pas fait*

*difficulté d'employer une infinité de noms tout-à-fait barbares, & qu'une oreille Grecque avoit de la peine à supporter. Je ferois conscience de vous arrêter davantage. A Dieu.*

LA  
PROMENADE.  
VII. DIALOGUE.

ENTRE  
LITISCUS,

ET  
TUBERTUS OCELLA.

LITIS- S'il est vrai que l'égalité, selon l'opinion des grands Philosophes, soit de l'essence de l'amitié, parce que celle-ci ne peut subsister sans quelque sorte d'égalité, Φιλότης ἰσότης τις ἐστίν, comme porte le texte d'Aristote; j'aurois, il me semble, un grand sujet de me plaindre, si vous me refusiés la même grace que vous avés faite à d'autres amis, de m'admettre au plaisir, que vous prenez dans vos Promenades, le plus souvent solitaire, mais, qui quelquefois aussi ne les ont pas exclus de vôtre agréable conversation.

N iiii

TUBERTUS OCELLA. Elle ne fera telle que vous la dites, que, parce que vous y contribüerez, & vous me prévenés, en me demandant une chose, que j'ai souhaitée ardemment aussi-tôt que je vous ai apperçû. Vous ne laissés pas néanmoins d'attaquer finement les divertissemens, que je prens assés souvent dans la solitude, quand des compagnies semblables à la vôtre viennent à me manquer. Sur quoi je veux bien vous avoüer franchement, qu'encore que je ne sois pas *misantrope*, à l'égal de ce bizarre Athénien, je ne puis néanmoins condamner absolument son humeur, qui le portoit à haïr les méchans, comme tels, & la plûpart des autres hommes, parce qu'ils ne haïssent pas assés les méchans. Combien pourroit on former d'instances là-dessus, qui prouveroient la vérité d'une sentence Arabique du Calife Gali; Que c'est être sur la Mer que de cheminer en la compagnie des vicieux, tant le peril y est grand. Cela m'a fait souvent préférer le desert de la campagne aux compagnies de la ville; de même qu'un Proverbe Grec prisoit plus le village de Thénen, à cause de la verdure de ses bocages, & du doux repos, qu'on y trouvoit, que tous les passe-tems de Corinthe dont ce petit hameau étoit fort proche; quoi qu'on nommât alors la belle cité

de Corinthe, le séjour des Bienheureux, dont peu de personnes pouvoient jouir. Mais sans entrer dans la considération générale de l'Ecclesiaste, qu'il y a de l'avantage à être deux, ne fût-ce que pour se donner la main, si l'on faisoit un faux pas, *melius est duos esse simul* ch. 4. *quam unum; habent enim emolumentum societatis suæ*: Sans nous souvenir de ce que Dieu profera dès le commencement du Monde, que c'eût été un malheur à l'homme de demeurer seul, *dixitque Dominus Deus, non est bonum, hominem esse solum*: Sans dire, qu'on voit dans toute la Nature, qu'il n'y a point d'animal, qui ne se plaise avec son semblable, *ἴλιξ ἴλικα τέρει, æqualis æqualem delectat*: Et sans vous représenter en particulier les intérêts de nôtre amitié, qui seroit notablement blessée si vôtre compagnie ne m'étoit très chere: Il me suffit de prendre à garand de mon estime pour vous sans flatterie, vôtre seul mérite, qui vous rend souhaitable par tout, principalement aux occasions de faire une promenade, qui soit plaisante & utile en même tems. Car de quoi peut-on s'entretenir plus agréablement & avec plus de profit, que de ce que vous avés remarqué en tant de pais où vous avés été, sur tout du côté du Nord, dont les connoissances sont si rares &



si morfonduës, qu'elles peuvent passer pour mortes à nôtre égard. Or supposé, que la Nature ne soit admirable par tout, que pour nous donner à connoître dans ses ouvrages la main de celui, qui la conduit, & afin que nous fassions réflexion de l'excellence des créatures, sur celle du Créateur: C'est sans difficulté un grand avantage à ceux, qui ont considéré les différens visages de cette même Nature, & remarqué dans la diversité, qui lui plait si fort, & que les voïages exposent journellement à leur vûë, la sagesse & la Toute-puissance de ce merveilleux Opérateur, qui l'anime. Je vous serai donc très redevable, si vous me communiqués, durant nôtre Promenade, quelques unes des remarques, dont vous sâvés que je repais mon esprit avec beaucoup plus de satisfaction, que d'autres ne font, qui ne les goutent pas comme moi.

LITISCUS. Encore que mes Observations ne soient ni si rares, ni si amples, que je le souhaiterois, pour vous contenter, je me soumettrai à tout ce que vous désirerés de moi, pourvû que vous ne me laissiés pas trop long tems tenir le dé. Je perdrois trop dans la condition de nôtre Promenade, si pour vous entretenir de certaines choses extraordinaires, & dont

*Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura;* *Virg. 7.*

outre qu'elles sont d'ailleurs de très peu de *Æn.*  
conséquence, hors l'application, que vôtre  
Sceptique y fait donner; si dis-je je me pri-  
vois par de longues narrations de ce que je  
puis me promettre de vous, & de vos sérieuses  
pensées, qui subsistent d'elles-mêmes à cau-  
se de leur valeur intérieure, sans rien de-  
voir à la nouveauté.

*Viribus illa suis, non novitate, placent.* *Ovid. 3.*

Je vous dirai de plus, que pour ce qui touche *de Pont.*  
les contrées Boreales, dont vous m'avez par- *eleg. 5.*  
lé, j'ai donné au public des Traités particu-  
liers de ce que l'Islande & le Groenland ont  
de plus notable, qui me doivent exemter de  
vous en rebatre les oreilles, non plus que des  
Renards de Spizberge, ou des Ours de la  
nouvelle Zemle, dont vous avez lû toutes les  
Rélations. Mais gardons-nous bien d'épou-  
fer l'opinion de ceux, qui croient, que le  
Froid ait tellement désolé les regions Arcti-  
ques & Antarctiques, qu'elles soient sans ha-  
bitans, qui s'y entretiennent en s'y plaissant,  
& qui aient pour cette patrie glacée toutes  
les tendresses, qu'éprouvent les autres hom-  
mes pour des lieux, qu'il semble que le So-  
leil regarde plus favorablement. Chaque  
Climat a ses habitans nés & disposés naturel-

lement à la température de son air, qui n'a rien qui les détruise, ou qui leur soit absolument contraire. Souvenons nous du désir incompréhensible de retourner chés eux, qu'avoient ces Groenlandois, qu'on retenoit par force, il n'y a pas long-tems, en Dannemarc. Pe-  
 l.3. Relat. sons un peu les propos, que tenoit sur cela ce Samojede à Olearius, lui avouant, que la Moscovie avoit ses beautés, mais, que son pais confinant la mer glaciale avoit des commodités & des douceurs, qui devroient faire quitter au Grand Knés, s'il les connoissoit, Moscau & le reste de ses autres provinces. Nous serons contraints là dessus de faire grand cas des termes de Tacite, quand il  
 de mo- parle de l'Allemagne, *Germaniam informem*  
 ribus *terris, asperam cælo, tristem cultu aspectuque,*  
 Germ. *nisi, si patria sit.* Cette dernière clause con-  
 c. 2. firme ce que je viens d'avancer, & son exception favorable à la Patrie justifie, qu'il n'y en a point, qui n'ait des charmes capables de la faire préférer à tout autre endroit. L'Empereur Severe comme Africain trouvoit les legumes de Libye, qu'il se faisoit apporter, meilleurs & plus savoureux que la plus friande nourriture, qui lui fût présentée.

TUBERTUS OCELLA. Pouvés-vous douter que je ne sois sur cela de vôtre sentiment.

Si le froid peut faire mépriser à quelqu'un les régions les plus Hyperborées ; ceux, qui les habitent, protestent, qu'au tems qu'il est extraordinairement rigoureux, ils goutent dans leurs Poêles, & dans leurs grottes souterraines les plus divertissemens, & les plus sensibles plaisirs de la vie. Ils y ont mille sortes de jeux, qui les recréent, sans que leur repos soit jamais interrompu ni par les Trompettes guerrières, ni par tant de soucis, qui travaillent les autres hommes. Les feux, qu'ils y savent allumer, les préservent de tout engourdissement, pouvant dire ce que le Poète fait prononcer au pasteur Tyrfis,

*Hic tantum Boreæ curamus frigora, quantum Eccl. 7.*

*Aut numerum Lupus, aut torrentia flumina ripas.*

Je crois même, qu'il y a lieu de leur appliquer cette pensée Persane, que le Soleil apparemment seroit bien aisé de s'approcher en ce tems là de leurs feux, & de s'y réjouir avec eux. Si l'on ajoute, que les peaux, dont ils se couvrent, n'ont guères de rapport à la félicité, que je leur attribue ; l'on peut répondre, il me semble ; que nos Européens, n'ayant vû que très peu, & seulement des plus misérables habitans de cette Zone gélée, dont nous parlons, il n'y a guères d'apparence d'en tirer une conséquence pour les au-



tres ; outre que si d'ailleurs les habits faisoient le bonheur , le prix , & la noblesse des hommes , le moindre ver à soie seroit dans son coucon bien plus fortuné , que nous ; comme il s'ensuivroit encore , que le fourreau & le baudrier feroient la bonté & la recommandation de l'épée. Mais à le prendre un peu moralement , n'est-ce pas plutôt un avantage qu'une disgrâce à ces peuples , soit Hyperborées , soit Hypernoties , puisque leur condition doit être égale , d'ignorer toutes ces étoffes , & toutes ces parures , que le Guazzo nomme si proprement dans sa civile conversation , *stendardi di superbia* , & , *nidi di lussuria*. Pline s'est contenté d'invectiver contre les Perles & les pierreries des Dames de son siècle , en ces termes assés propres pour le nôtre : *Intacta etiam anchoris scrutantur vada , ut inveniat per quod facilius matrona adultero placeat , corruptor insidietur nuptæ*. Mais Seneque après avoir dit d'elles , que dans leurs belles robes , & dans leurs juppes délicates , elles étoient , comme elles sont aujourd'hui , *paulo obscenius quam posita veste nudeæ* ; ajoute par une réflexion presque conforme à celle de Pline , *ex omni rupe conchylum trahitur , quo vestis cruentetur*. *Infelices ancillarum greges laborant , ut*

l. 22. nat.  
hist. c. 2.

*adultera tenui veste perspicua sit , & nihil in corpore uxoris suæ plus maritus , quam quilibet alienus peregrinusque agnoverit.* Paraphraisons un peu ces deux Auteurs du tems passé & de l'ancienne Rome , pour rendre leur texte plus propre à la Gaule de nôtre siècle. Ne faisons nous pas venir des Provinces du Japon , & de la Chine , distantes de nôtre France de tout le diamètre de la terre , les plus belles étoffes qu'elles aient , pour parer , je ne dirai pas une Princesse , mais souvent une petite coquette de Bourgeoise ? Les Rubis du Pegu , les Diamans de Golconde , les Turquôites de la vieille roche de Perse , les Eméraudes du Perou ou de la nouvelle Grénade , ni les Opales de Hongrie , ne peuvent contenter leur luxe , & les Perles d'Ormus ou du Golphe Persique deviennent viles à leurs yeux , parce que l'Inde Occidentale en a fait voir depuis peu de beaucoup plus grosses. Certes , pour ne pas pousser l'affaire plus avant , l'influence du Ciel sous l'un & sous l'autre Pole , est bien plus favorable à ceux , qui y coulent leurs années , exemts du luxe , qui regne ailleurs , & de la luxure qui est sa compagne inséparable. Je soutiens encore après Sextus l'Empirique , dont trois *adv.* Empereurs consecutifs , Marc Antonin , Com- *Marth.*

mode, & Pertinax, ont fait tant de cas, que, s'il y a du deshonneur à être peu curieusement vêtu, il faut se moquer des plus grands Héros de l'antiquité : *Vituperandus est Ulysses, quod operarii sumto habitu ingressus est hostium urbem : Vituperandus est Perseus, Jovis filius, quod suspensa sibi pera aridum transiit Libyam; Et Hercules, quod Leonis pellem Et clavam adduxit ad certamina.* Bien que les exemples de cette induction tiennent de la Fable, & qu'ils soient profanes, comme tirés du Paganisme, la sentence du Philosophe & sa conclusion ne laissent pas d'être très dignes de considération. Or quoi qu'il en soit, je suis d'autant plus éloigné de mal penser d'un Climat, par l'habit grossier & négligé de ceux qui l'habitent, que j'ai lu depuis peu dans la quatrième partie des Relations de ce fameux Pelerin *Pietro della Valle*, qu'en beaucoup d'endroits, où il s'est trouvé, & où les hommes vont nuds, ils prennent généralement toute sorte d'habits, pour des entraves de gens condamnés à les porter en punition de leurs crimes. Voiés, leur entendoit-il dire des mieux parés & ajustés, comme ils ont tous les membres du corps liés & garottés: Il faut qu'ils soient grandement coupables, pour être tenus dans une telle torture.

Certes

Certes des gens, qui se glorifient, & qui s'estiment heureux de la sorte dans leur nudité s'empêcheront bien de juger avantageusement des autres, par la qualité de leurs riches vêtemens, puisqu'ils les ont en si grand mépris, & qu'ils prennent les plus magnifiques parures pour des supplices exquis. Vous voyés bien, que je ne dis pas ceci à bon escient, mais seulement pour vous égayer d'un mot de Sceptique.

LITISCUS. En effet cette secte douteuse ne manque guères d'établir son incertitude sur les jugemens différens des hommes, comme au sujet dont nous traitons, s'ils font état en un lieu des beaux habits, & si la nudité leur est préférée en un autre endroit. Or pour user de complaisance, & joüer, s'il faut ainsi dire, dans votre propre tripot, dont vous connoissés mieux que personne tous les détours, je vous rapporterai quelques petites diversités, soit de mœurs étrangères, soit de sentimens divers, dont je pourrai me souvenir, n'en aiant pas chargé ma mémoire sans penser à vous, & à l'application, que vous avés accoutumé de leur donner. Vous n'ignorés pas, que les Japonois quittent leur manteau en sortant du logis, & qu'ils le reprennent en y rentrant. Mais je ne sai, si



vous avés observé, qu'ils mettent toujours en parlant, ou en écrivant, le nom de leur famille devant celui, que nous nommons le propre. Les filles sont ici recherchées ordinairement, selon l'opulence de la Dot, quelles apportent en mariage. Les Japonois seroient bien fâchés d'avoir reçu quelques biens d'elles lors qu'ils les épousent. Dans toute leur grande Ile, ou, si vous êtes de l'opinion recente, dans tout leur Continent, les femmes mariées ne sortent plus; parmi nous elles ont plus de liberté sans comparaison, que les filles, d'aller où elles veulent. Tous leurs bâtimens de pierres sont construits sans mortier ni ciment, pour les pouvoir démonter & transporter facilement, & afin de les redresser d'une autre façon, quand bon leur semble; l'on se moqueroit ici de tels édifices, comme eux; quand ils entendraient parler des nôtres, ils nous trouveroient ridicules à leur tour. Cette matiere d'Architecture me porte à vous ajoûter, qu'il y a peu de Monarques en Levant, qui voulussent loger dans un Palais de la hauteur de nôtre Louvre, & de celle des autres demeures, dont les Souverains d'Europe font tant de cas. Ces Orientaux ne peuvent comprendre, que ceux, qui sont maitre du Terrain, *Domini est Ter-*

ra, n'aiment mieux étendre leurs édifices pour y retirer les personnes nécessaires à leur service, ou qui leur sont chères par d'autres considérations, que d'élever ces mêmes édifices pour placer au dessus de leurs têtes des gens qui n'y peuvent être sans incommodité & même sans peril. Quand on leur dit, qu'un Roi de France a soixante & douze marches à monter pour entrer dans ses chambres, ils trouvent la salle des Suisses, qui est au dessous, & où l'on va par cinq ou six degrés seulement, préférable de beaucoup, & déplorent la condition de ceux, qui ont à grimper plus de sept-vints marches, pour s'aller nicher au dessus de la tête de leur Prince; ce qui leur donne de la peur dans le seul recit qu'on leur en fait. Et en vérité, laissant à part les Suisses, comme trop disproportionnés de condition, eu égard à celle du Souverain qui les tient à sa solde, ne ferons-nous pas contraindre d'avouer que l'appartement de la Reine Mere, qui est au niveau du leur, est cent fois plus commode & plus à priser, qu'il ne seroit, si l'on y alloit de plein pied de chez le Roi. Deux ou trois pieds d'élevation au dessus du rés de chauffée fussient pour satisfaire à tout ce qui concerne la santé. Car pour ce qui re-

garde la Perspective , ils soutiennent , qu'il n'y a que l'accoutumance de la vûe , qui rende agréables ces sortes d'objets ; de façon que comme nous mesestimerions leurs maisons basses , ils trouvent désagréables les étages , que nous exhaussons les uns sur les autres , & régilent tout cela par la commodité , où ils pensent avoir mieux rencontré que nous. Il est certain qu'après avoir demeuré quelque tems parmi eux , la vûe se fait une beauté de leur Architecture , & que retournant par deçà , si l'on a été absent plusieurs années , l'on regarde avec plus d'étonnement que d'estime les hauts & superbes bâtimens de l'Europe. Car comme nous ne pouvons souffrir l'habillement de nos grands Peres , leur chapeau , leurs chausses , ni leur pourpoint , nos yeux aiant pris habitude à voir une autre maniere d'habits , qui déplairont autant à nôtre posterité , qu'ils nous satisfont présentement. La même chose arrive au cas , dont nous parlons ; l'art de bâtir étant sujet aux mêmes inconveniens que celui de la peinture , & la grace des édifices variant selon le tems & les lieux , de même que celle des Tableaux. Je terminerai mon discours , quand je vous aurai dit ce que j'ai appris d'un habile Chirurgien revenu depuis peu d'Orient ,

où il a séjourné neuf à dix ans , qu'ayant demeuré long-tems , soit en allant , soit en retournant , au Fort qu'ont les Hollandois proche du Cap de bonne Esperance , il a reconnu que les Caffres de cette Côte ne manquent guères à se faire mutiler à demi , afin d'être , selon leur imagination , plus propres à l'amour ; ce qu'il tient non pas de leurs simples paroles ou affirmations , mais pour en avoir manié plusieurs , qui se trouvoient tronqués de la sorte , n'en étant pas moins mariés pour cela , & qui s'étonnoient que leur coutume ne se pratiquât pas en tous lieux. La relation de l'Anglois Herbert m'a confirmé depuis cette castration ordinaire des Caffres : mais elle veut , que leurs nourrices la fassent dès qu'ils sont à la mammelle , pour leur diminuer l'excessive ardeur qu'ils ont pour les femmes , qui causeroit autrement leur ruine.

TUBERTUS OCELLA. Je vous remercie de cette nouvelle observation au nom de la Sceptique. Certes , l'esprit de l'homme fournit de grandes matières à l'Epoque ou suspension dont cette Philosophie fait profession. Les plus grands Personnages n'ont-ils pas eu dans tous les siècles des lumieres différentes sur toute sorte de sujets ? *Platon* *Laërtius*.  
ton mit tout en commun dans sa Republi-



que, & refusa de donner ses loix aux Thebains, sur ce qu'ils ne se vouloient pas réduire à l'égalité. Philolaus leur Legislateur ancien, selon qu'Aristote l'a fort bien remarqué au dernier chapitre du second livre de ses Politiques, leur avoit enjoint sur toutes choses l'*anomalose*, ou l'inégalité. N'est-ce pas être bien Antipodes ensemble dans le globe Intellectuel? Saint Paul même, *dum*

Gal. 2. *factus est omnia omnibus, ut omnes lucrarentur*, n'a-t-il pas eu de grandes prises avec Saint Pierre dans une pureté de zèle dont ils étoient portés l'un & l'autre pour l'avancement du Christianisme naissant? Mais je veux vous faire souvenir, au sujet de la Politique de Platon, d'une chose rapportée par Porphyre dans la vie de Plotin son Précepteur. Il conte comme l'Empereur Galien & sa femme Salonia avoient un estime, & une affection extrême pour ce Philosophe Plotin, qui de son côté faisoit profession de la secte Academique, mettant Platon au dessus de tous ceux, qui l'avoient suivi & précédé. Cette bien-veillance des Puissances Souveraines donna la hardiesse à Plotin de leur présenter une requête, qui eût pû faire passer tout autre que lui pour un Visionnaire parfait. Sa demande alloit à obtenir du Prince la re-

stauration d'une ville ruinée dans la Province qui s'appelle aujourd'hui *Terra di Lavoro*, & qu'on nommoit alors *Campania*. Il ajoûtoit, que la situation de cette ville étant dans l'endroit du Monde le plus propre à l'habitation des Philosophes, s'il plaisoit à l'Empereur de la lui accorder avec le territoire nécessaire pour la subsistance de lui, & de ses amis, ils iroient tous y faire leur demeure; pourvû qu'ils n'eussent point d'autres loix à suivre que celles de Platon, & que cette belle cité, & si dignement habitée, ne reçût point d'autre nom que celui de *Platonopolis*. En vérité, je crois que s'il y en avoit une semblable en ce tems-ci, bien des personnes de belle humeur y voudroient aller passer du moins le Carnaval, & s'y décharger la Rate dans une agréable communauté de toutes choses. Pour moi je vous dirai plus sérieusement, que quand j'ai vû une ville du nom de Sceptsis dans la petite Mysie selon Ptolomée, & que je ne doute point être celle à qui Suidas & Stephanus donnent le même nom dans la Troade; je m'y serois volontiers transporté, si je m'étois pû imaginer, que suivant son appellation, l'irrésolution Sceptique aux choses, qui la souffrent y fût si bien établie, qu'on n'eût rien à craindre

de l'importunité de la plûpart des Dogmatiques. En effet, hors l'interêt de la Religion & de la Foi, où les doutes sont des crimes, il n'y a que l'Epoque Sceptique qui nous puisse mettre à couvert de mille contestations pleines d'opiniâtreté, dont la vie des hommes les plus modérés est journellement agitée. Il y a bien plus, nous ne sommes pas seulement contredits par ceux, qui pensent autrement des choses que nous, & qui tiennent pour bonnes des raisons absolument opposées aux nôtres; un même homme est souvent son propre fleau, & son propre antagoniste. Il approuve le matin ce qu'il condamnera le soir, & souvent plutôt, si la constitution de son temperament le veut ainsi. *Nonne duodecim sunt horæ diei?* Comme le représentoit sur un sujet un peu différent notre Seigneur à ses Disciples. Je ne dis rien là dessus, que nous n'éprouvions à tous momens, & cela me fait estimer infiniment le mot de Philostrate dans la vie du Sophiste Scopelianus: Que nous ne sommes pas simplement le jouet des intelligences supérieures, pour ne pas dire de Dieu comme ce Grec, puisque les opinions des hommes sont des boules, que chacun pousse à sa mode, se balotans inces-

*Ev. Joan.*  
*cap. 9.*  
*arr. 9.*

samment les uns les autres; outre que chaque particulier a son tripot intérieur, où il se donne bien de la peine à lui-même, n'éprouvant rien de plus fâcheux, que l'inégalité de ses raisonnemens. C'est ce que Marc Antonin a fort judicieusement observé dans le cinquième livre qu'il a pris la peine d'écrire de sa propre vie; ne s'étonnant pas si l'on a de si grandes contestations autant de fois qu'on se trouve en compagnie, vû que nous nous accordons si peu avec nous-mêmes, qu'il y a des tems où nous ne pouvons presque nous souffrir, tant nous sommes agités par le génie qui nous inspire des sentimens, qui se détruisent successivement les uns les autres. En vérité quand la raison joue bien son jeu, tout demeure en repos. Mais outre qu'elle est difficile à reconnoître, elle s'abîente souvent; & il arrive alors ce que le Poëte *Virg.*  
a dit des Abeilles, *Georg.*

*Rege incolumi mens omnibus una est,  
Amisso, rupere fidem.*

Toutes les raisons humaines sont sujettes à de pareils desordres.

LITISCUS. L'exception pieuse dont vous bridés le Pyrrhonisme me plait sur tout. Car il ne faut jamais être irresolu aux choses, qui touchent le salut, & qui pourroient tant



soit peu préjudicier à nôtre créance qui vient du Ciel. Vous savés, que sous l'Empereur Justinien il se forma une hérésie que l'on nomma des Hésitans, & qui étoit un rejetton de celle d'Eutychés. L'on se doit bien garder de tomber sous quelque prétexte que ce soit dans un semblable précipice, ni d'hésiter aux articles de la Foi. Mais rien n'oblige à tenir pour constantes toutes les maximes de ceux, qui se disent savans, puisque S. Paul a si souvent répété qu'on se prit garde des Philosophes, dont les aphorismes sont plus capables de nous entêter d'une vaine & trompeuse apparence de doctrine, que de nous donner une solide satisfaction d'esprit, accompagnée d'un véritable repos de conscience. Pour le surplus, je suis fort abusé, si les plus judicieux ne remarquent toujours, que comme le bon miel se fait du suc recueilli de diverses fleurs, la meilleure Philosophie se forme des sentences bien choisies de divers systemes, sans rien déterminer opiniâtement comme certain, mais seulement comme vraisemblable. Avec cette reserve ou suspension Sceptique l'on n'est jamais réduit à se retracter avec honte d'une pensée que l'on a cruë probable, parce qu'on en est quitte pour dire en la quittant, qu'une autre

*Baron.  
rom. 7.*

qui a plus de vraisemblance oblige à l'embrasser. Mais quoi ! les Dogmatiques ne peuvent se résoudre à confesser, qu'ils soient capables de se méprendre dans les opinions, qu'ils ont une fois époulées ; sans se souvenir qu'il y a une docte & louable ignorance, qui a fait écrire au Pape Gregoire deuxième, en parlant de S. Benoît dès le commencement de son second Dialogue, *Benedictus recessit in eremum scienter nesciens, & sapienter indoctus*. Quoi qu'il en soit, si l'on ne peut dire avec ponctualité, autant de têtes autant d'opinions, puisque les Sectes se forment entre ceux, qui conviennent de mêmes principes ; du moins faut-il avouer que les chefs de ces doctes familles ne se sont jamais pû accorder. Aristote a été blâmé d'avoir mis les richesses entre les véritables biens, afin, disoit-on, d'en pouvoir demander hardiment à son Prince. Anaxagore méprisant les mêmes richesses, abandonnoit aux bêtes ses prairies, & le reste de ses possessions rustiques : ce qui donna lieu au mot de raillerie : Qu'il avoit plus philosophé pour les brebis que pour les hommes. Et sur ce que Crates par une autre fantaisie fort approuvée par les Cyniques, jetta dans la mer tout ce qu'il avoit, Apollonius de Thyane prononça, que ce der-

nier n'avoit philosophé ni pour les hommes ni pour les bêtes. Il n'y a point de si célèbre maxime dans toute l'étendue des Sciences, qui ne soit contestée à ceux qui l'ont avancée.

TUBERTUS OCELLA. Mais l'on nous objectera, que la Science aiant été nommée des Grecs *ἐπιστήμη*, parce qu'elle place l'esprit dans un repos agréable *παρὰ τὸ ἐπιστάω ἡμᾶς ἀγειν*, elle devroit avoir une fin plus heureuse que celle, que vous & moi lui attribuons, puisque la Sceptique, laquelle nous mettrons au dessus de toutes les autres connoissances, aboutit, pour user de son terme, à l'incompréhensibilité de tous les objets qu'elle envisage. Ajoûtes à cela, que le desir de savoir étant si naturel, qu'il n'y a personne, qui n'en soit touché, il n'y a guères d'apparence de le croire vain & illusoire, comme il le fera, s'il ne trouve dans sa fin que de l'irrésolution & des doutes. Par effet les Muses, que les Grecs ont tant célébrées sur ce sujet, prennent, à ce qu'ils disent, leur nom de *μῦσιν*, qui veut dire je m'enquiers, je cherche, je m'informe, parce que toute nôtre connoissance, & toute l'érudition dont nous sommes capables, succèdent à cette enquête, & à cette information précédente, que les Muses nous ont inspirée. Que si toutes

nos recherches font aussi mal recompensées que nous venons de le présupposer, ne doit-on pas nommer l'exercice de ces mêmes Muses, & tout le travail où elles nous embarquent, une non moins ridicule que trompeuse occupation, & une véritable *μουσομανία*. Si est-ce que de toutes les vies nous n'en croions point de plus estimable que la studieuse; ce qui me fait soupçonner, qu'on doit distinguer les Etudes raisonnables & bien réglées de celles qui se proposent une fin, où les forces de l'esprit humain ne sauroient arriver. Toutes ces Philosophies qui se vantent de pouvoir discerner le vrai & le certain des choses, sont des Charlatanes qui promettent beaucoup plus qu'elles ne peuvent tenir: nôtre seule Sceptique, qui se contente du vraisemblable, est guidée par une Muse fidele, qui lui donne sur tous sujets les lumieres, que nôtre nature humaine est capable de recevoir. N'accusons donc pas les neuf divines Sœurs de nos défauts, quand nous sommes si téméraires que de vouloir savoir avec infailibilité ce qu'à peine les intelligences exemptes de toute matiere peuvent comprendre, & dont la parfaite science est réservée pour le Ciel. Surquoi vous pouvés vous souvenir de la comparaison que faisoit Nicolas Dama-



scene, qui mérita l'amitié d'Auguste. Il disoit que l'ardent désir de beaucoup savoir étoit semblable à celui des Voiages. Ceux qui sont possédés de ce dernier, vont deçà & delà, se contentant de diner ou de coucher en de certains endroits, & se plaissant d'arrêter en d'autres quelquefois plusieurs jours; mais que c'étoit toujours pour revenir après leurs voiages jouir du doux repos de leur maison. La réduction de sa comparaison alloit à soutenir, que les hommes studieux pouvoient s'attacher de même plus ou moins à de certaines Disciplines, selon que leur inclination particulière les y portoit; pourvû qu'après cela ils choisissent la Philosophie comme la meilleure demeure, & le plus noble objet des bons Esprits. Disons de plus dans la pensée de ce Damascène, que diverses Philosophies les peuvent occuper quelque tems avec plaisir; mais que selon nous la seule Epoque Sceptique leur donnera la satisfaction, dont l'esprit humain est capable de se prévaloir. Les Egyptiens, à ce

Cap. 38. que j'ai appris de *Horus Apollo*, nommoient *Sbo*, l'érudition ou la Science, ce monosyllabe signifiant en leur langue un parfait aliment, *plenum alimentum*. Je sai bien, que cet ancien Auteur nous avertit, que ceux de

son païs vouloient donner à entendre par ce seul mot , qu'à moins d'avoir des moïens de vivre suffisamment , il faloit s'appliquer aux métiers utiles & de rapport, plutôt qu'à d'infructueuses études, comme le sont celles des belles lettres. Quant à moi je pense qu'on peut fort bien attribuer à la Sceptique ce nom Egyptien, puisqu'il n'y a point de plus solide, de plus rempli, ni de plus parfait aliment, que celui, qu'elle fournit à une ame qui en fait bien & Chrétienement user. C'est la seule Philosophie, qui sans s'en faire accroire, juge innocemment de toutes les autres , & ne les condamne jamais absolument; au même tems, que le plus petit de leurs sectateurs n'est souvent pas moins fanfaron, ni moins impertinent , que cet Acamatius , dont Suidas nous a donné le portrait, & qui n'étant qu'un idiot de la ville de Héliopolis s'y faisoit nommer par excellence le Philosophe. Cependant je m'apperçois à la longueur de nos ombres, qu'il est tems de terminer nôtre Promenade. La saison des plus courts jours s'accorde en cela avec la foiblesse de mes jambes, qui m'obligeroit au repos, quand il y auroit du Soleil davantage. Et certes le Calendrier Romain, que je consulte quelquefois, m'a fait voir ce matin par le mot de *Bruma* , que

de toute l'année Phœbus ne feroit si peu qu'aujourd'hui sur nôtre horizon. Je ne sai si Macrobe a eu raison de deriver ce mot *Bru-*

1. *Satur.*  
c: 21.

*ma*, du Grec *βραχὺ ἡ νύξ*, mais quoi qu'il en soit, nous l'éprouvons tel qu'il le dit. Cependant pour reconnoître en quelque façon vôtre bonne compagnie, je vous ferai part de deux ou trois petites observations, que j'ai commises à ma mémoire en faveur de la Sce-

Sch. A.  
poll. l. 2.  
Menil. in  
Sol: c. 19.

ptique, dont vous m'avés fait paroître, que vous n'etiés pas ennemi. Je n'en puis rapporter si peu, que cela ne füssé jusqu'à notre séparation. N'est-ce pas une chose étrange, que le Loup si haï parmi nous, fût en si grand respect aux Atheniens, que celui, qui en tuoit quelqu'un, étoit condamné à faire les frais de sa sépulture? Une Relation de Madagascar m'a fait voir, que les Habitans de cette Ile présentèrent une fille à nos Européens, en échange d'une cueillère d'étain. Il est vrai qu'ils préséroient cette cueillère à une d'argent, parce que comme plus molle ils la trouvoient plus digne d'être estimée. Un autre livret imprimé depuis peu de l'Ukraine Polonoise, fait par Beauplan, qui l'a très bien vue & fortifiée selon sa profession, m'apprend, que les Sauterelles, qui s'ouvent brouettent tout dans la Russie des Cosaques,

autre-

autrement dite la Russie noire, ont écrites ces deux paroles sur leurs ailes en lettres Chaldéennes, *Boze Gnion*, ce qu'il interprète *fléau de Dieu*. Il représente une espèce de Lapins de ces quartiers-là appelés *Bobaques*, & qui ressemblent à ceux de Barbarie, assurant qu'ils ont une espèce de République parmi eux aussi réglée que celle des Abeilles, & celle des Fourmis. Dans une description moderne de la Mengrelie l'on voit, qu'il s'y trouve des Ours blancs, encore qu'il n'y ait point de neige qui couvre cette Province; ce qui fait croire, qu'ils sont d'une espèce particulière, de même que l'on a voulu faire différer aussi les Negres des hommes blancs. Les Castors de ce quartier là, aussi bien que ceux de Canada, combattent l'opinion d'Aristote établie au cinquième chapitre du huitième livre de son Histoire des Animaux, où il veut, qu'aucun de ceux à quatre pieds ne puisse vivre dans la mer. Suidas ne s'accorde pas mieux avec les principes du Périparétisme, quand il fait mâles tous les Scarabées, qui se passent, dit-il, de femelles en jetant leurs œufs dans la fiente d'un Ane. C'est ce que je m'empêcherai bien de garantir, comme je n'admets ni la *Calcodée* des Arabes, ni la *Panspermie* des Grecs, ni

*Ad vocem  
narragos.*



cette ame universelle ou esprit général de quelques autres. La fantaisie què rapporte Plutarque n'est pas plus à mon goût, que le Monde ne soit, ni seul, ni qu'il y en ait une infinité, mais que le nombre de cent quatre-vingts trois en soit déterminé : ces Mondes disposés en triangle, & chacun de ses triangles en contenant soixante-un ; en vérité il me semble qu'on peut raisonnablement souscrire à l'opinion de Seneque, quand il prononce, *Sui juris verum natura est, nec ad leges humanas componitur* : & un peu après, *Non ex formula natura respondet, nec ad præscriptum casus obsequitur*. Faisons tant que nous voudrons les grands Physiciens, nous serons toujours contraints d'avoüer que nous ne voions goutte dans la plûpart des operations de la Nature, & que nous avons pour elles des yeux de Hibou, dont la seule Sceptique nous peut aucunement consoler. A Dieu.



LA  
PROMENADE.  
VIII. DIALOGUE.

ENTRE  
TUBERTUS OCELLA,

ET  
LITISCUS.

TUBERTUS **E**ST-IL possible que vous soies  
 OCELLA. **E** aussi étonné que vous en fai-  
 tes le semblant, pour m'avoir trouvé seul ici  
 dans un lieu si à l'écart, que vous n'avez pas  
 fait difficulté de me donner le nom de ce soli-  
 taire Grec, qui s'acquît la mal-veillance de  
 tous les hommes, égale à celle qu'il avoit  
 pour eux; & qui s'étant rompu une jambe  
 par la chute qu'il fit du haut du poirier fau-  
 vage, aima mieux laisser pourrir sa jambe,  
 que de souffrir je ne dirai pas le remède, mais  
 seulement l'approche des Médecins. Dans  
 l'humeur où je vous vois, je pense que vous  
 me jugeriez digne d'un sepulcre pareil au  
 sien, dont personne ne pouvoit approcher,  
 Neptune aiant si bien fécondé la comple-  
 xion de ce fantasque, qu'il rendit son tombeau

*Suidas ad  
 vocem  
 ἀπορρο-  
 γας.*

inaccessible par le moien de la Mer, dont il l'environna entre le port de Pirée & de promontoire de Sunium. Afin de vous desabuser, je vous assûrerai, que rien ne m'est plus cher qu'une compagnie semblable à la vôtre ; mais je confesse aussi, qu'il est des tems, que je suis bien aisé de me tirer de la presse ; ce qui me fait choisir des lieux de retraite, tels que celui-ci, où je m' imagine, que sans être diverti ni importuné de personne, je pourrai *Solis sacros currus intueri*, comme parle cet Orateur, *fruique sedibus sacris* ; ces sièges sacrés ont été les gazons, que j'ai quittés pour vous aborder. En effet à vous en parler franchement, j'étois ici venu me chercher moi-même, selon le mot d'Héraclite, que repeta ce Posthumius de Capouë, quand un amour de la langue Grecque, aussi bien que de la Philosophie, le fit retirer dans Athènes, où il finit une fort longue & heureuse vieillesse. Et certes je tiens presque impossible de pouvoir parmi le tracas du monde, penser aussi sericusement & aussi fortement qu'il est nécessaire, aux matières qui méritent nôtre attention. C'est pour cela que les Latins nommèrent nos pensées des *cogitations*, ce terme voulant dire un assemblage & un examen de diverses choses, pour

*id. ad vocem Posthumius.*

se déterminer autant qu'on le peut à ce qui sera jugé le meilleur. *Cogitare*, dit Marc lib. 5. de Varron, à *cogendo dictum*, *cum mens plura in* ling. Lat. *unum cogit unde eligat*. Or qui peut être assés maître des opérations de son esprit, pour lui donner dans la confusion de tant d'objets, que fournissent les compagnies, les mouvemens différens, qu'il doit recevoir, afin d'envisager de tous côtés ce qui lui est proposé? Et puisque les loix de la société obligent à s'accommoder doucement aux complexions des amis, au lieu de les choquer avec trop de dureté, n'interprétés plus si mal, que vous avés fait, mes petites promenades solitaires, d'où je puis vous assurer que je ne me retire jamais, qu'avec plus de repos d'ame, & plus de gaieté, que je n'en avois, en les commençant; ce qui me fait connoître, qu'elles ne sont pas contraires à mon temperament. Souvenés-vous de cette Minerve surnommée *Ambulia*, qui vous persuadera aisément, que les Promenades ne sont pas ennemies de la méditation; & que si les Lacedémoniens ont eu encore un Jupiter *Ambulius*, nous lisons dans une Histoire aussi véritable que celle des Gentils est fabuleuse, que dans la naissance du Monde nos premiers parens entendirent le vrai Dieu qui se promenoit au frais dans le

Greg.  
Gor.  
hist.  
Deor.  
Syn. 2.



*Genef. c.3.* Paradis terrestre après midi, *Et cum audissent vocem Domini deambulantis ad auram post meridiem.* L'envie de vous justifier l'état, où vous m'avez trouvé, m'a suggeré cette pensée à laquelle je suis prêt de renoncer, si vous la jugés trop hardie.

LITISCUS. Je ne la condamne pas dans vôtre sens, & vous connoissant comme je fais. Mais souvenés-vous qu'à prendre de la façon les choses à la lettre, l'on vous fera voir au quatrième livre des Rois, que le même Dieu

c. 19. n'aime pas moins le Repos que la Promenade, puisque le Roi Ezechie l'y représente assis sur des Cherubins. Et l'Eglise ne chante-t-elle pas tous les jours, que le Fils de Dieu est assis à la droite de son Pere? Tant y a que les Promenades divines n'ont rien de commun avec celles de nôtre humanité; & que ces dernieres même ne sont pas exemptes de controverse, que nous ne lisions dans une des

ep. 113. Epitres de Seneque comme deux grands Philosophes, Cleanthe & son disciple Chrylippe, ne purent jamais convenir de la nature ou définition d'une Promenade, ni s'accorder sur ce qu'on en devoit humainement penser. Il est constant qu'une méditation bien réglée fait la plus grande utilité, aussi-bien que le principal agrément de cette sorte d'exercice: Et

je me souviens, que Cardan, qui s'applique  
ce qu'Horace a écrit de ses rêveries ordinaires  
en cheminant par les ruës de Rome,

*Ibam forte via sacra, sicut meus est mos,*

*Nescio quid meditans nugarum totus in illis;*

que Cardan, dis-je, se vante d'avoir acquis par  
cette sorte d'abstraction & de contemplation  
ordinaire, jointe au mouvement ambulatorioire  
du corps, une santé assés loüable dans un  
corps très foible & valetudinaire de naissance,  
*delectatione contemplationis*, dit-il, *firmam sa-l. de lib.*  
*nitatem in corpore invalido sum consecutus.* Les<sup>prop.</sup>

Promenades studieuses, & qui profitent éga-  
lement aux deux parties dont nôtre humani-  
té est le composé, me semblent tenir un mi-  
lieu estimable entre ce repos léthargique des  
fainéans, ou des ignorans, & l'étude immo-  
dérée de ceux, qu'elle consume inutilement.  
Le premier état n'est guères différent de ce-  
lui d'un homme mort, si non qu'il est plus  
honteux; *otium sine literis mors est & vivi ho-*  
*minis sepultura*; & si nous en croions Caton  
dans Salluste, c'est le plus court chemin, qu'on  
puisse tenir pour se faire haïr du Ciel, & mé-  
priser de la Terre, *ubi fœcundia & ignavia te*  
*tradideris, nequicquam Deos implores, irati in-*  
*festique sunt.* Quant à l'intemperance des let-  
tres, l'on n'en peut produire un exemple plus

*Curo- pal.* considérable que celui de cet Empereur de Constantinople Michel Parapinace, que les livres rendirent si hébété sous son Précepteur Psellus, qu'on impute à ce Philosophe, & à l'excessive application aux livres où il porta son disciple, toutes les fautes, & toutes les calamités de son regne. Cardan au cinquième livre de la Sagesse accuse de même le Poëte Pontanus des malheurs que souffrit le Roi de Naples, qu'il servoit, quand celui de France, qui étoit Charles VIII. le chassa de son Etat. Je n'avance tout ceci ni pour invectiver contre l'ignorance ou l'idiotisme, ni pour priser le métier des Savans. Ce sont des matieres, qui nous ont assés souvent servi d'entretien. Si la vie privée a de même des douceurs dans le profond repos qu'elle se donne, elle est manifestement, selon son appellation, privée de beaucoup d'avantages, dont jouit la vie active. L'on peut dresser une infinité de Problèmes là-dessus, que je laisserai disputer à d'autres, ne croiant pas, que vous puissiez prendre plaisir à des choses si vulgaires. Il me suffit de vous avouer, que ma pente naturelle est tellement pour la vie tranquille & reposée, que de tous les Oracles des anciens, il n'y en a point, qui me plaise plus que celui, que reçurent les Athéniens sur leur

entreprise contre la Sicile. La Sibille consultée leur dit, qu'ils n'oubliaient pas, au sujet de cette expedition, la Religieuse qui servoit Minerve d'Erythrée. Cette Religieuse s'appelloit Hefychie, d'un nom qui recommande le loisir ou le repos ; & l'Oracle obscur, à la mode des autres, vouloit dire aux Atheniens, qu'ils préférassent la tranquillité à toutes choses. Car il n'est pas des Etats, ni même des maisons particulières, comme des ruches d'abeilles, qu'on prise ordinairement par le bruit qui en sort, & dont on estime davantage celles, où l'on entend le plus de murmure. L'habitation que je crois préférable à toute autre, est celle où l'on jouit du plus profond repos ; & n'en déplaît aux Palais des Princes, la maison, dont je fais le plus de cas, pour petite & basse qu'elle soit, sera toujours celle, où j'entendrai le moins de tracassas & d'agitation. Cependant c'est une merveille que si peu de personnes sachent se prévaloir d'une chose si précieuse que l'est ce loisir, dont les Spartiates seuls entre les Grecs estimèrent la possession. Un Rabi, du nombre de ceux qui ont tant philosophé sur l'alphabet Hebreu, croit, qu'on y peut voir cette moralité bien exprimée. Car des vingt deux lettres qui le composent, ou même des vingt



sept en comptant les cinq qui y sont doubles, il ne s'en trouve que quatre de quiescentes, toutes les autres étant nommées mobiles. Et la cabale des Juifs ajoûte, que ces quatre, destinées au repos, sont tellement préférables aux mouvantes, qu'elles les comprennent toutes en valeur. Vous voiez bien, qu'ils ont voulu attribuer par là un merveilleux avantage à la quiétude sur l'action.

TUBERTUS OCELLA. Ce que vous dites à la recommandation du loisir & de la vie reposée, sortiroit plus raisonnablement de ma bouche, que de la vôtre. Car si Théocrite a eu raison d'écrire, que ceux, qui ont encore bon pied & le genouil souple, sont obligés au travail,

*Id.* 14.

*ποιεῖν τι δεῖ οἷς γόνυ χλωρόν ;*

*agere aliquid oportet eos quibus est genu viride;*  
la cessation d'agir, aussi reprehensible en vous, qu'il est pardonnable à un homme comme moi, que les jambes ne peuvent presque plus porter, de prendre le parti du Repos, auquel il semble que la Nature l'ait voulu condamner. Mais puisque, peut-être pour m'obliger, vous ne trouvés pas à propos, que nous nous entretenions sur cette matiere durant nôtre Promenade; voulés-vous bien, que je vous propose le thème, qui m'occupoit l'esprit dans l'af-

fiéte où vous m'avés trouvé ? Nous le quitterons, quand il vous plaira, pour en prendre un autre, qui vous soit plus agréable; n'y en aiant point de tel selon moi, ni qui puisse donner quelque satisfaction, s'il est accompagné de contrainte, ou qu'on ne s'y applique pas volontiers. J'avois jetté les yeux sur cet homme fortuné, qui vient de finir ses jours dans l'état, comblé de tous biens, qui fait au jugement d'Aristote la souveraine félicité. Et comme j'avois une particuliere connoissance des mouvemens de son ame, j'ai été contraint de conclure dans mon intérieur, que comme tous les corps ne sont pas propres à porter le vin; la plûpart des esprits ne s'accommodent pas non plus avec les grandes fortunes. Car encore que la sienne fût tres considérable, néanmoins parce que l'on n'est jamais heureux par l'opinion d'autrui, & qu'il n'y a que la nôtre propre, qui nous puisse rendre tels, cet homme étoit sans doute fort éloigné du bonheur, qui le faisoit regarder avec envie d'assés de personnes, qui ne considéroient, que l'éclat de sa maison, sans pénétrer plus avant. Il étoit ingénieux, comme le sont presque tous ses semblables, à trouver des sujets de crainte & de disgrâce, dans les plus grandes faveurs qu'il recevoit de tous côtés; & j'ai sou-

vent vérifié en lui ce que Boëce explique si bien au Livre de ses Consolations philosophiques, qu'il y a toujours quelque chose à redire dans nôtre condition, & que, *nemo facile cum fortune suæ conditione concordat*. C'est une chose si étrange comme tout lui venoit à souhait, étant indubitablement de ceux, que le peuple suppose être nés coëffés, & dont l'Espagnol a prononcé, *a quien Dios quiere bien, la perra le pare puerco*. Il possédoit dans une santé louable un corps capable d'exécuter tout ce qu'il pouvoit raisonnablement désirer de lui. Cependant encore qu'il n'ignorât pas, que ceux, qui ont reçu le plus de dons & de graces du Ciel, sont obligés de respecter ses ordres, & d'être plus soumis que les autres à ses ordonnances, quelques rigoureuses quelquefois qu'elles paroissent; il étoit si sensible, & il devenoit si deconcerté aux moindres traverses, qu'il n'avoit point de honte de se mettre aussitôt du nombre des plus mal-heureux. Je lui demandai une fois, de quoi servoit à un homme de guerre de faire provision d'une bonne cuirasse, & si ce n'étoit pas pour se garantir des coups, qu'autrement il lui seroit presque impossible d'éviter? Et néanmoins, lui ajoutai-je en riant, je ne vois pas, que tant de belles & fortes résolu-

tions, que la Philosophie vous a communiquées pour armes défensives, & dont vous avés chargé & enrichi vôtre mémoire, vous servent au besoin, comme elles devroient, contre les moindres accidens, qui vous surviennent. Vous sâvés mieux que moi que cette vie est un vrai pèlerinage, pensée qui est prise d'un trop bon lieu pour craindre qu'elle puisse être trop répétée. Or qui est le pèlerin ou le voiageur, qui ne rencontre du haut & du bas dans son chemin? Où trouvera-t-on de même une vie, qui n'ait ses agrémens & ses déplaisirs, ses belles & ses vilaines journées? Mais gardons-nous bien de nous plaindre là dessus de ce que la Providence a si justement ordonné, ne fût-ce qu'en considération du bien, que nous retirons souvent de ce que nous pensons nous être le plus contraire. (A quelque chose malheur est bon.) Saül perdit ses Aneffes, & en les cherchant il trouva un Diadème. De sorte que, comme l'expose fort bien le Pape Hormisdas dans une de ses Epitres, *Materia prosperorum est, quae putatur adversitas; dum inclinamur, erigimur.* Les persécutions d'Euristée firent la gloire d'Hercule.

LITISCUS. Je ne vous interromps, que parce que je vous vois faire une pause, à mon



avis, sur la multitude d'exemples, que toutes les Histoires vous fourniroient, s'il étoit question de fortifier le sentiment de Hormisdas. Je me contenterai que nous y joignons ce que j'ai appris d'une fort savante Nation, qui est celle des Arabes, qu'il vaut beaucoup mieux avoir un peu d'adversité, que trop de félicité. Vous trouverez cela dans le trente septième de leurs Proverbes, dont Erpennius a donné l'interprétation. Les caresses de la Fortune étouffent plus de personnes, que ses rigueurs n'en offensent. Elle étoit si lasse de porter celui que vous venés de représenter chargé de tant de biens, qu'elle l'a jetté par terre, quand il y pensoit le moins. Et si l'on y veut prendre garde, l'on observera par tout, que rien ne rend les disgraces de cette inconstante si sensibles, que les faveurs précédentes, qui ôtent les meilleurs esprits de leur assiette raisonnable,

*Hor.ep.10. Quem res plus nimio delectavere secunda,  
Mutatae quatient.*

Que si la prospérité est si dangereuse, l'adversité par la doctrine des contraires doit avoir ses avantages, & si la première corrompt les plus nobles ames, celle qui lui est opposée les affermira, & rendra leur condition meilleure. Le sage Hébreu nous en a assurés il y a long-

tems, *afflictio dat intellectum*, & les plus profanes Paiens ont depuis épousé son sentiment,

*Grande doloris* l. 6. Me.

*Ingenium est, miserisque venit solertia rebus,* tam.

dit Ovide sur l'invention que trouva Philomèle, pour faire savoir son desastre à sa sœur. Et Planciade Fulgence, dans ses Allegories sur Virgile, croit, que la spirituelle Pallas n'a reçu le surnom de *Tritonie*, qui vient de la contrition, que pour signifier, que cette Déesse des beaux esprits se sert de la douleur & de la mortification, pour les aiguïser, & pour les rendre plus sages, *omnis enim contritio, porte son texte, sapientem facit.*

TUBERTUS OCELLA. Il resulteroit de tout cela, que les disgraces de cette vie seroient autant de bonnes fortunes, & que chacun pourroit prononcer comme ce Philosophe après son naufrage, qu'il auroit eu les vents favorables, quand ils auroient submergé son vaisseau. Saint Augustin a observé, l. 1. *Con-* qu'il commença à rire en dormant, ce qu'A. *fess. c. 6.* ristote & Hippocrate attribuent à tous les enfans, encore qu'ils pleurent & crient en naissant; & que si vous exceptés le seul Zoroastre, *Hist. nat. proem.* personne n'ait jamais ri avant le quarantième l. 7. & c. 16. jour, selon que Pline l'assûre. N'est ce point pour nous apprendre, que nos ris & nos ré-

joüissances ne doivent être que des songes & des illusions, au lieu que les déplaisirs que nous ressentons dès l'entrée de la vie, nous tiennent une fidelle & essentielle compagnie jusqu'à son dernier article. L'importance est, que ces déplaisirs nous peuvent être utiles en les recevant bien, & qu'ils sont presque toujours les avant-coureurs de nos meilleures fortunes; comme nos joies le sont à leur tour de nos plus sensibles ennuis, n'y ayant point de contentemens au Monde, où l'on ne puisse s'écrier avec l'Espagnol, *alegrías Antruejo, que majjana seras ceniza*. Certes l'homme bien sensé est plus tranquille dans son adversité, que le mal-avisé ne l'est dans la prospérité. C'est l'Ecclesiastique, qui nous a fait cette leçon; *Fatuus in risu exultat vocem suam, vir autem sapiens vix tacite ridebit*. Il n'y a rien de plus modeste ni de plus modéré que la joie de ce dernier; l'autre a les saillies & les transports d'un évaporé, à qui les bons & les mauvais succès troublent également la cervelle. Je me souviens à ce propos d'une règle que donne Cardan, par laquelle chacun peut reconnoître, en quelle situation il est dans le monde, & s'il doit s'estimer heureux ou malheureux. Il n'a, dit-il, qu'à prendre garde, s'il aime mieux dormir que veiller, & si la

*l. de vir.  
propr.  
c. 31.*

fi la tranquillité du sommeil le contente plus que les fonctions de sa vie. Car si le dormir lui est plus agréable, c'est un signe évident, que la vie qu'il mene, n'est pas heureuse, puisqu'il lui préfère une chose indifférente, telle qu'est le sommeil, qu'on peut placer entre le bien & le mal, à l'égard de ce qui s'y ressent. Je vous rendrai le dé, après vous avoir égaié du naïf raisonnement d'un borgne, qui ne dormant ordinairement que quatre ou cinq heures, s'étonnoit de ceux, qui en dormoient neuf ou dix, encore qu'ils dormissent des deux yeux. Il me semble qu'on le pouvoit satisfaire, en lui représentant, qu'étant éveillé il ne laissoit pas de dormir de son mauvais œil.

LITISCUS. Pour vous rendre la pareille, puisque vous m'avez fait part des pensées folitaires qui vous occupoient avant que je vous joignisse, je veux vous rendre compte de deux ou trois petites reflexions, que je faisois en venant ici, sur la décadence de tant de personnes, qui s'étoient guindées jusqu'au dessus des nuës, & dont la chute fait, que tant d'autres demeurent étonnées. Et parce que la France n'est pas la seule qui nous fasse voir de tels exemples, & qu'infinites rencontres en ont produit de semblables dans tous les Etats du



Monde, je ne vous rapporterai que mes pensées générales, qui ne regardent pas moins ce qui s'est passé depuis peu à la Chine, & au pais du Mogol, que tout ce que nous avons pû observer ici & au reste de l'Europe, qui toucheroit véritablement davantage dans le particulier, mais qui seroit aussi trop odieux à expliquer. Après beaucoup de méditations différentes, le discours de Loth m'a merveilleusement plu, quand il conclut qu'il falloit quitter les endroits trop élevés, en se retirant aux lieux bas & peu fréquentés, si l'on vouloit éviter le peril, que l'on couroit dans la premiere situation. C'est au dix-neufvième chapitre de la Genèse, où il use de ces termes: *Non possum in monte salvari, ne forte apprehendat me malum, & moriar. Est civitas hæc juxta, ad quam possum fugere, parva, & salvabor in ea.* O que les grands emplois, & les dignités que l'exaltation expose si fort à l'envie, sont bien représentées par la montagne où ce Patriarche raisonnoit de la sorte. Nous n'y montons souvent que pour y être écrasés plutôt de la foudre, ou pour en tomber dans un précipice affreux & sans ressource. Certes les Architectes concluent fort bien, qu'il n'y a point de fondemens assez solides pour les bâtimens, qu'on élève trop haut, ni rien de si près de sa chute,

que ce qui est trop exalté. Mais quoi, l'ambition de l'homme, & s'il faut ainsi parler avec les Poètes, sa destinée, ne se rendent guères à de telles considérations pour peu qu'il ait de bons succès.

*Nescia mens hominum fati, sortisque futurae, Virg. 10.*

*Et servare modum rebus sublata secundis. Æn.*

La vanité & cet ardent désir de prééminence, causent de tels vertiges, que peu de personnes y peuvent résister, *deficientes ut fumus deficient; Psal. 36.* c'est un mot de David, qui m'a fait long-tems méditer en cheminant, parce que je prenois plaisir à rêver sur la propriété de cette sainte comparaison, en ce que la fumée s'évanouit à mesure qu'elle s'élève, & que plus elle se dilate, moins elle a de consistance & de durée. Enfin je conclusois en moi-même, qu'il auroit bien mieux valu à tous ceux, qui me passoient par l'imagination, s'ils eussent fait comme le fils de Thamar, qui retira sa main dans le ventre de sa Mere, *ubi se coccino vinctum sensit.* La Pourpre est le symbole de toute grandeur; d'où j'inferois, que ceux, qui s'en éloignent, & qui se retirent à l'exemple de ce petit Zara, dès qu'ils la sentent approcher, sont *Genes. 38.* beaucoup pour eux : Mais le mal-heur vient de ce que peu de gens veulent en ce Monde être à son exemple du nombre des Cadets.

TUBERTUS OCELLA. Il semble que vous n'attribués qu'à la seule ambition toutes les disgraces, que vous n'avez touchées que du bout du doigt, tant vous êtes discret. Pour moi je n'y considère pas moins l'infame avarice de ceux, qui se les sont attirées par un desir insatiable d'accumuler biens sur biens, vice qui ne peut être assés detesté, comme étant le plus funeste qu'il y ait à toute sorte d'Etats & de Gouvernemens. C'est une chose étrange, que depuis qu'une fois cette faim canine d'amasser s'est comparée du cœur d'un homme, elle ne le quitte plus, sans même qu'il puisse se prévaloir de ce qu'il possède. *Quæ est maxima egestas? Avaritia.* Jamais Narcisse ne proféra avec tant de raison,

Ovid. 3. *Quod cupio mecum est, inopem me copia fecit,*  
 Mer. qu'un avare le feroit, s'il vouloit parler véritablement. Cependant un autre Poëte nous a révélé qu'il y a plus de cette sorte de gens dans les Enfers que de toute autre,

Virg. 6. *Aut qui divitiis soli incubuere repertis,*  
 Æn. *Nec partem posuere suis, quæ maxima turba est.*

En vérité la corruption de nos mœurs est étrange à cet égard. Personne aujourd'hui n'est content de ce qui suffisoit autrefois à des Princes. Et les souhaits d'un petit Partisan, venu comme un champignon dans une nuit, durant

laquelle il a été le Verrès de plusieurs Provinces, ne se limitent point. *Fam rusticitatis & Sen. ep. miseria est, velle quantum sat est.* Encore ne<sup>2o</sup> peut on pas dire, que ceux-là soient les plus coupables, à qui le luxe fait répandre parmi le peuple une partie des deniers, dont ils l'ont appauvri en le déroband au Fisc. Ce n'est pas, que tout ce qui se prend sur le Fisc, qui est une chose sacrée, ne doive être réputé un très grand sacrilege, & que celui qui enlève par larcin des millions de ce Thresor, que les Turcs nomment si proprement d'un nom qui signifie le sacré sang du peuple, ne soit pour le moins aussi punissable, que s'il avoit dérobé cent écus sur les Autels, qui le rendroient sujet aux supplices les plus exemplaires. Mais tant y a, qu'à le bien examiner, ces Dragons, qui couvent leurs thrésors inutilement pour eux & pour le reste du monde, sont bien plus dangereux dans un Roiaume que les premiers. Vous avés un voisin, dont je veux vous faire souvenir à ce propos, puisque son opulence ne l'empêche pas d'être un des plus fordidés de sa condition. Je vous ouïs une fois remarquer de lui, qu'en faisant le studieux on le trouvoit toujours dans son Cabinet avec des livres de comptes, ne pratiquant volontiers de toutes les regles d'Arithmetique, que



celle de la Multiplication. En effet quoi qu'il fasse mine d'aimer les Sciences, il est certain que les Arts Libéraux ne lui font rien, & que sa principale inclination le porte à la Mécanique qui paroît dans tout son domestique. Tant y a que sur son exemple & de ses semblables, nous pouvons poser pour une maxime très certaine, qu'un riche avare est plus pauvre, qu'un gueux libéral, pour parler dans les termes d'un Auteur Persan. Aussi ne sauroit-on souhaiter rien de pis à de telles gens qu'une longue vie,

*Laberius.*

*Avaro quid mali optes, nisi ut vivat diu?*

Mais quoi, si la mort par conséquent est le plus grand bien, qui leur puisse arriver, ne sont-ils pas trop heureux de n'être pas plus mal traités en cela que le reste des hommes, qui ne jouissent tous d'un véritable repos que dans le cercueil. L'Empereur Theodose, celui qui renonçant à son Sceptre le laissa à l'Empereur Leon son successeur, témoigna qu'il étoit de ce sentiment. Il fit mettre dans Ephèse, où il s'étoit retiré, sur son tombeau pour tout Epitaphe ce seul mot *Sanitas*, voulant donner à entendre, qu'encore que la santé soit le plus grand bien de la vie, elle ne se trouve véritablement que dans cette dernière demeure où il étoit, & où les plus infortunés la possèdent

paissiblement. J'ajouteraï, puisque nous en sommes venus là, aussi bien qu'à la fin de nôtre Promenade, une moralité qui aura du rapport à la comparaison que je faisois tantôt, de nôtre vie à un véritable pèlerinage. C'est que comme il ne se passe guères de journées, où le Soleil dans sa course du Levant au Couchant ne soit obscurci par quelques nuages, peu de personnes, pour heureuses & pour vertueuses qu'elles soient, n'arrivent à leur fin sans quelque tache vicieuse, & de même sans quelque dégoût fort sensible de la vie. A Dieu.

LA  
PROMENADE.  
IX. DIALOGUE.

ENTRE  
TUBERTUS OCELLA,

ET  
LITISCUS.

TUBERTUS **T**OUT ce que vous dites en faveur du repos, m'a passé par l'esprit il y a long-tems, & il me semble même, que nous nous entretenimes quelque tems sur ce sujet durant nôtre dernière Promenade. Mais enfin l'action doit toujours précéder ; &

Q iij

c'est une chose reprochable en de certains tems, & en de certains âges, de demeurer les bras croisés sans rien faire, attendant du Ciel & de nôtre bonne fortune des succès; où l'on ne nous voit contribuer, que des vœux inutiles. Nous avons un proverbe des Lacédémoniens, qui nous apprend, qu'ils n'imploroient jamais cette Déesse aveugle, qu'ils n'eussent les armes au poing, *postquam manum operi admoveris, Fortunam invoca.* Les Athéniens qui leur disputoient le souverain commandement sur toute la Grèce, & qui avoient Pallas si favorable, qu'elle faisoit réussir à bien leurs plus mauvaises résolutions, ne laissoient pas d'avoir ordinairement ce mot en la bouche, *ὅν Ἀθηνᾶ καὶ χεῖρας κινεῖ, cum Minerva manus etiam move.* Et nous savons, qu'encore que les enfans d'Israël portassent avec eux l'Arche d'alliance, ils ne laissoient pas d'avoir une armée nombreuse, & de bien combattre, en se disant, Aide-toi, Dieu t'aidera, ce que les Latins ont enoncé en ces termes, *Dii facientes adjuvant.* La Comédie bien composée est l'image de cette vie, où l'on voit, que les intrigues & les combats vont toujours devant les nêces, les danses, & les autres récréations. Si le travail & la peine ne nous ont exercés, dans quelque profession que ce soit, nous ne goûterons jamais avec honneur &

*Plutar.  
in, Laco.*

plaisir la satisfaction inexprimable, qui se doit trouver dans le loisir des honnêtes gens. Si Archimede n'eût long-tems rêvé & peiné sur la proposition Géométrique, qu'il s'étoit mise en tête, il n'eût jamais ressenti le transport de joie, qui précéda son célèbre *εὐρηκα*, je l'ai trouvé. C'est ainsi que la figue, le plus doux de tous les alimens, sort d'un bois le plus amer qu'il y ait entre tous les fruitiers; & que des épines semblent nous présenter les grenades les mieux couronnées & les plus délicieuses au goût; *ex amarissimo ligno ficus suaves, e spinis Punica malus*, dit l'Empereur Julien dans la seconde de ses Oraisons. Il y a des fatigues presque inévitables dans toute sorte de conditions qu'il faut nécessairement endurer, & les surmonter avec patience, si nous y voulons être de quelque considération, & si nous sommes tant soit peu touchés du mépris, qui suit ceux, qu'on n'envise que comme des statues pesantes de personnes, qui ont fourni leur carrière, & qui ne sont plus bonnes à rien. C'est le sens de ce Mime ancien,

*Nil posse quemquam, mortuum hoc est vivere.*

Il n'en est pas de même des autres, qui après la gloire de leurs belles actions, de quelque nature qu'elles soient, font une honorable retraite pour y trouver le repos, où ils sont re-



gardés avec respect, & avec le même avantage, qu'ont des joueurs judicieux, qui contens d'avoir tenu le dé autant de tems, que la raison & la bonne conduite le demandoient, regardent d'un œil serain & sans émotion jolier à l'acquit leurs compagnons.

LITISCUS. Je suis tellement de vôtre avis, que je ne voi rien de plus méprisable qu'un loisir absolument fainéant, & tout à fait opposé à celui que vous venés de décrire. En effet, *multum interest inter otium & conditivum*, comme l'a fort sententieusement prononcé Seneque. Il ne faut pas que les commencemens de l'action nous rebutent pour être un peu laborieux, la continuation & l'habitude, qu'on y prend, la rendent bien-tôt facile & agréable. Le soc pénible de la charruë dans son premier emploi, à force de sillonner devient commode, & aussi luisant que l'argent. Les Fourmis, passant à la longue sur les plus dures pierres, y tracent un chemin, qu'elles trouvent facile. Surquoi la maxime du Philosophe Musonius, qui fait tout dépendre de l'application aux choses loüables, est d'une merveilleuse instru-

l. 16. c. 1. ction dans Aulu Gelle; *si cum labore honestum quippiam egeris, labor abit, honestum manet; si cum voluptate turpe feceris quippiam, quod suave est abit, quod turpe est manet.* Notre prin-

cipal soin doit donc être de bien choisir le sujet de nos veilles, & de nos travaux, car du reste l'habitude nous rendra tout aisé. Aussi bien devons-nous tenir pour constant, qu'il n'y a point de métier ni d'occupation dans la vie, où l'on ne trouve d'abord beaucoup à souffrir, *ci e da fare per tutto, diceva colui che ferrava l'oca.* Je tombe d'accord pourtant, que chacun se doit examiner là dessus, son temperament, l'habilité qu'il a aux choses qu'il veut entreprendre, parce qu'il y en a quelquefois, qui pour excellentes qu'elles soient, ne nous fauroient reüssir, à cause d'une repugnance naturelle, qui nous y rend inhabiles. C'est en vain qu'on entreprendroit *bove leporem venari*, & selon le mot, dont se sert Anne Comnene au fixième livre de son Alexiade, l'écrivain tâcheroit ridiculement à cheminer droit. C'est pourquoi que les Anciens ont prononcé, qu'un homme mal-heureux ne pouvoit prendre de meilleur parti, que de ne rien faire,

*Nil agere semper infelici est optimum;*

Je ne le tire point ici en ligne de compte, parce que visiblement la plus grande partie du Monde demeureroit sans action, & dans une vicieuse fainéantise, si cette maxime passoit pour être de bonne pratique. Or le choix de notre application fait tout, & après nous être une

fois bien déterminés, il faut prendre garde sur tout, de ne pas se lasser dans un chemin, où il n'y a que la persévérance, qui nous puisse faire obtenir le but, que nous nous sommes proposé. *Alcança quien no cansa*, dit gentiment l'Espagnol, & nous devons soigneusement nous souvenir du précepte Pythagorique, *in via ne scindito*, parce que rien n'est plus dangereux au sujet dont nous parlons, que de se donner le change à soi-même, & d'errer incertainement dans sa poursuite. Mais pourquoi continuérions-nous davantage un propos, où nous n'avons nulle diversité de sentimens qui puissent fournir agréablement à la conversation. Voulés-vous que nous nous jettions sur la Politique, où tout est si plein de problèmes, qu'il nous sera aisé d'y prendre parti par forme de conférence & sans animosité. Je vous laisserai par tout le choix du pour ou du contre, en devant user ainsi par respect à votre égard.

TUBERTUS OCELLA. Si je ne vous connoissois bien, je prendrois votre offre plutôt pour une marque de vanité que de déférence, en usant comme ceux, qui pour se faire craindre ou estimer, laissent le choix des armes & du champ de bataille à leur adversaire, pour marque qu'ils le peuvent défaire, & avoir l'a-

vantage sur lui, de quelque façon qu'il en use. Quoi qu'il en soit, de toutes les propositions, que vous pouviés me faire, vous avés avancé celle pour laquelle j'ai le plus d'aversion. Parler du Gouvernement politique, comme j'ai appris des Italiens nous devoit être aussi indifférent, que les bons ou les mauvais jours de l'année, où nous ne pouvons rien contribuer, & dont par conséquent l'on ne peut jamais avec raison s'inquieter, *del tempo, ne della Signoria, non darfi malinconia*. Ce n'est pas que je ne sache bien, qu'en se tenant dans de certaines généralités l'on peut se figurer un gouvernement accompli, qui ne sera jamais que dans l'idée des Philosophes; de même que les Médecins discourent du parfait tempérament, qui ne s'est point encore trouvé, & qui vrai-séemblablement ne se rencontrera jamais. Mais après tout, la matiere que vous voulés entamer est si chatouilleuse, que toute la complaisance, dont je puis user à vôtre égard, c'est de nous entretenir en cheminant de quelques remarques détachées, & sans suite, qui regardent toutes les Polices du Monde. Je commencerai par la vision que me fournit ma dernière lecture, & que rapporte dans son *Rosaire* le Poëte sententieux des Perses. Il fut étonné de remarquer un Roi de sa connoissan- *Sadi.*



ce, & du nombre de ceux qui *præfunt non profunt, funtque pastores Homerici non pascentes, sed depascentes populum* ; Il fut, dis-je, fort émerveillé, de voir ce Roi en Paradis, & d'appercevoir un Dervis ou Santon grandement estimé pour sa dévotion, dans les peines de l'Enfer. Il en demanda la cause, & il lui fut répondu, que le bonheur du Roi venoit de s'être fort plû dans la compagnie des Dervis ou Religieux, mais que le Santon qu'il voioit parmi les damnés, souffroit cette punition, à cause qu'il avoit trop recherché la fréquentation des Rois, & trop participé aux intrigues de leur Cour.

LITISCUS. Puisque vôtre visionnaire Persan vous a fait commencer par la plus noble partie de la Politique qui est la Roiauté, je vous reciterai ce qu'un livre Espagnol m'apprenoit ce matin. Il assure que le Roi Philippe fit couper la tête à un Faucon, qui avoit tué un Aigle, accompagnant son arrêt de ce notable apophtegme, *nunca nadie contra su Señor*.

TUBERTUS OCELLA. Après ces deux Etrangers, trouvés bon que je me souvienné d'un Grec, qui mettoit Alexandre beaucoup au dessus d'Hercule, par cette raison, que

*in voce  
Ganges,*

vous pouvés avoir lû dans Suidas. Qu'à la

vérité Homere a fait prendre à ce dernier allant à Troie douze villes par mer, & onze par terre; mais qu'Alexandre fondant soixante belles villes comme il a fait, méritoit bien plus d'estime, parce qu'il est sans comparaison plus glorieux d'édifier qu'à détruire. Je sais bien, que Genferic est nommé dans Baronius même, le plus fortuné de tous les Rois, pour avoir pris & subjugué les deux villes du Monde les plus puissantes & plus renommées, Rome, & Carthage. Mais la bonne Morale des Souverains n'est pas de ce sentiment, mettant la grandeur des Rois & des Empereurs à bien régir leurs peuples, & à commander absolument à leurs propres passions. Tous ces Orientaux ne sont-ils pas ridicules, quand ils pensent bien relever leur Majesté, en se disant freres du Soleil & de la Lune, avec une infinité d'autres titres impertinens qu'ils prennent, & que nous

*Relat. de  
Thomas  
Herbert.*

lisons dans leurs patentes. Joignés à cela cette sottise coutume, qui s'observe après les repas du Grand Cam de Tartarie, qui fait aussi tôt après son diner proclamer par un Hérault, que tous les autres Monarques & Princes de la Terre peuvent aller manger si bon leur semble, comme s'ils avoient besoin de ses ordres pour cela, & qu'ils ne dûssent pas le faire par respect qu'après lui. Certes, l'homme de quel-

que condition qu'il soit, est souvent un animal bien foible de raisonnement, & bien rempli de vanité tout ensemble.

LITISCUS. En effet ce petit Roitelet de Sparte eût raison de trouver mauvais, qu'on nommât *le grand Roi*, celui de Perse, soutenant que s'il n'étoit plus juste & plus vertueux que lui, il n'étoit en rien son supérieur. Je vous ai souvent ouï soutenir à ce propos, que la grande étendue d'un Etat ne le rendoit pas toujours plus considérable; ce qu'on prouve aisément par l'exemple de ceux, qui ont bien voulu devenir plus petits pour être mieux gouvernés: Et parce que le grand Empire de la Chine, entre autres, en est une preuve, s'étant volontairement accourci pour devenir plus heureux; je veux bien appuier votre opinion, parce que j'ai appris depuis peu dans la première Decade du Pere Martinus, qu'il est tellement vrai, que les Chinois avoient porté leur domination jusques dans l'île de Madagascar si éloignée d'eux, qu'encore aujourd'hui la langue Chinoise s'y parle au Golphe de Sainte Claire, où pour plus grande preuve les hommes naissent jusqu'à présent plus blancs, que les autres habitans de la même île.

TUBERTUS OCELLA. Ce qu'on peut dire à l'avantage des grands Etats, c'est que difficilement

cilement peuvent-ils être ébranlés, que par des émotions du dedans que nous nommons civiles, n'y ayant presque rien au dehors, qui leur puisse préjudicier. C'est ainsi que la terre n'est agitée que par des vents intestins, les autres vents n'étant pas capables d'un tel effet. Toute leur impétuosité, qui porte du Levant au Couchant le vaste élément de l'eau contre l'Amerique, ne la peut tant soit peu écrouler; & le retour du même élément, qui cause autant que toute autre chose le flux & reflux de la mer, n'a pas plus de pouvoir sur les terres opposées; les vents seuls que cette grande masse terrestre couve dans son sein, allumant le soufre & le salpêtre, qui s'y trouvent, produisent des tremblemens de considération.

LITISCUS. Il est de la prudence d'un puissant & sage Monarque de prévenir de semblables accidens, & d'y remédier d'une façon ou d'autre. Il fait employer la force où besoin est, & il s'accommode ailleurs en laissant doucement évaporer des humeurs qui ne peuvent être corrigées sans trop de peril. Pourquoi non? Le Soleil cede bien à la nuit, quand elle se présente, comme le scût si bien représenter Agapet à l'Empereur Justinien. Il est vrai, que les Souverains sont ordinairement assistés de Ministres clairvoians & fideles, qui par le



moien des lunettes à longue vûë, & de leur Dioptre politique, discernent & mesurent avec certitude les choses les plus éloignées, que d'autres qu'eux n'apperçoivent pas. Malheur au Prince, qui ne les a pas tels, & qui peut en cela être comparé à ces fleuves excellents, le Nil, ou le Gange, qui ont des eaux très bonnes, mais dont l'on n'ose presque s'approcher, à cause des Crocodiles qu'ils nourrissent. Nous vivons en un tems où Dieu-merci l'on peut parler ainsi librement, parce qu'on n'offense personne; & que c'est donner une exquisite louange à ceux, que cette comparaison ne touche point.

TUBERTUS OCELLA. Je vous prierai, que nous finissions ce propos tout innocent qu'il est, après vous avoir rapporté ce qui m'a semblé digne de grande réflexion dans l'Histoire des derniers Rois de Grenade. Elle nous représente celui qui en abandonna le Sceptre, avec l'un des plus agréables séjours de la Terre, pour un Prince aussi grand d'esprit, que son nom le rend de petite stature, puisqu'il s'appelloit *el Rey Chiquito*. Quoi qu'il en soit, ce que sa Chronique m'apprend de lui m'a plu extraordinairement, qu'il ne voulut jamais se hasarder à parler Castillan de crainte de s'y méprendre, par cette excellente raison, qu'un

Roi ne doit jamais rien dire, ni faire, que fort bien. Certainement sa pensée est très mémorable, comme partant d'un cœur extrêmement Roial. Je ne puis m'empêcher de vous damer ce petit pion d'un mot, qui m'a été proféré par une bouche tout autrement considérable que celle du Roi *Boabdil el Chiquito*. Vous sçavés, comme je suis souvent intervenu aux divertissemens studieux de nôtre incomparable Monarque. Il voulut une fois voir des vers François, qui m'avoient été envoiés de Stockholm au sujet d'un Balet, qu'y dansa la savante Reine Christine de Suede. Et je fus étonné, que les aiant lûs, & s'appercevant qu'à la fin l'on voioit des noms du país, la plupart remplis de quatre ou cinq consones pour une voyelle, il me commanda de lui lire ces paroles d'une si étrange orthographe, d'autant qu'il craignoit, me dit-il, de les mal prononcer. O paroles pleines de sens & d'instruction pour tous les Rois de la Terre! O circonspection & retenue du plus grand Prince qui y soit, que tu donnes bien à entendre ce que Sa Majesté pense de la Roiauté, & combien il veut que la sienne soit éloignée de toute sorte de défauts! Mais sur le doute qu'un thème si sérieux puisse compatir avec la recreation d'une Promenade, j'ai envie, pour nous

égaier, de vous conter la plaisante contestation, qui survint, où j'étois entre deux suppôts du Parnasse. Aussi-bien avés-vous besoin, si je connois assés vôtre génie, rempli d'une infinité de notions importantes, de le traiter quoique spirituellement, comme l'on fait ceux qui ont trop d'embonpoint, avec des viandes moins solides que celle de leur nourriture ordinaire. *Non semper exquisitissima delectant, sed interdum ut divitibus ciborum, sic sapientibus studiorum vicissitudo gratissima est.*

LITISCUS. J'ai scû toutes les particularités de ce duel par une personne, que vous y pûtes voir, aux enseignes, que le plus petit des deux champions fut le plus emporté & que

*Ovid. Verbera cum verbis mixta fuere suis.*

*ep. Ar.  
Theff.*

Or je veux bien vous dire, que si je n'eusse été déjà informé du fait, je n'eusse pas deviné de quelles gens vous l'entendiés parler par vos suppôts du Parnasse. Car vous n'ignorés pas, que le mot de Parnasse & celui d'Hélicon, sont aussi-bien pour la Prose que pour les Vers, & pour les Philosophes que pour les Poètes; ce qui fait parler Theophylacte au septième livre de son Histoire en ces termes, au sujet des Météores & de leurs causes, *quas Stagiritæ & Platon in Helicone, libris ad memoriam commendaverunt.* Les Grecs & les Latins se sont servis

de même du mot de Vers, tant pour designer de la Prose libre, que pour exprimer une Poësie contrainte & mesurée; dont vous pouvés avoir lû des exemples & des raisons dans le Traité des Poëtes de Gregorius Gyraldus. L'Eloquence à son tour, que les Orateurs voudroient bien s'attribuer privativement à tous autres, n'est pas moins propre aux Poëtes qu'aux Déclamateurs, d'où vient que Maternus dans Quintilien appelle la Poësie *sanctiorem & augustiorem eloquentiam*. Enfin la Poësie & la Prose ont tant de choses communes, qu'on voit des Poëmes écrits en Prose, tels qu'ont été les Ouvrages d'Apulée, de Lucien, & d'Esoppe. Ne dit-on pas même que Virgile composa son *Æneide* en langage vulgaire pour la première fois? Et n'appelle-t-on pas Poëmes assés de pieces, qu'on s'ouïtient n'être que des Proses mesurées ou rimées. Cela vient de ce que selon la doctrine d'Aristote, le Poëte est beaucoup plus obligé à la Fable, qu'aux pieds ou à la mesure des Vers, & comme il en parle, *Poëtam oportet magis fabularum effectorem esse, l. de quam metrorum*. Or la principale partie, pres-<sup>Poët.</sup> que en toutes choses, est celle qui donne le <sup>c. 9.</sup> nom au composé.

TUBERTUS OCELLA. D'où vient donc; si la Prose & la Poësie sont si voisines l'une de



l'autre, & ont tant de choses communes ensemble, que ceux qui réussissent le mieux en l'une de ces facultés, n'ont ordinairement guères de succès en l'autre ? Cela ne peut être rendu plus visible que par les exemples du Prince des Poètes Latins, & de celui des Orateurs Romains. Voici ce que témoigne d'eux

*l. 3. de-  
clam.* Cassius Severus dans Seneque. *Virgilium illa felicitas ingenii oratione soluta reliquit ; Cicronem eloquentia sua in carminibus destituit.* Ce qui est si vrai, que le dernier ne profita jamais avec toute sa Poésie, que de l'inimitié de Pompée, dont il s'excuse le mieux qu'il peut dans son Oraison contre Pison, pour avoir écrit ce Vers empoulé,

*Cedant arma togæ, concedat laurea linguæ.*

Je ne doute point, que cela ne vienne de la diversité de nos tempéramens, qui a fait dire jusques dans la Religion, que les grâces du Ciel étoient différentes, & qui fait que celui, qui peut exceller en un sujet, n'a pas la même capacité pour un autre. La pluralité des Muses parmi les Payens signifioit à peu près la même chose. Il est vrai qu'on a voulu dire, qu'il étoit

*Diog.  
Laërt.  
in Xe.  
nocr.* plus facile à un Poète d'écrire bien en Prose, qu'à un Orateur de faire de bons Vers, parce que la Nature seule fait les Poètes, là où le métier des Orateurs dépend de l'Art, qui peut être

acquis par l'étude & par une soigneuse application. Tant-y-a que César & Brutus se mêlèrent aussi de faire des Vers, où ils ne rencontrèrent pas mieux que Cicéron, quelque grand Génie qu'ils eussent, sinon en ce qu'ils n'en firent pas tant que lui. Mais à propos des Muses, je ne sai, si l'on vous a bien expliqué, comment elles furent la principale cause de cette querelle Poétique, qui fit rire tant de Spectateurs. L'on s'étoit fort entretenu de ces filles de Mémoire, pour parler leur langage, lors que l'un de ceux que l'on vous a nommés, s'avisa de les appeller Vierges, & d'exalter leur mérite par cette belle qualité. Je m'étonne, lui dit l'autre, qu'un habile homme comme vous veuille faire passer pour pucelles d'une vertu recommandable, celles, qui ont toutes eu des Enfans. Car Orphée n'étoit-il pas fils de Calliope la plus estimée d'entre elles? Linus, d'Uranie? Palephatus, de Thalie? Les Sirenes, de Melpomene ou de Terpsichore? & ainsi des autres qui se sont toutes pluës à avoir des enfans? Peut-être y a-t-il quelque impiété d'attribuer ainsi la Virginité à des filles, dont on connoit si bien la posterité. Si ce n'est qu'on veuille dire, que les Déeses du Ciel Payen, ont eu des Vertus différentes de celles de la Terre. Je trouve qu'il est bien plus imper-

*auth. de  
Orat.*

tinent, lui repartit le petit Picrochole, de diffamer, comme vous faites, la reputation de celles, que vous vous vantés d'avoir toute vôtre vie courtisées, & que les premiers hommes de l'antiquité ont reverées comme venues du Ciel, *Ab Jove principium Musæ.* Ha pour cela, repliqua le premier, vous n'y paroitrés pas moins ignorant qu'à soutenir leur Chasteté, si vous voulés faire passer pour des Princesses d'extraction divine, de simples servantes qu'acheta en Mysie, d'où vient leur nom des Musés, la fille d'un Roi des Lesbiens. Car si vous aviés mis le nez dans Clement Alexandrin, vous y auriés appris que ce Roi se nommoit Macar, de la plus mauvaise humeur du monde, sur tout à l'égard de sa femme; ce qui obligea Mégacle leur fille d'acheter ces Mysiennes de condition servile, mais qui chantoient excellemment, pour adoucir, comme elles firent par l'harmonie, l'humeur impétueuse de Macar. Ce fut là-dessus que ces deux athletes du Parnasse en vinrent aux mains comme on vous l'a rapporté.

*adm.*

*ad Gen.*

LITISCUS. Je ne m'étonne plus, qu'un Seigneur de la Cour du feu Roi se soit voulu battre en duel, pource que durant un repas l'on avoit mal parlé de Jules César, qu'il protestoit être l'homme du Monde qu'il affectionnoit &

honoroit le plus. Mais puisque les Muses nous ont tant amusés, permettez-moi de vous ajoûter à leur sujet, que Licetus ne m'a nullement satisfait dans sa remarque sur le nombre des neuf Muses, qui n'a jamais été outrepassé depuis Hésiode & Hérodote, les autres nombres au dessous leur aiant été appliqués par divers Ecrivains, hors l'unité où il n'a jamais été réduit, ni au nombre de six qu'il excepte aussi. Licetus tâche de trouver ensuite des raisons de cette exception, mais c'est avec si peu de succès, qu'il n'eut pas moins bien fait, il me semble de les supprimer.

TUBERTUS OCELLA. Je ferai bien aise aussi de vous faire souvenir, que selon Nonius Marcellus il y a une grande différence entre une Poésie & un Poème, parce que la premiere doit être toujours une grande piece, au contraire du Poème, qui peut se trouver très petit: c'est pourquoi, dit-il, une Epigramme de deux Vers sera fort bien appelée un Poème; *Itaque etiam distichon Epigrammation vocant Poëma.*

LITISCUS. Ce que vous avés rapporté de Clement Alexandrin, qui tire le nom des Muses de la Mysie, me remet dans la mémoire beaucoup d'autres etymologies, que vous favés mieux que moi, & entre autres celle que rapporte Vossius prise du mot Hebreu *Mosar*, de *Idol*.



qui veut dire un art, & une profession à cause que les Muses en sont les maitresses. En vérité toutes ces extractions de l'Hebreu me sont fort suspectes à l'égard des Langues, qui n'ont jamais rien eu de commun avec celle des Juifs; & je suis fort trompé, si ceux qui affectent de paroître grands Rabins, ne prennent souvent de simples allusions pour de véritables etymologies. Ainsi Hornius fait venir le Parnasse, que nous venons de quitter, de *Har-Nasse*, qui signifie en Hebreu mont fatidique ou de divination.

hist.  
phil.  
l. 3. c. 2.

TUBERTUS OCELLA. Quand vous avés tantôt attribué l'éloquence aux Poètes aussi bien qu'aux Orateurs, si je n'eusse appréhendé de vous interrompre, j'aurois fortifié vôtre opinion, par ce que dit Pausanias de la victoire qu'obtint Corinna dans Thèbes sur le célèbre Pindare. Pausanias soutient, que tout l'avantage de cette fille vint du dialecte Æolique, dont elle s'étoit servie, qui fut trouvé beaucoup plus agréable, & plus propre à l'Eloquence que le Dorique bien plus rude, que Pindare avoit employé.

LITISCUS. Si nôtre mot François de charmes vient du Latin *carmina*, qui est celui de nos Vers, à cause qu'il n'y a rien de plus charmant qu'eux, lors qu'ils sont bien faits,

*Carminē Dū Superi placantur, carminē Manes; Hor. l. 2.*

Il faut conclure, que de mauvais Vers ne sau-<sup>ep. 1.</sup>

roient au contraire être trop méprisés. Je donne le premier rang entre ces derniers, aux obscurs & non intelligibles, tels que ceux d'un Carcinus, ou d'un autre dont Suidas fait mention, qui fut nommé Capnias, parce que tous ses Poèmes sembloient être pleins de fumée & de ténèbres. J'avouë que Lycophron, qui fut un des sept qui composèrent la célèbre Pleïade des Poëtes Grecs, est noté de ce vice d'obscurité sur tout dans sa Cassandre. Mais il faut se souvenir que ceux même, qui lui ont donné ce rang avantageux, ont dit, qu'il remplissoit la place de l'Etoile, qu'on appelle nebuleuse dans la Pleïade céleste, où elle n'est presque pas perceptible. Tant y a que je suis en ceci du sentiment, qu'avance vôtre Sextus l'Empirique à la fin de son premier livre, qu'il <sup>adv.</sup> n'y a point de meilleur Poëme, que celui, qui <sup>Math.</sup> est plein de clarté & de lumière: ὀρίστον ποίημα τὸ σαφές· ἀρετὴ γὰρ ποιήματος ἡ σαφύνηα: *Optimum Poëma est id quod est clarum ac dilucidum; Poëmatis enim virtus est claritas.* Rien ne sauroit mieux prouver cette vérité dans la Poësie Latine, que la netteté & la facilité des Ouvrages de Virgile, d'Ovide, & des autres que nous reconnoissons pour être du bon tems,

& de la première classe. Si vous tournés la médaille, vous trouverés que les ténèbres ont toujours été une marque de reprobation. Il me semble que de tels versificateurs mériteroient d'être reconnus, comme Sylla récompensa un de leurs semblables, à la charge d'abandonner le Parnasse: Ou qu'on les devroit obliger aux conditions, qu'on imposa à ce mal-heureux Chœrile, de recevoir un écu d'or de chaque bon vers, & autant de soufflets qu'il y en auroit de mauvais, au hazard d'expirer, comme il fit, sous la multitude des derniers. Certes il est de ces Chœriles en tous siècles, dont l'on peut dire après Alexandre, qu'il seroit plus avantageux d'être le Thersite d'Homère, que leur Achille; ou selon moi, le Sinon de Virgile, que leur Enée. En récompense il y en a d'autres, dont le mérite ne sauroit être mis à trop haut prix; & il me semble, que l'action de Simonide peut être excusée, quand il refusa des vers à celui qui lui en demandoit pour honorer la victoire de ses Mules qui avoient remporté le prix de la Course. Que peut-on écrire qui vaille, lui dit Simonide, à l'honneur de ces Demi-aneffes? Mais quand on lui eut proposé un paiement digne de son travail, Aristote m'est garand, que ce Poète de réputation ne fit nulle difficulté d'écrire, *Salvete Volucrum filiae equorum, &c.*

l. 3. Rh.  
c. 2.

TUBERTUS OCELLA. Demeurés-en là, je vous prie, *ne Cicadam ala comprehendus*; & vous souvenés qu'encore que Platon chasse de sa République assés rigoureusement les Poëtes, il ne laisse pas d'avertir dans son Minos ceux, qui ont de l'ambition, de s'empêcher soigneusement d'irriter ces Frelons, qui furent capables de releguer aux Enfers ce Roi de Crete, parce qu'il avoit mal-traité les Poëtes d'Athènes dans la guerre qu'il faisoit à leur ville. Aussi bien, quand vous auriés dessein d'ajouter à ce que vous venés de dire, l'heure qui nous va separer ne le souffriroit pas; & pour moi je suis si peu propre à de longues Promenades, telles que vous seriez capable de les faire, qu'en vérité je pense que celle-ci sera la dernière. Je m'y suis plû toute ma vie, sur tout en compagnie particuliere & souhaitable comme est la vôtre, au defaut de quoi j'ai pris habitude à les faire solitairement. Mais l'âge & ma foible complexion, m'en défendent la continuation.

--- *Sedenim gelidus tardante senecta*

l. 5. *Æn.*

*Sanguis habet, frigentque effæta in corpore Vires,*

Combien de fois vous ai-je été cette après-dinée une remore en vous arrêtant tout court, parce que mes jambes ne vouloient plus seconder mes intentions, ni exécuter ce dont



je les sollicite souvent en vain. Maintenant je serois ridicule & injuste si je n'obeissois sans murmurer à la Nature, & si je ne disois librement après S. Paul, *ei ζῶμεν πνεύματι, πνεύματι καὶ σοιχωμεν.* Si vivimus spiritu, spiritu & ambulemus. C'est la meilleure voie qu'on puisse tenir, comme il l'enseigne ailleurs aux Romains, *non secundum carnem ambulare, sed secundum spiritum.*

LITISCUS. S'il n'y a que la poltronerie de vos jambes, (pour usér du terme de ce Prélat Romain, qui disoit dans l'incommodité de la Podagre, *Spiritus quidem promptus, pedes autem poltroni*) qui nous prive de vôtre entretien, au moins veux-je espérer que nous en jouïrons d'une autre façon, puisque vos mains n'ont point encore été attaquées de la Goutte. Certes il y a une merveilleuse satisfaction d'esprit, de consigner par écrit à la posterité des pensées, qu'on croit qui la pourront ou instruire, ou contenter; de même que nous avons profité de celles de nos Devanciers, qui nous ont été si utiles & si agréables tout ensemble.

TUBERTUS OCELLA. De quoi me parlés-vous, Litiscus? N'ai-je pas donné assés de connoissance de ma foiblesse au public, sans la rendre encore de nouveau plus manifeste à

vôtre sollicitation? Je vous parle selon mon cœur, & vous puis dire avec sincérité après Pindare, γλῶσσα δ' ἐκ ἔσω Φρενῶν, *lingua autem non est extra mentem.* Ha que le silence a souvent de grands avantages sur toute sorte de discours! Les Pythagoriciens disoient excellemment, qu'on parloit même en se taisant. καὶ τὸ σιωπᾶν λόγος, *ipsum quoque silentium sermo est.* Combien de choses, nous apprennent les plus muets des Animaux? & combien Esope reçût-il d'eux de belles instructions? En vérité je ne m'étonne pas, si la charge de Silenciaire étoit si importante dans l'Empire *Procopius* de Constantinople, qu'Anastasius qui en possédoit une, succéda à l'Empereur Zénon. Je ne m'oblige néanmoins ni à me faire entendre comme ce Sophiste Herode, jusqu'à ce *Philost.* que la terre du tombeau me ferme la bouche, ni à un silence aussi obstiné que celui de Diogenes Laërtius, & du Philosophe Secundus, qu'on assure qu'ils gardèrent, encore que l'Empereur Hadrien leur commandât de parler, se *Ionst. l. 3.* contentans tous deux de lui faire réponse par *hist. ph.* écrit. Leur Taciturnité peut être jugée un *c. 12.* peu opiniâtre: Mais je veux vous faire voir avant que de vous quitter, & pour vous laisser en belle humeur, un babil de femme bien plus prodigieux, & plus approchant de cette γλῶσσ- *Suidas.*

σαλγία ou maladie de langue des Grecs, pour qui Isée & Demosthène composèrent le mot *αειλογία*, *semper oratio*. Les Latins l'ont nommée Loquacité, mais ils n'en produisent point d'exemple qui vaille celui de cette Espagnole, dont voici l'épithaphe,

*A qui yaze sepultada,  
La mas que noble Señora,  
Que en su vida punto, ni hora  
Tuvò la boca serrada.  
Fes tanto lo que hablò,  
Que aunque mas no ha de hablar,  
Nunca llegare el callar,  
Adonde el hablar llegò.*

L'Hyperbole est un peu forte, & j'avoüe qu'elle va non seulement *ultra fidem*, mais encore *ultra modum*, contre les préceptes de l'Ecole. Mais considérés, que le país d'où elle vient est celui des Rodomontades, qui reçoivent volontiers les plus exorbitantes hyperboles. A Dieu.



DISCOURS

# DISCOURS

DE

L'HISTOIRE.

AU

CARDINAL

DUC DE RICHELIEU.







## ONSEIGNEUR,

*Encore qu'il semble, que tout le monde doive avoir de l'affection pour l'Histoire, puisqu'il ne se voit personne qui n'en trouve la lecture si agréable, qu'on peut dire qu'elle a des charmes pour toute sorte de professions: Si faut-il avoüer que ceux qui sont particulièrement interessés dans sa narration, & qui lui fournissent les principales actions qu'elle représente, sont beaucoup plus obligés que les autres d'en faire estime, & de la protéger même, si elle a besoin de leur autorité. Les grands Monarques, & leurs principaux Ministres, qui donnent le branle à toutes ces merveilleuses revolutions d'Etats que l'Histoire nous décrit, la doivent regarder d'un œil bien plus favorable que le reste des hommes; & si elle s'acquite dignement de sa charge, nous faisant voir au vrai ce qui est de leur importante conduite, ils manqueroient à eux-mêmes, si elle ne leur étoit aussi chere que leur propre reputation, qui en depend en partie. Mais comme ils ne sauroient témoigner trop d'amour pour les bonnes Histoires, aussi ne peuvent-ils avoir trop à contre-cœur celles qui pèchent contre les loix de leur devoir; & le même intérêt qui leur fait*

affectionner les unes, les doit porter à la haine des autres. C'est ce qui m'a fait croire, MON-SEIGNEUR, que je pouvois présenter à V<sup>ô</sup>tre Eminence ce petit Traité; où remarquant les fautes d'une fort mauvaise Histoire, je pense avoir touché les regles principales qu'on doit observer pour en écrire une bonne. La passion nompareille que vous avés pour l'honneur de la France, m'a d'ailleurs assuré que vous verriés volontiers refuter les calomnies d'un Historien, le plus contraire à la gloire de nôtre Nation qui puisse être là. Et je me suis persuadé que V<sup>ô</sup>tre Eminence ne trouveroit pas hors de propos, ni peut-être inutile, que j'aie fait voir aux Etrangers ennemis de nôtre nom, comme la licence qu'ils se donnent de nous diffamer dans leurs Histoires, n'est pas pour demeurer sans repartic. En effet, si tous les conseils de François Premier & de ses Ministres, ont été calomniés par Sandoïal, & si sa malice a pû donner de fausses apparences à leurs meilleurs avis; ne doit-on pas apprehender qu'une semblable animosité n'entreprenne un jour la même chose sur ceux où v<sup>ô</sup>tre incomparable prudence se fait tous les jours admirer; que toutes les bonnes intentions de nôtre grand Roi ne soient mal interprétées, & que ses plus heroïques actions ne se voient de même exposées à la médifance? Car

*encore que la grandeur de votre Genie se fasse respecter par les plus ennemis de votre valeur & du bien de cet Etat ; & quoique l'industrie de votre conduite en l'un & l'autre tems de paix ou de guerre, ne puisse être trop hautement estimée ; si est-ce qu'une mauvaise plume en peut beaucoup diminuer le merite, & un Historien aussi envieux que Sandoval, est capable d'obscurcir vos plus nobles directions. Je sai bien que vous vous contentés des satisfactions intérieures qu'elles vous donnent, & que, hors les bonnes graces de Sa Majesté, vous n'attendés point de recompense temporelle de votre vertu. Il importe pourtant au public, que le mensonge & l'imposture ne passent pas pour des verités historiques. Les attentats qui se commettent en cela contre la gloire des Souverains & de leurs premiers Ministres, doivent être reprimés. Et je ne croi pas que le travail de ceux qui s'opposent à de telles calomnies, doive être estimé tout-à-fait infructueux. Sie je suis si heureux, MON-SEIGNEUR, que vous approuviés celui que je prens la hardiesse d'exposer aux yeux de Votre Eminence, je le mettrai au rang des plus agréables divertissemens de ma vie, ne pouvant y avoir jamais rien de laborieux pour moi, de ce qui sera capable de vous donner quelque satisfaction. Et si mes opinions, touchant la façon dont je croi*



*qu'on doit traiter l'Histoire, ne vous déplaisent pas, j'essaierai de m'expliquer encore mieux dans un Ouvrage de plus grande haleine, par l'usage des maximes que j'établis en celui-ci. J'ose me promettre cependant, que la bonne volonté & l'extrême respect dont j'accompagne ce peu que je vous offre, lui servira de recommandation; & que Votre Eminence, selon sa generosité ordinaire, ne mesestimera pas une chose toute petite qu'elle est, qu'un zele pareil au mien lui presente. Le cœur pour être l'une des plus petites parties de l'homme, ne laisse pas d'être le plus grand present qu'on puisse faire à Dieu. Recevés donc, MONSEIGNEUR, ce que Dieu ne rejette pas; & trouvés bon qu'un cœur, qui ne conçoit rien de plus parfait que votre Idée, vous dedie ce que l'amour de son Prince, de sa Patrie, & de votre Nom glorieux, lui a fait imaginer. C'est avec ce même cœur que je vous supplie très humblement de souffrir, qu'autant de tems qu'il m'animerà je puisse me dire,*

MONSEIGNEUR,

Votre très humble & très  
obeïssant serviteur,

DE LA MOTHE LE VAYER.




# DISCOURS

DE

## L'HISTOIRE.

### OU EST EXAMINEE CELLE

*de Prudence de Sandoval, Chroniqueur du feu  
Roi d'Espagne Philippes III. & Evêque de  
Pampelune, qui a écrit la Vie de l'Empe-  
reur Charles-Quint.*

 ÉTOIS depuis quelque mois dans le plus profond repos, dont je pense qu'un homme de ma profession puisse jouir dans le monde. Exemt d'ambition, d'affaires, & de tout autre dessein que de contenter mon humeur pour lors studieuse, je conversois avec ces grands hommes de l'Antiquité, qui nous disent sans flatterie ce qu'ils pensent du vice & de la vertu. Et sans que mon esprit compatit à ce que ma petite fortune peut ressentir des agitations publiques, je contemplois de mon cabinet ces grandes révolutions de l'Europe, du même œil que j'ai

souvent regardé le changement des Scènes, & les faces différentes d'un Théâtre. Dans cette heureuse affiete, qui fait voir les plus élevées sans envie, je reçus la visite & le conseil d'un ami; auquel après beaucoup de résistance je fus contraint de promettre, que puisque je ne lui pouvois complaire tout-à-fait, je le contenterois au moins en partie, lui donnant par écrit les raisons qui m'empêchoient d'acquiescer entièrement à son avis.

Il se jeta d'abord comme en riant sur le mépris de certaines études purement contemplatives, & qui font profession de trouver en elles-mêmes toute la récompense de leurs travaux. D'où me faisant connoître doucement qu'il jugeoit que je n'y avois que trop donné de mon tems, il se mit à me dire fort sérieusement, que si je voulois contenter beaucoup de personnes qui ne me portoient guères moins de bonne volonté que lui, je leur écrirois plutôt des Livres d'Histoire que de Philosophie. Il ajouta en suite tant de termes choisis pour m'expliquer tout ce que les Anciens ont dit à l'honneur de l'Histoire, & tout ce qu'on se peut promettre d'utilité & de plaisir dans cette occupation, que je reconnus aisément, qu'il étoit venu exprès pour me la faire agréer.

Ma réponse fut au commencement accompagnée d'un peu de ressentiment de ce qu'il avoit parlé au desavantage du plus agréable entretien de ma vie, & je lui témoignai qu'il n'y auroit jamais de considération plus forte sur mon esprit, que celle de l'honnêteté qui se trouve dans ces méditations Philosophiques, dont les hommes nés seulement à l'action font quelquefois le moins d'état. En effet, j'ai toujours comparé celui, qui abandonne tout-à-fait les sciences contemplatives, pour suivre celles qui paroissent plus profitables dans le cours de la vie civile, à cette inconsidérée Atalante, qui trahit l'honneur de sa course pour ramasser une pomme d'or. *Ovid 10. Metam.* Et néanmoins afin de témoigner à mon ami que sa bonne volonté m'obligeoit, je m'accommodai de sorte au reste de ses sentimens, que je mis l'enchère sur tout ce qu'il avoit dit à la recommandation de l'Histoire.

Je lui passai pour bonne la conception d'Agathias, qui veut qu'on la révère comme un don de la Providence divine, vû que sans l'immortalité, dont l'Histoire est la dispensatrice, beaucoup d'actions héroïques cesseroient, pour être privées de leur cause finale, & de la seule récompense qu'ordinairement elles se promettent. Mais je lui dis, que je



l'estimois principalement comme celle qui faisoit les propres fonctions de la Philosophie morale, & qui lui pouvoit même par quelque considération être préférée, puisque non contente de donner les mêmes préceptes, elle y ajoûtoit encore les exemples, qui émeuvent bien plus puissamment que les mœurs, selon que parle Tacite, & qui rendent le chemin de la vertu bien plus court que celui par lequel nous conduisent les préceptes. Car il

*Epist. 6.* me souvient que Seneque s'explique selon cette pensée dans une de ses lettres, soutenant que la vie de Zénon, dont Cléanthes avoit été spectateur, l'avoit bien plus instruit que sa doctrine; que les actions de Socrate servirent davantage à Platon que ses discours; & que Métrodorus dût beaucoup plus à Epicure pour avoir été son domestique, que son écolier. Ne fait-on pas que les plus belles leçons que reçût Achille de Chiron furent exemplaires? Que les conquêtes d'Alexandre animèrent toutes les expéditions de César? Et que l'idée du Cyrus de Xenophon fut le modèle sur lequel se forma l'invincible courage de Scipion? L'Histoire donc qui prend le soin de nous conserver tant de beaux exemples, semble avoir bien mérité sur toute autre science, ce beau titre qu'on lui donne de

maitresse de nôtre vie. Et c'est peut-être ce qui a fait dire à Diodore, qu'elle étoit com- *Lib. 1.*  
me la métropolitaine de toute la Philosophie; *Diogen.*  
au même sens que Diogene nommoit l'avarice *Laërt. in*  
ce la métropolitaine de tous les vices. *ejus vita.*

Or comme nous convenions aisément pour ce regard, aussi ne fûmes-nous pas bien d'accord en ce qu'il prétendoit en suite de m'engager à un travail si fort au dessus de mes forces, comme seroit celui d'écrire l'Histoire de nôtre tems; & ce qui est encore plus important, de la donner dès à présent au public. Car encore qu'il n'y ait point d'ordinaire de meilleurs Auteurs, que ceux qui parlent des choses de leur siècle, dont on suppose qu'ils ont pris toute sorte d'instruction; si est-ce que la maxime n'est pas si absolument vraie, qu'elle ne manque bien souvent; & ce n'est pas à dire que tous ceux qui entreprennent un si grand travail, s'en acquittent comme il faut. Polybe nous l'apprend au sujet *Lib. 3.*  
de l'Historien Fabius, remarquant que sa *hiff.*  
qualité de Sénateur Romain, & ce qu'il avoit écrit des choses de son tems, avoient trompé beaucoup de personnes, qui faisoient cas sur cela d'un ouvrage qui n'avoit rien de recommandable. C'est bien quelque chose de pouvoir dire qu'on a eu part aux affaires, & vû une

*Noët. Attic.* partie de ce que l'on expose au public. Aulu-  
*l. 5. c. 18.* Gelle soutient que l'Histoire, selon étymolo-

*Lib. 12.* gie Grecque, n'est à proprement parler que  
 de ces choses-là ; & le même Polybe repro-  
 che à Timée sur ce sujet, que n'ayant jamais  
 voyagé, ni rien observé de son chef, il ne  
 parloit que sur des mémoires qu'on lui avoit  
 fournis, & sur le rapport d'autrui, le plus  
 souvent sujet à mécompte. Mais outre que  
 ceux-mêmes qui ont cet avantage qui me  
 manque, ne peuvent pas avoir été par tout,  
 ni savoir toutes choses avec une égale certi-  
 tude, il faut de si grands dons de nature &  
 d'étude, pour s'acquiter dignement d'une si  
 haute entreprise, que d'y penser seulement,  
 ce seroit à un homme comme moi témoigner  
 trop de témérité. Calisthene étoit un grand  
 personnage, & qui avoit été spectateur de ce  
 fameux combat entre Alexandre & Darius, au  
*Polyb.* passage étroit des Portes de Cilicie. Si est-ce  
*lib. 12.* que pour avoir ignoré la Tactique, qui est  
 l'art de ranger en bon ordre les batailles, la  
 narration a été convaincue d'absurdité, & on  
 a fait voir des impossibilités en la description  
 qu'il faisoit de cette importante Journée.

Je ne veux pas dire pourtant qu'il n'y ait  
 que ceux qui sont employés dans les grandes  
 affaires de paix & de guerre, qui soient ca-

pables de composer l'Histoire. Outre que leurs occupations continuelles pour le bien public ne leur donnent guères le loisir de vaquer à cela ; quelques uns ont remarqué, qu'une bonne partie des plus grands Ministres n'ont pas eu les conditions qui sont requises, pour se bien acquiter d'un tel ouvrage : Et en effet, la plupart des Capitaines que nous savons avoir le plus fait avec l'épée, ont eu d'ailleurs une fort mauvaise plume. Les Livres de Pyrrhus & d'Hannibal furent tels, <sup>Dionys. Halic. Corn. Nepos.</sup> qu'on ne peut pas dire qu'ils aient rien contribué à leur réputation. Ceux d'Auguste, de Tibere, de Claudius, & de tant d'autres Empereurs, ont eu si peu de génie, qu'il n'en est rien venu jusqu'à nous. A la vérité, César a été beaucoup plus heureux. Et néanmoins quoiqu'il eût exercé son stile excellent dès son jeune âge ; encore qu'il eût écrit du même génie, & avec la même force dont il combattoit ses ennemis, selon le dire de Quintilien ; & bien qu'il se fut appliqué à faire des Livres d'Analogie, & des Anticatons, aussi volontiers qu'à commander des armées ; ses Commentaires ne laissèrent pas d'être repris par Asinius Pollio, comme ceux qu'il avoit composés avec si peu de soin & de vérité, qu'il les eût sans doute corrigés, à ce que dit <sup>Lib. 10. Inust. c. 1. Sueton. in Jul. C. p. 56.</sup>



Pollio, sans sa mort précipitée. C'est ainsi que toutes les graces ne se trouvent que rarement en un même sujet ; que le tempérament qui donne les unes, nous envie bien souvent la possession des autres & qu'il semble que le Ciel n'ait pas voulu permettre que ceux, qui font les choses dignes d'être écrites, puissent encore avoir la gloire d'écrire celles qui méritent d'être lûes. Si faut-il confesser qu'il se trouve des personnes d'une naissance tellement privilégiée, qu'on les voit réussir en toutes choses. Mais nous ne parlons pas de ce qui est si rare en la nature, que nous le pouvons mettre au rang de ses autres prodiges.

Tant y a que puisque souvent les plus grands hommes mêmes se trouvent n'avoir pas toutes les parties nécessaires à un si important ouvrage qu'est celui de l'Histoire, je m'excusois ce me semble assez raisonnablement à mon ami ; lui faisant avouer au même tems, qu'on ne peut sans indignation voir avec quelle insolence des personnes de nulle considération, & de moindre érudition, ont osé prendre un si présomptueux dessein. Suetone fait une observation après Cornelius Nepos, que le premier des Libertins, qui eût la hardiesse de mettre la main à la plume

pour cela parmi les Romains, fut un Otacilius, qui de portier esclave étoit parvenu par son bel esprit à être Précepteur de Pompée le Grand ; mais qu'avant lui il n'y avoit eu que les plus honnêtes hommes, & les plus considérables de la République qui s'en fussent mêlés. Si nous avons la moindre teinture de cette vertueuse pudeur qui les retenoit de ce tems-là, ou qu'une juste censure fut employée à reprimer ceux que l'on ne peut autrement mettre à la raison, nous ne verrions pas cette belle partie des disciplines si mal traitée, pour être tombée en de trop mauvaises mains.

Pour ce qui concernoit la publication, supposant même que j'eusse pû satisfaire à ce qui étoit de la composition, je le priai de considérer que selon l'opinion de Lucien, & de beaucoup de personnes, l'Histoire étoit un présent qui ne devoit être fait qu'à la postérité ; & qu'on pouvoit bien écrire l'Histoire de son tems, moiennant que ce fut avec dessein de ne la faire voir qu'à l'avenir. Voici de quels moiens ils ont accoutumé de se servir pour autoriser cette opinion. Puisque la premiere loi de l'Histoire est de ne dire jamais un mensonge, la seconde de ne taire jamais une vérité ; chacun peut bien juger que tou-

*Quando  
sc. hist.*

*Cicer. de  
Oratore.*

tes vérités n'étant pas toujours bonnes à dire, selon le Proverbe, il n'y a pas grande apparence qu'une vraie & legitime Histoire pût être bien reçue par ceux qui s'y prétendroient intéressés. On peut dire cela d'autant plus librement aujourd'hui, que graces à Dieu ceux qui doivent faire la meilleure partie de la nôtre, comme étant les plus considérables de l'Etat, se gouvernent de sorte qu'ils doivent attendre d'une fidele narration de leurs actions, la principale recompense qu'elles méritent, puisqu'ils ne peuvent être jamais si hautement loués, que quand on parlera véritablement de leur administration. Mais outre que les tems ne sont pas toujours semblables, il y a tant d'autres hommes au dessous d'eux, qui ne laissent pas d'entrer fortement dans le corps de l'Histoire, qu'il est bien difficile que celui qui l'écrit ne soit touché de beaucoup de considérations s'il se frot de la rendre publique de son vivant. Car pour en parler avec franchise, y a-t-il quelqu'un de nous qui souffrit volontiers d'être mis dans l'Histoire avec la même liberté dont il vit? Confessons-le ingenuement, nos mœurs ne le souffrent pas; & je doute même si hors le siècle d'or des Poètes, il y en eût jamais un autre auquel une si grande licence de tout dire

dire ait été bien reçue, ou seulement soufferte. C'est ce qui a fait comparer une bonne Histoire à un fruit très exquis, mais qui n'est pas encore mûr. Parce que comme il ne se faut pas trop hâter de cueillir celui-ci, & qu'il doit être même tenu quelque tems sur la paille, avant qu'il puisse être de bon débit au marché; Aussi ne faut-il pas penser qu'une Histoire qui parle avec la liberté nécessaire des hommes vivans, soit propre tout aussitôt à voir le jour; le tems auquel elle pourra être trouvée de bon goût n'est pas encore venu; & il suffira que ceux qui nous survivront lui donnent un jour l'estime & le prix qu'elle mérite. De penser qu'on peut garder une certaine modération, par le moien de laquelle, sans offenser personne, dont on doit craindre le ressentiment, on ne laisse pas d'insinuer les choses, & de les déclarer à peu près comme elles se passent, ce n'est pas un expedient qui puisse être reçu, ni qui soit aucunement tolérable. Car c'est une règle constante, qu'un bon Historien est obligé de publier le bien & le mal des choses & des personnes dont il traite, sans que l'amour ou la haine, l'espérance ou la crainte l'en doivent jamais dispenser. Polybe repete souvent *Lib. 12. & lib. 16.* cette maxime, & soutient qu'on ne doit pas



dire simplement, comme faisoit Timée, qu'A-gathocle étoit un Tyran, sans ajoûter qu'il étoit aussi un très grand personnage. Et l'Histoire Sainte qui parle de l'idolatrie, aussi bien que de la sagesse de Salomon; du reniement de Saint Pierre, comme de sa pénitence; & des débauches de la Madelaine, de même que de sa conversion, nous montre assez par là ce qui doit être observé par tout ailleurs. On peut ajoûter que puisque les loix condamnent comme frauduleuse l'action de ceux qui disent tout ce qu'ils peuvent de la bonté d'un fonds de terre, ou d'une maison dont ils se veulent défaire, en taisant les défauts, & en cachant soigneusement toutes les mauvaises qualités; à bien plus forte raison doit-on blâmer la procédure d'un Historien, qui en une matière beaucoup plus importante, & où il y va de l'instruction de tout le genre humain, ne dit qu'une partie de la vérité, & cache le reste en faveur de ceux, qu'il veut obliger, ou des autres, à qui il ne veut pas déplaire. Ce sont à peu près les considérations que j'apportai à mon ami, pour lui justifier ma retenue, lui avouant néanmoins, que la principale cause étoit fondée sur ce que je n'avois pas les provisions nécessaires pour un si haut dessein; & qu'au cas

que je me visse jamais des matériaux suffisamment, pour fournir à la construction de ce grand bâtiment de l'Histoire, je contribuerois volontiers, pour lui complaire, toute ma petite industrie, & ce que j'avois été curieux d'apprendre des loix qu'il faut observer dans une si noble architecture. Surquoi étant entrés en un assés long propos du blâme, ou de la louange que semblent mériter beaucoup d'Historiens modernes, nous nous arrêta mes particulièrement à en examiner un, dont j'avois la mémoire assés récente, & qui suivant ma promesse fournira de sujet au présent discours.

Je n'ai jamais estimé l'humeur critique de certaines personnes, qui ne mettent guères volontiers la main à la plume que pour censurer les ouvrages des autres, & sur tout de ceux qui pour n'être plus, sont sans repartie. C'est vouloir vivre en évoquant les morts, bâtir inhumainement sur leur sépulture, & les déterrer pour s'en repaître, comme cet infame Dabuth des Arabes. Cela m'auroit pû *Leon. d' Af. liv. 9.* empêcher d'écrire ici les observations suivantes sur l'Histoire de la vie & des actions principales de l'Empereur Charles-Quint, dont j'apprens que l'Auteur est mort, bien qu'il n'y ait pas plus de dix-huit ans qu'il la dédia

au feu Roi d'Espagne Philippes Troisième. Mais d'une part, la guerre ouverte où nous sommes maintenant avec ceux de sa Nation, me peut bien permettre quelque chose en ceci ; quoiqu'elle ne m'empêche pas de reconnoître Mariana & quelques autres du même païs, pour aussi bons Ecrivains que celui-ci l'est mauvais. Et d'ailleurs j'espère rendre mes repréhensions si claires, qu'on connoitra facilement que je les ai plus faites pour profiter au public, que pour en tirer quelque avantage particulier. En effet, y ayant deux façons d'enseigner, dont l'une donne les exemples de ce qu'il faut imiter, & l'autre fait voir ce qui est à fuir ; puisque tant de personnes ont déjà écrit les choses qui sont requises pour la perfection de l'Histoire, je prétens remarquer ici beaucoup de défauts, qu'on doit éviter, & dont je ne croi pas qu'on puisse fournir de plus riches preuves, que celles que je tirerai du texte que j'entreprends d'examiner. C'est ainsi qu'Ismenias faisoit entendre à ses disciples les plus mauvais joueurs de flutes de son tems. Que le pere d'Horace lui faisoit jeter les yeux sur la plus débauchée jeunesse de Rome. Et que Quintilien vouloit que les Professeurs d'Eloquence lussent quelquefois à leurs écoliers des orai-

*Lib. 1.*

*Sat. 4.*

*Lib. 2.*

*inst. cap. 5.*

sons fort vicieuses, afin que les improprietés, les obscurités, & les bassesses, qu'ils y remarqueroient, leur fissent mieux comprendre les parties essentielles d'une parfaite oraison. Je sai bien que la qualité d'Evêque de Pampelune que prend Prudence de Sandoval au commencement de ce livre mérite beaucoup de respect. Mais je pense aussi qu'on m'accordera facilement, que ce ne sont pas choses incompatibles d'être en même tems fort bon Evêque, & fort mauvais Historien. Grégoire Evêque de Tours étoit un grand Prélat, & que nous devons beaucoup estimer à cause de ce qu'il nous a donné de nôtre France en un tems de pleine barbarie à l'égard des lettres. Et néanmoins l'examinant par les règles de l'Histoire, je croi que personne ne le voudroit faire passer pour un Auteur accompli.

Commençons donc, pour suivre quelque ordre, par celui qui est observé aux deux Volumes de cette vie, & voyons s'il a été bien pris & bien entretenu. Il est si nécessaire en toutes choses, que les Philosophes l'ont nommé la forme de l'Univers, qui ne peut subsister sans son moien. Mais on le peut bien dire tel particulièrement au sujet dont nous traitons, vû qu'un corps d'Histoire dé-



pourvû de la méthode qui y doit être; paroît plutôt un cadavre froid & sans sentiment, qu'un ouvrage animé. Or l'ordre Historique se prend, ou des lieux, comme a fait Hérodote, ou des tems, selon qu'en a usé Thucydide; & c'est le tems qui compose ce qu'on nomme proprement le fil de l'Histoire. Car la Chronologie est un filet plus nécessaire à se démêler d'une narration Historique, que ne fut jamais à Thésée celui qui le tira de tous les détours du Labyrinthe. Je ne sai personne, qui l'ait jamais pris que par le plus ancien bout, pour finir aux derniers tems, si ce n'est Cicéron, qui commença par son Consulat, & remonta jusqu'à Romulus, & à la fondation de Rome, si nous en croions Dion

*Lib. 46. Cassius.* A la vérité, nôtre Auteur n'a pas été en cela si extravagant, il a suivi le cours ordinaire, a mis même la date des années en marge, qui sont des bornes si nécessaires à l'Histoire, que sans elles on la peut comparer à une campagne sans limites, où l'on a de la peine à se reconnoître. Et néanmoins on y peut être souvent trompé, n'y ayant Livre où il n'ait commis de notables parachronismes, traitant en telle année des choses passées beaucoup de tems auparavant, ou plusieurs années après, ce qui l'oblige en

suite à des répétitions les plus insupportables  
 que j'aie jamais remarquées ailleurs. Il me  
 souvient d'y en avoir lû une de plus de deux  
 pages, sans qu'il y eût un seul mot changé;  
 ce qui procède d'un défaut étrange de mé-  
 moire, ou de jugement. Ce n'est pas que  
 je veuille nier, qu'un Historien ne doive  
 quelquefois s'accommoder aux matières qu'il  
 expose; en sorte, que pour ne les pas aban-  
 donner du tout imparfaites, & afin de ne  
 laisser jamais l'esprit de son Lecteur confus &  
 mal satisfait, il ne puisse les réunir, & don-  
 ner une seule narration, ce qui n'est arrivé  
 qu'en des tems un peu différens. Thucydi-  
 de est repris sur cela par Denis d'Halicarnasse,  
 & par le Sophiste Théon, de s'être si fort  
 astringé à les deux saisons d'Été & d'Hyver,  
 que pour ne rien dire en l'une qui fût du  
 tems de l'autre, il coupe les choses dont il  
 traite en tant de parties, & les mutile de tel-  
 le sorte, qu'elles donnent du dégoût, & lais-  
 sent du trouble dans l'esprit de ceux qui les  
 lisent. Mais c'est le fait d'un judicieux Ecri-  
 vain de reconnoître par la nature des matiè-  
 res, la nécessité qu'il a de ne les pas disjoin-  
 dre; ce qu'on ne peut pas dire de Sandoval,  
 m'assurant bien, que personne ne le lira sans  
 reconnoître ici les fautes, & sans tomber d'ac-

*Ep. ad  
 Cn. Pomp.  
 & ad  
 Tub.  
 In Progy.*

cord avec moi, qu'il n'a été prudent que de nom en cette partie, non plus qu'en de certaines digressions dont il use. Je ne les condamne pas toutes comme absolument viciueuses, puisque les meilleurs Historiens Grecs & Latins les ont pratiquées : mais je les blâme seulement quand elles sont hors de propos comme les siennes, & lors qu'on mêle, comme lui, des choses qui n'ont nul rapport entre elles.

Je croi devoir dire aussi quelque chose de son stile, avant que de passer plus outre. Non pas que je pense qu'on doive user de trop de scrupule en cette partie, ni que de bonnes choses perdent leur prix en matière d'Histoire, pour être dites en mauvais termes. Polybe s'est moqué avec raison de l'Historien Zenon, pource qu'il ne faisoit état que de la diction, & que pour vaquer à une vaine éloquence dont il faisoit parade, il négligeoit le plus sérieux, & commettoit des fautes essentielles dans son ouvrage. Mais il est bien raisonnable néanmoins qu'un Auteur qui entreprend un ouvrage de réputation comme celui-ci, fasse choix de l'un des trois caractères, qui est le plus approprié à son dessein ; & qu'il ait son stile réglé de même, qui lui soit propre, assuré, & non emprunté. Ce

*Excerpt.*

*Val. p. 75.*

seroit trop de rigueur de les examiner à cette heure séparément, ce bon Prélat n'ayant, à mon avis, jamais reconnu la distinction, qu'on fait ordinairement entre le stile & le caractère. Disons seulement de l'un & de l'autre, qu'à les considérer en gros & dans le général de son œuvre, ils sont bien du plus bas étage, & du moindre ornement qu'on puisse guères observer dans les livres; encore qu'il y ait quelquefois de l'inégalité en ceux-ci, à cause de certaines pieces beaucoup plus travaillées que le reste, & qu'on voit bien lui avoir été fournies d'affés bonne main. A la vérité ceux qui ont crû reconnoître la portée de la langue Espagnole, n'ont pas jugé que soit en prose ou en vers, elle ait encore atteint la perfection des plus cultivées. Elle a pourtant ses graces particulières; & comme le parler rend un témoignage secret de nos mœurs, celui des Espagnols n'est pas moins altier que leurs façons de faire; & ils se vantent même, dans leurs rodomontades ordinaires, d'avoir de toutes les langues celle qui est la plus propre à commander. Quoiqu'il en soit, il y en a quelques-uns parmi eux qui écrivent bien plus éloquemment que les autres, & si vous conferés le stile de Sandoval avec celui de Mariana; de Herrera,



ou de Cabrera, tous Historiens de même tems que lui, vous trouverez le premier fort grossier, & tout à fait au dessous de celui des suivans. Or tous les maitres ont convenu en cela, que l'Histoire étoit une des principales parties de l'art oratoire, *opus oratorium maximè*, dit Cicéron, se plaignant de ce qu'en son tems elle n'avoit pas encore été bien traitée par les Romains. Aussi voions-nous qu'elle fait des harangues qui ne cèdent en rien à celles de la Rhétorique, s'en trouvant dans Thucydide & dans Tite-Live, qui ne sont pas moins admirées que celles de Demosthène ou de Cicéron. Et quand on voudroit faire valoir l'opinion de Diodore, & de quelques autres, qui semble condamner les oraisons historiques, cela se devoit entendre des directes, qui n'ont rien de vrai-semblable, & qui interrompant le fil de la narration, confondent l'esprit de ceux, qui la lisent; non pas de celles, qui sont judicieusement placées, & qui pour être rapportées d'un autre organe que les directes, n'intéressent point la vrai-semblance de l'Histoire. Bien que les directes mêmes aient été pratiquées par tant de grands personnages, que quant à moi, je ferois grande conscience de les reprendre en Sandoval, si non pour être

1. de leg.

Lib. 20.

hist. c. 1.

& 2.

très mal faites. L'Historien a encore cela de commun avec l'Orateur, qu'il est pathétique, & émeut souvent les affections comme lui, d'où vient que Thucydide est préféré à Hérodote en cette partie par Denis d'Halicarnasse. Il est vrai, que la fin de l'Historien quand il émeut, est en cela différente de celle de l'Orateur, que le premier se propose de faire comprendre la matière qu'il traite, & d'en exposer comme à la vuë tous les accidens, en sorte qu'on ne puisse douter de la vérité de son discours; & le dernier n'a pour but que de persuader son Auditeur, & d'obtenir le gain de sa cause, telle qu'elle soit. Mais l'Historien ne doit pas seulement orner son stile de l'éloquence oratoire, il faut qu'il se serve encore de l'éloquence poétique. Quintilien dit pour cela, que l'Histoire est si voisine de la Poësie, qu'elle est comme un poëme libre & sans contrainte. Les œuvres de Thucydide & d'Hérodote ont été nommées à ce propos d'excellentes Poësies. Et nous voyons qu'Agathias, qui étoit Poëte de nature, fut porté par le Secrétaire d'Etat Eutychianus à écrire l'Histoire sur cette considération, qu'il y avoit une si grande affinité entre la Poësie, dont il faisoit profession, & l'Histoire, que le passage de l'une à l'autre se se-

*Epist. ad  
Pomp. &  
de ver. scr.*

*10. Inst.  
cap. 1.*

*D. Halic.  
ep. ad Cn.  
Pomp. &  
ad Tub.  
In princ.  
hist.*

roit sans peine, & ce seroit comme traverser d'une partie en une autre patrie, pour user de ses propres termes. En effet, l'Histoire nous représente les choses venues & véritables, du même air à peu près, que la Poësie nous dépeint les possibles & les vrai semblables. C'est pourquoi on les distingue seulement en comparant les pièces de celle-ci aux

*Quint. 12.* tableaux de Zeuxis, qui faisoit les figures  
*Inst. c. 10.* plus grandes que le naturel, pour leur don-  
*Plin. l. 35.* ner plus de majesté; & les ouvrages de l'autre à ce qui sortoit des mains d'Appelle, où la ressemblance étoit si curieusement observée, qu'on n'y trouvoit jamais rien de disproportionné au sujet. Nous pouvons dire maintenant, que si Sandoval n'a rien emprunté des Orateurs, comme cela ne lui peut pas être imputé, il a encore moins pris des Poëtes, si ce n'est en ce qu'il débite beaucoup de contes fabuleux, qui corrompent, comme un mauvais levain, ce qu'il y a de vérité dans son Histoire. Et pource que d'entrée il nous sert d'une fabuleuse généalogie de la Maison d'Autriche, nous ferons aussi notre première observation de quelques absurdités ridicules que j'ai remarquées dans ses deux gros Volumes, en commençant par cette généalogie.

Ce n'est pas sans sujet que les Grecs ont dit, que le commencement valoit en toutes choses la moitié de l'Ouvrage; Platon aiant ajouté au fixième de ses Loix, qu'il tenoit lieu encore de quelque chose davantage. Aristote remarque sur cela, que les fautes <sup>5. Polit.</sup> qui se commettent dans les principes sont de <sup>cap. 4.</sup> conséquence pour tout le reste; du moins est-il certain, que l'on juge ordinairement de ce qui suit par le commencement de chaque chose.

C'a donc été une merveilleuse impertinence à cet Historien, de débiter par une si ridicule généalogie de Charles-Quint, expliquée de pere en fils, depuis Adam jusqu'à lui. Car encore que personne ne puisse douter de la vérité de sa premiere table, depuis nôtre pere commun jusqu'aux enfans de Noé, puisque nous la tenons du Saint Esprit par les mains de Moïse, c'est en cela pourtant qu'il a commis une puérilité indigne d'un homme serieux; d'avoir pris la peine si inutilement de donner des ancêtres à Charles-Quint, que personne ne lui peut disputer & dont le plus grand *vellaque* d'Espagne, & le moindre homme du monde se peut vanter comme lui. Mais de passer du texte sacré aux fables de Troye, & de coudre les vérités



de la Genèse avec les rêveries du Bérose supposé par Annius de Viterbe, & celles de l'Abbé Trithème, qui sont les Auteurs primitifs d'une si belle généalogie, je ne sai, s'il n'y a point en cela quelque impiété. Au moins se devoit-il souvenir, qu'il y a plus de quinze cens ans que Dion de Prusse a soutenu, par un discours, qui nous reste dans ses œuvres, que le siège de Troye ne fut jamais. Quoiqu'il en soit, Sandoval avoit besoin, aussi bien que Virgile & Ronsard; de la destruction d'Ilium par les Grecs, pour trouver son Francus qui donnât le nom aux François, & puis entrer par ce moien dans la premiere race de nos Rois, afin qu'un Sigibert venu d'eux, & établi premier Duc d'Allemagne, fût la tige de la Maison d'Autriche; qui se trouvera par ce moien, non seulement plus ancienne que celle de France aujourd'hui regnante, mais encore avec plus de droit au Roiaume, comme l'ayant possédé avant celle de Pepin & de Hugues Capet. Pour le moins est-ce la consequence que Valdes en tiroit, il n'y a guères, en faveur du Roi d'Espagne Philippes Second, contre Henri le Grand. Si de fort habiles hommes n'avoient déjà très pertinemment refuté toutes ces bagatelles, dans leur reponse au Secrétaire Piesport, je

me croirois obligé d'essayer maintenant la même chose. Mais ils ont si nettement fait voir comme Rodolphe, qui rendit la Maison d'Autriche souveraine, étoit issu des Comtes de Tierstein & de Habsbourg; & comme ces Comtes n'eurent jamais ni Rois ni Princes, ni Ducs pour devanciers, que je n'en dirai rien davantage, sinon qu'il y avoit trois cens ans, que nos Rois de la troisième race regnoient de pere en fils, lors que ce Rodolphe fut élu Roi des Romains, du regne de nôtre Philippes le Hardi.

Il faut pourtant noter encore ici l'extravagante vision du Granadin Pegnafiél Contreras, qui non content de nommer, aussi ridiculement que Sandoval, cent dix-huit successions depuis Adam jusqu'à Philippes Troisième, en fait voir cent vint & une du même principe jusqu'au Duc de Lerme, pour qui il composa ce bel Ouvrage. C'en a pas été sans donner comme les autres, dans les reliques de la vieille Troye, où il trouve, avant même sa destruction, deux freres, Illus & Asaracus, du premier desquels il fait sortir le Roi d'Espagne, & de l'autre son Excellence, qui est une parenté assés éloignée; aussi la rend-il bien plus proche par les lignes maternelles, qu'il a semblablement dressées. Et pour ce qu'il n'y avoit

pas d'apparence de laisser un Duc si bien apparenté sans Souverainetés, il met Enée entre ses aieuls ; ce qui lui pourroit donner un grand droit sur le patrimoine de Saint Pierre, si les Espagnols ne respectoient trop le Saint Siège, pour rien entreprendre de ce côté là. Il couche de suite un peu après Enée, ce Brutus, qu'on veut avoir donné le nom à la Grand' Bretagne, par le moien duquel on peut aussi bien conclure, que les Rois d'Angleterre qui y dominent présentement, sont des usurpateurs sur ceux de la maison de Rojas & de Sandoval, dont étoit le Duc de Lermme, comme nos Rois le feroient par l'argument de Valdes, sur ceux de la Maison d'Autriche. Est-il possible qu'il y ait des esprits, qui se puissent repaître de telles chimères ? Je sài bien que les Philosophes disent, que nous sommes tous naturellement amateurs des fables ; & ils en rendent cette raison, que notre esprit étant de sa nature infini, aime par sympathie les choses qui lui ressemblent, & qui ne reçoivent point de bornes, comme sont les fables. Mais cela est bon pour se plaire à tirer des moralités de celles d'Esopé, ou pour prendre son divertissement au recit de quelque conte fait à plaisir, comme l'on dit, & non pas pour fonder sérieusement les droits

droits d'une Couronne, & appuier sur elles dans une Histoire, les intérêts des Etats. Comme l'on veut que nous aions tous une certaine inclination au mal, on a dit de même, que nous nous plaissions naturellement aux inventions fabuleuses. Ce qui n'empêche pas, qu'ainsi que l'objet de la volonté est le bien, celui de l'entendement ne soit le vrai; & par conséquent que tout mensonge, entant que tel, ne doive naturellement déplaire.

Tant y a que nôtre Chroniqueur Sandoval voulant faire trouver bonne, & bien autoriser une si importante généalogie, a crû qu'il suffisoit de dire, qu'il la tenoit entre autres Auteurs d'un certain Gebuviler, qui est le meilleur qu'il ait, & que vous noterez avoir été un pauvre maître d'Ecole de Haguena. Parce que, dit-il, Gebuviler aiant dédié son *P. 898.* Livre à l'Empereur Ferdinand, il n'y auroit point d'apparence de croire qu'une chose présentée à un si grand Prince n'eût pas été travaillée avec un grand soin & achevée avec toute sorte de fidélité. N'est-ce pas là un argument en bonne forme, & de difficile repartie? Il s'en sert d'un tout semblable à la fin de son second tome, voulant finir aussi bien qu'il avoit commencé. Car pour der-



niere & plus forte preuve des vertus de Charles-Quint, il allegue la lettre de François Tietelman Lecteur à Louvain, faite lors qu'il dédia son Exposition des Pseaumes à cet Empereur, où il le compare au Roi David ; & le témoignage de Surius, qui le nomme les délices du genre humain après Titus. Comme si ce n'étoit pas la coutume en semblables occasions, de donner aux Rois les qualités qu'ils doivent avoir, quand mêmes ils ne les possédéroient pas entierement ? Et comme si la bonté des Princes n'étoit pas telle, qu'ils souffrent tous les jours qu'on leur dédie mille impertinences semblables aux généalogies dont nous parlons ! Je ne veux pas nier que nous n'aions eu des Historiens, aussi bien que des Poètes, qui ont crû pouvoir faire pour la France, ce que Virgile & Tite-Live ont fait pour leur pais, y faisant venir Enée. Antenor a été de même à Venise, Ulysse à Lisbonne ; & où n'a-t-on point fait aller tous ces Heros, ennuiés d'un siège de dix ans, & persécutés des Dieux, qu'il avoit falu combattre aussi bien que les hommes ? Il n'y a guères de nations qui n'aient pris plaisir à rapporter leur extraction à quelque un de ces Princes Grecs ou Troyens, parce que l'Histoire Payenne n'a rien de plus ré-

marquable que les belles actions qu'on leur attribue, ni même de plus ancien, ne restant aucune mémoire de ce qui a précédé les guerres de Thèbes & de Troye. Il n'est pas jusqu'aux Turcs qui ne se disent venus d'un Turcot Troyen, qui demeura dans la fausse Sicambrie des Palus Méotides, pour y gouverner le reste des peuples qui ne passèrent pas avec les premiers François en ces quartiers de deçà. C'est pour cela que les Turcs ont dit quelquefois qu'ils nous touchoient de parenté. Mais selon la généalogie de la Maison d'Autriche, issue de la première race de nos Rois, les Espagnols leur sont bien plus proches que nous; & il y a grande apparence que s'ils la font valoir à Constantinople, elle leur pourra servir à obtenir cette alliance qu'ils nous envient si fort, & qu'ils y sollicitent, il y a si long-tems, comme nous verrons tantôt. On ne peut pas dire pourtant qu'aucun Historien de quelque considération, ait jamais donné ces origines pour véritables, ni qu'il ait voulu fonder dessus autre chose qu'un peu de gloire imaginaire à sa Nation. Au lieu que ces Chroniqueurs Espagnols s'en servent, pour y jeter des fondemens de la conséquence que nous venons de représenter. Et ce qui est bien

étrange, ils débitent en une même pièce les fables Payennes avec les vérités de la Sainte Ecriture, mettant des Rois de Tragédie, & d'autres, dont on n'ouït jamais parler, en suite de nos plus Saints Patriarches; comme si les uns n'étoient pas plus véritables que les autres, & qu'il fût loisible de mêler ainsi le sacré avec le profane.

Il ne faut pas s'arrêter par tout autant que nous avons fait sur cette généalogie, à cause de son importance; voions quelques autres endroits qui ne sont pas moins ridicules, quoiqu'ils soient moins dangereux.

Dans la succession de Charles-Quint, dont il parle avant que d'avoir dit un seul mot de sa vie, il fait cette belle remarque de la Reine Marguerite, femme de Philippe Troisième, qu'elle étoit née le propre jour de Noël, entre neuf & dix heures du matin, comme la cloche d'une Eglise sonnoit l'élevation du Saint Sacrement à la Messe; ce qui fut, dit-il, un signe de sa grande dévotion. Il est certain, que ce fut une très grande & très religieuse Princesse. Mais cette remarque d'un coup de cloche est indigne de l'Histoire, & ne vaut pas mieux que ce que dit fort impertinem-  
*Lib. 1.* ment Louis Cabrera du Batême de Philippe Second célébré le vint-unième de May

mil cinq cens vint-sept, qu'il ne fut pas si solennel qu'il eût été, à cause de la nouvelle qui vint alors, que l'armée de l'Empereur avoit saccagé Rome le fixième du même mois. & an, chacun prognostiquant de là, bien que faussement, que l'enfant seroit un jour la ruine de l'Eglise. Un Ecrivain sérieux ne s'amusera jamais à faire de si frivoles observations.

Le conte qu'il fait d'une forcière demande un lecteur fort favorable & fort indulgent. *Lib. 16. cap. 15.*  
 Il dit qu'en l'an mil cinq cens vint-sept une vieille se frotta au haut d'une tour devant l'Auditeur qui lui faisoit son procès dans Pampelune, & que soudain elle chemina la tête en bas, rampant comme un lézard jusqu'au milieu de la tour, d'où elle fut vue voler en l'air, par tout le monde présent, se transportant jusqu'à trois lieuës de là. Je laisse à part les longues questions, qui se forment sur ce sujet des Sorciers, ne doutant point qu'il n'y en ait qui usent de maléfices, & qui méritent de grands châtimens; pour dire simplement que le procès verbal, d'où Sandoval a extrait cette belle narration, n'étoit pas, à mon avis, fort authentique.

En récompense de la perte du Duché de Milan, usurpé par les Espagnols, celui-ci *Lib. 22. cap. 48.*



donne au dernier Duc François Sforce une glorieuse extraction, le faisoit venir d'Enée, & de Mutius Scevola. Il est vrai, qu'il n'assure pas cette généalogie, comme celle de la Maison d'Autriche, s'en rapportant à ce qu'en disent quelques Histoires.

*Lib. 24.* Je veux remarquer son opinion touchant  
*cap. 11.* une Eclipsé & une Comète, qu'il note avoir prédit la mort de l'Imperatrice. Non pas que je ne sache assez que de très grands Auteurs ont fait de semblables observations. Mais pour dire, que je conseillerois toujours à un Historien, d'être fort réservé à faire de ces jugemens des choses du Ciel, qui ont un cours si réglé, que comme les Astrologues prévoient tous les jours les eclipses futures, soit du Soleil, ou de la Lune; les Egyptiens, & les Chaldéens annonçoient de même anciennement les Comètes qui devoient paroître, si nous en croions Diodore Sicilien. Cela soit dit sans pénétrer plus avant.

*Lib. 26.* C'est une chose insupportable de voir ce  
*cap. 5.* qu'il dit d'un George David, qu'il assure s'être fait servir par les oiseaux, & par les bêtes sauvages, qui lui apportoit à manger; ajoutant qu'il les faisoit parler & répondre en toutes langues, aussi à propos, que si elles eussent eu l'usage de la raison. Je ne sai où

étoit la sienne, ou ce qu'il a crû de la nôtre, la traitant si puérilement & si bestialement.

Il n'est pas si réprehensible sur le fait des *Lib. 20.*  
Cometes, qu'en ce qu'il dit qui arriva au So- *cap. 21.*  
leil le jour de la bataille, où Charles Quint  
prit le Duc de Saxe prisonnier. Car il assure  
non seulement, que le Soleil fut vû de cou-  
leur de sang en France & en Piémont, aussi  
bien qu'en Allemagne; mais même qu'il n'é-  
toit pas si bas, que le portoit l'heure du jour  
en laquelle se passoit le combat. De sorte *4. Reg.*  
que voilà, sinon une rétrogradation du So- *c. 20.*  
leil, comme celle que Dieu permit en fa-  
veur du Roi Ezechiel, pour le moins une  
suspension de son cours, comparable à celle  
de Josué, lors qu'il défit les cinq Rois Amor- *Jos. c. 10.*  
réens; hormis que celle-ci ne fut pas de si  
longue durée, & hors encore que la diffé-  
rence du texte de la Bible à celui de Sando-  
val, qui s'est honteusement laissé emporter à  
la plus basse flatterie des Courtisans de Char-  
les-Quint:

Or pour faire voir la fin de cet Empereur *Tome 2.*  
aussi miraculeuse que sa vie, il fait venir un *pag. 835.*  
grand oiseau du côté d'Orient, qu'on vit  
quelques jours après ses obsèques sur la Cha-  
pelle du Monastere de S. Juste; qui est sans  
doute un vrai conte de gruë, car comme il

décrit cet oiseau en sa grosseur & en son plumage, c'en devoit être une. Si néanmoins il y a plus de réalité en cette vision, qu'en

*Tome 2.* une autre qu'il rapporte d'un bon homme  
*pag. 856.* Cordelier de Guathemala aux Indes Occidentales, qui vit l'accusation intentée contre Charles-Quint par les Diables, & puis son absolution fondée sur ses bonnes intentions, en conséquence de quoi Dieu le prit par la main, & le ména prendre sa place en Paradis.

*Lib. 15.* Strabon se moquant de quelques narrations  
*Geogr.* incroyables qui se trouvoient dans les voyages d'Alexandre écrits par Onesicritus, dit, que sans doute ce grand Admiral étoit meilleur Pilote qu'Historien. Sannazare a écrit depuis au même sens, que Pogge Florentin s'étoit fait reconnoître meilleur Citadin qu'Historien. Et je crois qu'après le recit de tant de bagatelles & d'absurdités, nous pouvons bien répéter ce que nous avons avancé dès le commencement, que nôtre bon Prélat savoit mieux sans doute les devoirs de sa charge, que ceux de l'Histoire.

*Excerpt.* Timée est décrit  
*Val. p. 59.* par Polybe, comme étant plein de songes, de fables, de prodiges & de superstitions; lui qui étoit si âpre à reprendre les autres, qu'en changeant son nom on l'appella Epitimée, à ce que dit Diodore. Mais

*Lib. 5.*

je ne crois pas que Sandoval lui cède en rien de tout cela, & c'est une merveille qu'un homme de sa condition, en un tems de si grande littérature que celui auquel il a écrit, s'en soit si peu judicieusement acquité. Car quand Gregoire de Tours a rempli son Histoire de beaucoup de choses peu vrai semblables, (je ne parle pas des miracles que nous sommes obligés de croire) le bon tems où il vivoit, & la barbarie de son siècle, l'ont excusé. Que si l'on veut faire instance sur ce qu'assés de bons Auteurs, & Tite-Live même, nous ont donné quantité de prodiges & de choses incroyables dans leurs Livres. Je répons que ç'a toujours été avec tant de tempérament, que l'on voioit bien que c'étoit plutôt pour rapporter les vaines créances, & les abus du tems, que pour les faire croire. Il ne faut que voir, pour justifier cela, deux ou trois passages de Tite Live en semblables rencontres. Aiant décrit quelques actions peu croiables des soldats Romains dans sa premiere Décade, il ajoûte aussitôt : *Hæc ad ostentationem scenæ gau-* Lib. 3.  
*dentis miraculis aptiora, quàm ad fidem, neque*  
*affirmare, neque refellere operæ pretium est.*  
 Avant que de faire dans la troisiéme l'énumération de beaucoup de prodiges qu'on disoit



être arrivés, voici de quelle préface il se sert,  
*Lib. 21. Romæ autem & circa urbem multa eâ hyeme*  
*cap. 62. prodigia facta ; aut, quod evenire solet, mo-*  
*tis semel in religionem animis, multa nuntiata*  
*& temerè credita sunt.* Et au Livre quatrié-  
 me de la même Décade, *Prodigia eo anno*  
*multa nuntiata sunt, quæ quò magis credebant*  
*simplices ac religiosi homines, eò etiam plura*  
*nuntiabantur.* Je sai bien que ce qu'il dit là,  
 au mépris des Ames simples & dévotes dans  
 sa fausse Religion, pourroit être une impie-  
 té dans la nôtre. Mais chacun peut juger  
 si ce que j'ai fait voir pour échantillon des  
 contes ridicules & fabuleux de nôtre Histo-  
 rien, doit être crû par obligation ; & s'il  
 n'est pas à souhaiter que celui qui se mêle  
 d'écrire l'Histoire, soit plus judicieux en cet-  
 te partie qu'il n'a été.

Et pource qu'il n'est pas moins ridicule  
 aux grands avantages, qu'il donne par tout  
 à ceux de sa Nation, par une partialité d'esprit  
 qui doit être sur tout évitée dans l'Histoire,  
 je noterai maintenant les endroits de la sien-  
 ne, où il me semble avoir trop donné à l'ex-  
 cessive passion qu'il avoit pour son pais.

*Excerpt.* J'ai lû dans quelques fragmens de Polybe,  
*Val. p. 71.* qu'un Historien pouvoit bien favoriser un  
 peu sa patrie dans ses écrits, pourvû que ce

fût sans préjudicier notablement à la vérité. Et quoique l'exception ne s'étende pas fort loin, & que par exemple elle n'exculé point Hector Boèce, quand il ne veut pas que les Romains aient fait une seule belle action dans la Grande Bretagne, ni même les Anglois, que par l'entremise de ses Ecoffois ; Si est-ce que je me suis étonné de cette pièce détachée, comme n'étant pas bien conforme au reste. Car le même Polybe dit expressement dans le premier livre de son Histoire, qu'encore qu'un homme de bien, considéré simplement comme tel, puisse user de faveur vers ses amis & son pais ; il n'en est pas ainsi, quand il a pris la qualité d'Historien, étant obligé alors d'oublier toute sorte d'amitié, & toute autre considération, que celle d'une exacte vérité, sans laquelle il compare l'Histoire à un animal, qui a perdu les yeux, & qui n'est plus bon à rien. C'est pourquoi il reprend au même lieu deux Historiens fort contraires en leurs narrations, & qui ne convenoient qu'en ce point, d'être l'un & l'autre trop partiaux pour leur Nation. Le premier est Philinus, qui donnoit par tout le droit & l'avantage aux Carthaginois ; l'autre nommé Fabius mettoit toujours la force & la prudence du côté des Romains. Nous voions

quasi toutes les Histoires modernes pêcher si notablement en ce point, qu'elles mériteroient mieux le nom tantôt d'Apologies pour les uns, & tantôt d'invectives contre les autres, que celui qu'elles portent. Car non seulement l'amour de la patrie transporte presque toujours leurs Auteurs; mais, ce qui est moins excusable, la contrariété des factions opère souvent le même effet, & est cause qu'ils écrivent diversement, selon le parti qu'ils veulent faire prévaloir. Ainsi Auguste accusoit Tite Live d'avoir favorisé les intérêts de Pompée; & Dion est repris d'un autre côté d'avoir été trop pour le parti de Cesar. Il y en a qui ont pensé pour cela, que les Etrangers, qui écrivoient comme indifférens l'Histoire des autres Nations, étoient les plus croiables. De sorte qu'il ne falloit déferer ni à Philippes de Commines, en ce qu'il disoit à l'avantage de Louis Onzième son Maître; ni à Meyer, qui, comme vassal de la Maison de Bourgogne, le traite de Tyran. Mais qu'il s'en falloit rapporter à Paul Emilie Italien, & vrai-semblablement moins passionné que les autres. Surquoi les Espagnols, qui sont à priser d'aimer comme ils sont grandement leur pays, sont aussi à mon avis le plus à blâmer de tous les hom-

mes, non seulement pour écrire toujours avec plus de partialité que personne, comme nous l'allons faire voir en celle de Sandoval; mais encore pour ne vouloir point convenir d'arbitres, & ne pouvoir souffrir que les autres Nations qui sont sans intérêt, parlent équitablement de leurs affaires, où ils veulent être seuls juges & parties. Nôtre Evêque se plaint en mille endroits de Paul Jove, comme s'il étoit quelque Morisque ennemi juré de Castille; bien qu'il fût pensionnaire de Charles-Quint, & suspect à d'autres pour cela. Carlos Coloma dit dans le Prologue de son Histoire des Pais-Bas, qu'il se sent obligé de l'écrire, pource que Pompée Justinien a donné dans la sienne, comme Italien, trop de gloire à ceux de sa Nation, & particulièrement au Marquis de Spinola; se plaignant de même du célèbre Geronimo Franchi Conestaggio, comme s'il avoit favorisé les Hollandois, en haine de ce qu'on n'avoit point reconnu en Espagne son excellente piéce de la conquête du Portugal. Cabrera déclare dans la Préface de son sixième livre ce Conestaggio ennemi juré des Espagnols; & le répète au quatrième chapitre du dixième livre. En un autre endroit il trouve que le même Conestaggio n'a pas assés exalté au sié-



ge de Harlem la valeur Espagnole, & qu'il a eu grand tort de nommer le supplice des

*Cap. 21.* vaincus une cruauté Néronienne. Il est blâmé ailleurs d'avoir admiré la résolution des Hollandois à inonder leur país par la rupture des digues pour secourir Leiden ; & une autre fois il ne devoit pas avoir dit que les

*Lib. II. c. 7.* Espagnols mutinés d'Alost fussent accourus à Anvers sur l'esperance qu'elle seroit pillée, mais que le seul zèle du service de Dieu, & de leur Roi les y avoit fait venir. Bref, il étoit obligé de faire passer pour honorable le plus traître & le plus inhumain sac de ville dont on oût jamais parler, puisque les Espagnols l'avoient exécuté. Or pource qu'aucun d'eux ne pouvoit nier que Conestaggio n'eût très bien représenté la conquête du Portugal, & même à leur avantage ; étant sur cela difficile de faire croire qu'il lui ait pû si mal réüssir ailleurs comme ils prétendent, & être si dissemblable à lui-même : Ils se sont avisés d'écrire, outre le reproche de son mécontentement, dont nous venons de parler, que sa premiere Histoire du Portugal n'étoit pas de sa façon, & qu'il n'avoit fait qu'y prêter son nom. Dom Juan de Sylva, disent-ils,

*Anvert.*  
*supra*  
*l'Hist. di* Comte de Port-alegre, qui avoit accompa-  
*Conest.* gné le Roi Sebastien en son mal-heureux

voiage d'Afrique ; comme Ambassadeur de Philippe Second, & ainsi fort entendu aux affaires, est le vrai Auteur de l'ouvrage ; mais pour de certains respects il le mit entre les mains de Conneftaggio, & trouva bon qu'il le fit imprimer comme sien. Voilà jusqu'où a passé leur animosité contre ce Génois, pour ne les avoir pas contentés en son dernier travail ; lui imputant la supposition d'un enfant spirituel, qui a été trouvé si beau de tout le monde, que jamais ils ne feront croire, qu'un vrai pere l'eût ainsi voulu abandonner à un autre. Mais ce n'est pas grande merveille que les Espagnols se plaignent de la plume des Italiens, qu'ils ont crû n'avoir pas été assés passionnés pour leurs intérêts, puisqu'ils ont bien été si ingrats que de se plaindre de l'épée de leurs Généraux, & d'accuser de perfidie le Duc de Parme, mort à leur service, âgé de quarante six ans seulement. Ce Prince, dit Herrera, suivoit comme Italien la raison d'Etat, & ne faisoit pas ce qu'il pouvoit contre les Hollandois, étant d'ailleurs porté à en user ainsi par le conseil de ses confidens peu affectionnés à la Couronne d'Espagne. Il n'y aura guères de personnes qui lisent cela, sans tomber dans les soupçons qui furent grands à la mort de ce

*Tom. 2.*

*l. 8. c. 7.*

Prince, que quelque cause plus violente, que les eaux de Spa, à qui Herrera attribue sa mort, lui en avoit pû avancer l'heure. Quoiqu'il en soit, je reviens-là, que les Espagnols veulent être seuls juges de leurs actions, & qu'en cela ils sont les plus injustes gens du monde, comme Sandoval le plus ridicule, de vouloir donner l'avantage en toutes choses aux Espagnols, & de les décharger toujours du blâme qu'ils peuvent mériter. En voici les preuves.

Quand ils ont eu la Fortune si favorable, que de faire un Roi de France prisonnier devant Pavie, ils ne peuvent souffrir, que personne prenne part à leur gloire, & ils attribuent tout l'honneur de la Journée au Marquis de Pescaire, à cause qu'il étoit de race Espagnole. Et bien que chacun sache que Charles de Bourbon y étoit Lieutenant général de l'Empereur, & qu'après lui, qui fut plus que personne cause du succès, le Viceroy de Naples Charles de Lanoy y eût le principal commandement, ils ne les considèrent pas. Sandoval fait comparoitre sur le champ de bataille un simple soldat Espagnol, qui présente au Roi François une balle d'or, dont il lui dit qu'il avoit eu dessein de le tuer. Bref, les Espagnols non contents des avantages

*Lib. 12.  
cap. 31.*

ges qu'ils tirèrent par force de ce prisonnier, triomphent insolemment de paroles, & nous font dire avec vérité, que nous avons retiré plus humainement en toutes façons nos Rois des mains des Infideles, que des leurs. Si est-ce qu'on peut maintenir, ce me semble, qu'il y a plus d'honneur à François Premier d'avoir été fait prisonnier de guerre combattant vaillamment comme il fit, qu'à Charles-Quint d'avoir obtenu cette victoire par ses Lieutenants, cependant qu'il trembloit les fièvres quartes dans Madrid, se servant d'un François dénaturé, & d'un Sujet revolté contre son Prince.

Mais lors qu'un peu après le même corps d'armée, conduit par le même Chef, va saccager Rome, profaner tout ce qu'elle a de plus saint, & arrêter prisonnier le Vicaire de Jesus-Christ en terre; ce Charles de Bourbon, qui n'étoit à leur dire qu'un Lieutenant de nom, & sans pouvoir à la Journée de Pavie, est le seul qui commande à la prise de Rome, les Espagnols ne le suivent & ne lui obeïssent que par force, & le Prince d'Orange qui lui succeda, permit à leur grand regret tous les desordres qui arrivèrent. C'est ainsi qu'ils pensent éloigner d'eux tout ce qu'il y a d'odieux, donner le blâme aux autres, & se re-



server par préciput la gloire en partage. Mais chacun fait comme cette action se passa, au grand scandale de toute la Chrétienté; & beaucoup de personnes ont crû que Bourbon fut tué par les Espagnols mêmes, tant de jalousie avoient-ils de lui, afin que rien ne les empêchât d'exécuter ce qu'ils firent. Trois Cardinaux furent d'abord mis à mort, Orsino, Cesis, & Santiquarto; Clement Septième avec le reste du sacré College se vit assiégé dans le château Saint Ange; & huit jours durant Rome souffrit en toutes ses parties, sans distinguer le sacré du profane, plus qu'elle n'a jamais fait en toutes ses prises. Si est-ce que Sandoval se contente de nommer cela, *obra no santa*, quoiqu'il avouë le meurtre de cinq mille citoyens Romains, confessant encore qu'il se commit plus d'abominations qu'il n'en peut écrire. Mais il rejette cela sur les Allemans, & sur les mauvaises & ambitieuses conditions du Pape, car c'est ainsi qu'il parle, qui furent cause de tous ces malheurs. Ce qui rend l'affaire plus noire, c'est que le Viceroy de Naples l'avoit endormi par une trêve de huit mois, qu'ils venoient de signer, lors que sa Sainteté fut prise de la sorte. Le Marquis de Guast, Ferrand d'Alarcon, & le Viceroy ne laissèrent pas d'ac-

courir de Naples à Rome, comme à des nôces préparées. Ils firent paier d'abord quatre cens mille ducats au Pape, pour la solde de l'armée. Ils le contraignirent en suite de leur mettre entre les mains les Châteaux de Saint Ange, d'Ostie, & de Civita Vecchia. Et finalement le mettant en la garde d'Alarcon, ils le tinrent sept mois prisonnier à Rome, & puis à Gaïette pour plus grande assurance ; avec beaucoup d'honneur & de respect pourtant, si nous en croions nôtre Historien. Guichardin assure que Charles-Quint *Hist. l. 4.* voulut faire transporter sa Sainteté en Espagne, comme il avoit fait François Premier, pour triompher du Ciel aussi bien que de la Terre. Mais il n'en faut rien croire, puisque les Espagnols le nient, & qu'ils nous font voir là dessus cet Empereur en deuil, Madrid plein de processions pour le bien de l'Eglise, & le son des cloches defendu pour un témoignage du déplaisir, qu'on avoit de ce qui s'étoit passé. Et néanmoins, comme repartit le Roi François à l'Ambassadeur Granvelle, *Sandoz.* quelle apparence y a-t-il que l'Empereur *l. 16.* ignorât, comme il vouloit faire croire, le traitement que faisoient ses gens à nôtre Saint Pere pendant une si longue prison, n'ayant d'ailleurs jamais châtié aucune de leurs mau-

vaïses actions ? C'est bien se moquer de Dieu & des hommes, & nous faire voir que ce qu'on a toujours dit des Espagnols est vé-  
ritable, Qu'ils ont la voix de Jacob, & les  
mains d'Esau, ou, selon leur façon de par-  
ler, *la cruz en los pechos, y el diablo en los  
hechos.*

*Lib. 13.* Voions si Sandoval est plus équitable vers  
*cap. 30.* ceux du nouveau Monde, & considérons sa  
description de la conquête du Pérou. Il se  
donne une peine si ridicule à justifier le droit  
des Espagnols, & à exalter leurs proïesses,  
que c'est peut-être une des plus bouffonnes  
pièces qui se voie dans aucune Histoire.  
Quant au droit, à moins que d'être bien au-  
stere, on ne s'empêchera pas de rire voiant  
la belle harangue qu'il fait prononcer à un  
Valverde Evêque Dominicain, pour persua-  
der le pauvre Atabalipa de céder son Roiau-  
me à ces nouveaux venus. Il lui parle en  
deux mots de la Trinité, de l'Incarnation du  
Verbe, de la Passion du Fils de Dieu, & de  
ce qu'il y a de plus mysterieux dans nôtre Re-  
ligion, pour venir à ce que le Pape, qui est  
Lieutenant de ce Dieu en terre, avoit fait  
présent à l'Empereur leur maître de tout le  
Perou, & partant qu'il falloit qu'il lui quittât  
son Etât, & qu'il se fit Chrétien. Atabalipa

répond, qu'il tient son Empire de ses prédecesseurs ; qu'il n'a jamais reconnu de Supérieur en terre ; que le Pape dont on lui parle devoit être un homme bien fol, *devia de fer loco*, de donner ce qui ne lui appartenoit pas ; & qu'il n'est pas résolu de quitter sa Religion qu'il croit bonne, pour une autre, ni d'adorer un Dieu mort, au lieu du Soleil qui ne meurt jamais. Sur cela Valverde lui présente son Breviaire, l'assurant que ce Livre enseignoit la vérité de tout ce qu'il lui avoit dit. Atabalipa le prend n'en aiant jamais vû, & comme il reconnut que le Livre ne parloit point, se croiant moqué, le jette par terre. Il n'en faloit pas davantage, l'Evêque crie vengeance aux Espagnols qui n'attendoient que le signal, ils font main basse, tuent sans résistance tout ce qu'ils trouvent d'Indiens, & Pizarre fait de sa main prisonnier ce grand Monarque. Sandoval trouve l'action si belle, que c'est le lieu de son Histoire où il paroît le plus pathétique, rapportant les propres paroles du Dominicain, *Los Evangelios por tierra Christianos, justicia de Dios, vengança, Christianos vengança, a ellos, a ellos, que menosprecian, y no quieren recibir nuestra ley, ny ser nuestros amigos*. Je reconnois que la réponse d'Atabalipa étoit pleine d'im-



piété envers Dieu, nôtre Religion, & le Chef visible de l'Eglise. Mais que pouvoit-on attendre autre chose d'un pauvre Gentil, dépourvû de la grace divine, qui ne parloit que selon son sens naturel, & qui n'avoit jamais ouï les propos de l'Evangile, qu'à l'instant même qu'en les lui annonçant on lui tenoit le poignard sur la gorge? Est ce ainsi que les Apôtres la publioient de leur tems? gaignoient-ils les Paiens de la façon? traitoient-ils de la sorte leurs Neophytes? Car Sandoval avoué, que ce misérable Inga aiant enfin reçu le Batême, les Espagnols ne laissèrent pas de le pendre publiquement, avec tant d'injustice & d'inhumanité, que tous ceux, qui s'en mêlèrent perirent depuis misérablement. Voilà néanmoins le droit des Espagnols établi; & quant à l'action, voici comme il l'enlumine des plus belles couleurs de sa Rhétorique. *Acontecio esta admirable baxaña el año de mil y quinientos y treinta y tres. Fue una de las mayores y mas importantes cosas que jamas Capitan hizo en el mundo, &c.* Il faut avouer que la résolution fut grande, de ceux qui firent les premières descentes dans ce nouveau Monde. J'en donne même la gloire aux Espagnols, encore que Christophe Colomb, qui les y mena, fût de Gènes;

Americ Vespuce, qui donna le nom au païs, de Florence ; & que nos François mêmes aient droit de la partager avec eux. Mais je soutiens que cette expédition du Perou, dont parle nôtre Historien, n'a rien de la grandeur qu'il lui donne, & qu'elle n'est pas plus admirable, comme il l'appelle, que nous l'avons fait voir juste. Qui considèrera la nudité & l'état d'innocence où furent trouvés ces Indiens ; qu'ils n'avoient jamais vû de Chevaux, ni de Centaures, tels que leur parurent les Espagnols ; qu'ils les croioient invulnérables dans leurs armes de fer ; & beaucoup d'autres telles circonstances dont parle cette Histoire : il ne s'étonnera pas beaucoup d'une conquête si facile. C'est une chose certaine qu'ils pensoient que les pierres servissent de pature, & le sang de boisson aux Espagnols, sur ce qu'ils mangeoient du biscuit, & buvoient du vin clairet. On a même écrit qu'ils furent pris pour des Dieux qui dispoient du tonnerre, à cause de leurs canons ; & que leur navire passa pour un grand oiseau, dont ils s'étoient servis pour descendre du ciel en terre. Or pour montrer qu'il ne falloit qu'oser & entreprendre en cela, voions quels étoient les Almagres & les Pizarres, ces grands Conquerans du Perou.

*Sand.* Almagre portoit le nom de son village; il  
*l. 13. ch.* étoit de si bas lieu, que jamais on ne pût sa-  
*dern.* voir qui étoit son pere; &, ce qui n'est pas  
mal plaisant, Sandoval reconnoit qu'on le  
tenoit pour Prêtre, encore qu'il ne sçût ni  
lire ni écrire. Avec ces bonnes qualités il  
passa aux Indes, où il amassa quelque argent,  
& cela lui donna moyen de se joindre avec Pi-  
zarre, & un maître d'Ecole de Panama, pour  
l'entreprise du Perou. Quant à Pizarre, c'é-  
toit un bâtard, exposé par sa mere à la porte  
de l'Eglise, & qui gardoit les pourceaux au  
village de Truxillo, depuis que son pere le  
Capitaine Gonçale Pizarre l'eut avoué pour  
son fils naturel. Il lui arriva d'en égarer  
quelqu'un, & n'osant pour ce sujet retourner  
chés son pere, il s'enfuit à Seville, & de là  
aux Indes. Jamais il ne sçût lire non plus  
que son compagnon; ce qui n'empêcha pas  
qu'au dire de Sandoval, il ne devint le plus  
riche particulier qui ait jamais été au monde.  
L'enquête en seroit difficile à faire, j'aime  
mieux l'en croire de courtoisie, pourvû qu'il  
ne le fasse point passer en suite pour le plus  
grand de tous les Capitaines, & les Espagnols  
qui le suivirent pour les plus vaillans soldats  
qui furent jamais. Car c'est en cela que son  
Histoire est vicieuse, comme au reste que nous  
allons voir.

Je ne m'accorde pas avec ceux qui ont voulu traiter si rigoureusement les Historiens, que de ne leur permettre pas d'user d'aucune comparaison. Castelvetro me semble injuste sur cela entre les Italiens; & pour moi qui vois avec plaisir des comparaisons dans Polybe, & dans d'autres Historiens de la premiere Classe comme lui, je m'empêcherai bien de les condamner si absolument. Mais comme Denis d'Halicarnasse reprend ces comparaisons en Théopompe, pource qu'il s'en servoit hors de propos; je blâme nôtre Chroniqueur, tant de ce qu'il en a mal usé comme Théopompe, que de ce qu'il en a fait les plus impertinentes, qu'on se puisse imaginer, au sujet dont nous parlons, je veux dire pour faire valoir les Espagnols plus que tout le reste des hommes. J'en rapporterai quelques-unes des plus courtes, afin qu'on ne pense pas que je lui en impose, & je laisserai les plus longues comme trop ennuyeuses, & moins à nôtre propos. Parlant de la prise de Duren par Charles Quint, il fait qu'un Capitaine s'excuse d'avoir tenu contre une si grande armée, sur ce que ceux de la place pensoient n'avoir à faire qu'à des Allemands, qui ne l'eussent pas prise de deux ans, & avoient ignoré jusques là ce que c'étoit de combattre

*Lib. 25.  
cap. 37.*



contre les Espagnols. Il dit en suite que la terreur qu'ils donnèrent à tout le pais fut merueilleuse, quand on les vit grimper contre les plus hauts murs, & les plus unis. Car on pensoit, dit-il, qu'ils eussent des ongles à gravir comme des chats, & des dents comme des griffons, dont ils mettoient le monde en pièces. Ce n'est rien à qui ne voit le texte. *Fue grande el miedo que aquellas gentes commencaron a tener a los Españoles, porque como los veyan trepar por las paredes lisas, y por una delgada pica ponerse en el muro alto, y hazer pedagos los hombres, pensavan que tenian ougnas. como gatos para subir las cercas, y dientes de Grifos con que destroçavan las gentes.* Le Capitan Matamoros n'en a guères dit davantage sur le

*Lib. 31.* Théâtre. A la prise de Terouienne que les  
*cap. 40.* Espagnols escaladèrent pendant qu'on parlémentoit, il dit qu'ils volèrent sur les murailles comme des oiseaux, les plus vites & les plus forts d'ailes qu'on voie, encore qu'il reconnoisse que ce fut avec des échelles, qui est une façon de voler bien nouvelle. Bref, en mille lieux de son Histoire les Espagnols sont des Lions, & tout y est plein de ses comparaisons chimériques. Homère se contente  
*Il. 11.* de représenter dans son Iliade, l'opiniâtreté d'Ajax Telamonien aux combats, par celle

d'un âne, qu'on ne peut chasser d'un bled; mais Sandoval ne trouve que les griffons, les aigles & les lions, à qui il puisse bien comparer ses soldats Espagnols.

Encore ne lui suffit-il pas de les avoir fait voler & de les avoir rendus si terribles sur terre; il leur fait exécuter à la nage, comme à des Tritons, ce qui ne pouvoit être imaginé que par lui. C'est où il décrit le combat des Imperiaux contre les Saxons au passage de l'Elbe, avant la bataille où l'Electeur de Saxe fut pris prisonnier, pour s'être amusé à ouïr le Prêche dans Mulberg, au lieu de donner ordre au combat. Il conte donc que *Lib. 20.*  
l'Empereur se trouvant court de bateaux, *cap. 15.*  
pour dresser le pont où il vouloit faire passer son armée, dix Espagnols se jettèrent à la nage l'épée au travers de la bouche, pour aller prendre les vaisseaux des ennemis, qui les faisoient descendre aiant rompu leur pont, par la crainte de ce qui arriva. Mais que nonobstant toute la mousqueterie des Saxons, qui bordoient un des côtés de la riviere, & la résistance de ceux, qui conduisoient les vaisseaux, ces dix Espagnols les tuèrent tous, & amenèrent en triomphe les bateaux à leur bord. La plus grande partie de cette narra- *Lib. 19.*  
tion est véritable, Sleidan avouant que quel- *comm.*

ques Espagnols passèrent, ainsi que nous venons de dire, nageans l'épée en bouche, vers des vaisseaux qui descendoient vuides au fil de l'eau, *secundo flumine*, porte son texte, le reste du pont Saxon aiant été brulé ; & qu'encore que les ennemis tirassent de terre ferme sur eux, ils ne laissèrent pas de venir à bout de leur entreprise, arrêtant ces vaisseaux flottans d'eux-mêmes, & les amenant de leur côté, *Sistunt, & licet multis peterentur telis, adducunt*. Cette action militaire est fort belle en soi, & je veux bien croire que Charles

*Lib. 29.* Quint la recompensa, comme dit Sandoval,  
*cap. 27.* d'un habit de velour, avec trente écus à chacun de ces soldats ; quoique j'aie bonne mémoire que Badoare, Ambassadeur Venitien près de lui, assure dans sa Rélation, qu'ils n'eurent que quatre écus par tête, donnant cet exemple avec quelques autres, pour prouver que ce Prince n'étoit nullement liberal. Tant y a que pour avoir voulu encherir sur ce qu'il y avoit de vrai, Sandoval l'a renduë toute fabuleuse, n'y aiant personne qui ne juge bien, que le moindre garçon marinier est capable de defendre son vaisseau contre un homme à la nage, & de noier avec son aviron le plus vaillant soldat du monde, qui ne tient son épée qu'avec les dents.

Il y a des pièces sans nombre de cette nature dans son Histoire. Lorsque Charles Quint s'amusoit à faire la guerre au Duc de Gueldres en mil cinq cens quarante trois, parce qu'il s'étoit allié des François, il lui vint nouvelle d'Italie, que Barberouffe avoit cependant enlevé Nice; & de Hongrie, que les *Lib. 25.* Turcs avoient pris ce qu'il nomme impropre- *cap. 43.* ment les sept Eglises, au lieu de dire la ville appelée les cinq Eglises; avec celle de Gran ou Strigonie la plus importante place du pais. On ajoûtoit, qu'ils alloient mettre le siège devant Albe Roiale. Mais l'Empereur, dit Sandoval, étoit tout assuré de cette ville là, il favoit bien que les Turcs n'avoient garde de la prendre, puisqu'il y avoit cinquante Espagnols dedans. Voilà en vérité une merveilleuse confiance & tout à fait Espagnole, de ne rien craindre des armées de quatre & cinq cens mille hommes, comme sont ordinairement celles du Grand Seigneur, pourvû qu'une grande & capitale ville comme est Albe Roiale, soit gardée par cinquante soldats Espagnols.

Si ce n'est que vous les preniés pour au- *Lib. 26.* tant de Généraux, qui ne vont guères que *cap. 6.* bien accompagnés. Car il me souvient que nôtre bon Evêque fait cette belle remarque



en un autre endroit, au sujet du Duc d'Albuquerque, qui fut employé au service des Anglois, que comme l'Italie donne les bons Ecuiers, l'Espagne fournit le monde de Généraux d'armée.

Cap. 10. C'est aussi pourquoi ils sont si respectés par tout, qu'en mil cinq cens quarante quatre à la Diete de Spire, selon le même texte, les Allemans, quoique très superbes de leur naturel, salüoient le moindre Espagnol les premiers, & lui donnoient le haut du pavé, lors même, que l'Espagnol étoit à cheval, & qu'il étoit rencontré par les plus grands Seigneurs, qui le laissoient ainsi passer par respect. Les paroles de l'Auteur sont encore plus ridicules que les miennes. *Si topavan con un Español de medi año talle, se desbonctavan quantos le veyan; si bien fuesen Tudestcos principales, y se apartavan para dar lugar que passasse, aunque el Español fuesse a cavallo.* Ce sont de belles observations, bien vrai semblables, & très importantes à l'Histoire.

Car encore que quand il parle de l'émotion de ceux de Siene contre les Espagnols en mil cinq cens cinquante deux, il confesse qu'ils sont haïs de toutes les autres Nations, ce n'est, comme il dit, qu'une marque très certaine de leur éminente vertu. Il me sem-

Lib. 30.  
cap. 29.

ble avoir ouï dire au Capitan de la Comédie, selon la même pensée, que cette haine venoit du commandement qu'ils ont sur le reste des hommes. Ce qui n'empêche pas que leur vertu, toute enviée qu'elle est, ne se fasse encore respecter.

Aussi voions-nous dans cette Histoire que le Capitaine Bayard, blessé à mort par les *Lib. II. cap. 22.* Espagnols, à la défaite de l'Amiral Bonivet en mil cinq cens vint quatre, se console de l'avoir reçu par la main de la meilleure Nation du monde. Ce sont les propres mots de Sandoval, que je ne m'amuserai pas à exagérer plus au long, non plus qu'à en rapporter davantage, pour prouver qu'il a parlé par tout avec trop de vanité & de partialité en faveur de ceux de son pays; craignant plutôt d'avoir été excessif, que défectueux aux preuves que j'en ai données. Mais je remarquerai bien ici comme une chose très importante, qu'il n'a pas dit tout ce qu'il devoit, en parlant de la fin de ce Chevalier sans reproche; ce qui est un défaut qui approche du crime en ceux qui se mêlent d'écrire l'Histoire. *Ti. contre Herod.* C'est pourquoi Hérodote est accusé de malignité par Plutarque, d'avoir parlé de Pittacus sans rapporter la plus belle de ses actions, lorsqu'il se battit en duel pour la gloire de son

païs, contre un Capitaine Athénien, & que n'ayant pas la grandeur, ni les forces du corps de son côté, il eût recours à celle de l'esprit, embarrassant son ennemi dans les filets, où il eût le moien de lui ôter l'honneur & la vie. Et Plutarque veut encore que la même passion ait été cause que cet Historien, qui parle bien du baskin dont Amasis se servoit à laver ses pieds, & qui s'amuse à quantité de choses aussi basses, supprime néanmoins les belles actions de Léonidas, & ne dise pas beaucoup d'exploits qui furent glorieusement exécutés par les Spartiates dans la vallée des Thermopyles. Je sai bien, que nôtre humanité nous excuse si nous ne savons pas tout, & que pour cela l'on ne trouve pas étrange de voir quelquefois des choses dans un Auteur, qui manquent dans un autre qui a traité la même matière. Il y a des omissions de conséquence dans Tite Live, qui se peuvent fort bien suppléer par ce qu'écrit Appian sur le même sujet. Mais je soutiens que quand un Historien entame quelque action qu'il croit mériter d'avoir lieu dans son ouvrage, il ne lui est pas permis de la donner imparfaite, ni d'en retrancher une partie essentielle, que vraisemblablement il n'a pas ignorée, ou qu'il a dû savoir avant que de l'entreprendre. Cela s'ap-

s'appelle prévarication en termes de Jurisprudence, qui peuvent être transportés ici, & je crois que celui qui déguise alors la vérité, en taisant ce qui est à dire, ne fera pas grande difficulté d'avancer une autre fois le mensonge. Or Sandoval n'a pû savoir la fin généreuse du Chevalier Bayard, qu'il a crû devoir inferer dans sa narration, sans en avoir appris des particularités plus considérables que celles qu'il rapporte. Il ne l'a pû lire dans aucun Historien de considération, où il n'ait vu comme se sentant blessé à mort il se fit mettre au pied d'un arbre, commandant qu'on lui tournât le visage vers l'ennemi, à qui il n'avoit jamais montré le dos. Il n'a pû manquer d'y apprendre comme le Duc de Bourbon qui le trouva en cet état, lui aiant dit, qu'il lui faisoit pitié, eût pour réponse qu'il n'en faisoit point avoir de celui qui mouroit glorieusement, & en homme de bien, mais bien de ceux, qui combattoient honteusement contre leur Roi, leur patrie, & leur serment. Ces choses étoient bien plus d'instruction, & plus dignes de l'Histoire, que de lui faire prononcer, apparemment contre toute vérité, qu'il mouroit content d'avoir été tué par la plus vaillante Nation du monde. C'est lui donner la mort

*Mem. du  
Bel liv. 2.  
Bouchet.  
Annal.  
d'Aqu.  
Serres  
hist de  
Franc. &c*



une seconde fois, de lui faire tenir ce langage ; c'est dédorer toute sa vie, pour user du terme Espagnol, de le faire si mal finir ; & c'est trahir sa réputation, aussi bien que la fidélité de l'Histoire, de supprimer les dernières paroles de ce grand Capitaine, qui sont si remarquables, pour le faire parler avec indignité à l'honneur de ceux qu'il n'avoit jamais estimés. Mais quoi ? il n'y a rien de si difficile à un Historien Espagnol, que de dire ce qui est à l'avantage des François ; & Sandoval, qui vouloit triompher de la mort de Bayard, n'a pû contraindre son génie jusqu'à ce point de rapporter l'action entière, & d'écrire ce qui ne lui plaisoit pas. Il a même tû le proverbe de son pays, qui fut fait alors par une allusion gentille sur le nom de ce Chevalier sans peur, *Muchos grifones, y pocos bayardos*, tant il avoit peur de préjudicier à la gloire de Castille.

Je pourrois montrer la même chose dans la plûpart des Auteurs Espagnols, comme quand Herrera conte la prise de Javarin en mil cinq cens quatre vint dix huit sur les Turcs, sans dire un seul mot de M. de Vaubecourt, qui planta trois petards, dont les Turcs avoient jusques là ignoré l'usage, & contribua plus que personne à cette belle exécution.

Tom. 3.  
l. 15. cap.  
1. Matth.  
hist.  
d'Henri  
IV. l. 1.

Mais la chose iroit à l'infini, & puisque nous n'avons entrepris d'examiner principalement que Sandoval, contentons-nous de ce que nous avons dit des fautes que sa trop grande passion pour sa patrie lui a fait faire ; & en considérons quelques autres où il est tombé, pour avoir voulu mettre toujours le bon droit du côté de Charles Quint.

Beaucoup d'Auteurs tant anciens que modernes, ont été mésestimés d'avoir si excessivement loué des Princes, qu'ils sont tombés dans une lâche flatterie, & ont dressé des Panegyriques de ces Héros prétendus, au lieu de l'Histoire véritable de leur vie qu'on se promettoit. Ainsi Procope est toujours sur les louanges de Belisaire ; Eusebe admire par tout son Constantin ; Eginard témoigne la même passion pour Charlemagne ; & Paul Jove a été trouvé insupportable parlant de Cosme de Medicis. Je ne dis rien du Cyrus de Xenophon, ni de l'Apollonius de Philostrate, parce que ce sont des pieces qui ne trompent point le Lecteur, aiant été faites exprès pour former des idées en l'air, & ne passant que pour des Romans, où personne ne prétend s'instruire de la vérité. Diodore reproche à Callias Siracusain, qu'à cause des bien-faits qu'il avoit reçus d'Agathocles, il

*Excerpt.  
Const. ex  
Diod. p. 159*

vouloit justifier toutes ses actions; au contraire de Timée, qui pour avoir été banni de Sicile par ce Prince, le condannoit sur tout, dressant autant d'invectives mal à propos, que Callias d'apologies. Mais je ne pense pas qu'aucun Historien ait plus péché en cette partie que nôtre Chroniqueur à l'égard de son Charles Quint; ce que je vais faire voir par quelques observations, bien que tout son ouvrage ne montre autre chose.

Je serois pourtant bien fâché qu'on crût que je n'estimasse autant que je dois la vertu de ce Monarque, & les rares qualités tant naturelles qu'acquises, qui paroissent en lui. Il étoit d'agréable présence, vaillant de sa personne, magnanime en ses entreprises, & il avoit, comme je veux le croire, de fort bons mouvemens pour la Religion. Mais il peut être arrivé quelquefois, que pour faire la fonction de grand Prince dont il étoit fort ambitieux, il se soit un peu dispensé des loix de la piété; & que les intérêts de la Terre l'aient en quelque sorte éloigné de ceux du Ciel, au grand préjudice sans doute, de la Chrétienté. C'est pourquoi personne n'eût trouvé mauvais, que son Histoire eût parlé de lui comme d'un très grand Potentat, pourvû que d'un autre côté elle eût reconnu les petits défauts, ainsi que

la raison le vouloit ; & que pour mettre toujours l'équité de son côté, elle n'eût point si souvent intéressé le bon droit de ses parties adverses. Car Sandoval le pouvoit bien recommander sur ce généreux courage, qu'il a fait paroître en tant d'expéditions militaires. Il l'a dû représenter en personne dans les hazards de la guerre, & notamment devant Tunis, avancé jusques dans l'avantgarde, où portoit l'artillerie de Barberouffe. Et je trouve qu'il a bien fait de nous donner sa repartie au Marquis du Guaft, qui le pressoit de se retirer d'un lieu si périlleux que celui-là, lui faisant dire de fort bonne grace, en se retirant pourtant, que jamais Empereur n'avoit été tué de coup de canon. Mais je voudrois qu'il reconnût en suite, comme les passions de cet Empereur lui ont fait souvent occuper ses forces & sa valeur contre des Princes Chrétiens, qu'il devoit plutôt employer contre les Infideles. Je souhaiterois qu'il avouât franchement, combien étoit grande la jalousie qu'il portoit à François Premier. Et qu'à l'exemple de Polybe, de Q. Curce, & de Plutarque, qui ont dit le bien & le mal des Césars, des Alexandres, & des Scipions, il touchât au moins légèrement les vices, aussi bien qu'il exagere les vertus de son Hé-



ros. Du reste, je ne considère jamais les belles actions de sa vie, les grandes victoires, le grand nombre de ses voyages, & cette merveilleuse promptitude avec laquelle il exécutoit ses desseins, que je ne tombe dans une singulière admiration. Il fut neuf fois en la haute Allemagne, sept en Espagne, comptant le dernier voyage qu'il y fit pour sa retraite, sept autres en Italie, dix en Flandre, quatre en France, deux en Angleterre, & deux autres en Afrique. Il navigea huit fois sur la mer Méditerranée, quatre fois sur l'Océan, à la dernière desquelles il avoit déjà renoncé au gouvernement de ses Etats. Ce fut à l'imitation d'un Diocletien, & de quelques autres Souverains, qui cherchèrent le repos dans des solitudes moins à estimer que celle des Hieronymites de Saint Just, dont il fit éléction ; quoiqu'on ait dit que la mauvaise assiette où il laissoit les affaires de l'Empire aida beaucoup à lui faire prendre cette résolution. Tant y a que pendant le tems de son administration il a toujours été dans l'action, & ne s'est jamais relâché de sa vigilance ordinaire. Ce qui a d'autant plus d'éclat en sa personne, que la vie sédentaire de son fils, déchargé de tout le soin de l'Empire, & par là plus obligé de pourvoir au reste, fut la prin-

*Thuan.  
hist. lib. 16,*

cipale cause de la perte des Pais-Bas. Car pendant le tems que Philippe Second se promenoit dans les bois de Ségovie, prenant ses divertissemens en sa belle maison de Valsaim, au milieu des jardins & des fontaines, comme Cabrera nous le décrit, ces belles Pro-<sup>Lib. 7 c. 3.</sup>vinces de la Flandre, que la présence de Char-<sup>§ 4.</sup>les Quint avoit tant de fois conservées, trouvèrent leur ruine dans l'absence de son successeur. Pour s'être contenté d'envoyer des Lieutenants, & d'écrire aussi fièrement à des peuples libres, qu'il eût pû faire à quelque reste de Morisques, au lieu de venir en personne pacifier les troubles dans leur principe, à l'exemple de son père; le plus riche héritage de la maison de Bourgogne lui fut enlevé. Ceci soit dit pour montrer que je ne blâme pas Sandoval de nous avoir fait voir toutes les belles parties de ce Prince, dont j'honore la mémoire, & la posterité, autant qu'un François très affectonné à son Prince, & à sa patrie, sauroit faire: Mais que je le reprends seulement de ne nous l'avoir pas donné tout entier, & en son vrai naturel; d'avoir perverti le sens qu'il étoit obligé de donner à beaucoup de ses actions, pour le vouloir trop justifier; & de s'être, en ce faisant, éloigné de cette vérité qui est l'ame de l'Histoire, nous

exposant un cadavre au lieu d'un corps Historique. Venons aux preuves.

Une des choses qu'il tâche le plus d'obtenir sur la créance de son lecteur, c'est que Charles Quint fut tres religieux observateur de sa parole, & qu'il mérita mieux que Marc Antonin le surnom de Verissime. Et certainement, selon le zèle immodéré qu'il a pour celui-la, ce n'est pas sans raison qu'il se donne cette peine, n'y ayant rien qui puisse davantage recommander un Prince à la postérité. Les Souverains que nous respectons à bon droit comme les images de Dieu en terre, n'ont rien, qui leur donne tant de cette ressemblance, que le credit de leur parole, quand ils la savent bien faire valoir. Car Dieu qui a fait le Monde & tout ce qu'il contient par sa seule parole, permet que les Lieutenants le gouvernent par la leur, pourvû qu'ils en soient jaloux, & qu'ils la conservent inviolablement. Pour autoriser donc son dire il observe que le serment ordinaire de cet Empereur étoit, *Foi d'homme de bien*, & qu'il avoit coûtume de dire, que cette qualité lui étoit bien plus chère que toutes celles dont sa grande naissance & ses Couronnes le faisoient jouir, parce que les hommes de bien étoient beaucoup plus rares que les Empe-

reurs. C'étoit très vertueusement parlé, il ne reſtoit qu'à executer de même. Mais toutes les Puiffances de la terre qui ont eu quelque communication avec la ſienne, témoigneronſ, que jamais Prince n'a fait moins d'état que lui de ſa foi, quand il a crû que ſes intérêts ne ſ'accommodoient pas avec ce qu'il avoit promis. Nous avons vû comme il amuſoit les Papes avec des Traités ſignés par les Vices-Rois, au même tems qu'il envoioit ſurprendre & ſaccager Rome. Les Venitiens furent ſi fort offenſés, voyant que contre les termes de leur confédération, il retenoit pour lui Duras, qu'ils aimèrent mieux faire une paix honteuſe avec les Turcs, que de demeurer davantage en ligue avec lui. Ils avoient déjà accusé de trahiton ſon Général André Dorie, à la Journée de la Previſe l'an mil cinq cens trente huit, comme n'ayant pas voulu combattre tout de bon contre Barberouſſe, mais ſeulement les engager dans la guerre contre le Turc, ſelon les ordres & les intérêts de l'Empereur. Perſonne n'a ignoré combien de fois il a pipé de promeſſe le Roi François au ſujet du Duché de Milan; & toutes les excuſes qu'y apporte ſon Chroniqueur, ſont honteuſes & pleines de ſupercheries. Ce grand Roi y procédoit bien autrement, lors-

*Cabrera*

*l. 9. c. 18.*

*Sand. l. 24.*

*cap. 15.*



que refusant ceux de Gand qui le vouloient reconnoître pour Souverain, il lui envioit leurs lettres. Quant aux Allemans, il ne faut que se souvenir de la prison du Landgrave de Hesse, & comme avec une diction captieuse il le retint tant qu'il pût prisonnier, pour faire avoier aux plus passionnés pour l'Espagne, que les paroles de ce Prince si fidèle, étoient des osselets d'enfans dont il amusoit les Alle-

*Sleid. lib.*  
*19. &*  
*Thuan. l.*  
*4. hist.*  
*Lib. 29.*  
*cap. 30.*

mans. Aussi Sandoval s'est-il bien gardé de dire le moindre mot de cette tromperie grammaticale, qui est pourtant essentielle en l'affaire, & qu'aucun Historien n'a omise. En quoi il a commis deux fautes très dangereuses dans l'Histoire. La premiere, d'avoir écrit contre toute vérité, que le Landgrave se rendit à discretion pure & simple, & que Charles Quint lui promit seulement, que sa prison ne seroit pas perpétuelle. Car il est certain qu'encore que pour sauver la Majesté de l'Empire, on fût convenu que le Landgrave se soumettroit verbalement à la discretion de l'Empereur, on avoit néanmoins trai-

*Thuan. &*  
*Sleid. ibi.*

té des sûretés de ce Prince; & les Ducs Maurice de Saxe, & Albert de Brandebourg ses gendres, qui étoient garants des conventions accordées, le firent bien savoir depuis à l'Empereur, le forçant à relâcher ce prison-

nier. L'autre faute est, d'être tombé dans cette vicieuse défectuosité, que nous remarquons, il n'y a guères, être tout-à-fait contre les loix de l'Histoire. Mais jugeant cette chicanerie de lettres trop infame, il a mieux aimé la supprimer selon sa bonne coutume, que de se voir réduit à la mal défendre. En effet, j'aimerois autant voir ceux *Lib. 12. hist.* de Locres dans Polybe, cacher des têtes d'oignons entre le pourpoint & l'épaule, & puis les jeter, croiant être quittes de ce qu'ils avoient promis d'observer tant qu'ils auroient les têtes sur leurs épaules. Ces finesse sont accompagnées de tant d'indignité, que je ne m'étonne pas si on les désavoue. Mahomet ayant pris l'Isle de Negrepont, fit scier par le milieu du corps Paolo Erizzo qui la défendoit pour sa République, disant qu'il lui avoit bien assuré la tête, mais non pas la ceinture du corps. Je ne vois pas que le procédé de Charles Quint fût beaucoup plus juste que celui de ce Turc, & s'il étoit plus subtil, je l'en estime d'autant plus Punique & plus honteux. Pour dernière preuve de l'estime que nôtre Empereur faisoit de sa foi, il fust de rapporter comme s'entretenant des choses passées avec le Prieur & les Moines de Saint *Vida en Juste c. 9.* Just, il leur dit franchement qu'il se repen-

toit d'avoir observé le sauf conduit qu'il avoit donné à Luther. Car encore que Sandoval attribué cela au zèle qu'il avoit pour la cause de Dieu, les exemples de Saint Gregoire le Grand, qui a gardé la foi aux Hérétiques, de Josué qui l'entretint aux Gabaonites idolâtres, & de Saül qui fut puni de Dieu pour en avoir usé autrement, pouvoient bien mettre sa conscience en repos. Je n'entre point en cette grande question qui a tant fait écrire depuis nos guerres de Religion. Mais je dis bien que si Charles Quint par tendresse de conscience se devoit repentir de quelque chose en cela, ce devoit plutôt être d'avoir donné la foi à un hérétique, que de la lui avoir conservée.

L'assassinat de Pierre Louïs Duc de Castres, & fils du Pape Paul Troisième, commis à la vue de toute la Chrétienté, fut si généralement imputé à l'Empereur, que Sandoval n'est pas peu empêché à l'en décharger. L'importance de cette action, & le rapport qu'il y a d'elle à la bonne foi, dont nous venons de parler, m'oblige d'y faire quelque reflexion. Voici comment Sandoval rapporte le fait. L'entreprise de Fiesques sur Gènes aiant manqué, par la mort hazardeuse du chef de la famille qui tomba dans la mer;

*L. lib. 29. c.  
26. & 27.*

le Duc de Castres directeur principal, dit-il, de cette affaire en faveur du Roi Henri II. envoya le Comte de Lande à André Doria se condoloir de la mort de son neveu Janetin, qui avoit été tué dans ce tumulte, & l'assurer qu'il n'y avoit rien de son fait. André Doria faisant mine de se contenter, corrompt cet Ambassadeur, & par son moien fait assassiner le Duc dans sa Citadelle de Plaisance, cependant que Ferdinand Gonzague averti de toute la conjuration, attendoit cet événement dans Crémone, d'où il fut au premier avis se saisir de Plaisance au nom de l'Empereur. Or déjà c'est une maxime, qu'en matière de crimes, la présomption va contre ceux qui en profitent, comme firent les Espagnols de celui-ci, par l'usurpation des biens du défunt. Mais outre les avis certains qu'on eût de la vérité du fait, quelle apparence y a-t-il, à le prendre par le seul texte de notre Auteur, qui proteste néanmoins de l'innocence de Charles Quint, que Gonzague & les autres Chefs Espagnols osassent participer à cette conspiration sans l'en avertir ? entreprendre contre le fils du Pape, & le proche allié de sa Majesté Impériale à son insçu ? & la mêler si avant dans cette action tragique, comme ils firent par la prise de Plaisance, sans le lui



avoir fait savoir ? Car de dire, comme Sandoval l'assure, que le meurtre de Pierre Louis déplût à l'Empereur, encore qu'il approuvât ce qu'avoit executé en suite Ferdinand Gonzague, chacun peut bien juger du peu de vraisemblance qu'il y a. D'ailleurs il avoué *Lib. 30.* lorsqu'il rapporte la mort du Pape Paul III. *c. 9.* qu'il ne voulut jamais de bien à Charles Quint, & accusé sa Sainteté d'avoir eu la Fleur de lis dans le cœur, ce qui procédoit de la connoissance qu'elle avoit du véritable auteur de cet assassinat. Il ne nie pas non plus que le Duc Octavio Farnese, fils de Pierre Louis, ne crût certainement que l'Empereur avoit fait mourir son pere, attribuant à cette assurance qu'il en avoit, la résolution qu'il prit de s'allier avec le Roi Henri II. & de recevoir dans ses places garnison Françoisë. Et véritablement il falloit qu'il eût une connoissance bien certaine de ce qui en étoit, pour se laisser transporter jusques-là par un juste ressentiment, vû qu'il avoit épousé Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles Quint ; qui fut contrainte là dessus de quitter son mari, se retirant dans la ville d'Aquila de l'Abruzzo, pour complaire à son pere. Aussi la recommande-t-il à Philippe Second, dans cette belle instruction qu'il lui

*Cabrera*  
*l. 5. c. 2.*

*Sand. l. 30.*  
*cap. 5.*

laissa, comme celle qui lui avoit toujours été obeïssante, même contre l'interêt de ses propres enfans. Or qui pouvoit mieux savoir toutes les circonstances de ce parricide, que le pere & le fils du defunt? Si est-ce que nôtre bon Historien n'oppose à tout cela qu'une belle négative, & pense avoir bien satisfait à Dieu & au monde, en disant qu'il n'en est rien.

Par ce que nous venons de dire de Paul Troisième, & ce que nous avons remarqué auparavant de Clement Septième, il seroit assés aisé de conjecturer quel pouvoit être le respect de Charles Quint envers le Saint Siège. Mais parce que c'est encore une des choses sur laquelle Sandoval insiste le plus, prétendant en mille lieux de son Histoire, que l'Eglise n'eût jamais un fils plus obeïssant que celui-là, je m'arrêterai aussi à examiner ce point un peu davantage. A la vérité, quand il a eu des Papes à sa dévotion, qu'un Adrien son Précepteur, & un Jules III. ont épousé tous ses interêts, il a usé de fort grandes soumissions. On l'a vu même lorsqu'il se voulut faire sacrer par Clement Septième, lui baiser les pieds comme les autres hommes, se présenter à tenir l'étrier d'un Cheval Turc, que montoit sa Sainteté, & prendre

en fuite la bride durant trois ou quatre pas. Si étoit-ce le même Pape qu'il venoit de tenir sept mois prisonnier, avec les indignités, que nous remarquons tantôt, & qu'il avoit déjà assiégué auparavant dans le Château Saint Ange, pour lui faire signer par violence une ligue contre la France. Car voyant que sa Sainteté en avoit fait une, que les Espagnols nommèrent Clémentine, qui alloit à les mettre à la raison, puisqu'ils étoient cause de la perte de la Chrétienté ; comme les prises de Belgrade, & de Rhodes, déjà arrivées, avec la perte du Roi de Hongrie & de Bude qui suivirent, le montrèrent assés. Fâché d'ailleurs contre le Pape, de ce qu'il avoit absous le Roi François du serment forcé qu'on lui avoit fait faire a Madrid ; & jugé en fuite avec les Venitiens, qu'on retenoit contre toute justice les ôtages de France en Espagne, & qu'ils devoient être rendus. Il pensa qu'il étoit tems de faire connoître dans Rome jusqu' où s'étendoit son obediencia filiale, lorsqu'on lui donnoit du mécontentement. Pour cet effet il dépêche ses ordres secrets en Italie ; Hugues de Moncade son principal Ministre en ce lieu, le Duc de Sesa son Ambassadeur, le Vice-Roi de Naples Lanoï, & le Cardinal Pompée Colonne, qui feignoit

feignoit exprès d'être gouteux dans Frescati,  
 font tous leurs préparatifs. Enfin lorsque  
 Clement Septième y pensoit le moins, étant  
 en trêve avec les Colonnes, selon le dire de  
 Paul Jove, quoique Sandoval le démente là-  
 dessus, les Espagnols entrent par surprise  
 dans Rome, pillent le Bourg Vatican, le Pa-  
 lais sacré, l'Eglise de Saint Pierre, & investis-  
 sant le Pape dans son Château Saint Ange, le  
 contraignent au bout de trois jours de leur  
 signer des conditions telles, qu'ils voulurent.  
 Cela se passa sur la fin du mois d'Août mil  
 cinq cens vingt-six, & le sac de Rome prise  
 par Charles de Bourbon l'année suivante.  
 Voilà avec quel respect Charles Quint traitoit  
 le Saint Siège, selon le propre texte de San-  
 doval, qui excuse néanmoins le tout sur deux  
 considérations. La première, que l'Empe- *Lib. 15.*  
 reur ne sçût rien de cela qu'après l'évène- *c. 4. 56.*  
 ment, dont il fut très fâché, avouant pour-  
 tant qu'il ne laissa pas d'approuver ce qu'a-  
 voit fait Hugues de Moncade. C'est, com- *Cap. 23.*  
 me nous avons déjà vû, le stile ordinaire des  
 Espagnols, d'user de ces négations absolues,  
 pour ridicules qu'elles soient. La seconde,  
 que Clement Septième avoit des obligations  
 infinies à Charles Quint, dont il fait une  
 longue énumération, ne s'apperecevant pas,



qu'outre que cette excuse ne s'accorde pas avec la premiere, elle porte un témoignage tout contraire. Car il est fort vraisemblable que si la conscience & l'interêt de la Religion n'eussent forcé le Pape de s'opposer aux violences Espagnoles, & de résister aux passions injustes de son bienfaiteur, il n'eût pas commis une si grande ingratitude. Mais ce que je trouve le plus étrange, c'est qu'un Evêque tel que Sandoval se dispense là dessus de montrer, que Clement Septième n'étoit pas legitime, aiant été créé Cardinal sur une fausse information, contre les Constitutions de l'Eglise, qui excluent les bâtards de cette dignité. Et, ce qui est bien plaisant, qu'il mette entre les obligations qu'avoit ce Pape à l'Empereur, celle de l'avoir soutenu contre le Cardinal Soderin, qui faisoit instance contre lui sur ce défaut de naissance; comme si, cela étant véritable, il n'y eût pas eu de l'impiété en Charles Quint, qu'il fait si consciencieux, de tenir la main à une si vicieuse promotion. C'est ainsi que tout est bon aux Espagnols, pourvu qu'ils se satisfassent. Que n'ont ils point dit de Paul Troisième, parce qu'il s'opposoit à leur ambition démesurée? que n'ont ils point machiné contre lui, outre le meurtre de son fils, dont nous avons déjà parlé?

Sandoval veut qu'il fût d'intelligence avec *Lib. 25.*  
 Barberouffe, lorsqu'en 1543. il couroit les *cap. 49.*  
 côtes d'Italie, & même qu'il lui eût envoié  
 des rafraichissemens par le Cardinal Trana de  
 faction Françoisé, qui les porta par mégarde  
 à André Doria, prenant l'armée Imperiale  
 pour celle des Turcs; en quoi il paroît beau-  
 coup plus grossier, faisant un si mauvais conte,  
 qu'il ne sauroit représenter ce Cardinal  
 pour être capable de commettre une si gran-  
 de bévue. Il lui reproche, qu'il vouloit  
 acheter Milan pour son neveu du sang de  
 JESUS-CHRIST; & produit là dessus une  
 lettre de Dom Diego de Mendoçe Gouver- *Lib. 25.*  
 neur de Sienne, où il avertit l'Empereur, que *cap. 29.*  
 François Premier n'avoit rien fait contre lui,  
 qu'à l'instance du Pape, qui avoit six Fleurs  
 de lys dans ses armes, & six mille dans le  
 cœur. Dans la même lettre Mendoçe assure  
 Charles Quint que l'Etat Ecclesiastique est  
 plus à lui & lui appartient mieux qu'au Saint  
 Pere, ce qui n'empêche pas que ce Cavalier ne  
 soit qualifié le plus sage & discret de son tems  
 par Sandoval. Il reconnoit en un autre en- *Lib. 27.*  
 droit, que sa Sainteté ne s'étant pas voulu liguier *cap. 26.*  
 contre le Roi de France avec l'Empereur, il fit  
 par dépit, & pour la braver, une Pragmatique,  
 qui rendoit tout Etranger incapable de tenir

des Benefices en Espagne, & de jouir d'aucune pension, enjoignant à ceux qui en devoient, de n'en plus paier. Mais n'est ce pas une chose étrange, qu'au sujet du mécontentement que prit ce Pape de l'alliance contractée entre Henri Huitième Roi d'Angleterre, déjà hérétique, & Charles Quint, il compare celui-ci, qui se moquoit de la colere du Pape, à un certain impie qui méprise le courroux des Dieux dans Juvenal, rapportant ses mêmes paroles, *Bibit, & fruitur Diis iratis*; & puis à cet Hercule de Sénèque, qui profitoit des animosités de Junon, dont il cite aussi le texte assés mal à propos, & comme ne l'entendant pas. Paul Quatrième Napolitain de la famille des Caraffes, & ainsi né sujet de l'Empereur, ne fut pas traité de lui avec plus de modération, pendant le peu de tems qu'il

*Sat. 1.* se mêla des affaires sous ce Pontificat. Et

*Lib. 32.* pour ce que Sandoval se contente de dire, que

*cap. 29.* ce vieillard de quatre vints ans étoit un hypocrite, qui trompoit tout le monde d'une apparence de sainteté; & que les Archives de Simancas gardent encore les avis des plus grands Docteurs du monde, qui portent qu'on lui pouvoit justement faire la guerre; se remettant du reste de ses actions à celui qui a écrit l'Histoire de Philippe Second; nous ache-

verons de voir dans Cabrera, auteur de ce travail, avec quel respect les Espagnols se comportèrent en son endroit. Dès l'heure que la Sainteté eût témoigné que son grand âge lui avoit laissé assés de connoissance pour discerner les interêts du Saint Siege de ceux des Espagnols, & assés de vigueur pour s'opposer courageusement à leur ambition démesurée, on vit aussitôt des attentats contre sa vie, un cuisinier fut pendu pour causé de poison, & Cabrera avouë franchement que les *Lib. 2 c. 3.* Espagnols furent fort soupçonnés de cela. La mauvaise intelligence croissant, & le Pape se voulant servir de ses armes spirituelles, le Conseil d'Espagne s'assemble, & conformément aux résolutions de Melchior Canus, arrête, qu'on se doit moquer des censures de Rome, n'y plus envoyer, & faire la guerre au Pape Paul IV. Sur cela le Duc d'Albe la *Ibid. c. 6.* lui commença, & pour l'outrager plus vivement, prit les places de l'Eglise au nom du Sacré College, & du Pontife futur. Mais je trouve sur tout remarquable les paroles que Cabrera rapporte du Duc d'Albe, lorsqu'il alloit pour escalader Rome en 1557. Car comme on lui eût rapporté que toutes choses étoient fort bien ajustées selon ses ordres, il se tourna vers Lopès de Mardones, & Ve-



Spasian de Gonzague, leur disant, *Bien encamina el diablo lo que es en deservicio de Dios*, & sur cela continua son chemin, tâchant d'exécuter son entreprise. C'étoit témoigner tout ensemble l'état qu'il faisoit du Pape, de Dieu, & de la Religion. Nous pourrions

*Lib. 6 c. 19.*

*Et l. 7. c. 1.*

faire voir en suite dans le même Auteur, comme Pie Quatrième ne fut pas mieux dans les bonnes grâces des Espagnols; & comme depuis l'exécution des Acolti, assassins qui en vouloient à sa vie & le devoient poignarder en une audience qu'ils sollicitoient, il feignit d'être ami de Philippe Second, mais qu'en effet il vécut & mourût son ennemi couvert.

Nous montrerions aussi le traitement indigne

*Lib. 13.*

*ccp. 12.*

que fit le même Roi au Nonce de Gregoire XIII. pour avoir soutenu le Chapitre de Calahorra contre son Evêque. Car sur ce que ce Nonce ne voulût pas en une cause Ecclesiastique s'accommoder à toutes les volontés de Philippe, il lui dit de bouche, *que se fuesse con Dios*, le fit mettre dans un de ses carosses, & mener sur l'heure dans Alcala par Dom Diego de Cardona, tout son bagage & le reste de sa famille étant transportés le même jour par les Alcaldes de Cour. Si nos Rois avoient fait quelque chose approchant de cela, que ne diroit-on point? Celui d'E-

Espagne en est quitte pour mander à Rome qu'on lui envoie un autre Nonce, & il est obéi. Il seroit aisé d'ajouter beaucoup d'exemples tant anciens que modernes, de semblables procédures Espagnoles envers les Papes. Mais puisque nôtre discours ne regarde principalement que Charles Quint & l'Histoire de Sandoval, je pense que nous en avons assez dit, pour justifier par sa propre narration, qu'il a eu tort de vouloir faire passer ce Prince pour le plus respectueux qui fut jamais vers le Saint Siège, & qu'il a commis par là un grand crime contre la fidélité de l'Histoire. Passons maintenant à un autre point, & voyons le plus sommairement qu'il se pourra, si cet Empereur a fait toujours pour la Religion, & particulièrement contre le Lutheranisme tout ce qui étoit en son pouvoir, comme le maintient Sandoval.

Toute la Chrétienté soupira à ce premier coup mortel, que lui livra Soliman l'an mil cinq cens vint un, par la prise de Belgrade son principal rempart, pendant que Charles Quint, obligé à son secours par le devoir de sa charge, par l'intérêt du voisinage, & par la considération de son beau frere Louis Roi de Hongrie, s'amusoit à nous faire la guerre en Italie, & occupoit toutes les forces de

l'Empire contre François Premier. Sandoval avouë que l'entreprise du même Soliman sur Rhôdes l'année mil cinq cens vint deux, eût pour fondement, que la place ne seroit point secourue pendant les guerres de ces deux Princes Chrétiens. Et comme la vérité est merveilleusement puissante à se faire reconnoître, il avouë une chose au même lieu, qui sera éternellement honteuse aux Espagnols. C'est que le Pape Adrien VI. qui devoit sa promotion à l'Empereur son disciple, avoit alors trois mille Espagnols, qu'il pouvoit envoyer à la défense de Rhôdes. Mais que Louis de Cardona Duc de Scffa, & en ce tems-là Ambassadeur dans Rome, secondé d'autres Capitaines & grands Seigneurs du même parti, lui dirent qu'il valoit bien mieux réserver ces soldats Espagnols contre les François dans la Lombardie, que de les envoyer à Rhôdes contre les Turcs, où il y avoit assés de forces pour leur résister. De sorte que le Pape s'excusa sur ce qu'il n'avoit pas assés d'argent pour soudoyer cette milice; & Sandoval parlant ailleurs de sa mort, remarque qu'on murmuroit contre sa mémoire à cause de la perte de Rhôdes. Il nous donne en suite la lettre du Roi de Hongrie à Charles Quint, par laquelle nous voions que ce Roi a tou-

*Lib. 10.  
cap. 36.*

*Lib. 11.  
cap. 20.*

*Lib. 15.  
cap. 30.*

jours demandé en vain le secours qu'il devoit attendre d'un si proche parent, & si obligé à sa conservation. Elle est datée du vint septième Août mil cinq cens vint six, c'est à dire de peu de tems avant l'infortunée bataille où perit ce Roi belliqueux, faute de support, ce qui fut cause de la prise de Bude par Soliman en la même année. En mil cinq cens trente deux, cette grande armée Chrétienne *Lib. 20. cap. 8.* composée de trois cens mille combattans, laissa emmener au même Soliman un nombre infini de Chrétiens sans le suivre, ni faire aucun exploit, nonobstant les instances du Roi Ferdinand, parce que son ainé vouloit retourner en Italie, dont les affaires lui touchoient plus au cœur. Le premier jour d'A- *Lib. 20. cap. 22.* vril mil cinq cens trente quatre, les Espagnols, qui étoient dans Coron, ville du Péloponese, & que Sandoval nomme avec trop d'ignorance la chere patrie de Plutarque, s'embarquèrent pour retourner en Italie selon les ordres de l'Empereur. Cette place se pouvoit fort bien garder, s'il n'eût mieux aimé employer ses forces ailleurs ; & le Pape Clement VII. les Venitiens, avec le reste de la Chrétienté la regretèrent, comme une échelle très propre pour descendre à la conquête de la Morée, & de toute la Grèce. Après la prise de Tunis *Lib. 22. cap. 45.*



en mil cinq cens trente cinq, Sandoval écrit qu'il ne falloit que se présenter devant Argel pour s'en rendre le maitre, & même de ce fameux Corsaire Barbe-rouffe ; mais que Charles Quint fut conseillé de revenir, se contentant d'avoir établi un Roi More dans l'ancienne Carthage. N'est-il pas vrai qu'au lieu d'aller secourir Oran contre le Roi de

*Lib. 25.* Tremeçen, l'an mil cinq cens quarante-trois,  
*cap. 27.* il aima mieux passer en Italie, & de là en Al-

lemagne, pour satisfaire à cette violente passion qu'il avoit contre le Roi de France ; de sorte que sans la valeur de Dom Martin de Cordouë, Comte de Alcaudete, cette importante conquête du Cardinal Ximenes retournoit entre les mains des Barbares ? Muley Hazem Roi de Tunis le vint alors trouver dans Naples, où il lui fit de grandes ouver-

*Lib. 25.* tures contre les Turcs ; mais il eût pour toute  
*cap. 49.* réponse, qu'il pouvoit l'attendre au retour du voyage d'Allemagne, où il étoit résolu d'aller combattre le Duc de Cleves, dont le crime étoit l'alliance des François où il étoit entré. Quelques-uns ont dit même que l'Empereur alors pensa perdre Vienne, l'abandonnant aux Infideles, pour courir sus à ce Duc, qui fut de ses amis aussi-tôt qu'il l'eût contraint de se déclarer nôtre ennemi. Finale-

ment, l'animosité de Charles Quint contre nous fut si préjudiciable à la Chrétienté, qu'abandonnant tout autre soin que celui de nous nuire, il laissa prendre Tripoli de Barbarie en mil cinq cens cinquante un à Sinam *Lib. 32.* Bacha, que lui seul comme voisin pouvoit *cap. 32.* conserver aux Chevaliers de Malthe; & à Salh Arraes la ville de Bugie en mil cinq cens cinquante cinq, que les Espagnols avoient conservée trente cinq ans, depuis que Pierre de Navarre y avoit arboré la Croix en mil cinq cens dix. Je sai bien qu'il en voulut rejeter la faute sur le Gouverneur Alonso Peralte, qui l'avoit rendue, le faisant exécuter à mort pour cela dans Valladolid. Mais il est vrai aussi, que les guerres contre les Chrétiens donnèrent tous ces avantages aux ennemis de nôtre Religion, & par conséquent que de ce côté-là Sandoval a eu mauvaise grace de recommander, comme il a fait, cet Empereur; même si on desere tant soit peu aux plaintes des Venitiens que nous avons tantôt entendues.

Je ferai volontiers ici une observation qui regarde non seulement Charles Quint, mais toute la Maison d'Autriche sur ce sujet de la Religion. C'est que tout le monde reconnût dès ce tems-là dont nous parlons, qu'il

n'y avoit rien qui fut si contraire au Christianisme, que la continuation de l'Empire dans cette Maison. Sandoval remarque lui-même, que Guillaume Duc de Baviere protesta de nullité lorsque Ferdinand Premier frere de Charles Quint fut élu Roi des Romains, non seulement parce que l'élection s'étoit faite par argent, & par force, mais encore parce qu'il étoit trop injuste de perpétuer l'Empire dans une famille, dont quatre de suite l'avoient déjà possédé. Or ce mécontentement des autres Princes d'Allemagne les rendoit dès lors non seulement mal affectonnés à ceux d'Autriche, mais encore peu touchés des interêts de l'Empire, n'y possédant plus la part qu'ils devoient, au grand préjudice de la Chrétienté. Ce fut vraisemblablement le principal motif du Pape Paul Quatrième, lorsqu'il refusa d'admettre les Ambassadeurs du même Ferdinand se disant Empereur; encore que Cabrera lui fassé prendre d'autres prétextes, sur ce que Charles Quint n'avoit pû renoncer à l'Empire qu'entre les mains de lui Pape, sur ce qu'il ne pouvoit se dire légitimement élu par des Electeurs hérétiques, & sur ce que payant trente mil écus par an de tribut au Turc, il étoit indigne de cette dignité. Mais pour bien reconnoître l'interêt du

*Lib. 20.  
cap. 2.*

*Lib. 20.  
cap. 2.*

Saint Siège, & de la Religion en cette continuation d'Empire dans la Maison d'Autriche, je ne produirai point d'Auteur qui ne soit Espagnol, & par là irréprochable en ceci. Herrera rapporte qu'après la perte de Javarin *Tom. 3.*  
 en mil cinq cens nonante quatre, l'Empereur *L. 10. c. 2.*  
 Rodolphe fut conseillé de faire en toute maniere la paix avec le Turc, sur deux très importantes considérations. L'une, que l'aliénation des esprits jaloux de la grandeur de sa Maison étoit si grande par toute l'Allemagne, qu'il ne se pouvoit rien promettre de bon de la Nation Germanique. L'autre, que les Italiens ne pouvans non plus souffrir que l'Empire de soi électif fût rendu héréditaire, & se perpetuât dans une seule famille, étoient résolus de ne le plus secourir en ses necessités jusqu'à ce qu'il fût remis aux termes de la raison. Et pour montrer que ce n'est pas sans sujet, que les Italiens, & tous les Princes Chrétiens prennent part en ceci, le même Auteur, ne pensant à rien moins, nous fournira dequoi former une preuve qui suffira seule entre une infinité d'autres. Il dit que le Pape Clement Huitième envoyant le Cardinal Cajetan en Pologne l'an mil cinq *Lib. 13.*  
 cens nonante sept, pour y moiennner une li- *cap. 5.*  
 gue des Princes Chrétiens contre le Turc, pria



le Roi d'Espagne de le seconder en ce bon dessein, y envoyant aussi quelqu'un de sa part pour faciliter les affaires. Philippe Second dépêche là dessus François de Mendocce Amiral d'Arragon, en apparence pour contribuer à cette croisade, mais en effet pour la traverser, & en empêcher la conclusion, comme il fit. Ses ordres secrets portoient, comme *Ibid.* l'avouë Herrera, non seulement de n'y point entrer, mais d'agir en sorte que le Pape reconnut qu'il y avoit plus de difficultés & d'inconveniens que d'utilité à esperer de cette ligue. Philippe craignoit que les Allemans s'occupans contre le Turc, la Flandre n'en souffrit par la perte de leur secours, & que pendant qu'on combattroit les Infideles, le feu Roi Henri le Grand, avec qui il étoit encore en guerre, ne reçût quelque avantage de n'avoir plus rien à craindre du côté de l'Empire. En effet, ces considérations toutes particulières à la Maison d'Autriche, où les Empereurs comme cadets reçoivent la loi des aînés d'Espagne, ruinèrent de sorte cette ligue, qu'il n'en fut plus parlé; & toute la négociation de l'Amiral d'Arragon aboutit à ménager simplement un secours du Roi de Pologne pour les Païs-bas. Voilà combien il importe à la Religion & à toute la Chré-

tienté, que l'Empire ne reste pas dans la seule Maison d'Autriche contre les loix fondamentales de cet Etat, afin qu'il ne demeure affermi par là aux intérêts de la Monarchie Espagnole. Or non seulement Charles Quint se moqua de ces considérations d'équité, & de religion, mais il fit même ce qu'il pût, pour établir son fils Philippe dans l'Empire; & n'ayant pû gagner ce point, il tâcha aussi inutilement de le faire déclarer Roi des Romains, Ferdinand n'y ayant jamais voulu consentir. Sandoval dit, qu'il le fit sonder sur *Lib. 29.* le premier chef par la Reine Marie leur sœur *cap. 35.* en une Diete tenuë à Augsbourg en mil cinq cens quarante sept: mais que Ferdinand lui repartit si vertement, & avec tant de ressentiment de l'indigne proposition qu'on lui faisoit, que Charles Quint n'osa pas le faire presser davantage. Et néanmoins en l'an mil *Lib. 30.* cinq cens cinquante, il fit revenir exprès de *cap. 14.* Flandre cette Reine Marie en la même ville d'Augsbourg pour remettre Ferdinand sur ce *Lib. 1.* propos, & lui faire trouver bon, que Philip- *c. 3. & 7.* pe fût nommé Roi des Romains; ce qu'elle *Sand. l. 32.* obtint aussi peu que la premiere demande. *cap. 39.* Cabrera, qui confirme le dire de Sandoval, ajoûte que Ferdinand ne voulut jamais recevoir la Couronne Imperiale avec cette con-

dition de nommer son neveu Philippe Vicaire général de l'Empire en Italie. Cela montre bien, que Charles Quint usant de toutes ces violences, ne mettoit en considération que les seuls intérêts d'Espagne, sans se soucier ni de la Justice, qui ne vouloit pas qu'il abusât ainsi de l'Empire d'Allemagne, ni de la Religion, qui étoit pour souffrir ce que nous venons de remarquer. Bon Dieu ! que n'avons-nous point vû réussir des conjectures de ce tems-là, comme si c'eussent été autant de prophéties ? Que n'ont point enduré l'Etat, & la Religion par une continuation non pas de quatre, mais de neuf Empereurs consécutifs d'Autriche, sans comprendre celui à qui l'on dispute aujourd'hui la même qualité ? Et à qui pouvons nous attribuer toutes les calamités dont nous voions l'Europe misérablement travaillée, qu'au pouvoir qu'ont eu les Espagnols de remuer le fer d'Allemagne à leur fantaisie, depuis qu'ils ont perpetué l'Empire dans cette Maison, dont ils se disent les aînés ? Mais c'est peut-être trop arrêter sur la preuve d'une chose, qui est sçûe & ressentie de tout le monde plus qu'on ne voudroit. Voions à cette heure comment Charles Quint s'est comporté à l'égard de l'hérésie née dans son tems parmi les Allemans, & qu'on

qu'on a jugé qu'il devoit pour cela étouffer comme un monstre dès le berceau.

Il n'y a rien de plus souvent répété dans l'Histoire que nous examinons, que cette protestation, qu'on a eu tort de dire, que Charles Quint n'avoit pas empêché le Lutheranisme comme il eût pu, s'il n'eût voulu s'en servir avantageusement contre les Princes Allemands, en les divisant & ruinant par cette diversité de Religion. Diodore nous apprend *Lib. 2.* qu'un Roi d'Egypte mit la discorde parmi ses peuples, en leur donnant des Dieux différens, pour les empêcher de s'unir contre lui. Ce grand soin de Sandoval à excuser son Empereur nous apprend, quand tous les Livres du tems ne nous en instruiroient pas, que tout le monde accusa Charles Quint de vouloir pratiquer à peu pres la même chose en Allemagne; & nous pouvons dire aussi qu'une si commune opinion n'a pas manqué d'apparence. Premièrement la guerre qu'il fit contre le Duc de Saxe Frideric, celui qui refusant l'Empire le lui avoit fait donner, aiant pour premier & principal fondement l'interêt de la Religion; chacun fut fort étonné quand après la prison de ce Prince, on le vit mettre en liberté, avec des conditions très rigoureuses à la vérité à l'égard de ses biens, & de son



*Lib. 20.  
cap. 23.* honneur, puisqu'il perdoit son Electorat, mais qui d'ailleurs n'avoient pas un seul article en faveur de la conscience. Nôtre bon Evêque fait voir ce Traité, & lui donne le plus de couleur qu'il peut pour décharger Charles Quint de ce reproche. Mais en effet il s'en acquitte très mal, ne disant rien de plus essentiel, sinon que sa Majesté trouva à propos de ne point parler du tout de ce qui concernoit la Religion. Un peu de tems après il fit composer & publier le Livre de l'Interim, qui regloit la conscience des Allemans, attendant le Concile, ce que les Catholiques prirent pour un attentat sur la Jurisdiction Ecclesiastique; & tout le monde jugea qu'il ne s'étoit porté à cela, que par le grand mépris qu'il faisoit du Pape Paul Troisième, & de la

*Lib. 30.  
cap. 2.* Cour Romaine. Aussi n'y eût-il personne qui ne conclût dès lors qu'il ne devoit pas être si tendre de la conscience comme il en faisoit semblant. La Diete d'Augsbourg qui suivit en mil cinq cens cinquante cinq, où ne pouvant aller il fit présider le Roi Ferdinand son frere, & arrêter, que ceux de la Confession d'Augsbourg vivoient en liberté de conscience avec les Catholiques, acheva de persuader qu'il savoit, aussi bien qu'aucun autre Souverain, accommoder les interêts du Ciel

*Lib. 32.  
cap. 3.*

à ceux de la Terre. Mais ce que les autres ont pû faire en cela avec excuse, & legitime-  
 ment, manquoit de prétexte & de raison en  
 celui, qui faisoit profession ouverte de perfe-  
 cuter les Hérétiques comme tels, & de ne  
 permettre aucun commerce avec les Luthé-  
 riens. Quand on eût douté de ses véritables  
 sentimens, la ligue où il étoit entré avec Hen-  
 ri Huitième Roi d'Angleterre depuis qu'il eût <sup>Lib. 25.  
cap. 27.</sup>  
 été déclaré hérétique, contre son grand ad-  
 versaire François Premier, faisoit assés voir  
 ce qui en étoit. Mais rien ne découvrit si à  
 nud son interieur à tous les Princes de l'Em-  
 pire, que quand, pour obtenir la liberté de  
 conscience, il exigea d'eux dans Ratisbonne,  
 qu'ils se départiroient de l'alliance de France;  
 après leur avoir refusé cette même grace,  
 lorsque pour l'acquiescer ils lui avoient offert  
 d'aller sous ses enseignes combattre celles du  
 Croissant. C'est sur ces apparences qu'on a  
 fondé le soupçon, que cet Empereur étoit  
 beaucoup moins devot que ce qu'il vouloit  
 que l'on crût. Je ne voudrois pourtant pas <sup>Thuan.  
L. Cabrer.  
l. 5. cap. 3.</sup>  
 passer si avant que ceux qui en ont encore ju-  
 gé plus sinistrement, sur ce qu'on brula dans  
 Seville depuis sa mort les os du Docteur Con-  
 stantin son Confesseur, qui s'étoit tué d'un  
 couteau dans la prison, après avoir été con-

vaincu de Lutheranisme, & d'avoir deux femmes tout Prêtre qu'il étoit. Les fautes sont personnelles, & je tiens que c'est une grande témérité de tirer une si dangereuse conséquence du Confesseur au pénitent. Charles Quint étoit sans doute fort bon Catholique, mais il étoit homme aussi, & Prince de plus, ce qui rend son Historien sans excuse de l'avoir voulu donner pour impeccable. Quel zèle de Religion n'a point fait paroître Philippe Second son fils? Cependant il laissa prendre Tunis & la Goulette à Sinam Bacha, pour entretenir les troubles de la Ligue en France. Il donna Arzilla au Roi de Maroc infidele, pour opprimer Dom Antonio dans le Portugal, où il craignoit le secours d'Afrique. Et il protegea en Angleterre Elizabeth avant qu'elle fut Reine, quoi qu'hérétique, non pas pour le bien qu'il lui voulût, mais seulement de peur, que Marie Stuart affectonnée à la France ne vint à la Couronne, bien qu'apparemment ce dût être la ruine de la Foi Catholique en ce pais-là, comme l'avouë franchement l'Ecrivain de sa vie. Ce sont des actions de Princes, qui n'empêchent pas, que hors ces passions d'Etat ils n'aient de très bons & de très pieux sentimens; ce qu'un Historien exact doit prudemment distinguer, pour

*Cabrera*  
*lib. 10.*  
*cap. 20.*

*Cabrera*  
*lib. 1.*  
*cap. 10.*

ne pas tomber dans les absurdités de Sandoval, qui veut tant attribuer à son Charles Quint, qu'on le peut convaincre de mensonge par son propre texte. Il eût bien plus fait à son avantage, ce me semble, puisqu'il ne songeoit qu'à l'obliger, de ne le point représenter pleurant en pleins Etats, qu'il avoit assemblés à Bruxelles avant son départ pour se retirer en Espagne; & de ne lui point faire publier en un lieu si célèbre la folie de sa mère, dont il se devoit au moins taire comme fils, s'il ne la pouvoit cacher. Car quant aux larmes, je sais bien qu'il y en a de permises par les Philosophes mêmes, & qu'Homere aussi bien que Virgile ont fait pleurer leurs Héros. Mais cette assemblée n'étoit pas le lieu où il les falloit répandre, & la renonciation au gouvernement, qu'il y faisoit en faveur de son fils; devoit être accompagnée de plus de fermeté, & de grandeur de courage. Pour le regard de la Reine Jeanne sa mère, encore que sa maladie ne puisse pas être tirée à consequence, & que nous voions bien parmi nos Rois un Charles le Sage, qui engendre Charles le Phrénétique, & celui-ci un autre Charles qui fut le restaurateur de l'Etat envahi par l'Anglois, tant la folie & la sagesse humaine sont choses voisines & qui se suivent:

*Lib. 32.  
cap. 34.*



Si est-ce que rien n'obligeoit Charles Quint à dire là avec tant d'indecence, que sa mere avoit été si long-tems alienée d'esprit. Et Sandoval avoit assés satisfait à la fidélité de l'Histoire, d'avoir remarqué en tant d'autres lieux la démence de cette infortunée Princesse, sans en rendre son propre fils le dénonciateur, dans une convocation d'Etats généraux.

*Lib. 26.  
cap. 28.* Je m'étonne, qu'au jugement qu'il rendit long-tems auparavant entre les Dames de Vergas & de Brederode, qui contestoient sur leurs rangs, ordonnant que la plus folle iroit devant, Sandoval ne lui fait ajoûter que c'étoit pour conserver le rang à sa mere. Quant à moi, je ne puis croire que ce Prince ait parlé si peu judicieusement, me le persuadant d'autant moins, que Meteren & les autres Historiens ne rapportent point cette impertinence, le faisant haranguer beaucoup plus raisonnablement que son Panegyriste. Alexandre avoit raison de ne vouloir être peint que par d'excellens ouvriers. Mais il est encore plus défavantageux à ses semblables, d'être mal représentés dans l'Histoire, & de tomber en de si mauvaises mains que celles de Sandoval.

C'est assés parlé des erreurs Historiques qu'il a commises, pour avoir trop partialement favorisé tant les Espagnols en général,

que Charles Quint en particulier ; remarquons maintenant les fautes qu'il a faites par une excessive animosité contre la France. L'amour de son pays, & la haine du nôtre se devoient suivre immédiatement, puisque ce sont des passions déréglées qui partent d'un même principe.

Il est si difficile de s'empêcher en écrivant l'Histoire d'avoir la même aversion de nos ennemis, que nous leur avons témoignée en guerre ouverte, qu'il y a peu d'Historiens de l'antiquité, qu'on ne puisse blâmer d'avoir en cela trop donné à leurs passions. En effet, je pense que si nous avions les guerres Puni-ques écrites de la main de quelque Auteur Africain, & telles qu'elles se pouvoient débiter dans Carthage avant sa destruction ; nous y verrions des descriptions de combats bien différentes de celles, que nous avons dans Tite Live, & les autres Historiens Romains. Ceux-ci mettent quasi toujours les victoires de leur côté avec le moindre nombre de soldats, par la seule vertu des Chefs, & la bonne discipline de leur milice. Qui doute qu'ils ne fussent contrôlés en cela par ceux du parti contraire ? La même diversité se remarqueroit vraisemblablement aux résolutions prises dans le Senat de Carthage, qui

seroient accompagnées d'autant de raison & d'équité, qu'on verroit d'injustice en celui de Rome. Et s'il nous restoit ce qui peut avoir été écrit pour l'un & pour l'autre de ces deux grands partis, il est à croire que la bonne cause ne se trouveroit pas toujours du côté de la bonne fortune, comme il est arrivé par le mal-heur des vaincus, dont on a supprimé les écrits avec la liberté & l'Empire. Car encore que les Historiens de l'une & de l'autre République convinssent par nécessité des principaux événemens, comme du siège & de la prise des villes, des batailles données, & de choses semblables; il est hors de doute que la raison des conseils, les moyens tenus en l'exécution, & les circonstances de toutes ces choses, seroient représentées bien différemment selon le génie particulier de chaque Ecrivain qui seroit son possible pour mettre le tort du côté de ses ennemis. Or bien que ce défaut soit ordinaire, si faut-il avouer que c'est un des plus grands vices dont un Historien puisse être repris, & que par conséquent ceux qui désirent, que leurs ouvrages soient de quelque considération à la postérité, ne fauroient trop se tenir dans la modération, évitant jusqu'au moindre soupçon de fauteur, ou de haine. C'est à quoi Sandoval

ne doit avoir jamais pensé, & comme nous avons vû qu'il a lâché la bride à toutes ses affections, quand il a voulu obliger ceux de son païs; nous montrerons qu'il s'est donné encore plus de licence dans sa colere, lorsqu'il a pû prendre occasion de mal traiter la France, & de diffamer nôtre Nation.

Dès le commencement de son ouvrage parlant des ayeuls de Charles Quint dans cette curieuse Généalogie, qui nous a déjà entretenus, il dit que le regne de Ferdinand & d'Isabelle fut illustre par quatre grandes victoires. L'une aux Indes, contre le Diable; l'autre au Roiaume de Naples, contre les François; la troisième en celui de Navarre, contre les Hérétiques; & la dernière à la conquête de Grenade, contre les Mores. Cette belle partition a cela d'excellent qu'elle est naïve, & fait voir à nud l'esprit de l'Auteur. Ne nous voilà-t-il pas d'abord fort bien appariés avec les Diables, les Hérétiques & les Mores? s'il eût pû nous mettre en meilleure compagnie, ne doutés pas qu'il ne l'eût fait. C'est à peu près selon le même génie qu'il fait parler Antoine de Leva, lorsqu'il donne le conseil à l'Empereur d'entrer en France en mil cinq cens trente six. Car comme ce *Lib. 23.*  
vain Espagnol mouroit d'envie d'y venir *cap. 7.*



cueillir les lauriers, qu'un Astrologue lui avoit promis, l'assurant de sa sepulture dans Saint Denis, qui fut pourtant celui de Milan; il lui fait dire qu'il faut aller trouver les bêtes farouches jusques dans leurs cavernes, & qu'on ne les peut jamais mieux prendre que dans leurs repaires. Que s'il s'étoit contenté de ces petites invectives, quoique fort vicieuses dans une Histoire, il les faudroit endurer, aussi bien que d'avoir déguisé nos victoires, quand il est contraint d'en avouer quelqu'une, & fait en sorte qu'en tous combats nous' aions toujours eu la multitude d'hommes de notre côté, & les Espagnols le courage & l'expérience du leur: Car par exemple, il conte la bataille de Serisoles tout autrement que personne n'a fait, ne nommant pas seulement le lieu pour en éteindre la mémoire s'il pouvoit. Il fait que les

*Lib. 26. cap. 14.* Espagnols victorieux se rendent enfin à la persuasion de François de Bourbon notre Général, & il est difficile de s'empêcher de rire voyant ces mots en la marge, *les Españoles victoriosos se rinden.* Sur tout, il se garde bien de reconnoître que leur armée étoit plus forte de dix mil hommes que la nôtre, ce qui est néanmoins de la vérité de l'Histoire, encore que le dénombrement qu'il fait, aille

tout au contraire. Je ne m'amuserai pas à examiner les autres combats qu'il décrit avec la même fidélité; j'ajouterai seulement, qu'il a cela de commun avec quasi tous les Historiens de son país. Mariana diminué nôtre victoire de Ravenne en mil cinq cens douze, *Lib. 30.* autant qu'il lui est possible, & pour la rendre moins glorieuse, il fait dire à Gaston de Foix en sa harangue aux soldats, qu'ils étoient deux fois autant que les ennemis. Voiés dans Cabrera le combat naval des Ter- *Lib. 13.* ceres, il vous assurera que l'armée de Dom *cap. 8.* Antonio & de Philippe Strozzi étoit plus nombreuse de moitié que celle du Marquis de Sainte Croix. Et si vous croiés Herrera *Tom. 3.* du combat de Fontaine-Francoise, tout s'y *l. 11. c. 3.* passa à l'avantage des Espagnols. Ces fautes qui rendent une Histoire méprisable, sont souffertes pourtant avec moins de ressentiment par ceux à qui elles touchent, à cause qu'elles sont ridicules, & qu'elles semblent de moindre importance. Mais c'est une *Sand. l. 25.* chose tout-à-fait intolérable de se voir char- *cap. 27.* ger de crimes horribles qu'on ne commit jamais, & que nous soions accusés d'impiété, & de favoriser les Infideles, par ceux qui sont contraints, quand la vérité leur échappe, de s'avouer nos redevables, pour leur avoir

aidé à se délivrer de la captivité des Mores. *Lib. 22.*  
*c. 9. & 32.* S'ils en soi. crûs, nous avertimes les Turcs  
du dessein qu'avoit Charles Quint sur Tunis,  
& l'Ambassadeur la Forest que nous tenions  
auprès de lui pendant cette expédition, s'en-  
tendoit avec Barbe-rousse ; bien qu'après la  
conquête, l'Empereur fit présent à cet Am-  
bassadeur de quatre vints & un pauvres cap-  
tifs Francois ; ce qui dément l'accusation  
fausse d'elle-même, & rend Sandoval ridicu-  
le de dire l'un & l'autre, sans considérer, que  
ce sont choses contraires, & qui s'entredé-  
*Ibid. c. 41.* truissent. Si ce n'est qu'il prétende qu'un re-  
mords de conscience ait fait faire cette déli-  
vrance. Car, à la vérité, la plûpart de ces  
captifs étoient des serviteurs de nôtre Dau-  
phin prisonnier, qui avoient été envoyés en  
galeres par les Espagnols, avec plus de ri-  
gueur & d'injustice, que les Infidèles ne les  
*Lib. 31.*  
*cap. 8.* avoient faits esclaves depuis. Nous fumes  
cause aussi, à leur dire, de la perte de Tri-  
poli, que les Chrétiens possédoient depuis  
quarante ans ; & nôtre Historien nomme un  
certain Chamberin Gouverneur de la place,  
qui la defendit mal comme François, avec  
un autre Chaballon du même païs, qui la  
trahit à Sinam. Mais sur tous l'Ambassa-  
deur de France Aramont, venu là exprès, &

non pas de passage seulement, en fit faire la reddition. Voilà comment ils nous accommodent. La vérité est, que le Chevalier Gaspard de Vallier, ou de Valleri, Dauphinois, la rendit, forcé par les garnisons de Calabrois & d'Espagnols, à qui il reprocha mille fois leur lâcheté; & que toute la Chrétienté imputa ce malheur à l'Empereur, qui pouvoit seul la conserver, comme nous avons dit, & qui y étoit obligé plus que personne, par la considération de ses propres intérêts, si celle de nous faire la guerre n'eût prévalu dans son esprit. Ce fut le même Aramont, dit Sandoval, qui ménagea par les ordres de Henri Second à la Porte de Soliman, la descente de son armée navale en mil cinq cens cinquante deux, au Roiaume de Naples. Strozzi se devoit joindre à elle avec les galeres Françoises, dont l'inexécution fit fort murmurer les Turcs. Et les Cardinaux de la faction Françoisé lui fournirent à Terracine, & à Sermonete des rafraichissemens. Que de chimères Espagnoles fondées sur l'imagination seule, & sur la mauvaise volonté qu'ont les Espagnols pour nous, qui leur firent voir ces rafraichissemens donnés à Sinam, comme ils avoient vû ceux, dont nous avons déjà parlé, que le



Pape Paul Troisième fit porter à Barbe-rousse en mil cinq cens quarante trois, par le Cardinal Trana. Il ne faut que la seule lecture d'un autre Traité d'Aramont, & du Prince de Salerne avec Rustan Bacha, pour juger si Sandoval a eu bonne grace de l'écrire sur la relation, comme il dit, de quelques prisonniers. C'est ainsi que Cabrera veut que l'armée de Piali qui prit Surrento en mil cinq cens cinquante huit, fut de complot avec nous; & de même celle qui parût sur la côte d'Italie en mil cinq cens septante quatre, lors du mouvement de Gènes, qu'il veut avoir été évoquée par Henri Troisième. Herrera suit à la piste, assurant que le Prince de Bearn, (il nomme ainsi Henri le Grand) & la Reine d'Angleterre sollicitoient sans cesse le Turc de venir fondre sur les Chrétiens. Il prétend même qu'il y eût une lettre surprise, qu'écrivoit le feu Roi à un sien Ambassadeur de la Fite, résidant à Constantinople, pour faire continuer au Turc ses entreprises sur l'Italie. Bref, ils sont jusques-là ridicules, que dans leurs Histoires nous voions que ce fut Selim Second qui fit entrer les Huguenots en Flandre, après la perte de son armée aux Curzolars; & le même qui fit le mariage de la Reine Marguerite avec Henri Quatrième.

Cap. 46.  
& 47.

Lib. 4.  
cap. 20.

Lib. 10.  
cap. 23.

Tom. 3.  
l. 7. c. 9.

Lib. 10.  
cap. 9.

Cabrera  
l. 9. c. 27.

Je ne m'étonne pas si ce mariage fut si peu heureux, mais bien que cela n'ait point été allegué lors de sa dissolution. De nommer ces extravagances par leur nom, j'aime mieux qu'un autre le leur donne que moi, qui croirois faillir si je m'amusois à y répondre, comme si elles avoient besoin de refutation. Je dirai seulement que quelque intelligence que nous aions eue avec les Turcs, qui n'a jamais regardé que le commerce, & la conservation des lieux Saints où se sont passés les sacrés mysteres de nôtre Rédemption, on ne nous reprochera jamais avec vérité, que nous aions mis de gaieté de cœur des places Chrétiennes entre les mains des Infidèles, pour opprimer des Princes de nôtre Religion, comme nous avons montré tantôt que d'autres ont fait, au sujet de Coron, d'Arzilla, & de Tunis. On ne lira point dans nôtre Histoire qu'on ait fermé les Eglises en France, & qu'il s'y soit fait une cessation des choses divines pendant quatre mois, comme il arriva en Espagne en mil cinq cens dix neuf, à cause qu'on vouloit obliger les Ecclesiastiques de Castille à contribuer quel-*Sand. l. 3.*  
que décime, pour armer contre les ennemis<sup>cap. 35.</sup> de nôtre Foi. Nos peuples se sont toujours cottisés pour les Croisades avec autant de

bonne volonté, que ceux d'Espagne y ont témoigné de dureté de cœur. Il ne faut que lire la tenue des *Cortes* ou Etats de Valladolid en mil cinq cens vint sept, pour en bien juger. Ils commencèrent par le service funèbre de Louis Roi de Hongrie, suffoqué dans un marais à la défaite de son armée par Soliman, qui venoit d'occuper en suite la meilleure partie de cette frontiere. L'assemblée se faisoit apparemment pour y trouver de l'aide à la resistance necessaire contre un si puissant ennemi, à qui Charles Quint témoignoit de se vouloir opposer. Si est-ce que Sandoüal m'est garand, que jamais ni le Clergé, ni la Noblesse, ni le Tiers Etat ne voulurent offrir un sol pour une guerre si sainte, & en une si pressante occasion. Que diroient les Espagnols, si les Vénitiens avec toute la Chrétienté nous pouvoient imputer comme à eux, d'être cause de la prise de Chipre par les Turcs? En effet, Jean André Doria, qui avoit les ordres de Madrid, refusa d'obeir à Marc-Antoine Colonne, Général du Pape Pie Cinquième; sur cela Dom Jean d'Autriche & Doria se retirèrent de l'armée Chrétienne sans rien faire; & par ce moien Nicosie fut prise par les forces de Selim en mil cinq cens septante, & Famagouste

*Lib. 16.  
cap. 2.*

magouffe avec le reste de l'Isle l'année suivante. Ce n'est point là une relation controvée, ils la peuvent lire dans leurs propres Auteurs. Mais j'admire sur tout de quel front ils peuvent accuser nos Rois d'avoir eu trop de communication avec les ennemis de nôtre croiance, quand je considère leur Charles Quint se liant solennellement d'amitié perpétuelle avec Muley Hazem son tributaire. Sandoval représente la cérémonie de cet acte *Lib. 22.* solennel, l'Empereur jurant sur une croix de *cap. 44.* Saint Jacques où il mit la main ; & le Roi de Tunis sur son Alcoran, la portant en suite sur son alfange ou cymeterre comme les Scythes anciennement sur leur coutelas en leurs plus solennels sermens. C'est bien mettre en parallele la Bible avec l'Alcoran, & les vérités de nôtre Religion avec les impostures de Mahomet. Aussi n'y a t-il personne qui puisse ignorer, avec combien de soin & d'affection les Espagnols ont sollicité, & recherchent encore tous les jours l'alliance du Grand Seigneur, qu'ils veulent rendre si criminelle en nous ; & qu'il n'y a que la seule jalousie de nous voir en possession de ce qu'ils n'ont jamais pû obtenir, qui les fasse crier si haut. Je ne répéterai point ce qui a déjà été écrit sur ce sujet. Mais puisque nous sommes sur l'Histoire de



Sandoval, je rapporterai seulement quelques témoignages qu'on y voit de ce que je dis.

*Lib. 3. cap. 26.* Charles Quint n'étant encore que Roi d'Espagne, envoya en mil cinq cens dix huit, le Chevalier Loaisa en Ambassade vers Selim, prenant le prétexte de se réjouir des victoires que sa Hauteſſe avoit obtenues. Le Roi Ferdinand ſon frere aiant dépoüillé Jean Sepuſius de ſon païs, ſe douta qu'il auroit recours au Turc. Pour lui ôter cette protection, il dépêcha vers le Grand Seigneur Jean Oberdansco en mil cinq cens trente deux, & lui offrit amiti-

*Lib. 20. c. 5. & 7.* tié & tribut par cet Ambassadeur. Sandoval accuse là deſſus Soliman d'avoir été ſi ſuperbe, que de ſe moquer de Ferdinand, & de l'Empereur, qu'il défia tous deux conjointement, refusant les préſens qui lui furent envoyés en une ſeconde Ambassade. Surquoi on peut remarquer en paſſant, que l'ambition & l'injuſtice de ceux de la Maiſon d'Autriche, furent cauſe, que ce pauvre Vaivode ſe jetta entre les bras du Turc, qui ſur cette occaſion ſ'empara de la Tranſylvanie, & affligea miſérablement une ſi importante partie de la Chrétienté. Mais qu'eſt-il beſoin de mettre ici d'autres preuves du grand deſir qu'avoit Charles Quint de vivre en bonne intelligence avec le Turc, quand nous voions dans ſon in-

struction au Roi Philippe son fils, qu'il lui re-  
 coimmande sur tout par le 12. article, d'oblier *Lib. 30.*  
 ver religieusement la trêve de cinq ans, qu'il *cap. 5.*  
 avoit signée un peu auparavant avec Soliman?  
 Les successeurs de Charles Quint ont toujours  
 travaillé au même dessein, & pour ne rien  
 rapporter de ce que d'autres Traités en ont  
 déjà dit, le Vice-Roi de Naples ménageoit en-  
 core l'an mil six cens trente-six une trêve pour  
 le Roi son maître à la Porte du Grand Seigneur,  
 par l'entremise de ceux de Ragoufe; celui  
 qu'il y avoit envoyé exprès aiant renoncé à sa  
 commission & à sa Religion en même tems  
 par la prise du Turban. Loué soit Dieu de ce  
 que nos Princes sont entrés dans l'alliance des  
 Ottomans par des moiens plus honnêtes, &  
 pour des fins si utiles à nos Autels, qu'ils ont  
 souvent reçu avec les remerciemens des SS.  
 Peres, des instances bien pressantes de la con-  
 tinuer. Les Rois d'Espagne n'en peuvent pas *Offat. l. 91.*  
 dire autant de celle qu'ils ont avec tant de Rois  
 des Indes, sous le seul prétexte de pourvoir  
 l'Europe d'un peu de poivre & de canelle.  
 Et quand nous n'aurions que la lettre que pro-  
 duit Cabrera de Philippe II. au Chérif Muley  
 Hamet, je m'étonne que les Espagnols n'aient *Lib. 12.*  
 pas honte de nous reprocher nôtre paix avec *cap. 28.*  
 le Turc. Lui envoyant un très riche présent

par Pedro Venegas de Cardona son Ambassadeur, il l'exhorte à une mutuelle confédération, lui protestant qu'il lui souhaite tout bien, honneur, & contentement. Il faut noter que ce Chérif est le Roi de Fés & de Maroc, qui gagna la bataille d'Alcacerquibir, que quelques-uns ont nommée des trois Rois, contre l'infortuné Dom Sebastian; & avec qui Philippe, dont nous parlons, étoit encore en bonne intelligence, au même tems qu'il lui tuoit son neveu. Or quand il seroit vrai, que la nécessité nous auroit réduits à nous prévaloir de l'alliance des Infidèles, qu'y auroit-il en cela de contraire au droit divin & humain? ni même à celui de la nature, qui rend honnêtes tous les moiens dont dépend nôtre conservation? Aurions-nous rien fait en cela que les Papes, les Venitiens, les Florentins, & tous les Souverains Catholiques n'aient pratiqué en semblable occasion? Que

*Lib. 2.  
hist.*

les Espagnols lisent dans P. Jove le passage de nôtre Roi Charles VIII. en Italie; ou, s'ils font mine d'avoir pour suspect cet Historien, qu'ils voient la même chose dans leur Docteur

*Hist.*

*Pont. en*

*la vira di*

*Alex. VI.*

pes. Ils apprendront de tous deux, comme Alphonse d'Arragon II. du nom, Roi de Naples, envioia son Ambassadeur vers Bajazeth II.

un Camillo Pandonio, qui s'affocia de celui du Pape Alexandre VI. nommé Georges Buchar-  
 chard, pour représenter à sa Hauteſſe, com-  
 bien il importoit à ſes Etats de Macedoine, &  
 de la Morée, que les François ne ſe rétablif-  
 ſent pas dans le Roiaume de Naples, ni dans  
 la Sicile, à quoi ils ſe préparoient. Et ils  
 pourront remarquer ſur tout, comme ces Am-  
 baſſadeurs firent peur à Bajazeth du deſſein  
 que les François témoignoient avoir d'entre-  
 prendre contre lui, vû la grande inſtance qu'ils  
 faiſoient qu'on leur mit entre les mains le  
 Prince Gemes ſon frere. Je ne m'étendrai  
 pas davantage ſur une matière qui pourroit  
 toute ſeule nous entretenir trop long tems, vû  
 même ce que nous en avons écrit ailleurs.  
 Il me ſuffira de répondre à nos ennemis, qu'i-  
 ci comme par tout ailleurs, ils veulent, que  
 l'on nous impute à crime les mêmes actions  
 qu'ils prétendent leur devoir être permises;  
 & qu'on leur ſouffre contre toute ſorte de  
 juſtice, ce qu'ils rendent capital & irrémiffible  
 aux autres. Car quand ils font revolter des  
 peuples contre leurs Souverains; qu'ils font  
 égorger à une même heure dans un grand  
 Roiaume, tout ce qu'il y a de nom François;  
 & qu'ils célèbrent des Vêpres Siciliennes, dont  
 tout le monde a horreur; ils trouvent quant



à eux qu'elles sont fort justes, que les Siciliens étoient trop mal traités de nous, & que ce châ-timent étoit dû à l'insolence de nôtre Nation. Mais si les Napolitains se plaignent tant soit peu du traitement tyrannique qu'ils reçoivent d'eux; si les Flamans ne peuvent souffrir le même joug, que portent des Granadins; & si nous assistons les Hollandois nos Alliés, après même, qu'ils ont été reconnus pour peuples libres par les Espagnols; ils demandent vengeance à Dieu & aux hommes, crient que les Loix divines & humaines sont violées, & pour peu que ceux qui ont la foudre en main les en croient, nous serons frappés d'un coup d'ex-

*Sand. l. 13.* communication majeure. Quand Charles de  
*cap. 20.* Bourbon sort de France à leur sollicitation tra-  
*Lib. 11.* hisant son Roi & sa patrie; qu'il est Général  
*cap. 16.* d'armée contre celle de son Prince; & que sa félonnie est si odieuse chés eux-mêmes, qu'un Cavalier de Tolède proteste à l'Empereur qu'il abatra sa maison, si ce perfide y loge par son commandement: Sandoval trouve que Bourbon avoit raison, il l'excuse comme aiant reçu de grandes injures en France par la persécution de la Regente Louise; & à son dire il a pû justement se retirer vers l'Empereur comme son parent, & lui demander justice comme au premier des Princes Chrétiens. Mais

si le Conseil d'Espagne fait ôter à Ferdinand *Lib. 1.*  
frere de Charles Quint le gouvernement de *cap. 6c.*  
Castille & d'Arragon ; si on le prive en suite  
des trois grandes Maitrises d'Espagne ; & si  
le Cardinal Ximenès, aux premiers ordres de  
Charles Quint chasse d'auprès de cet Infant  
son Gouverneur, son Ecuyer, & quasi tous  
ses serviteurs ; il ne lui est pas permis seule-  
ment de se plaindre ; on lui fait entendre que  
toutes ses richesses & tout son bonheur, con-  
sistent aux bonnes graces de son ainé ; & s'il  
eût fait du mauvais, nous verrions son procès  
dans les archives de Simancas, avec ceux  
qu'on y a fait mettre pour servir en sembla-  
bles occasions, de Charles Prince de Viana,  
fils de Jean II Roi d'Arragon, & de Dom *L. Cabrer.*  
Charlos à qui Philippe II. son pere apprit si *lib. 7. c. 9.*  
bien à être sage. *§ 22.*

C'est ainsi que les Espagnols sont injustes  
envers nous, & que l'amour propre qu'ils se  
portent, joint au peu d'estime qu'ils font des  
autres, leur fait faire des jugemens témérai-  
res & ridicules. Je ne prétens pas les guerir  
d'une maladie estimée incurable. Mais je  
pense bien avoir fait voir que Sandoval a com-  
mis des fautes, qui ne lui peuvent être par-  
données, pour ne s'être pas dépoüillé de cette  
grande animosité contre la France, comme il

étoit obligé, puisqu'il vouloit passer pour Historien. Il me feroit aisé de la montrer en assés d'autres choses, comme quand il accusé en plusieurs lieux la Reine Germaine, derniere femme du Roi Ferdinand, d'avoir introduit à la Françoisë les excès de bouche en Espagne, dont ceux de ce pais-là n'ont jamais été accusés chés eux.

Je pourrois aussi étendre bien plus loin mes petites censures, si je ne craignois d'avoir déjà été trop long. Car il y a eu autant de malice que de mauvaise grace, de rejeter l'empoisonnement du Dauphin François sur sa belle sœur Catherine de Médicis, femme de Henri II. pour en décharger Antoine de Leva, le Marquis du Guast, & leur maitre. C'est mal répondre aux dépositions du Comte de Montecuculli, tiré à quatre chevaux pour ce crime dans Lion, de dire que ce pauvre Cavalier confessa ce qu'il n'avoit pas fait, & que les Capitaines de Charles Quint savoient combattre, mais non pas empoisonner. Ce sont des considérations générales, qui ne justifient pas un fait particulier de la conséquence de celui-ci; que je ne voudrois pas pourtant assurer avoir été entierement bien éclairci. Il défavoué aussi froidement le meurtre de nos Ambassadeurs Rincon & Fregosë, assurant que

*Lib. 23.*

*c. 9. § 15.*

*Lih. 25.*

*cap. 1.*

le Marquis du Guast n'en eût aucune connoissance, & que des personnes masquées & inconnuës commirent ce bel exploit à l'embouchure du Tesin sur le Pau. Et néanmoins chacun sait que le Sieur de Langey en fit une telle recherche, qu'il decouvrit, que tous les bateliers, tant des Ambassadeurs que des assassins avoient été cachés dans les basses fosses du Château de Pavie, d'où même il trouva moien de les faire sortir. Il ne faut plus parler de coupables, s'il lussit de nier résolument, comme fait Sandoval, pour être estimé innocent. C'est tout ce qu'on pourroit souffrir en un criminel qui répond devant ses Juges, & qui tâche d'éviter le supplice: Mais en un Historien, qui fait profession d'instruire le monde de la vérité des choses dont il entreprend la narration, ces faussetés ne sont pas tolerables. N'en est-ce pas un merveilleuse, d'avoir donné des articles de traités contraires à leurs originaux? C'est où il parle des trêves *Lib. 32.* de Vaucelles en 1555. où il fait voir un arti- *cap. 37.* cle portant des defenses générales aux François de passer aux Indes pour y négocier, ou pour y découvrir & conquerir de nouveaux pais, sans le consentement de l'Empereur, & du Roi son fils. Car le véritable texte, que nous avons vû, defend simplement à ceux de nôtre



nation de trafiquer aux Indes qui appartiennent à ces deux Monarques, sans leur congé, nous laissant la liberté des voyages de mer par tout ailleurs, & comme par le passé (tant s'en faut que les découvertes & les conquêtes nous fussent interdites) avec clauses expresse, que rien ne pût préjudicier aux Sujets du Roi Très Chrétien. Cependant cette fausse allégation de Sandoval a été suivie & citée par le Can-

*Pag. 169.* niste Freytas, dans son écrit contre la liberté de la mer, pour établir la propriété des Espagnols aux Indes, & nous y donner l'exclusion; ce qui a déjà été observé par P. Bergeron en son traité des navigations.

Si je voulois encore m'arrêter à quelques erreurs qui concernent les sciences, & notamment la Géographie, en la description ou distance des lieux, je me rendrois peut-être trop ennuyeux. On peut juger combien il a failli en cette partie si nécessaire à l'Histoire, par ce seul exemple tiré de l'entrée que fit

*Lib. 26.* Charles Quint en France l'an 1544. où il dit  
*cap. 18.* qu'on ne compte que dix lieues de Luxembourg à Paris. Mais quand il a pris Coron ville de la Morée, sur le Golfe Messéniaque ou Asinée, pour la Chéronée de Plutarque, comme nous avons déjà remarqué, il a commis une des plus grandes bévuës qu'il pouvoit faire; Ché-

ronée n'étant point maritime, ni du Peloponèse, mais ville Bœotique, & l'une des plus méditerranées de toute la Grèce. Ce sont des preuves suffisantes, ce me semble, pour faire voir que notre Historien n'a scû ni la nouvelle, ni l'ancienne Géographie. Au surplus, si l'on trouve que j'aie apporté trop d'aigreur en ces observations, & s'il m'est arrivé de tomber dans l'excès, que je reprends aux autres, d'avoir eu trop de passion pour mon païs, je suis tout prêt à reconnoître mes manquemens; bien que je m'excuse en quelque façon sur la mauvaise intelligence où nous sommes avec les Espagnols, qui m'a fait prendre tant de liberté. Les fautes de la plume, qui se font en cette petite guerre, ne sont pas irréparables comme en l'autre; & plutôt à Dieu que nos ennemis ne nous eussent point obligés à prendre d'autres armes que celles que j'ai en main, ou qu'elles fussent aussi-tôt quittées de toute parts, que je vai laisser les miennes. En tout cas, je suis assuré que les plus équitables ne trouveront pas mon procédé vers Sandoval moins civil, ni moins raisonnable, que celui dont a usé le grand Précepteur de Trajan en son rigoureux examen de l'Histoire d'Hérodote. Car il ne donne point d'autre cause de cette hardie entreprise, contre un ouvrage de

si grande estime parmi les anciens, qu'ils lui donnèrent le nom des neuf Muses; sinon que les Bœotiens ses ancêtres aient été mal traités par Hérodote, il avoit crû qu'il y alloit de sa réputation & de sa conscience d'entreprendre la défense de ceux de son païs, & d'écrire contre lui qui les avoit voulu diffamer. Or on ne peut pas dire que Plutarque comme citoyen de Chéronée, fût plus obligé à maintenir l'honneur de la Bœotie, que je dois être affectonné à celui de la France; ni qu'une des moindres & des plus méprisées parties de la Grèce, principalement pour la trempe d'esprit qu'elle sembloit donner, méritât davantage d'amour, qu'une des plus renommées Provinces de l'Europe, que je respecte comme ma chere patrie. Que s'il y a de l'inégalité entre cet illustre Philosophe & moi, qui reconnois franchement qu'elle est infinie, on ne trouvera pas moins de disproportion, à mon avis, du misérable travail Historique de Sandoval, à ce noble chef-d'œuvre du Parnasse, qui est encore en vénération à tout le monde depuis deux-mil ans, nonobstant les mécontentemens particuliers d'un si grand personnage.



# DISCOURS

SUR LA BATAILLE  
DE LUTZEN

EN 1632.


ET

SUR LA PROPOSITION  
DE TREVE  
AU PAIS-BAS



29 OCT 1952

12-17-52



# DISCOURS

## SUR LA BATAILLE

### DE LUTZEN.

---

*Du  $\frac{6}{16}$ . Novembre 1632.*

**L**ES batailles sont des Arrêts du Ciel, qui décident les différens des Etats, & changent l'être des Puissances de la Terre. C'est pourquoi les Romains avoient imposé le nom de Mavors au Dieu des combats, comme à celui qui se plaît à bouleverser les choses grandes. Mais il n'arrive pas toujours que ces Arrêts soient decisifs, & souvent on a vû deux partis contraires s'en prévaloir également, & s'attribuer chacun l'avantage d'un même fait d'armes. Après celui de Mantinée, l'un des plus célèbres qu'ait vû la Grèce, les Athéniens ne dressèrent pas de moindres trophées sur ce qu'ils occupèrent du champ de bataille, que les Bœotiens, auxquels Epaminondas avoit si glorieusement acquis le reste au prix de sa vie ; & il se trouva que les Devins avoient eu raison de prononcer un peu aupa-

ravant, que les entrailles des hosties adjugeoient la victoire à tous les deux partis. L'Histoire de toutes les Nations fournit de semblables exemples, & sans aller plus loin, la Journée de Saint Denis, de la mémoire de nos peres, laissa les Catholiques & les Protestans en contestation de l'avantage que chacun mettoit de son côté. Mais ce que nous venons d'apprendre de la bataille de Lutzen, me semble d'autant plus considérable, qu'outre son importance, qui interesse toutes les Puissances de l'Europe, on y peut remarquer une infinité de circonstances singulières, qui méritent bien, qu'on y fasse quelque particulière réflexion.

N'est-ce pas une chose notable, de voir les Suédois demeurer maitres du champ de cette bataille, en possession du bagage de l'ennemi, de vint & une grosses pièces de canon, outre plusieurs autres, & d'un très grand nombre, soit d'étendars, soit de cornettes: Avoir ruiné les deux tiers de l'armée ennemie, tué dix ou douze mille Imperialistes, couchés sur la place, blessé quelques-uns des principaux Chefs & Colonels, Galas, Isolani, Holk, Picolomini & Papenheim, fait fuir le Généralissime Walfstein, qui gagna Leipfig à la faveur de la nuit, & courût jusqu'à Leutmeritz

meritz fans attendre le jour : Avoir en suite fait abandonner Leipzig, & rendre depuis son Chateau par composition, emporté Chemnitz, forcé Zwickau, & chassé l'ennemi de tous les Etats occupés par le Duc de Saxe, le repoussant jusques dans la capitale de Boheme: N'est ce pas, dis-je, une chose très notable, de voir, que nonobstant tous ces avantages on tire le canon dans Vienne en signe de bon succès, qu'on fasse des feux de joie dans Bruxelles, dans Ingolstadt & dans Ratisbonne, & qu'on chante le *Te Deum* à Madrid, comme d'une victoire obtenue?

C'est à mon avis, ce qui tient aujourd'hui beaucoup de personnes en admiration, considérant, que plusieurs de ces circonstances ont souvent acquis toutes seules la gloire du triomphe à ceux, qui s'en pouvoient prévaloir, & que toutes ensemble du côté des Suédois, tant s'en faut, qu'elles aient pu faire avouer aux Autrichiens, qu'ils aient eu du pire, qu'elles ne les empêchent pas de jeter des chants d'allegresse, & de s'efforcer de faire paroître, qu'ils ont eu le sort des armes favorable. Les troupes d'Antigonus aiant été très mal menées par les Argyraspides d'Eumènes, il ne laissa pas de prétendre l'honneur de la victoire, voyant qu'Eumènes pour se prévaloir la nuit des commodités de son



camp, l'avoit laiffé maitre de la place du combat, & des morts qui la couvroient. Et fi nous voulions rechercher dans les Histoires des témoignages semblables, la chose iroit à l'infini, tant à l'égard du champ de bataille, que des autres évenemens, que nous avons remarqués.

Si est-ce que si nous pesons l'importance de la mort du Roi de Suède, si nous pénétrons les conséquences de la perte de cet incomparable Chef, & les avantages que ses ennemis s'en peuvent promettre, peut-être trouverons-nous moins étrange leur procédé, & peut-être serons-nous contraints d'avouër, que ce n'est pas chose nouvelle de prétendre le gain d'une bataille par la seule considération d'un coup fatal comme celui-là. Les Thébains aiant obtenu une grande victoire contre Alexandre Roi de Phères, ne laissèrent pas de se dire vaincus, voyant qu'ils avoient perdu au combat leur grand conducteur Pélopidas : Et Xenophon, qui combattoit en personne pour Cyrus contre son aîné Artaxerxes, nous rapporte qu'après la mort du premier, celui-ci envia dire aux Grecs qui s'estimoient victorieux, que puisque par la mort de Cyrus la victoire étoit sans difficulté de son côté, ils eussent à rendre les armes, & se soumettant à ses volontés faire épreuve de sa clemence.

Mais à la vérité, Artaxerxes avoit juste sujet de le présumer ainsi, puisque par la mort de son cadet, qui lui disputoit son sceptre, & qui ne laissoit aucun successeur, toute cette guerre se trouvoit terminée sans aucune ressource. Ce que l'Empereur ne peut pas dire aujourd'hui, qu'il voit, après le décès du Roi de Suède, son parti subsister encore tout entier contre lui, les mêmes forces préparées à la ruine de sa Maison, & les mêmes intérêts, s'ils ne sont devenus plus puissans, en vigueur contre son gouvernement.

Il est fort important d'avoir égard à ces disproportions d'exemples, lorsque l'on veut ajuster quelques paralleles de l'Histoire ancienne aux occurrences de notre tems. Beaucoup de personnes se sont laissées persuader, que la mort de Gustave ne produiroit pas moins de confusion dans ses conquêtes, que fit celle d'Alexandre le Grand parmi ses Généraux d'armée. Et néanmoins pour peu qu'on fasse de reflexion sur les conditions de l'un & de l'autre tems, & sur la diversité des affaires qu'on veut ici apparier, on s'appercvra aisément, que hors la ressemblance des deux Chefs; en valeur & en grandeur de courage, il n'y a pas grande raison de vouloir faire ce rapport.

Ce qui mit la discorde & fit naître les par-

tialités entre ces grands Capitaines Grecs (après le naturel de leur nation) fut principalement l'état pacifique & le grand calme où les laissa leur maître, dans un Empire de si vaste domination. Il étoit quasi impotible que des courages Martiaux comme les leurs, accoutumés à prendre leur repos dans les factions de la guerre, ne se heurtassent au dedans, n'ajans personne au dehors contre qui s'exercer; à quoi le testament militaire d'Alexandre, qui laissoit la conduite principale de l'Etat au meilleur d'entre eux, sans rien déterminer, contribua beaucoup. Les Scythes vers le Nort n'osoient plus passer le Tanais, tant s'en faut qu'ils pussent rien entreprendre par la mer Caspienne, ou par le Pont Euxin. L'Inde, qui est au delà du Gange s'estimoit heureuse, que ce fleuve servit de borne à l'Empire Macédonien. Les déserts de Libye lui étoient d'autres limites fort assurées vers le Midi. Et ce qui restoit à conquérir du Couchant de l'Europe, étoit alors ou inconnu ou méprisé par les Grecs. Ce n'est donc pas merveille, si pendant la Régence de Perdicas, à cause de la foiblesse d'esprit d'Arrhideus, & pendant les minorités des fils de Roxane, & de Barsine, ces Lieutenans généraux de Roiaumes plutôt que de Provinces, Antipater, Ptolomée, Antigonus, & les autres, se firent la

guerre entre eux, ne leur restant que ce seul moien d'emploier leurs forces, & ne pouvant former de dessein plus grand que celui, de s'établir & de s'accroître, les uns au préjudice des autres.

Or qui ne voit que le Roi de Suède laisse par sa mort les affaires de l'Europe en des termes bien différens? Il a trouvé ses Destinées au milieu d'un combat, lequel, quoi qu'avantageux pour les siens, ne décide nullement les différens où il étoit avec l'Empereur, & par conséquent ses Chefs demeurent dans le même emploi, qu'ils avoient de son vivant. Il laisse toutes ses forces, & celles de ses Partisans, obligées de se tenir unies par l'opposition présente de celles de l'ennemi. Il avoit fait reconnoître la succession de sa fille à la Couronne par les Etats généraux avant que partir de Stokholm; ce qui met le pais à couvert de tous les troubles, qu'on eût pû appréhender. Son Chancelier Oxenstiern, à la fidélité & sùffisance duquel il confioit ses plus importans desseins, étoit destiné de long-tems, avenant ce malheur, à la direction des affaires. Ses Colonels Horn, Banier, Baudiffen, & autres, ne peuvent trouver leur compte, ni même leur sùreté, que dans la grandeur de l'Etat, qu'ils viennent d'élever sous ce grand Monarque, & qu'ils témoignent vou-



loir servir, comme ils y sont obligés, avec une prud'homie Suedoise. Tous les confédérés ont perdu aujourd'hui la jalousie, qu'ils pouvoient avoir de la grandeur de ce Prince, & ils auront plus de disposition & de vigueur que jamais, à se tenir dans l'union de Leipzig. Ils commandent dix armées dans l'Allemagne, & ont les deux tiers du païs avec les principales villes à leur devotion. Ils savent quel est le joug de la Maison d'Autriche qui leur vient d'être levé; & sont entrés en connoissance de leurs forces, à faute de quoi ils recevoient il n'y a que trois ans une si dure loi de ceux, à qui ils sont capables de la donner. Enfin ils peuvent raisonnablement attendre toute sorte de bonne correspondance, & peut-être plus grande qu'auparavant, de beaucoup de puissans voisins qui s'intéressent dans leur conservation. Quelle apparence y a-t-il donc de comparer le tems d'Alexandre à celui dont nous parlons, & de vouloir présumer de mêmes succès d'affaires, où les causes d'agir sont différentes par toute sorte de circonstances?

Je tombe d'accord, qu'il arrive souvent dans les Monarchies la même subversion de gouvernement par la mort du Souverain, que celle qu'on dit avoir lieu en celle des Abeilles, quand ce funeste accident s'y rencontre,

--- *Rege incolumi mens omnibus una est ;  
Amisso, rupere fidem.*

Mais que ce soit une fatalité inévitable, & que comme nous savons qu'il est arrivé souvent au contraire, on ne doive aujourd'hui vrai-semblablement se promettre de meilleurs événemens de la disposition des affaires d'Allemagne, telles que les a laissées le Roi de Suède, c'est à quoi je ne puis pas acquiescer.

Or puisque le tems seul nous en peut éclaircir, considérons cependant une quantité de rencontres en cette mémorable Journée, tels que difficilement les pourroit-on remarquer ailleurs.

Qu'il y ait eu plus de batailles gagnées par le moindre nombre de combattans que par le plus grand, comme a été celle-ci, c'est une chose observée il y a long-tems, par ceux, qui en tirent un argument, que les Victoires sont des effets de la Providence, laquelle a ses raisons à part, & que souvent nous ne pouvons pas pénétrer. Ces grandes expéditions de Cyrus contre les Massagetes, de Cambyse contre les Ethiopiens, de Darius contre les Scythes, & de Xerxes, contre les Grecs, en sont des preuves très anciennes, confirmées par tous les âges suivans. Que les armées du Septentrion, (appelé *vagina mundi*) aient souvent été supérieures à

celles du Midi, comme les Grecques des Afiatiques, & les Romaines des Carthaginoïſes, beaucoup de perſonnes en ont déjà fait la remarque. Mais que la mort d'un grand Roi à la vue de toute ſon armée, comme a été celle de Guſtave dans la journée de Lutzen, non ſeulement n'ait point cauſé la déroute générale de ſes troupes, comme il arrive quaſi toujours, mais même ait été la cauſe principale & viſible de la victoire des ſiens, c'eſt ce qui mérite bien, à mon avis, d'être conſidéré. Chacun ſait que celle de Gaſton de Foix à Ravenne (choiſiſſant ce ſeul exemple parmi une infinité d'autres) ſurvenuë dans la poursuite de ſes ennemis déjà vaincus, rendit ſa victoire Cadmécenne à la France, & que ce fut 'a ruine de nos affaires d'Italie ſous Louis Douzième. Ici nous voions un Roi, qui faiſoit ſeul la plus forte & la plus conſidérable partie de ſon armée, tué dès le premier choc de la bataille, le Génie heroïque duquel opere de forte après ſa mort ſur l'eſprit des ſiens, que non ſeulement il leur affermit le courage les animant à la vengeance, mais leur inſpire même cette eſpece de fureur, dont Homere dit qu'Achille fut transporté, aiant perdu Patrocle, quand il lui fait tuer juſqu'à ceux, qui ſe mettoient à genoux devant lui. Nous voions en ſuite recueillir les fruits de cette victoire, ſans

étonnement de ce qu'elle avoit coûté si cher, reprendre les villes auparavant occupées, forcer les places opiniâtres, réduire l'ennemi à une honteuse fuite de plus de cinquante lieues de chemin. Ce sont véritablement des merveilles en nos jours, que la posterité aura de la peine à croire, aussi bien que le reste des actions de ce Prince, qui font voir, que les Poètes & les Peintres ont eu raison de donner des ailes aux victoires, qu'ils nous représentent. Car n'est-ce pas un vol plutôt qu'un passage d'expédition militaire, celui qu'il a fait des bords de la mer Baltique, jusqu'à Augsbourg au delà du Danube; & de la Prusse citerieure à la Vistule, jusques par deçà le Rhin, dans le tems de deux ans & de peu de mois? étendant ses conquêtes par ce mòien, au delà des limites, que les anciens Géographes donnoient à l'Allemagne.

Qui pourra croire, que le rétablissement d'un Prince Palatin, des Ducs de Meklenbourg, de Pomeranie, & de tant d'autres Seigneurs; la liberté rendue à tant de Républiques, & de villes Anféatiques; l'oppression des Electeurs de Saxe & de Brandebourg ôtée de dessus leurs têtes; leurs repressailles assignées sur les Ducs de Baviere & de Franconie, sur Mayence, sur Cologne, & sur tant d'autres Etats: qui pourra, dis-je, croire que toutes ces choses soient l'ou-



vrage de si peu de tems? C'est ainsi qu'Hercule couroit le Monde, qu'il délivroit les opprimés, & qu'il purgeoit la Terre de monstres. Et véritablement, si j'avois à comparer le Grand Gustave à quelqu'un de ces premiers Heros de l'Antiquité, je croirois le pouvoir faire plus justement à celui-là qu'à tout autre. César & Alexandre n'ont eu pour but de leurs entreprises, que l'ambition de subjuguier beaucoup de peuples, & peut-être de profiter de leurs conquêtes. Le Roi de Suède ne s'est proposé pour principale fin, que la gloire de protéger les affligés, de faire du bien à ceux qui l'en requeroient, & de reprimer l'orgueil injuste de ceux, qui vouloient tout mettre sous leurs pieds. De sorte, que comme les Siècles passés nous ont produit divers Hercules, un Egyptien, un Grec, & un Gaulois, le nôtre se peut vanter d'avoir fait voir un Hercule Suédois, dont les actions héroïques peuvent aller du pair avec celles de ces anciens. Et s'il est permis de se donner encore quelque licence sur cette comparaison, nous dirons, que comme les autres Hercules perirent par le feu, celui-ci a fini de même. Vû que les feux d'allégresse, que ses ennemis ont allumé par tous les coins de l'Europe, sont des témoignages si illustres de sa valeur, qu'ils en éterniseront la mémoire. Comme le fantôme

brûlé dans Rome par l'Ambassadeur d'Espagne aux premières nouvelles de sa mort, ne fait pas moins pour sa gloire, à mon jugement, que celui des Césars, qui paroissoit sur le bucher de leur apothéose.

Je veux avant que de finir, répondre à ceux, qui ont osé taxer le courage de ce grand Monarque, comme s'il eût été plus de Soldat, que de Capitaine, & plus de Capitaine, que de Général d'armée. Quelle apparence, disent-ils, d'exposer une vie si précieuse aux périls que doivent courir de simples volontaires? & quelle raison y a-t-il de hazarder les intérêts de tant de Provinces, les fruits de tant de conquêtes, & la vie de tant de milliers d'hommes, pour satisfaire à l'impétuosité de son courage, & paroître des premiers à donner le coup de pistolet? C'est ainsi que l'araignée convertit en venin le même suc, dont l'Abeille compose son miel, & c'est ainsi que les meilleures actions sont sujettes à être calomniées par ceux, qui n'en savent pas juger sainement. Si nous voulons jeter les yeux sur la vie de tous ces grands Conquérans, dont les gestes passent pour exemples d'une véritable vaillance, & pour les règles d'une vertu Royale, & de souverain commandement; nous serons bien-tôt desabusés de ces fausses maximes de prudence, qui pallient sou-

vent de ce beau nom une essentielle poltronnerie. Et nous remarquerons aisément, que cette vertu Imperiale, dont nous parlons, consiste entre autres choses à mépriser & surmonter les perils de la guerre.

Combien de fois César s'est-il jeté dans les premiers rangs de ses armées, si à découvert, qu'il s'est vû contraint de rendre le bouclier du premier de ses Légionnaires, les animant par là tous au combat? Ne se trouva-t-il pas si pressé des ennemis devant Alexandrie, qu'il fut contraint de se jeter à la nage, pour se sauver en abordant quelqu'un de ses vaisseaux? A-t-il jamais fait reflexion sur les dangers auxquels il s'exposoit, avec les interêts de tous ceux de son parti, autant de fois qu'il a été question de hazarder César & sa fortune?

Pour ce qui regarde l'Alexandre, ses trois principales batailles furent premierement au fleuve Granique, puis auprès de la ville d'Issus ou d'Aiazzo, & finalement proche de celle d'Arbelle. Au premier combat il reçût plusieurs coups, & y fut rudement blessé à la tête. Il remporta du second une playe honorable dans la cuisse. Et dans le troisième il se mêla de sorte parmi l'ennemi, qu'il tua de sa main le Cocher de Darius, aiant manqué le Maître. A la prise de Cyropolis une grosse pierre qui

lui fut jettée sur la tête, lui fit courir fortune de la vie. Le Siége de Tyr n'a rien de si remarquable que le trait hardi qu'il y fit, se jettant le premier du rempart dans la ville, laquelle ne pût plus résister à sa valeur ni à sa fortune. Il en usa encore de même dans une autre place des Indes, où il fut grièvement blessé à la mamelle, combattant long-tems tout seul au dedans, pendant que ses troupes escaladoient sa forteresse. Le siége d'une autre ville de ce pais-là fut remarquable par la blessure, qu'il y reçût à l'épaule; comme il en eût une autre au pied à la prise de Massaga. Et Plutarque dans le traité de la Fortune ou Vertu de ce Prince, fait voir, comme il n'avoit partie sur son corps, depuis le haut de la tête jusqu'à la plante des pieds, qui n'eût quelque honorable cicatrice, qui lui restoit d'une infinité d'autres combats.

C'est donc à grand tort, qu'on donne tant de réputation aux vertus & à la conduite de César & d'Alexandre, s'il ne faut pas qu'un Général se hazarde, & s'il est besoin qu'un Chef de parti se tienne toujours loin des coups. Que ces grands Monarques se fussent moqués de ceux, qui leur eussent proposé de telles maximes, & qu'ils eussent crû avoir bon marché des Rois de cabinet, lors qu'ils paroissent à la tête de leurs bataillons.

Nôtre Gustave, qui s'étoit moulé sur ces



anciens originaux de vertu héroïque, & qui en doit servir d'un aussi parfait à la postérité, étoit tellement en ce point de leur sentiment, qu'il a souvent renvoié avec mépris ceux, qui se hazardoient de lui représenter, combien on eût souhaité qu'il se fût moins exposé aux dangers, leur disant, qu'ils lui vouloient apprendre à se défier de la Providence du Ciel. Dès l'âge de dix-sept ans qu'il succéda à la Couronne de son pere, il apprit ce métier périlleux aux dépens de tous ses voisins, qui pensoient tirer avantage de sa jeunesse. Le Moscovite lui demanda bientôt la paix, lui payant les fraix de la guerre d'une de ses meilleures Provinces, qu'il avoit conquise avec Narva de Russie. La Pologne s'estima heureuse de s'accommoder avec lui, laissant en sa disposition la plupart des places maritimes de la Prusse, pour retirer le reste dont il s'étoit déjà rendu le maître. Et le Roi de Danemarck jugea bien qu'il recevrait toute sorte d'avantage, se remettant dans les termes de bonne intelligence où ils ont vécu depuis.

Il se démêla ainsi glorieusement de toutes ses guerres, où son courage & sa valeur ne lui laissant passer aucune occasion de se signaler, lui acquirent la réputation avec laquelle chacun sait, qu'il passa en Allemagne, pour redé-  
mander à l'Empereur le chapeau de Castor, (comme il dit en riant au Deputé de Mayence)

que sa Soldatesque lui avoit un peu auparavant enlevé dans la Prusse. Depuis les Iles Vandaliques, qui lui disputèrent les premières descentes, jusqu'aux montagnes du Tirol, il n'y a Province où il n'ait laissé des marques de sa générosité. Dès la Pomeranie, allant reconnoître lui-même le Fort de Gortz, il fut investi par quelques Napolitains, qui l'eurent un peu de tems prisonnier entre leurs mains sans le reconnoître. A la prise de Francfort sur l'Oder, il planta lui-même l'échelle pour l'escalade. Un coup de batterie du Chateau de Wurtzbourg se contenta de friser l'un de ses gants, sans lui offenser la main. Devant Ingolstadt, un boulet enleva la croupe de sa haquenée, comme il reconnoissoit la place, & le couvrit de sang & de poussière. A l'attaque du camp de Walsstein, devant Nuremberg, un de ses valets de pied fut frappé à ses côtés d'un autre boulet de trois livres, & lui-même fut touché là d'un autre coup favorable, qui ne fit que lui découdre la semelle de sa botte. C'est chose certaine qu'avant la Bataille de Lutzen, il avoit déjà reçu en divers combats treize blessures glorieuses sur son corps, l'une desquelles à l'épaule lui empêcha de prendre sa cuirasse, comme il en étoit instamment prié par les siens.

Il ne falloit donc pas penser qu'il perdit une si longue habitude à bien faire, sur la considé-

ration des perils parmi lesquels il s'étoit trouvé toute sa vie. Il savoit bien par quels degrés il étoit parvenu à un si haut point de gloire, pour marchander un pas hazardeux, quand c'étoit le chemin pour aller domter ses ennemis. Il n'ignoroit pas que si Alexandre n'eût combattu en Soldat sur les bords du Granique, il n'eût jamais triomphé en Monarque dedans la plaine d'Arbelle. Et que s'il n'eût aussi conduit lui même ses Lappons & ses Finlandois à la charge contre les Moscovites, dès le commencement de son regne, en continuant de même, il n'eût pas pû enfin défaire les vieilles bandes de Tilli devant Leiptig, forcer le passage du Lech à la barbe d'une armée retrenchée, aussi nombreuse que la sienne, & ce qu'il estimoit plus que tout, contraindre Walstein au combat dans la campagne de Lutzen.

Puisque les destinées lui avoient marqué ce dernier & glorieux logement, au trente huitième de son âge, & au vint deuxième de son regne, je trouve qu'on peut dire qu'il les a éprouvées d'autant plus favorables, que César, & Alexandre, qu'il est bien plus honorable à un Prince de mourir en combattant, & de faire son tombeau du champ de sa victoire, que d'être poignardé dans un Senat de Rome, ou de perir, soit par poison, soit de crapule dans Babylone.

DISCOURS

# DISCOURS

## SUR LA PROPOSITION DE TREVE AU PAIS-BAS.

EN M. D.C. XXXIII.

PERSONNE ne doute que la paix ne soit en beaucoup de façons préférable à la guerre, puisque celle-ci ne se fait que pour obtenir l'autre, & que la fin qui est toujours la première en nôtre intention, est aussi toujours plus digne & plus estimée, que les moiens pour y parvenir. Le tems de paix permet aux enfans d'honorer de la sepulture ceux, qui les ont mis au monde; celui de la guerre, renversant cet ordre naturel, contraint les peres de rendre ce triste office à leurs enfans: comme disoit autrefois Crésus à son vainqueur. Les Oliviers portent du fruit; les Lauriers ne nous donnent que des graines inutiles. Et nous voions que Dieu même estime de sorte la paix, qu'il ne vouloit pas permettre à David l'édification de son Temple, pour avoir été trop Martial, réservant cet honneur au Roi pacifique son fils. C'est pourquoi plusieurs pensent qu'Aristote a eu raison de reprendre Lycurgue & les autres Legislateurs, qui ont fondé des Etats si militaires, qu'ils se ruinent d'eux-mêmes par le re-

*Herod. l. 1.*

*1. Paral.*

*cap. 22.*

*2. Politic.*

*c. 9. §. 7*

*Politic.*

*cap. 14.*



pos, ainsi que le fer qui les maintient se rouille s'il n'est exercé. Comme au contraire, la grande réputation du second Roi des Romains vint d'avoir porté tous ses soins à leur faire des ordonnances, sous lesquelles ils pussent goûter les douceurs de la paix. Sur cela, un Politique moderne ne se peut lasser d'admirer la bonne conduite des Turcs, qui font faire la guerre à leurs Visirs, donnant la charge de leurs armées à ceux mêmes, qui tiennent le gouvernail, & qui sont les plus honorés en tems de paix, afin que leur propre intérêt leur fasse desirer le port après la tempête, & les oblige de remettre l'épée au fourreau, quand il en est tems.

*Boccalini*  
*cent. 2.*  
*ragu. 96.*

Mais encore que toutes ces considérations, & beaucoup d'autres qu'on pourroit ajouter, se trouvent véritables à parler généralement des tems de paix & de guerre, si faut-il avouer qu'il y en a souvent auxquels il se faut départir de ces maximes universelles, pour en suivre de particulières toutes contraires; ce qui est vrai dans la thèse, reussissant faux dans l'hypothèse; & se voient assés de guerres tellement conditionnées, qu'elles doivent être préférées à une paix défavantageuse, qui se pourroit alors présenter. Souvent les peuples ont trouvé leur sûreté & leur repos dans les factions de la guer-

re, comme les enfans dans le mouvement du berceau, qui ont d'ailleurs été portés à leur ruine par le grand calme de la paix. La guerre, dit 7. *Polit.* Aristote, rend quelquefois les hommes justes <sup>cap. 15.</sup> & temperans, que la paix avoit fait iniques & insolens. Et le vrai Dieu que les Juifs ont nommé Roi de *Salem* ou de Paix; est encore nommé par eux Dieu *Sabaoth* ou des Armées pour nous apprendre que le Ciel est auteur de l'un & de l'autre tems, & que sans injustice nous pouvons faire la paix ou la guerre, selon la variété des occurrences.

Or pource que le plus exquis de toute la Politique, consiste à savoir discerner avec jugement cette diversité des tems, & dans la conjoncture des affaires prendre le parti le plus avantageux, tournant la voile selon le vent: de là vient qu'aujourd'hui toute l'Europe a les yeux arrêtés sur ce qui se traite à la Haye, pour voir si ces Messieurs des Provinces Unies du Pais-Bas accepteront la Treve qui leur est offerte par les Espagnols; la resolution qu'ils y prendront n'étant pas seulement de très belle considération en matiere de gouvernement, mais même de très grande conséquence à toutes les Puissances souveraines, à cause de la liaison de leurs intérêts. Et véritablement tous les momens de ces grandes affaires sont de la

plus haute importance que reçoive la raison d'Etat, & on peut dire en particulier de cette négociation, qu'elle contient en soi l'un de ces passages que Tacite appelle *transitus rerum*, desquels dépendent ordinairement les fatalités des Etats. Mais bien qu'on ne puisse pas douter, que tant de grands personnages assemblés pour délibérer sur ce sujet, n'y fassent toutes les reflexions possibles, & quoique chacun, selon le Proverbe, voie plus clair chés soi que tout autre; ne laissons pas d'entrer en quelque considération avec eux; ne fut-ce que pour leur faire savoir ce qu'on'en aura pensé au dehors, & pour voir en suite si nos conjectures auront été bien fondées, & si le succès d'une si célèbre Assemblée, aura du rapport avec le raisonnement, que nous formerons dessus.

Quand la Theologie des Anciens rendoit ce Dieu à double visage arbitre de la paix & de la guerre, c'étoit à mon avis pour nous instruire, qu'avant que de nous résoudre à l'une ou à l'autre, il falloit judicieusement considérer non seulement le tems futur, mais encore le passé, & faire que de ce qui a précédé, nous tirassions de bonnes & fortes conséquences pour l'avenir. Servons-nous ici de leur enseignement, & commençons à examiner ce que l'Histoire des Pais-Bas nous peut fournir d'important, pour

nous faire juger utile, ou dommageable la Treve qu'on y propose présentement. En premier lieu, chacun sait, que les Provinces Unies n'ont acquis, en conservant leur liberté, la souveraineté, qu'elles possèdent, que par les armes, que la nécessité leur fit prendre, il y a environ soixante ans. Ce qui montre déjà que c'est un Etat fondé sur la force & le courage, puisque de son origine il est ainsi belliqueux; & que le principe en toutes choses fait la meilleure partie de leur être. On pourroit donc dire, que comme tous les Corps physiques ne se conservent & ne s'accroissent, que par les mêmes choses, qui entrent en leur première composition, *hisdem nutrimur, quibus constamus*; les Corps *Arist. 2. de Gener. cap. 8.* politiques ne se peuvent aussi maintenir ni étendre, que par les mêmes facultés qui leur ont donné la naissance; & par conséquent qu'un Etat Martial comme celui, dont nous parlons, ne se doit promettre de grandeur, ni même de subsistence, que celle qu'il trouvera dans les armes. Aussi peut-on bien remarquer, que depuis l'établissement, que nous venons de dire de cette République jusqu'à présent, elle n'a reçu ses principales forces, & tout son accroissement, que dans les tumultes de la guerre; les tems pacifiques lui ayant été au contraire de très notable préjudice, comme il s'est ob-



Tert. l. de  
Pallio c. 5.  
& ult.

servé manifestement pendant celui de la Treve de douze ans, durant lequel les cabales de l'ennemi, son or & ses artifices, l'ont plus incommodée mille fois que la force ouverte. Elle a même souffert pendant ce tems-là des maladies intestines de très dangereuse conséquence, & dont les restes lui donnent d'affés fâcheux ressentimens. Les mouvemens séditieux, excités sous ce grand homme Barnevelt, & la division des Arminiens, qui ont voulu doubler les Autels, en sont des preuves si évidentes, qu'on peut déjà bien dire de cet Etat, comme autrefois du Romain, *plus togæ læsere Rempublicam, quam loricæ*. Et véritablement c'est une chose très considérable, que les Arts Libéraux, l'Agriculture, la Marchandise, & tout ce qu'on dit que la paix fait fleurir ailleurs, fructifie là beaucoup mieux pendant la guerre. Les disciplines n'ont été nulle part si soigneusement cultivées dans le profond loisir, que là parmi les emplois militaires; & jamais les Athéniens ne représentèrent avec tant de raison leur Pallas armée, que peuvent faire les Hollandois. Le pâturage de leurs campagnes n'y a point été incommodé par le campement des armées, & le soc des charrues n'y a paru jamais moins luisant, que le fer des picques & des épées. Pour ce qui est du commerce, il s'en

faut tant qu'il y ait été moindre durant la guerre, qu'il n'y a aucune de ces Provinces, qui s'oppose aujourd'hui si formellement à la Treve, que la Zélande, & celles qui font le plus de profession du trafic: ce qui montre bien, que le bruit du canon n'étonne pas leurs Marchands, & n'incommode pas leur négoce, comme il fait leur pêche. Mais je ne vois rien en toute leur Histoire qu'on doive tant peser, & qui soit de plus de considération en cette affaire de la Treve, que l'obstinée résolution des Espagnols, à ne se départir jamais de la souveraineté prétendue sur ce pais. Car non seulement ils ont toujours protesté contre le décret du vint fixième de Juillet mil cinq cens quatre vint & un, qui declara Philippes Second déchû du droit, qu'il pouvoit y avoir; mais même on a vû, qu'après avoir reconnu la liberté des Provinces Unies, traitant avec elles comme de Souverain à Souverain, & renonçant à toutes prétentions contraires, comme ils firent par la Treve de fix cens neuf, où intervinrent tant de Têtes couronnées; ils n'ont pas laissé non seulement de témoigner leur mauvaise intention, pendant les douze ans, qu'elle a duré, mais qui plus est, d'envoyer en fix cens vint & un, qu'elle expiroit, le Chancelier de Brabant Peckius les solliciter de se remettre sous le joug (comme

il parloit) de leur Prince naturel. Soit qu'ils estimant le droit des Couronnes inalienable, en sorte que le tems ne puisse prescrire contre elles; soit qu'ils pensent fausement, que toute sorte de force se puisse alleguer pour resoudre les Traités des Princes, comme elle fait ceux des particuliers, qui seroit les abolir tout-à-fait, ne s'en faisant guères entre eux, que les armes à la main; soit encore que par de pernicieuses maximes de Religion, ils présumant, qu'on n'est point obligé de garder la foi aux Hérétiques, qui se doit tenir aux Infideles. Et bien que personne n'ait jamais pû comprendre les fins de la Politique Espagnole en l'envoi d'une si solennelle Ambassade, qui n'étoit bonne qu'à irriter toutes sortes d'esprits, comme elle fit: Si est-ce qu'elle donna clairement à connoître, que cette nation n'avoit rien rabattu de ses prétentions, & qu'elle seroit toujours prête à les faire valoir, autant de fois qu'elle en pourroit ménager les occasions. Que se peuvent donc présentement promettre les Hollandois, en faisant la Treve avec les Espagnols, de plus avantageux & de plus solide, que ce qu'ils recueillirent de celle de six cens neuf? & que ne doivent-ils point attendre des menées artificieuses de mêmes Espagnols, pendant qu'elle durera? auxquelles ils se porteront

ront avec d'autant plus de chaleur & d'industrie, qu'il leur reste aujourd'hui peu à espérer par la voie des armes, & qu'ils se promettent peut-être plus de disposition à faire valoir leurs cabales dans la condition du tems présent, qu'ils n'y en trouverent par le passé.

Il nous reste à pénétrer les conséquences de l'avenir, pour juger de la résolution, que doivent raisonnablement prendre Messieurs les Etats dans une si importante délibération. Surquoi nous pouvons premierement jeter les yeux sur la face présente des affaires de l'Europe, pour voir ce que peut operer vers elles en général la Treve dont il est question, puisque le rapport des unes aux autres est si grand, & la connexion des interêts si puissante, qu'il seroit comme impossible, que cette Treve fut utile à la Hollande, si elle blestoit notablement les autres Puissances avec lesquelles elle vit en communauté de desseins, & en correspondance d'amitié. Or chacun sait en quel état ce glorieux Roi de Suède vient de laisser l'Allemagne, & le grand besoin qu'ont tous les Princes de l'union de Leipfig, d'être encouragés à persister dans un parti, qui tiendra toujours en échec tant qu'il durera, la grandeur de la Maison d'Autriche. Que sera-ce donc, si au lieu de cela ils voient les Hollandois com-



mencer à chercher leurs assurances séparément ? Et que ne feront point les Ducs de Saxe, de Brandebourg, & le reste en suite des Confédérés, chacun desquels est si puissamment sollicité par l'Empereur & par le Roi d'Espagne de s'accommoder avec eux, si ces Messieurs des Pais-Bas sont les premiers à se diviser ? Certainement ils auront beau dire, qu'ils assisteront d'autant plus puissamment leurs amis au dehors, que la paix du dedans leur en facilitera les moïens ; personne ne demeurera satisfait de ces belles paroles dans un si mauvais procédé, & chacun joüant à la fausse compagnie, comme l'on dit, on verra bientôt l'ennemi commun se prévaloir, au désavantage de tous, d'une telle desunion. Pour le moins ne peut-on pas douter que l'Espagnol se voyant soulagé du soin & de la dépense des guerres de Flandre, ne convertisse ses pensées & ses moïens à remettre en vigueur l'autorité de sa Maison, & à rétablir sa réputation en Italie, en Allemagne, & par tout jusqu'aux Indes Orientales, & en celles du nouveau Monde, où nous savons qu'elle commence à perdre tout credit. Il ne faut pas donc être grand Politique, pour s'appercevoir de la conséquence d'une telle cessation, si l'Espagnol la peut obtenir ; & de combien peut importer à la

Hollande la reprise d'haleine au dehors d'un tel adverfaire, si elle lui en donne le tems: *Nihil magis politicum, quam animi rotas redde-re cum rotis fortunæ concentricas, & simul vo-lubiles*; dit le grand Chancelier Bacon. Au cas que les Hollandois veuillent faire reflexion sur les funestes accidens, que peut causer cette Treve, & prévoir quels peuvent être un jour les revers de la Fortune, s'ils lui donnent le moien de se changer, ils reconnoîtront aisément le peu d'utilité d'une part, & le grand domma-ge de l'autre, qui leur en peut réussir. A la vérité, la maxime d'Auguste étoit, de n'entre-Suet. 42  
Oct. 25.prendre jamais la guerre, s'il n'y avoit plus à  
espérer qu'à craindre, pource qu'autrement c'étoit faire (disoit-il) comme qui pêcheroit avec un hameçon d'or, où il se trouveroit beaucoup plus à perdre qu'à gagner. Mais tant s'en faut que la guerre des Hollandois contre l'Espagne soit de cette nature, comme il a bien paru jusqu'ici, qu'au contraire c'est de la paix qu'ils ne se peuvent promettre que de très petits avantages, & toute sorte de dis-graces. Les Romains ne voulurent jamais en-trer en aucune capitulation avec les Tarquins, qui n'étoient point plus capitaux ennemis de leur République, que les Espagnols le sont de la Hollandoise. Et quand ils furent depuis en

contestation de Souveraineté avec les Carthageinois, Caton ne cessa jamais d'opiner au Senat, qu'il falloit aller démolir Carthage, lors même qu'on deliberoit sur d'autres affaires. Ne se trouvera-t-il pas d'aussi bons patriotes en Hollande, que pouvoient être ces Romains, qui s'opposent à l'alliance des superbes Tarquins? Et n'y aura-t-il point de Catons, qui donnent leurs suffrages non pas hors de saison, mais dans une Assemblée faite exprès, qu'il faut avant toutes choses chasser l'Espagnol de la Flandre, & achever de purger d'étrangers les dix sept Provinces? Cette comparaison est d'autant plus juste, que la foi Punique est la même que les Hollandois ont tant de fois reçue des Espagnols, laquelle n'ayant eu qu'à traverser un filet d'eau & passer le détroit, fut bien portée par les Mores d'Afrique dans l'Espagne, quand ils la conquirent, mais n'en fut pas pourtant chassée depuis, nonobstant l'expulsion des Morisques.

Et puisque nous en sommes sur la comparaison de ces deux Républiques, je veux bien dire à l'avantage de la Hollandoise, que jamais la Romaine n'eût de si favorables commencemens qu'elle. Son enfance dura deux cens cinquante ans, pendant lesquels elle pouvoit remarquer quasi l'étendue de sa domination

du haut de son Capitole. Elle fut les deux cens autres de son adolescence à se rendre maîtresse de l'Italie, avant que de penser aux conquêtes étrangères. Là où on peut dire de celle de Hollande, ce que la Théologie Payenne enseignoit de la naissance des Dieux, qu'on ne l'a jamais vûe petite. Il n'y a guères qu'un demi Siècle qu'elle a paru dans le monde, & elle a déjà planté des Colonies aux extrémités de l'Asie, éloignée d'elle de tout le diamètre de la terre, ou peu s'en faut; couru toutes les mers du Nord & du Sud, par de nouveaux détroits; & planté ses étendars en l'une des meilleures Provinces de l'Amérique. Mais puisque l'incertitude de l'avenir ne souffre pas, que nous les comparions, quant à la durée, nous observerons cependant, que celle de la première procéda principalement de s'être toujours maintenue dans la vigueur de ses forces, par les exercices militaires, & par le travail des guerres continuelles. Etant chose considérable, qu'en sept cens ans qui s'écoulèrent depuis sa fondation jusqu'à Auguste, le Temple de Janus ne fut fermé que deux fois seulement; ce qui mérite bien d'être pesé par toutes celles, qui viendront après, & qui seront touchées de quelque émulation de sa grandeur & de sa gloire. Je ne puis omettre en ce lieu



un exemple bien plus voisin, puisqu'il est pris de ces peuples, qui n'étoient séparés, que par le Vezer du país, que possèdent aujourd'hui les Hollandois, pour montrer, combien il est dangéreux de se fier au calme d'une paix, lors qu'on peut être surpris par de puissans voisins, & qui ne pensent qu'à vous opprimer. Le texte de Tacite est trop formel sur cela pour ne le pas rapporter; *In latere Chaucorum, Cattorumque, Cherusci nimiam ac marcentem diu pacem illaceffiti nutrierunt, idque jucundius, quam tutius fuit. Quia inter potentes ac validos falso quiescas, ubi manu agitur, modestia, ac probitas nomina superioris sunt. Ita, qui olim boni, æquique Cherusci, nunc inertes ac stulti vocantur. Cattis victoribus fortuna in sapientiam cessit.* Si on vouloit faire l'application de ce passage, il seroit aisé de montrer, que jamais les Cherusques n'eurent tant à craindre les Cattes, que les Hollandois doivent apprehender les Espagnols, qui passent en finesse de traités, en cabales Politiques, & en surprises le reste des hommes.

Mais je ne doute point que tant de notables personnes qui composent ce grand Areopage de la Haie, ou plutôt que ces dignes Amphyctyons, convoqués pour une si importante délibération, qui savent ces choses mieux que

personne, n'y fassent les instances convenables; comme ils ne manqueront pas d'y prendre une résolution digne de leur prudence, & telle que le mérite de l'affaire le requiert. Ils considéreront, combien le seul bruit de cette Trêve peut porter de préjudice aux affaires de l'Europe, puisque leurs ennemis la publiant déjà pour faite par tout, tachent à se remettre par là en considération, & à régagner cette réputation perdue, sans laquelle les plus grands Empires ne peuvent subsister. Véritablement, si après des sièges glorieux de Mastric & de Boisleduc, avec le reste des conquêtes venues en conséquence de ces deux là, on voioit aujourd'hui les Hollandois dans les plus grandes forces, qu'ils aient jamais eu, dans la plus favorable disposition des affaires générales, & dans la plus grande foiblesse de la Maison d'Autriche, arrêter le cours de leurs victoires, tourner le dos à la Fortune, & frapper lâchement par un traité de paix dans la main qui les veut asservir, que pourroit-on dire d'eux, si non au moins ce que fit César de Pompée, lors qu'ayant été très mal mené par lui à Duras sans être poursuivi, il prononça, que Pompée ne savoit pas vaincre? Lucien compare gentiment le *In Her-* naturel de certains esprits, qui se laissent con-*motimo.* duire où l'on veut, à celui des brebis, auxquel-

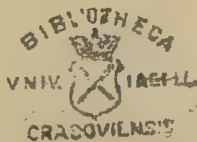
les on n'a qu'à présenter un rameau d'Olivier, pour les faire suivre & les mener où l'on desire. Ne pourroit-on pas dire, que les Espagnols auroient abusé de même de la simplicité des Hollandois, les amusant avec la branche d'Olive, symbole de la Treve, pour les mener comme par le nez où ils auroient voulu, si ceux-ci s'accommodoient si à contre tems au desir des premiers?

C'est ce que j'ai bien voulu dire pendant l'attente où demeure toute l'Europe du succès de cette négociation, assuré, que je suis, qu'on ne peut m'imputer d'y avoir opiné, comme François, avec partialité, puisque les vertus héroïques de notre Roi, & l'incomparable prudence de son grand Cardinal, ont mis cet Empire à un tel point de félicité, qu'il n'a besoin pour sa subsistence que de ses propres forces, sans être obligé de prendre part aux intérêts des autres, qu'autant que les considérations d'amitié & de bonne intelligence le peuvent requérir.

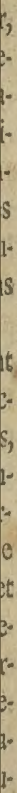



---

Imprimé à PFOERTEN,  
Chez JEAN TOBIE SIEFARD.









Vol 684 IV





Biblioteka Jagiellońska



stdr0023368



